PRECIS
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

A L'USAGE

DES ASPIRANTS AU BACCALAURÉAT SPÉCIAL

ET

AU BREVET SUPÉRIEUR

PAR F. J.

LITTÉRATURES

Grecque — Latine — Française — Italienne
Espagnole — Anglaise — Allemande

CHEZ LES ÉDITEURS

TOURS	PARIS
ALFRED MAME ET FILS	POUSSIELGUE FRÈRES
IMPRIMEURS-LIBRAIRES	CH. POUSSIELGUE, SUCC^{R}
Rue de l'Intendance	Rue Cassette, 15

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PRÉCI

HISTOI

TTÉRAI

PN593
F5
c.1

46375

009991




1080021794
EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis

PRÉCIS
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

A L'USAGE

DES ASPIRANTS AU BACCALAURÉAT SPÉCIAL

ET

AU BREVET SUPÉRIEUR

PAR F. J.

LITTÉRATURES

Grecque — Latine — Française — Italienne
Espagnole — Anglaise — Allemande



NOUVELLE ÉDITION
(LA 4e)

CHEZ LES ÉDITEURS

TOURS
ALFRED MAME & FILS
IMPRIMEURS-LIBRAIRES
Rue de l'Intendance

PARIS
POUSSIELGUE FRÈRES
CH. POUSSIELGUE, SUCCESSEUR
Rue Cassette

1889

Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria
46375
UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Valverde y Tellez

PN593
F5





FONDO ... RIO
VALVERDE Y TELLEZ

AVANT-PROPOS

I

Ce *Précis d'Histoire littéraire* renferme les *notices biographiques* des principaux auteurs anciens et modernes, et des *études* sur leurs ouvrages les plus connus, notamment sur ceux qui sont inscrits dans les programmes de l'Enseignement secondaire spécial et primaire supérieur.

Il se divise en trois parties : la première contient un aperçu des *littératures anciennes;* la deuxième traite de la *littérature française;* la troisième fait connaître les grands noms des *littératures étrangères.*

La première partie se subdivise en deux sections : I. *Littérature grecque;* II. *Littérature romaine.* La deuxième, en cinq époques : I. *Moyen âge;* II. *Renaissance;* III. *Dix-septième siècle;* IV. *Dix-huitième siècle;* V. *Dix-neuvième siècle.* La troisième en quatre sections : I. *Littérature italienne;* II. *Littérature espagnole;* III. *Littérature anglaise;* IV. *Littérature allemande.*

Dans chaque subdivision, les poètes sont séparés d'avec les prosateurs, et rangés les uns et les autres

000991

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans l'ordre chronologique; ils sont groupés, dans des tableaux synoptiques placés à la fin du volume, conformément aux genres littéraires qu'ils ont cultivés.

Ce livre, qu'on ne s'y méprenne pas, ne saurait dispenser les élèves de l'*étude directe* qu'ils doivent faire de leurs classiques[1]. Il peut tout au plus les guider dans leur travail personnel; alléger leur tâche en leur évitant des recherches laborieuses, souvent hors de leur portée; leur inspirer le goût des saines lectures, suppléer à ce qu'ils ne peuvent ou ne doivent pas lire; enfin, leur remettre en mémoire toutes les *notions* qu'ils ont besoin de bien posséder pour subir avec succès l'épreuve du baccalauréat ou du brevet supérieur.

II

L'étude des *chefs-d'œuvre* littéraires, on le sait, est éminemment propre à former le goût des jeunes gens et à les initier aux secrets de la composition : « Ce n'est qu'en examinant de très près comment les maîtres écrivent qu'on apprend à écrire soi-même. » Cette étude se fait par une *lecture réfléchie* ou par des *analyses écrites*.

Lire avec réflexion une œuvre littéraire, c'est se rendre compte du but de l'auteur et du plan de l'œuvre; c'est examiner si la vérité historique est complète, impartiale, désintéressée; si, dans ce qui n'est pas l'his-

[1] A Rome, il y avait autrefois plusieurs classes de citoyens. Ceux de la première, les patriciens, étaient désignés par le mot *classici*. Par analogie, on appelle auteurs classiques, *auctores classici*, les premiers d'entre les littérateurs, ceux qui servent de modèles.

toire, la vraisemblance est gardée; si le raisonnement est juste, l'intérêt progressif; si les personnages, — quand il y a lieu, — agissent et parlent toujours selon leur caractère et leur situation; si les règles du genre sont observées; c'est distinguer, autant que possible, les différentes parties de la composition; c'est remarquer tout ce qui constitue la manière d'un écrivain : les tournures particulières, la valeur des expressions, des figures, des transitions, et les divers caractères du style, concis ou abondant, coupé ou périodique.

Analyser par écrit une œuvre littéraire, c'est la décomposer afin de l'apprécier dans son ensemble et dans ses détails; c'est indiquer l'idée générale que l'écrivain se propose de démontrer, le problème moral qu'il veut résoudre; c'est montrer comment toutes les parties de l'œuvre, toutes les circonstances, toutes les actions secondaires, concourent à la conclusion ou au dénouement; c'est dire ce qui a surtout frappé, ému, ce qu'on a admiré; enfin, c'est signaler avec réserve et convenance ce qu'il peut y avoir de défectueux dans le plan, le style, les rôles et les caractères des personnages.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PRÉCIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURES ANCIENNES

La plupart de nos littérateurs ayant pris pour modèles les chefs-d'œuvre des langues anciennes, il convient de faire connaître tout d'abord les principaux écrivains de la Grèce et de Rome.

Ire SECTION

LITTÉRATURE GRECQUE

La littérature grecque, exclusivement poétique durant les cinq ou six premiers siècles de son histoire, commence au XIIe siècle avant Jésus-Christ, brille de son plus vif éclat au temps de Périclès (Ve siècle av. J.-C.), et finit vers l'époque de la prise de Constantinople par les Turcs. La prose ne remonte pas au delà du VIIe siècle avant notre ère.

Les Grecs ont laissé, dans tous les genres littéraires, des monuments qui furent égalés quelquefois, mais qui n'ont ja-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mais été surpassés. — Leur littérature ne le cède en richesse qu'à la littérature hébraïque ou sacrée.

PRINCIPAUX POÈTES GRECS

(Du xe au IIIe siècle av. J.-C.)

Homère (xe ou IXe siècle av. J.-C.), naquit à Smyrne ou à Chios. Il visita l'Égypte et l'Asie, et composa deux grands poèmes épiques : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. — L'*Iliade* a pour sujet un simple épisode de la guerre de Troie (*Ilion*) : la *Colère d'Achille*. Ce poème, divisé en vingt-quatre chants, rapporte les événements funestes qui s'accomplirent durant la dixième année du siége de cette ville par les Grecs, depuis la querelle d'Achille avec Agamemnon jusqu'aux funérailles d'Hector, fils de Priam. — L'*Odyssée*, également divisé en vingt-quatre chants, a pour sujet les aventures d'Ulysse (*Odysseus*), après la prise de Troie, et son retour à Ithaque, contrarié pendant dix ans par des divinités ennemies. — Rien n'est au-dessus de ces poèmes, si ce n'est l'Écriture sainte.

Hésiode (IXe siècle), né probablement à Acra, en Béotie, a laissé des poèmes didactiques d'une grande valeur : les *Travaux et les Jours*, la *Théogonie* et le *Bouclier d'Hercule*. — Le premier de ces poèmes renferme des préceptes d'agriculture, de navigation, et des règles de conduite. Il s'ouvre par l'épisode de la boîte de Pandore, réminiscence de la chute originelle. — Le second traite des dieux adorés par les Grecs. On y trouve la description du combat de Jupiter contre les Titans : allusion à la méchanceté des géants, fils des enfants des hommes, dont parle l'Écriture.

Tyrtée (VIIe siècle), né dans l'Attique, ranima par ses *chants* le courage des Spartiates, dans la deuxième guerre de Messénie, et leur fit remporter la victoire. — Il ne reste de ses œuvres que des fragments de *poésies patriotiques* et trois *élégies guerrières*.

Anacréon (560-478?), né à Téos, dans l'Ionie, poète lyrique, dont le nom est resté attaché à la poésie légère et frivole. Il a

composé des *hymnes*, des *élégies*, des *épigrammes*, des *odes* et des *chansons*, remarquables par la grâce et l'enjouement, mais d'une profonde immoralité.

Eschyle (525-456), né à Éleusis, Attique, se rendit célèbre comme guerrier et surtout comme écrivain dramatique. Quand il parut, la tragédie était encore dans l'enfance, et Thespis promenait dans un tombereau ses acteurs barbouillés de lie. Il eut donc tout à créer, et il créa tout : décorations, costumes, liaison intime du drame et du chœur, unité d'action, simplicité du plan, etc. — Des soixante-dix à quatre-vingts tragédies qu'il avait composées, sept seulement nous sont connues. Voici les principales : *Prométhée enchaîné*, ou l'homme déchu par son orgueil; les *Sept contre Thèbes* : sept chefs grecs s'avancent contre Thèbes pour renverser du trône Étéocle et y replacer son frère Polynice; les *Perses*, ou leur défaite à Salamine; *Agamemnon*, ou Clytemnestre vengeant sur son époux le meurtre d'Iphigénie; les *Coéphores*, ou le châtiment de Clytemnestre, tuée par son fils Oreste; les *Euménides*, ou le remords d'Oreste. Son ressort est la terreur. Tout n'est pas parfait dans le théâtre d'Echyle; mais la hardiesse des idées, la grandeur des personnages et la richesse du style en font vite oublier les défauts. — Racine a tiré de ces pièces les *Frères ennemis*, et Voltaire *Oreste*, etc.

Pindare (520-440?), né à Cynoscéphales, près de Thèbes, est le premier poète lyrique de la Grèce. Il composa des *odes triomphales*, des *hymnes*, des *éloges*, des *épigrammes*. — Ses *odes* et ses *éloges* célèbrent les vainqueurs des jeux olympiques, pythiques, néméens et isthmiques.

Sophocle (495-406), né à Colone, près d'Athènes, perfectionna l'art tragique en substituant le libre arbitre à la fatalité, qui dominait les drames d'Eschyle. — Ses pièces les plus connues sont : l'*Œdipe roi*, ou le parricide précipité par le destin du rang le plus illustre dans un abîme de maux; *Antigone*, ou le dévouement de cette fille d'Œdipe pour son frère Polynice, à qui elle donne les honneurs de la sépulture, malgré la défense du roi de Thèbes; *Œdipe à Colone*, ou l'expiation des crimes involontaires d'Œdipe par ses malheurs mêmes; les *Trachi-*

niennes, ou la mort d'Hercule sur le mont Æta, près de Trachine; *Philoctète*, ou le ressentiment de cet ami d'Hercule, abandonné à Lemnos par les Grecs.

Euripide (480-406), né à Salamine, fut l'émule d'Eschyle et de Sophocle, dont il dédaigna les procédés. Poète et philosophe, Euripide se plaît à moraliser sur la scène, par l'emploi du pathétique. — Les meilleures de ses tragédies sont : *Iphigénie en Aulide*, ou le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon; *Hippolyte*, ou la mort tragique du fils de Thésée; *Andromaque*, ou l'amour maternel, le *Cyclope*, drame satirique. — Sans atteindre la hauteur de ses deux devanciers, Euripide sut être, selon l'expression d'Aristote, « le plus tragique des tragiques. » — Des pièces d'Euripide, Racine a tiré le sujet de son *Andromaque*, de son *Iphigénie* et de sa *Phèdre*.

Aristophane (450-380?), né à Rhodes ou à Athènes, était un poète comique ou satirique, d'une verve intarissable. Il flagella tous les travers et tous les vices de la société, mais il ne sut respecter ni la morale ni les personnages les plus honorables de la Grèce. — De toutes les comédies qu'il a composées, nous citerons seulement: les *Nuées*, contre les sophistes et les innovations philosophiques de Socrate; les *Guêpes*, ou la manie des procès; les *Grenouilles*, satire contre le théâtre d'Euripide et d'Eschyle; *Plutus*, ou l'avarice athénienne. — La première de ces pièces a donné à Molière l'idée de son *Bourgeois gentilhomme*, et la deuxième a servi de modèle aux *Plaideurs* de Racine.

Ménandre (342-290), célèbre poète comique d'Athènes, disciple de Théophraste, créa la *Comédie nouvelle :* la comédie de mœurs. Plutarque et Quintilien le mettent au-dessus de ses prédécesseurs. — Il ne nous reste que des fragments de ses pièces des *Pêcheurs*, de la *Messénienne*, du *Laboureur*, de la *Superstition*, du *Double Imposteur*, de l'*Orpheline héritière*, des *Flatteurs*, de l'*Ivrognerie*, de la *Colère*, etc.

PRINCIPAUX PROSATEURS GRECS

(Du v^e^ s. av. J.-C. jusqu'au IV^e^ de notre ère.)

Ésope (VI^e^ siècle av. J.-C.), né en Phrygie, esclave affranchi par Xanthus, son maître, et protégé par Crésus, se rendit célèbre comme moraliste, et cultiva l'*apologue* avec succès.

Périclès (494-429), né à Athènes, se rendit célèbre comme orateur, comme guerrier et comme homme d'État. De ses *harangues, discours, éloges funèbres*, il ne reste que des fragments. — La souplesse et la puissance de sa dialectique étaient remarquables : « Il contenait la multitude d'une main libre, dit son adversaire Thucydide, sans jamais se laisser conduire par elle. Il ne cherchait pas, dans ses discours, à flatter le peuple, et savait, s'il en était besoin, braver son déplaisir. »

Hérodote (484-406), né à Halicarnasse, Asie Mineure, perfectionna la science historique : ce qui lui a mérité le surnom de *Père de l'histoire*. — Il a raconté l'histoire des *Guerres médiques*, depuis Cyrus jusqu'à la bataille de Mycale, et, par digression, tout ce qui s'était passé de mémorable depuis deux cents ans dans le monde alors connu. Son style est simple, clair, harmonieux; ses récits sont pleins de charme et de naïveté.

Thucydide (471-402), né dans l'Attique, l'un des plus grands historiens de la Grèce, a écrit l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, à laquelle il prit part. Il raconte, non à la manière épique, comme son prédécesseur, mais en homme d'État; il ne se contente pas de mentionner les faits, il en recherche les causes et en prévoit les suites. — Son ouvrage, dont les harangues forment la partie la plus intéressante, est un des plus beaux monuments historiques de l'antiquité.

Socrate (470-400), né à Athènes, philosophe et moraliste célèbre, qui ne cessait de recommander la pratique de la vertu, comme le plus sûr moyen d'arriver au bonheur. Sa maxime était : *Connais-toi toi-même*. Il professait l'existence d'un Dieu supérieur et l'immortalité de l'âme. Il admettait aussi des divinités subalternes. Accusé de corrompre la jeunesse, il fut,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

malgré son innocence, condamné à boire la ciguë. — Il n'a laissé aucun écrit, mais ses disciples ont transmis ses *Entretiens* à la postérité.

Xénophon (445-355), né près d'Athènes, fut disciple de Socrate. Il accompagna Cyrus le Jeune dans une expédition contre Artaxercès, ce qui nous a valu l'*Anabase* ou la *Retraite des Dix mille*, et la *Cyropédie*, ou l'éducation de Cyrus, sorte de roman moral et politique. — La douceur et la pureté de son style l'ont fait surnommer l'*Abeille attique*.

Platon (430-347), né dans l'île d'Égines, est un des plus célèbres philosophes païens. Il a laissé de nombreux écrits sous forme de dialogues, où Socrate, son maître, joue le principal rôle. Les plus remarquables sont : le *Criton*, sur les devoirs du citoyen; le *Phédon*, sur la mort de Socrate; le *Protagoras*, contre les sophistes, et le *Gorgias*, sur la rhétorique. — Son style est d'une grande perfection, et sa morale, aussi pure que pouvait l'être une morale tout humaine. — Son école, l'*Académie*, tire son nom du faubourg d'Athènes où il donnait ses leçons.

Eschine (389-314), orateur athénien, se vendit à Philippe et devint le rival de Démosthène. Obligé de s'exiler, il alla ouvrir à Rhodes une célèbre école d'éloquence. — On ne connaît de lui que trois *discours* : un contre Timarque, un autre contre Démosthène, et son apologie.

Démosthène (385-322), né près d'Athènes, est le plus grand des orateurs grecs. Il se signala, comme homme politique, dans la lutte qu'il soutint pendant quatorze ans contre Philippe de Macédoine, pour l'indépendance de sa patrie. — Après la mort d'Alexandre, il recommença la lutte; mais, voulant échapper à Antipater, il s'empoisonna dans le temple de Neptune. — Ses discours les plus estimés sont : les *Philippiques*, les *Olynthiennes* et le discours sur la *Couronne*. — Une rapide simplicité, des arguments pleins de force mêlés tour à tour à l'éloge et à la raillerie, telles sont les principales qualités de son éloquence.

Aristote (384-322), né à Stagire, Macédoine, est considéré comme supérieur à tous les savants qui l'avaient précédé. Il fut l'oracle des philosophes jusqu'à la fin du moyen âge. Après avoir

terminé l'éducation d'Alexandre, dont l'avait chargé Philippe de Macédoine, il alla fonder à Athènes l'école du *Lycée*, ainsi nommée parce qu'il donnait ses leçons dans un gymnase appelé le Lycée. — Ses ouvrages les plus importants sont : la *Rhétorique*, la *Poétique*, le *Traité de l'âme*, la *Logique*, la *Morale*, la *Politique* et l'*Histoire naturelle*. — Le principal mérite d'Aristote fut de donner à la science philosophique une base plus solide, et d'accorder davantage à l'expérience, sans méconnaître le rôle de la raison.

Théophraste (371-286), né dans l'île de Lesbos, suivit les leçons de Platon et d'Aristote, et, comme ce dernier, il embrassa toutes les sciences et écrivit de nombreux ouvrages. — Le plus célèbre de tous est le recueil des *Caractères* ou portraits moraux, qui ont servi de modèles à la Bruyère.

Polybe (210-124), né à Mégalopolis, Arcadie, combattit dans les rangs de la ligue achéenne et resta dix-sept ans à Rome comme otage. Rendu à la liberté, il visita les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, et rentra dans sa patrie, où il mourut d'une chute de cheval. On lui doit la *Vie de Philopœmen*, la *Guerre de Numance* et une *Histoire générale* (de 218 à 146), qui a servi de guide à Bossuet et à Montesquieu.

Josèphe Flavius (37-95 ap. J.-C.), né à Jérusalem, historien juif, de la famille des Machabées, lutta d'abord contre les Romains; mais, gagné à leur cause, il suivit Titus au siège de Jérusalem et à Rome, où il fut comblé d'honneurs. — Il a écrit en grec : l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, les *Antiquités judaïques*, un *Discours sur le martyre des sept Machabées*, etc. — La clarté et l'élégance de son style l'ont fait surnommer par saint Jérôme le Tite-Live de la Grèce, mais sa véracité est suspectée.

Plutarque (50-139), né à Chéronée, Béotie, biographe et moraliste, a laissé les *Vies des hommes illustres grecs et romains*, et les *Œuvres morales*. — Les principales des quarante-quatre biographies dont se composent les *Vies* sont celles de Lycurgue et de Numa, d'Alcibiade et de Coriolan, d'Alexandre et de César, de Démosthène et de Cicéron. — On pourrait critiquer la disposition par trop symétrique de toutes ces biographies,

« mais il faut passer quelque chose au patriotisme de Plutarque, qui trouvait une sorte de consolation à montrer que la Grèce, asservie aux Romains, avait produit des héros capables de balancer, sinon de surpasser, la gloire de ses vainqueurs. A part ces parallèles, son grand mérite est de peindre à fond l'âme de ses héros : il les suit partout, et montre tout ce qui peut jeter quelque lumière sur leur caractère. » — Amyot a donné une traduction complète des œuvres de Plutarque.

Saint Justin (114?-168), né en Palestine, fréquenta les célèbres écoles d'Alexandrie et, s'étant converti au chistianisme, vint à Rome, où il enseigna la morale évangélique. Il fut martyrisé sous Marc-Aurèle. — On a de lui deux *Apologies de la religion catholique*, un *Traité de la monarchie de Dieu*, etc.

Lucien (125-200), né à Samosate, près d'Antioche, rhéteur et philosophe épicurien. — Ses *Œuvres polémiques* et ses *Dialogues* (des *Dieux*, des *Marins* et des *Morts*), sont pleins de verve satirique, mais la licence les dépare pour la plupart.

Clément d'Alexandrie (150?-217), né en Grèce, se convertit de bonne heure, et, par son érudition et les charmes de son éloquence, il gagna à Jésus-Christ des disciples illustres, entre autres Origène, qui ouvrirent l'ère brillante de la littérature chrétienne. — Dans son *Exhortation aux Gentils*, il montre l'absurdité du paganisme, et dans le *Pédagogue* il traite de la morale et s'efforce de diriger les chrétiens dans la pratique des maximes évangéliques.

Origène (185-254), né à Alexandrie, célèbre écrivain et orateur ecclésiastique. Imbu des idées philosophiques de Pythagore et de Platon, il voulut y accommoder les dogmes du christianisme, et tomba dans l'erreur ; mais il se rétracta et mourut dans la communion de l'Église. — Nous avons de lui des *Commentaires sur l'Écriture sainte* et divers *Traités*.

Saint Athanase (296-373), né à Alexandrie ; une des lumières du concile de Nicée, il se distingua par son zèle à combattre les hérésies de l'époque, surtout l'arianisme. — Les principaux ouvrages de ce grand évêque et docteur sont : une *Défense de la Trinité et de l'Incarnation*, des *Apologies* et des *Lettres*.

Saint Grégoire de Nazianze (328-389) naquit près de Nazianze, Cappadoce. Il fut élevé au sacerdoce, et prononça contre les ariens et contre Julien l'Apostat des discours dignes d'être comparés aux Philippiques. — Ce célèbre Père de l'Église a laissé des *discours*, des *homélies*, entre autres celle de saint Basile, son illustre ami ; des *oraisons funèbres*, des *poésies*, des *lettres*.

Saint Basile (329-379), né à Césarée, Cappadoce, rhéteur et avocat célèbre, devint évêque de sa ville natale et mérita le titre de *Grand* par l'importance de ses travaux et l'excellence de ses écrits. — Il a composé des *homélies*, des *œuvres historiques*, des *lettres* et un *Traité de la lecture des auteurs profanes*, devenu classique, des *traités de morale* et des *discours* sur les six jours de la création qui, sous le titre d'*Hexaméron*, constituent la partie la plus estimée de ses œuvres.

Saint Grégoire de Nysse (332?-396?), né à Sébaste, dans le Pont, évêque de Nysse, se distingua dans les conciles d'Antioche et de Constantinople, par son zèle pour la défense et la propagation des doctrines orthodoxes. Il écrivit de nombreux ouvrages : des *discours*, des *panégyriques*, des *Vies de saints*, des *homélies* et des *Traités* (de la *Virginité*, de la *Perfection chrétienne*), etc.

Saint Jean Chrysostome (347-407), né à Antioche, suivit quelque temps la carrière du barreau avec un grand succès, entra dans les ordres et devint évêque de Constantinople. Exilé par l'impératrice Eudoxie, dont il avait blâmé l'avarice et l'ambition, il mourut à Comane, dans le Pont. — On doit à cet illustre Père de l'Église des *discours*, des *homélies*, des *Traités dogmatiques et moraux* (du *Sacerdoce*, de la *Providence*, de la *Virginité*), des *Commentaires* sur les diverses parties de l'Écriture sainte, des *panégyriques* et des *lettres*. — Saint Chrysostome « réunit les mérites de Démosthène et de Cicéron ; il a l'énergie du premier, la facilité et l'abondance du second ». C'est, dit Villemain, « le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde. »

II[e] SECTION

LITTÉRATURE LATINE

La littérature latine, enrichie et renouvelée, au III[e] siècle avant Jésus-Christ, par l'influence de la langue grecque et l'imitation de ses plus purs chefs-d'œuvre, atteint presque sa perfection sous Auguste (1[er] s.), et finit avec l'empire d'Occident (V[e] s. ap. J.-C.). Un genre nouveau brille alors du plus vif éclat et forme la littérature de la Rome chrétienne.

PRINCIPAUX POÈTES LATINS

(Du III[e] s. av. J.-C. jusqu'au 1[er] de notre ère.)

Plaute (244-184?), né à Sarsine, dans l'Ombrie, poète, acteur et directeur d'une troupe comique. — Des 130 comédies qu'il a composées, il n'en reste qu'une vingtaine, parmi lesquelles on remarque : *Amphitryon* et l'*Aulularia* (ou la *Marmite*), imitées par Molière dans *Amphitryon* et l'*Avare;* les *Captifs*, ou les deux fils retrouvés par leur père. On reproche à Plaute un langage trop souvent grossier.

Térence (185-159), né à Carthage, fut pris tout enfant par des pirates et vendu à un sénateur romain, qui l'affranchit. Il se fit une place honorable parmi les grands poètes. — Ses comédies sont imitées en partie de Ménandre. Citons : l'*Hécyre* (*belle-mère*), pièce satirique; les *Adelphes* ou les *Frères*, et *Phormion*. Ces deux dernières pièces ont donné à Molière l'idée de son *École des maris* et des *Fourberies de Scapin*. — La langue de Térence est pure et douce, mais ses œuvres manquent de force comique.

Lucrèce (95-51), né à Rome, poète et philosophe matérialiste. — Dans son poème *De la Nature des choses*, il déifie la nature, qu'il met à la place de Dieu, et fait consister le bonheur et même la vertu dans les jouissances de ce monde. Il a d'ailleurs de beaux vers et fait preuve d'une brillante imagination.

Virgile (70-19), le plus grand des poètes latins, naquit à Andes (auj. Pietiola), près de Mantoue. Il fréquenta les écoles de Crémone, de Milan, de Naples, se passionnant pour toutes les sciences, la littérature, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, surtout pour la poésie grecque. — Nous avons de lui : dix petits poèmes, sous le titre général de *Bucoliques;* les *Géorgiques*, tableau, en quatre livres, de la vie des champs; l'*Énéide*, poème épique en douze chants, qui raconte le voyage d'Énée, l'un des défenseurs de Troie, et les origines de Rome. — « Virgile est plein d'une sensibilité pénétrante, qui n'a rien de romain. Ses vers ont la plus exquise perfection; ce n'est pas l'élégance monotone de beaucoup de poètes; c'est une harmonie souple, variée, s'élevant et s'abaissant avec le sujet, rendant avec une admirable expression les mouvements et les sentiments. »

Horace (65-8), né à Venouse, Apulie, commença ses études à Rome et les termina dans les écoles d'Athènes. — Il excella dans la poésie fugitive, et composa des *Odes* où l'on trouve réunies les qualités de Pindare et d'Anacréon; des *Satires*, qui prennent à partie les vices et quelquefois les hommes de son siècle; des *Épîtres* littéraires ou philosophiques, et l'*Art poétique*, imité par Boileau.

Ovide (43 av. 17 ap. J.-C.), né à Sulmone, dans les Abruzzes, a composé de nombreuses *élégies :* les *Tristes*, les *Pontiques*, les *Héroïdes*, et les *Métamorphoses*, poème mythologique, où l'on voit clairement que les fables du paganisme ne sont que les histoires contenues dans la Bible, mais défigurées et dénaturées par l'ignorance et les passions. — Il fut exilé à Tomes, sur les bords du Pont-Euxin, peut-être à cause de la licence de ses ouvrages. — Des *Métamorphoses*, la Fontaine a tiré le poème de *Philémon et Baucis*.

Phèdre (30 av. 40? ap. J.-C.), né en Thrace, d'abord esclave, puis affranchi d'Auguste, a composé cinq livres de *Fables*, dont le but est de moraliser. — « Phèdre, dit M. Nisard, est fin sans être naïf, ou naïf sans être fin. » Il manque de sens dramatique; le récit chez lui est peu de chose, la leçon, presque tout; de là une certaine sécheresse et peu d'intérêt. — La Fontaine a souvent imité Phèdre et l'a surpassé pour le récit.

Lucain (39-65), né à Cordoue, Espagne, neveu de Sénèque le Philosophe, fut porté à Rome dès l'âge de huit mois. Vainqueur de Néron dans un concours poétique, il se vit interdire la scène, les salles de lecture et les tribunaux. Pour se venger, il entra dans une conspiration. Découvert et condamné à périr, il se fit ouvrir les veines, et mourut en récitant quelques vers de son poème épique, *la Pharsale*, où il raconte la guerre civile de César et de Pompée. — Cette œuvre manque d'unité, d'élégance, de sobriété; mais elle renferme des beautés de détail du premier ordre.

Juvénal (42-123?), originaire d'Aquinum, en Apulie, a laissé des *Satires* où il flagelle sans pitié les vices monstrueux et les infamies de ses contemporains : « Non, dit-il, les siècles à venir n'ajouteront rien à nos dépravations... Tout vice est à son comble. » Il a « d'affreuses vérités[1] », pour toutes les classes de la socité : la cour, les grands, le peuple, la famille, les gens de lettres. — « L'originalité de cet écrivain, dit M. Merlet, est le dernier effort du génie romain qui va disparaître. »

PRINCIPAUX PROSATEURS LATINS

(Du ier s. av. J.-C. jusqu'au ive de notre ère.)

Cicéron (107-43), né près d'Arpinum, dans le Latium, fut élevé par ses parents dans une austère simplicité. Formé à l'école des meilleurs maîtres, il entra dans la magistrature, et devint le prince des orateurs, des écrivains et des philosophes romains. Antoine le fit proscrire et assassiner. — Parmi ses plaidoyers, on admire surtout les *Verrines* (contre Verrès), la *Milonienne* (pour Milon), son chef-d'œuvre, et le *Discours* pour Ligarius; parmi ses discours politiques : les quatre *Catilinaires* (contre Catilina) et les quatorze *Philippiques* (contre Antoine). Citons encore: les trois dialogues de l'*Orateur*, qui placent Cicéron au premier rang des critiques; le *Traité des devoirs*, « qui marque la limite où s'est arrêtée la morale avant le christianisme » (Villemain), et ses *Lettres*, expression fidèle de sa vie

[1] Le mot est de Boileau.

et des mœurs romaines. — Cicéron n'eut pas les qualités de l'homme d'État, mais il fut, comme le dit Auguste, « un grand citoyen qui aima beaucoup sa patrie, et ne manqua jamais à sa cause. » Ce qui lui a fait défaut dans l'éloquence politique, c'a été la fermeté, la résolution, des convictions fortes, des idées arrêtées et précises.

Jules César (100-44), né à Rome, s'illustra comme guerrier, comme orateur et comme écrivain. — Ses *Commentaires sur la guerre des Gaules* et *sur la guerre civile* sont écrits avec une grande perfection de style. « Si César, dit Quintilien, s'était donné uniquement aux travaux du forum, on le citerait entre tous comme le rival de Cicéron. » — On lui reproche de manquer d'impartialité.

Salluste (86-34), né à Amiternum, près de Rome, fut proconsul de Numidie, qu'il désola par ses rapines. Historien érudit, il a laissé l'*Histoire de la conjuration de Catilina* et l'*Histoire de la guerre de Jugurtha*, œuvres qui se recommandent surtout par le mérite du style.

Tite-Live (59 av. 18 ap. J.-C.), né à Padoue, est par excellence l'historien des Romains. Ses *Annales*, en 142 livres, comprenaient l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'au règne d'Auguste. Nous n'en possédons que des fragments. — Rien de plus élégant et de plus pur que son style; les harangues qu'il prête à ses héros sont en général des chefs-d'œuvre.

Pline l'Ancien (23 av. 79 ap. J.-C.) naquit à Côme ou à Vérone. Tour à tour tribun militaire en Germanie, jurisconsulte et avocat, il composait en même temps l'*Art de lancer le javelot à cheval*, une *Histoire des guerres de la Germanie*, une *Histoire contemporaine* et une *Histoire naturelle*. — Il périt victime de son zèle pour la science, en voulant observer de trop près la fameuse éruption du Vésuve, qui ensevelit, en 79, les villes d'Herculanum et de Pompéi.

Sénèque (3 av. 65 ap. J.-C.), né à Cordoue, était tout ensemble philosophe, orateur et naturaliste. Chargé de l'éducation de Néron, il n'eut pas le courage de réprouver les crimes de son élève; il alla même jusqu'à écrire une apologie du meurtre d'Agrippine. Impliqué dans une conspiration, l'empereur lui en-

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Universitaria y Tellez

voya l'ordre de s'ouvrir les veines. — Ses ouvrages sont presque tous des traités de morale et de philosophie : de la *Colère*, de la *Clémence*, de la *Tranquillité d'âme*, de la *Brièveté de la vie*, de la *Providence*, des *Lettres morales*. — Le style de Sénèque est brillant, mais souvent affecté et rempli d'antithèses. Quintilien l'accuse d'avoir corrompu le goût de son siècle.

Quinte-Curce (1er siècle de J.-C.), a écrit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, en dix livres, dont plusieurs sont perdus. Cet ouvrage est un roman plutôt qu'une histoire, mais il est devenu classique à cause de la richesse du style.

Quintilien (42-120?), originaire d'Espagne, vint à Rome de bonne heure, étudia sous les plus célèbres rhéteurs, et obtint un grand succès dans l'enseignement de la rhétorique. De ses leçons, il est resté deux monuments : un recueil de *Discours* et son grand ouvrage de l'*Institution oratoire*, traité en douze livres, qui renferme un plan d'études complet pour former un orateur. — On lui reproche d'attacher trop d'importance « à tout un appareil de petites précautions, de petites qualités, de petits manèges, de petits artifices ». (G. Merlet.)

Tacite (55-134?), né dans l'Ombrie, cultiva la poésie, mais particulièrement l'éloquence et l'histoire. — De ses ouvrages il ne reste que des fragments. Nous possédons la plus grande partie de ses *Annales*, qui vont de la mort d'Auguste à celle de Néron; la *Vie d'Agricola*, son beau-père, et les *Mœurs des Germains*. — Ses écrits se distinguent par la profondeur de la pensée, l'équité des jugements et la concision du style.

Pline le Jeune (62-113), né à Côme, était neveu de Pline l'Ancien. Il se distingua dans l'éloquence du barreau et dans l'éloquence académique. — Il ne nous est parvenu de lui que le *Panégyrique de Trajan* et des *Lettres* fort intéressantes pour l'histoire; mais elles manquent de cette simplicité, de ce naturel, de cet abandon, qui convient au genre épistolaire.

Suétone (65-117?), secrétaire d'Adrien, a composé les *Vies des douze premiers Césars* et des *Notices* sur quelques hommes de lettres. Son style manque d'élégance, et sa plume de retenue.

Tertullien (160-245?), né à Carthage, se convertit à la vue de la patience héroïque des martyrs, et devint un vigoureux défenseur de l'Église. — Son *Apologétique*, le *Traité contre les spectacles*, les *Traités de morale*, etc., se recommandent par la profondeur de la pensée, la magnificence des images et la force du raisonnement. — Il est regrettable que « le Bossuet de l'Afrique » soit tombé dans l'hérésie.

Saint Cyprien (200-258), né à Carthage, rhéteur païen, se convertit et devint évêque de sa ville natale. — Il a écrit un discours sur l'*Unité de l'Église*, contre les novatiens; un livre sur les *Tombés* ou *Apostats*, et des *Lettres* qui nous donnent une grande idée des vertus et de la pureté des mœurs des premiers chrétiens. — La simplicité et la véhémence sont les deux qualités dominantes de son style.

Saint Hilaire de Poitiers (?-367), était fils d'une famille noble, mais païenne. Il étudia les sciences profanes, se convertit au christianisme et devint évêque de sa ville natale. Ce grand docteur de l'Église combattit courageusement l'arianisme par la parole et par la plume. — Nous avons de lui le traité de la *Trinité*, des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, et trois *Lettres* à l'empereur Constance. — La force et la véhémence de son style l'ont fait surnommer par saint Jérôme le *Rhône de l'éloquence latine*.

Saint Jérôme (331-420), né en Dalmatie, vint à Rome, s'y convertit, et s'adonna avec ardeur à l'étude des langues orientales. Après divers voyages en Gaule et en Asie, il embrassa l'état religieux, et termina sa vie laborieuse et pénitente au monastère de Bethléhem.— C'est à lui que nous devons la version latine des Livres saints connue sous le nom de *Vulgate*. Ses ouvrages de controverse contre Jovinien, Pélage, Vigilance, etc., et ses *Lettres* le placent au premier rang des écrivains dont s'honore le christianisme.

Saint Ambroise (340-397), naquit à Trève ou à Lyon. Fils d'un préfet des Gaules, il gouvernait lui-même la Ligurie, lorsque le peuple de Milan, charmé de ses vertus, l'élut de force évêque de cette ville. — Il a laissé de nombreux écrits, entre autres un *Traité de la virginité*, un *Traité sur les devoirs*

des prêtres, et des *Oraisons funèbres.* On lui attribue le *Te Deum.*

Saint Augustin (354-430), né à Tagaste, Numidie, voyagea pour s'instruire et professa la rhétorique à Milan. Converti, à trente-deux ans, par saint Ambroise et par les prières de sa mère, sainte Monique, il revint en Afrique et mourut évêque d'Hippone. — Ses principaux ouvrages sont : la *Cité de Dieu,* son chef-d'œuvre ; le *Traité de la Grâce et du Libre arbitre,* qui l'ont fait surnommer le *Docteur de la grâce ;* ses *Confessions,* où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion ; des *Traités sur l'Écriture,* des *sermons,* des *méditations,* des *lettres.* C'est un des plus grands théologiens de l'Église catholique.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉLIMINAIRES

Langue celtique. — Le plus connu des idiomes qui se parlaient dans les Gaules, avant la conquête romaine, était le *gaulois* ou *celtique,* dont les restes se sont conservés jusqu'à nos jours dans la Bretagne, l'Irlande, l'Écosse et le pays de Galles. — Nous ne possédons aucun monument écrit de ces littératures primitives, qui se réduisaient peut-être à des *hymnes sacrés,* à l'usage des druides, et à des *élégies guerrières* ou *patriotiques,* chantées par les bardes.

Introduction de la langue latine dans les Gaules. — Après la conquête de Jules César (58-50 av. J.-C.), le *latin vulgaire,* importé par les soldats romains, se propagea rapidement dans les Gaules, associées désormais aux destinées de l'empire. Mais, tandis que la nécessité imposait au peuple le *latin vulgaire,* les hautes classes, poussées par le goût des lettres ou par l'ambition, étudiaient le *latin classique* et s'exerçaient à l'éloquence dans les écoles romaines de Nîmes, d'Autun, de Bordeaux, de Lyon, de Toulouse, de Besançon, de Poitiers, de Reims, etc., qui ne tardèrent pas à produire des poètes, des philosophes, des rhéteurs et des avocats distingués. Citons entre autres :

Varron de Narbonne (1er siècle av. J.-C.), auteur d'un poème épique en trois chants sur la guerre avec les Séquaniens.

Domitius Afer de Nîmes (1er siècle), qui brilla au barreau de Rome et eut la gloire de former Quintilien.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

des prêtres, et des *Oraisons funèbres.* On lui attribue le *Te Deum.*

Saint Augustin (354-430), né à Tagaste, Numidie, voyagea pour s'instruire et professa la rhétorique à Milan. Converti, à trente-deux ans, par saint Ambroise et par les prières de sa mère, sainte Monique, il revint en Afrique et mourut évêque d'Hippone. — Ses principaux ouvrages sont : la *Cité de Dieu,* son chef-d'œuvre ; le *Traité de la Grâce et du Libre arbitre,* qui l'ont fait surnommer le *Docteur de la grâce ;* ses *Confessions,* où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion ; des *Traités sur l'Écriture,* des *sermons,* des *méditations,* des *lettres.* C'est un des plus grands théologiens de l'Église catholique.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉLIMINAIRES

Langue celtique. — Le plus connu des idiomes qui se parlaient dans les Gaules, avant la conquête romaine, était le *gaulois* ou *celtique,* dont les restes se sont conservés jusqu'à nos jours dans la Bretagne, l'Irlande, l'Écosse et le pays de Galles. — Nous ne possédons aucun monument écrit de ces littératures primitives, qui se réduisaient peut-être à des *hymnes sacrés,* à l'usage des druides, et à des *élégies guerrières* ou *patriotiques,* chantées par les bardes.

Introduction de la langue latine dans les Gaules. — Après la conquête de Jules César (58-50 av. J.-C.), le *latin vulgaire,* importé par les soldats romains, se propagea rapidement dans les Gaules, associées désormais aux destinées de l'empire. Mais, tandis que la nécessité imposait au peuple le *latin vulgaire,* les hautes classes, poussées par le goût des lettres ou par l'ambition, étudiaient le *latin classique* et s'exerçaient à l'éloquence dans les écoles romaines de Nîmes, d'Autun, de Bordeaux, de Lyon, de Toulouse, de Besançon, de Poitiers, de Reims, etc., qui ne tardèrent pas à produire des poètes, des philosophes, des rhéteurs et des avocats distingués. Citons entre autres :

Varron de Narbonne (1er siècle av. J.-C.), auteur d'un poème épique en trois chants sur la guerre avec les Séquaniens.

Domitius Afer de Nîmes (1er siècle), qui brilla au barreau de Rome et eut la gloire de former Quintilien.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ausone de Bordeaux (IVe siècle), orateur et poète célèbre, à qui l'empereur Valentinien confia l'éducation de son fils Gratien.

Saint Paulin (IVe siècle), évêque de Nole, né à Bordeaux, disciple du précédent, auteur de *poésies religieuses*, de *lettres*, de *discours* et d'une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles*.

Saint Hilaire de Poitiers (?–367). Voy. ci-dessus, p. 15.

Saint Sulpice Sévère (IVe siècle), né en Aquitaine, jouissait au barreau d'une grande réputation lorsqu'il entra dans les ordres sacrés. On lui doit une *Vie de saint Martin*, des *Dialogues* et des *Lettres*.

Depuis quatre siècles, les Gaules vivaient, de gré ou de force, sous la domination romaine, lorsqu'elles furent envahies tout à coup, au Ve siècle, par les races indo-germaniques : les *Vandales*, les *Suèves*, les *Alains*, les *Burgondes*, les *Wisigoths*, qui dévastèrent les campagnes, saccagèrent les villes, dispersèrent les maîtres et livrèrent aux flammes les écoles et les bibliothèques.

Cependant la langue latine prévalut par sa supériorité même et par l'influence de l'Église, qui s'en servait en Occident. Les évêques, justifiant les beaux titres de *conseillers* et de *protecteurs* que la reconnaissance leur avait donnés, sauvèrent les lettres et la civilisation d'une ruine totale; ils fondèrent de nouvelles écoles, les *écoles épiscopales*, où se réfugia le latin, et défendirent avec courage les droits de la religion et de l'humanité. Les moines leur prêtèrent main-forte pour lutter contre la dépravation du vieux monde romain et pour convertir les farouches conquérants; ils ouvrirent au peuple les *écoles monastiques*, défrichèrent les terres abandonnées, copièrent les manuscrits des auteurs anciens, et consignèrent dans les registres de leurs abbayes les actions mémorables dont ils étaient les témoins et qu'aucun laïque ne songeait à rédiger : « Le clergé seul, dit M. Guizot, confiant en ses croyances et investi de quelque force, continua de mettre un grand prix à ses souvenirs, à ses espérances; et comme seul il avait des pensées qui ne se renfermaient pas dans le présent, seul il prit plaisir à raconter à d'autres générations ce qui se passait sous ses yeux [1]. »

C'est, en effet, dans les rangs du clergé que nous trouvons :

[1] *Mém. rel. à l'Hist. de France.*

Grégoire de Tours (VIe siècle), notre premier historien national, auteur de l'*Histoire des Francs*, sans laquelle nous ne saurions que fort peu de chose sur nos premiers rois; Frédégaire (VIIe siècle), qui continua, jusqu'en 641, l'œuvre de Grégoire de Tours; Éginhard (IXe siècle), secrétaire de Charlemagne, auteur de la *Vie* du grand empereur, et Abbon (IXe siècle), moine de Saint-Germain-des-Prés, qui a raconté dans un *poème* le siège de Paris par les Normands.

Ire ÉPOQUE : MOYEN AGE

(Du Ve siècle jusqu'au milieu du XVe.)

Langue romane. — Après les invasions, le latin vulgaire, déjà modifié par les Gaulois, continua d'être en usage, mais il fut encore plus profondément altéré par les Germains; aussi ne tarda-t-il pas à se transformer en une langue nouvelle, mais imparfaite, appelée depuis *langue romane* [1].

Les premiers monuments connus de cette langue sont :

Les *Glossaires de Reichenaud* (VIIIe siècle), commentaires sur la Vulgate, accompagnés d'un vocabulaire;

Le *Serment de Strasbourg* (IXe siècle), — serment prêté, en 842, par Louis le Germanique à Charles le Chauve, son frère. Voici ce curieux monument tel que nous l'a transmis Nithard (790-858), historien de Charles le Chauve :

Texte en langue romane.	*Traduction.*
Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, dist di en avan, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai es, cist meon fradre Karlo et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om perdreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altresi	Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, en tant que Dieu me donnera de devoir et de pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles, ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste qu'on soutienne

[1] Le bas latin resta, jusqu'au XVIe siècle, la langue des actes administratifs les plus importants : chartes, ordonnances royales, etc. L'usage en fut proscrit définitivement, en 1539, par François Ier.

fazet : et ab Ludher nul plaid numquam prindrai, qui meom vol, cist meon fradre Karles in damno sit.	son frère, tant qu'il fera de même pour moi ; et jamais avec Lothaire je ne ferai aucun accord qui, par ma volonté, soit au détriment de mon frère Charles.

La *Cantilène de sainte Eulalie* (x^e siècle), pièce de trente vers, où l'on trouve pour la première fois les deux articles; elle commence ainsi :

Buona pulcella fut Eulalia, Bel avret corps, bellezour anima. Voldrent la veintre li Deo inimi, Voldrent la faire diaule servit.	Bonne jeune fille fut Eulalie ; Bel avait corps, plus belle âme. Voulurent la vaincre les ennemis [de Dieu, Voulurent la faire servir le diable.

Le *Fragment de Valenciennes* (x^e siècle), lambeau d'un sermon ;

Les *Vies de saint Léger* et de *saint Alexis*, un petit poème sur la *Passion de Jésus-Christ*, les *Lois de Guillaume le Conquérant*, les *Assises de Jérusalem* (xi^e siècle) ;

La *Chanson de Roland* (xi^e ou xii^e siècle) [1].

Langue d'Oc et **langue d'Oïl**. — La *langue romane*, à la faveur du système féodal, subit à son tour des modifications locales si profondes, qu'à la fin du xi^e siècle, il y avait en France presque autant de dialectes différents que de provinces. On les ramène à deux langues principales : la langue *d'Oc* (oc = *oui*) et la langue *d'Oïl* (oïl = *oui*). La première comprenait les dialectes parlés au sud de la Loire : le *gascon*, le *limousin*, le *languedocien* et le *provençal* ; la seconde, les dialectes parlés au nord de la Loire : le *wallon*, le *normand*, le *picard*, le *bourguignon* et celui de l'Ile-de-France, le *français*, qui, par suite de la prépondérance politique de cette province, supplanta peu à peu tous les autres et devint, au xiv^e siècle, la langue commune du royaume.

En se divisant ainsi, la langue romane donna naissance à deux littératures distinctes, qui eurent chacune leurs caractères particuliers.

1 Les langues romanes ou néo-latines sont : le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le valaque.

TROUBADOURS ET TROUVÈRES

Les poètes français du moyen âge, en langue romane, sont désignés par les noms de *troubadours* et de *trouvères* (du même mot : *trobar*, trouver, inventer). On compte environ deux cents troubadours et autant de trouvères. Les premiers fleurissent du xi^e au xiii^e siècle, et les seconds du xii^e au xiv^e.

Troubadours. — Les *troubadours* étaient les poètes de la France méridionale. Ils fréquentaient les cours, les châteaux, les tournois, les fêtes populaires, chantant et faisant chanter par leurs *jongleurs* ou *ménestrels* (joueurs d'instruments) les mérites des châtelains, la bravoure des chevaliers et des rois, et visant à joindre à la réputation de galanterie celle de *trouver gentiment en vers*.

PRINCIPAUX TROUBADOURS

Les *troubadours* les plus connus sont : **Guillaume de Poitiers** (xi^e siècle), qui se distingua par son esprit autant que par ses mœurs chevaleresques, et mourut dans un cloître, à Lisieux ; — **Pierre Vidal de Toulouse** (xii^e siècle), qui suivit Richard Cœur-de-Lion à la troisième croisade ; — **Bernard de Ventadour** (xii^e siècle), qui, du service du comte de Toulouse, passa dans l'ordre de Cîteaux ; — **Arnaud de Marveil**, troubadour du vicomte de Béziers ; **Bertrand de Born** (xii^e siècle), vicomte de Hauteford, en Périgord, troubadour guerrier qui suscita partout des ennemis à Henri II d'Angleterre et dont le fils périt à la bataille de Bouvines (1214) ; — le **Moine de Montaudon** (xii^e siècle), né au château du Vic, près d'Aurillac ; — **Pierre de Cardénal** (xiii^e siècle), originaire du Puy, célèbre par ses attaques contre les abus de son temps [1].

1 *Parmi les poètes français du moyen âge, en langue latine, on remarque :*
Saint Prosper d'Aquitaine (v^e siècle), auteur d'un poème sur la *Grâce*, imité par Louis Racine ;
Sidoine Apollinaire (v^e siècle), évêque de Clermont, connu par ses *lettres* mêlées de vers ;
Saint Avit (490-525), évêque de Vienne, en Dauphiné, auteur d'un poème sur la *Création*, qui a peut-être inspiré Milton ;
Fortunat (530-609), évêque de Poitiers, auteur de l'hymne *Vexilla regis*, d'une *Vie de saint Martin* et d'une *Explication du Pater* ;
Abbon (mort vers 923). Voy. ci-dessus, p. 19.

Gaie science.

La **gaie science** (*El gay scaber*) des *troubadours* se compose de *canzos*, chansons badines, souvent trop légères; de *pastourelles*, de *ballades*, de *tensons*, dialogues à deux ou trois interlocuteurs; d'*aubades*, chants de l'aube; de *sérénades*, chants du soir; de *sirventes*, consacrés à l'éloge et à la satire; de *nouvelles*, anecdotes galantes; de *contes* d'aventures chevaleresques, etc. Les troubadours n'ont cultivé aucun des grands genres littéraires. A peine peut-on citer les *Mystères des Vierges folles* et des *Vierges sages*, le *Jeu de saint Jacques*, l'épopée de *Girard de Roussillon* et quelques poésies narratives qui rappellent les poèmes historiques.

Appréciation générale. — La poésie méridionale est vive et naturelle, « toute à fleur d'âme, » dit Villemain; elle plaît à l'oreille comme les accents d'une belle voix; on admire la souplesse, la grâce, l'harmonie de cette langue éminemment lyrique, mais on regrette l'absence de toute inspiration grande et sérieuse. La fade monotonie des sujets sans cesse rebattus de l'amour et de la satire, et la chute du comté de Toulouse, amenèrent une prompte décadence ; la littérature méridionale ne vit pas la fin du XIII^e^ siècle; et, malgré de nombreuses tentatives de restauration et la fondation des *Jeux floraux*[1] de Toulouse (1323), la langue d'oc tomba à l'état de patois, c'est-à-dire de langue non pas écrite mais seulement parlée. De nos jours elle a repris son essor, grâce au talent des JASMIN, des ROUMANILLE, des AUBANEL, des MISTRAL, etc., dont les œuvres se font admirer par le sentiment poétique et la richesse du style[2].

La langue d'*Oc* ne compte guère que des poètes.

Trouvères. — Les *trouvères* étaient les poètes de la France septentrionale. Ils avaient à leur service une langue moins vive, moins harmonieuse que les troubadours; mais, en revanche, leurs compositions étaient plus sérieuses et plus variées. Elles embrassent presque tous les genres littéraires :

1 Concours de poésie, où les vainqueurs reçoivent une fleur d'or ou d'argent.
2 Le poème *Mirèio* (Mireille), de M. Mistral, a été couronné par l'Académie française.

la poésie épique, dans les *chansons de geste;* la poésie dramatique, dans les *jeux* et les *mystères;* la poésie didactique, dans les *dicts*, les *fabliaux* et les *romans;* la poésie lyrique, dans les *lais*, les *chansons* et les *ballades*.

Ces divers genres toutefois n'ont pas, à cette époque, de forme bien arrêtée : la peinture satirique de la vie contemporaine se montre partout, dans les petits poèmes, les romans, les pièces de théâtre, l'architecture. « C'est le signe de la jeunesse d'une société. Tout entiers occupés d'eux-mêmes et du moment présent, les jeunes peuples, comme les jeunes gens, sont railleurs et enthousiastes. » (D. NISARD.)

Chansons de geste.

Les **Chansons de geste** (*gesta*, actions, exploits) sont de longs poèmes ainsi nommés parce qu'ils célébraient les exploits des gens de guerre. On les considère comme un développement des anciennes *cantates guerrières* et des *cantilènes*[1], auxquelles les poètes de la langue d'oïl donnèrent la forme épique.

Ces poèmes sont en vers de huit, de dix ou de douze syllabes, terminés, à l'origine, par les mêmes *assonances* (ressemblance de la dernière voyelle accentuée. Ex. : *Carles, guaste, — justes, cures, — France, demande*), plus tard par les mêmes rimes, et divisés en *laisses* ou tirades monorimes plus ou moins longues.

On les divise en trois groupes ou cycles principaux : le *cycle carlovingien*, le *cycle breton* et le *cycle antique*.

Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome le grand.
(JEAN BODEL, *Chanson des Saxons.*)

Cycle carlovingien. — Ce cycle raconte les hauts faits de la France, depuis Charlemagne jusqu'aux croisades. C'est le plus épique, le plus populaire et le plus riche des trois. — Il compte près de cent poèmes; voici les titres des principaux : *Ogier le*

1 Poésies fort courtes, en l'honneur des preux ou des saints, que les poètes chantaient eux-mêmes, ou qu'ils faisaient chanter par les *ménestrels* ou par les *jongleurs de geste*.

Danois, — les *Quatre fils Aymon*, — *Chanson de Roland*, — *Chanson des Saxons*, — *Geste des Lohérains*, — *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*.

Cycle breton. — Ce cycle, tout romanesque, célèbre les exploits du roi Arthur ou Artus, le courageux défenseur de l'indépendance bretonne contre les Saxons. — Dans ce cycle, on remarque surtout les romans du *Brut* et du *Rou*, de *Perceval le Gallois* et du *Saint-Graal*. — Malgré de fréquentes interruptions, ce cycle présente un ensemble d'un caractère large et grandiose.

Cycle antique. — Ce cycle redit pêle-mêle tous les vagues souvenirs que la tradition avait conservés de l'antiquité grecque et romaine : la *guerre de Troie*, la *destruction de Jérusalem*, les *expéditions d'Alexandre*, de *Jules César*, etc. — Ce cycle est certainement le plus médiocre et le moins épique de tous : les trouvères y défigurent l'histoire et l'accommodent eux-mêmes aux usages, aux idées de leur temps.

PRINCIPAUX TROUVÈRES

Thurold ou **Théroulde**, trouvère normand, du XI^e^ ou du XII^e^ siècle, auteur présumé de la célèbre *Chanson de Roland*.

Chanson de Roland.

Sujet. — La *Chanson de Roland* a pour sujet la défaite, à Roncevaux, de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne et la mort de Roland, qui la commandait (778). Cette fameuse et si patriotique épopée ne renferme pas moins de quatre mille vers de dix syllabes, distribués inégalement en trois cent dix-huit *laisses* ou couplets à rimes *assonantes*. Elle se divise en trois parties : la *trahison*, la *mort du paladin*, les *représailles*.

Résumé. — I. *Trahison de Ganelon.* — Après sept ans de guerre, Charlemagne a dompté l'Espagne ; Saragosse seule résiste encore ; mais le roi sarrasin, Marsile, qui la défend, promet de recevoir le baptême si les Francs consentent à lever le siège. Roland ne veut pas que l'on se fie à un mécréant. Ganelon, au contraire, conseille d'accepter les propositions de Marsile. Envoyé comme négociateur, il complote avec Marsile la perte du paladin et de l'élite des chrétiens.

II. *Mort de Roland.* — Le complot s'exécute. Charles, trompé par le traître Ganelon, laisse à l'arrière-garde Roland et les douze pairs, et repasse les monts avec le gros de l'armée. Alors Marsile, à la tête de cent mille musulmans, vient attaquer les vingt mille hommes de Roland dans la vallée de Roncevaux. Les Francs soutiennent trois chocs successifs sans reculer d'un pas ; mais ils ne sont plus que soixante. Alors Roland se résigne à sonner du cor (l'*olifant*). Charles l'entend de trente lieues et vient au secours de son neveu. Hélas ! il est trop tard : Olivier et les douze pairs sont morts ; l'archevêque Turpin est mort ; Roland, lui-même, le dernier des vingt mille chevaliers, couché sur son épée (sa *Durandal*), expire au moment où paraît le vengeur, non sans regretter le *dulz païs* de France.

III. *Les représailles.* — Charles obtient de Dieu la prolongation du jour, et se met à la poursuite des infidèles, qu'il jette dans l'Èbre. Une nouvelle armée de Sarrasins arrive d'Égypte. Charles la refoule jusqu'à Saragosse, où Marsile meurt de honte et de chagrin. Ganelon périt écartelé. La vengeance est satisfaite. Charles ramène les restes du preux Roland et des autres chevaliers, et les fait ensevelir dans Saint-Romain de Blaye.

Appréciation. — La *Chanson de Roland* est l'œuvre poétique la plus importante de la France au moyen âge. Elle se recommande par l'unité du plan, la vérité des caractères, la grandeur des événements, le sentiment et le naturel. « Le récit de la mort de Roland, dit M. Petit de Julleville, est aussi sublime qu'une œuvre humaine peut l'être. Il y a là trois cents vers dignes d'être comparés à tout et qui ne ressemblent absolument à rien. Ni l'antiquité n'avait inventé, ni la poésie chrétienne n'a su retrouver de pareils traits pour peindre une mort héroïque. » Pour être une épopée parfaite, il ne lui a manqué qu'une langue mûre et littéraire.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Raimbert de Paris (XII^e siècle), auteur de la légende d'*Ogier le Danois*, ligué contre Charlemagne avec Didier, roi des Lombards.

Robert Wace (XII^e siècle), né dans l'île Jersey, chanoine de Bayeux, auteur des romans de *Brut* et de *Rou*, chroniques en vers de huit syllabes, l'un sur les gestes des rois de la Grande-Bretagne, l'autre sur les exploits de Rou (Rol ou Rollon), premier duc de Normandie.

Chrestien de Troyes (XII^e siècle), le trouvère favori du comte de Flandre, mérite d'être placé au premier rang des poètes de son époque, par sa fécondité, ses ressources d'imagination, la délicatesse et la naïveté spirituelle qui le distinguent. Il a composé de nombreux poèmes : *Tristan* et *Perceval le Gallois*, *Lancelot du Lac*, le *Chevalier au lion*, *Guillaume d'Angleterre*, le *Saint-Graal*, *Merlin*, etc.

Roman du Saint-Graal.

Le *Roman du Saint-Graal* raconte les obstacles sans nombre que les chevaliers de la *Table ronde* affrontèrent pour retrouver le Saint-Graal (sang royal), vase formé d'une seule pierre précieuse, dont Jésus-Christ se serait servi à la dernière cène, et dans lequel Joseph d'Arimathie aurait recueilli le sang qui coula des plaies du Sauveur crucifié. Ce vase, au dire des bardes gallois, fut porté en Grande-Bretagne par le fils de Joseph d'Arimathie, où il opéra de nombreux miracles jusqu'à l'invasion saxonne, époque à laquelle il disparut. — Cette relique mystérieuse, qui avait converti l'Europe, n'était pas autre chose qu'un symbole matériel de la religion catholique.

Huon de Villeneuve (XII^e siècle), qui florissait sous Philippe-Auguste, est l'auteur du roman des *Quatre fils Aymon* (Regnault, Allart, Guichard et Richard), qui pendant sept ans bravent la puissance de Charlemagne, dans la forêt des Ardennes.

Jean de Flagny (XII^e siècle), auteur de la *Geste des Lohérains*, ou la rivalité des Germains et des Francs.

Benoit de Sainte-More (XII^e siècle), trouvère normand, auteur du *Roman de Troyes* et des *Chroniques* des ducs de Normandie.

Pierre de Saint-Cloud (XIII^e siècle) est l'auteur du *Roman du Renard*, poème continué par **Richard de Lison**, **Jacquemard de Giellé**, **Eustache Deschamps**, etc.

Roman du Renard.

Le *Roman du Renard* est un vaste apologue où sont personnifiés la ruse, la force, tous les abus, tous les ridicules de la société féodale au XIII^e siècle.

Résumé. — Les animaux se réunissent en cour plénière pour réformer les abus. Après avoir entendu les doléances d'*Isengrin* (le loup), de *Tybert* (le chat), de *Canteclair* (le coq), de *Pinte* (la poule), et d'une foule d'autres animaux, le *roi Lion* somme le principal malfaiteur de la contrée, *Gorpil* (le renard), seigneur de Maupertuis, de comparaître devant la cour. Les deux premiers messagers, *Grosbrun* (l'ours) et *Tybert*, en reviennent meurtris. *Gorpil* ne se rend qu'à la troisième sommation. Condamné à mort, il obtient encore une fois sa grâce en faisant mystère de conspiration contre le roi et de trésor caché. Mais, à peine sorti de la cour, il croque *Couart* (le lièvre), enlève à *Tiécelin* (le corbeau) son fromage, etc. — Le châtiment du fourbe ne devait pas longtemps se faire attendre :

> La peine est boiteuse et dérive,
> Mais un jour pourtant elle arrive.
>
> (J. Loiseau, *Fabliaux du moyen âge.*)

Ce poème allégorique et satirique « est, longtemps avant Voltaire, une œuvre voltairienne dont il faut se défier ».

Jacquemard de Giellé (XIII^e siècle), né à Lille, est auteur d'une des branches du *Roman du Renard*. Son poème fut mis en prose, au XV^e siècle, sous le titre de : *le Livre de maître Renard*.

Alexandre de Paris (XIII^e siècle) est l'auteur d'un roman d'*Alexandre*, en vers de douze syllabes, d'où le nom de vers alexandrins.

Guillaume de Lorris (XIII^e siècle), né à Lorris, près de Montargis, et **Jean de Meung** (XIII^e siècle), né à Meung-sur-Loire,

sont auteurs, l'un des quatre mille six cents premiers vers du *Roman de la Rose;* l'autre, des dix-huit mille derniers.

Roman de la Rose.

La première partie du *Roman de la Rose* est une allégorie galante, remplie de personnifications bizarres; la seconde est toute satirique.

Il s'agit, avec Guillaume de Lorris, de savoir si le héros du roman, — un jeune homme en quête d'une femme, — parviendra à cueillir la *Rose* qu'il a entrevue dans un jardin, et que défendent *Dangier, Peur, Male-Bouche, Félonie, Avarice, Jalousie,* etc.

Entre les mains de Jean de Meung, « qui joignait, dit Sainte-Beuve, à la vieille malice gauloise l'humeur querelleuse et hautaine d'un libre penseur moderne, » ce roman devient une espèce d'encyclopédie remplie d'attaques injustes contre la royauté, les ordres religieux, la noblesse, la propriété, les vilains eux-mêmes.

Christine de Pisan et Gerson protestèrent vivement contre le *Roman de la Rose.*

Thibaut IV (1201-1253), comte de Champagne et roi de Navarre, est supérieur aux trouvères, ses contemporains, par la manière d'exprimer et de faire valoir ses idées. Il a composé de nombreuses *chansons,* qui, par le fond et la forme, se rapprochent de la poésie provençale.

Jean Bodel d'Arras (XIIIe siècle), auteur de la *Chanson des Saxons,* ou la lutte de Witikind contre Charlemagne, et d'un drame, le *Jeu de Saint-Nicolas,* réminiscence de la croisade d'Égypte, dont les dialogues ont souvent de l'entrain et du comique, malgré leur trivialité.

Adam de la Hale (XIIIe siècle), originaire d'Arras, se distingua dans les genres les plus divers. Il a écrit des *rondeaux,* des *chansons;* un poème, le *Roi de Sicile* (Charles d'Anjou); des pièces de théâtre : le *Jeu d'Adam* et la comédie pastorale de *Robin et Marion,* son chef-d'œuvre.

Rutebeuf de Paris (XIIIe siècle), contemporain de saint Louis, poète lyrique et satirique, auteur de *complaintes,* de *satires,* de

mystères, de *miracles,* entre autres de celui de *Théophile,* et d'un long poème, la *Vie du monde,* où il déverse l'épigramme sur toutes les classes de la société, à l'exception des écoliers, pour lesquels il garda toujours une sincère prédilection.

Marie de France (XIIIe siècle), naquit en Irlande ou en Normandie. Elle passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre, et composa des fables, dont le recueil est intitulé : *les Dicts d'Ysopet* (imitation d'Ésope) et de petits contes héroïques connus sous le nom de *lais.* — Son style est simple, naïf et même élégant.

Eustache Deschamps (1315-1421), né en Champagne, cultiva particulièrement la *ballade,* la *satire* et la *fable.* Il poursuivit les Anglais de sa haine patriotique et chanta *du Guesclin, la flour des preux et la gloire de France.* — C'est le plus fécond et le plus remarquable des poètes du XIVe siècle.

Christine de Pisan (1363-1420?), née à Venise, suivit en France son père, devenu secrétaire de Charles V; elle avait alors cinq ans. Restée veuve de bonne heure et manquant de ressources pour élever ses enfants, elle se mit à composer des *ballades,* des *rondeaux* et des *épîtres.*

Alain Chartier (1386-1449), né à Bayeux, secrétaire des rois Charles VI et Charles VII, poète gracieux, auteur de nombreuses *élégies, idylles, ballades* et *rondeaux.*

Charles d'Orléans (1391-1464), né à Paris, était fils de Louis d'Orléans, assassiné en 1407 par les émissaires de Jean sans Peur. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, en 1415, il charma les ennuis de sa captivité de vingt-cinq ans, en Angleterre, par des *chansons,* des *ballades* et des *rondeaux,* que distinguent le naturel, l'élégance et le pathétique des sentiments.

François Villon (1431-1484), né à Paris, était doué d'un vrai talent poétique. Malheureusement il se laissa entraîner de bonne heure par les mauvaises compagnies, « fuyant l'escolle comme faict le mauvais enfant. » Son génie, déprimé par l'inconduite, ne brilla qu'à de rares et trop courts instants. — Il a laissé le *Petit Testament,* inspiré par un premier exil; le *Grand Testament,* « longue énumération de legs satiri-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ques, auxquels son état d'épuisement donnait un à-propos plus poignant que n'en avaient offert ceux du précédent; » des *sonnets* et la ballade qui a pour titre: *les Dames des temps jadis*, où il rappelle le nom des femmes illustres que la mort a moissonnées, et dont chaque couplet se termine par ce mélancolique refrain : *Mais où sont les neiges d'antan* (de l'an passé)?

« Villon, dit Boileau, sut, le premier,

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Il sut mieux faire encore : il peignit avec énergie, vérité, originalité, ses impressions et ses sentiments les plus divers. — On compte, parmi ses émules ou ses disciples, Olivier Basselin, Jean de la Chesnaye, Pierre Gringoire, etc., dont il sera parlé plus loin.

PROSE

La prose romane existait au moins depuis le VIII[e] siècle; mais, chez nous, elle ne se montra, pour la première fois, avec les qualités, « pour ainsi dire, organiques de notre langue, » que dans les récits historiques, et celui de la quatrième croisade (XIII[e] siècle) en est le plus ancien monument.

« Il faut au Français, dit M. Albert, un horizon restreint qu'il embrasse sans peine. Les spéculations sublimes, les vastes compositions savamment ordonnées, ne sont guère de son ressort. Laissez-lui choisir sa matière; il saura nettement la circonscrire et s'en rendre maître. Il aime à raconter, et il raconte bien, parce qu'il a la vue prompte et sûre, le jugement aiguisé, et avec cela de l'abandon et de la grâce. »

Autant, dans les récits, la langue « est vive, claire, le tour franc et rapide, autant dans les ouvrages de morale et de théologie les expressions sont languissantes et obscures, les tours équivoques et traînants : la langue des spéculations de l'esprit est tout entière à naître. Des siècles s'écouleront avant que nous sachions l'art de porter la lumière dans les matières du raisonnement, et qu'à cette clarté du récit nous joignions la clarté toute spirituelle de la raison, faisant voir l'enchaînement des

pensées, comme le chroniqueur fait voir la suite des événements. C'est donc seulement dans le récit qu'il faut chercher et pour ainsi dire épier, les premiers mouvements de l'esprit français et reconnaître sa langue naissante. » (D. NISARD.)

PRINCIPAUX PROSATEURS DU MOYEN AGE[1]

Saint Bernard (1091-1153), naquit à Fontaine, près de Dijon, entra de bonne heure à Cîteaux, fonda l'abbaye de Clairvaux, et devint l'oracle de son siècle par sa vertu, sa science et son génie. Il prononça d'éloquentes harangues à Vézelay (1146) et en Allemagne, pour la seconde croisade; — on ne les a malheureusement pas conservées. Il ne nous reste de lui, en langue vulgaire, que des *Exhortations familières*. — Les qualités dominantes de son style sont la vigueur et le pathétique.

Maurice de Sully (1105?-1196), né à Sully-sur-Loire, se dis-

---

1 *Parmi les prosateurs français du moyen âge en langue latine, on doit citer :*

GRÉGOIRE DE TOURS (539-593), né en Auvergne. Voy. ci-dessus, p. 19. Son *Histoire des Francs*, en dix volumes, comprend 174 ans (depuis l'établissement des Francs en Gaule, 417, jusqu'en 591).

FRÉDÉGAIRE, né en Bourgogne, mort vers 660. Voy. ci-dessus, p. 19.

EGINHARD (mort en 884). Voy. ci-dessus, p. 19. Outre sa *Vie de Charlemagne*, il a encore écrit les *Annales du royaume des Francs*.

GERBERT (930-1003), né à Aurillac, premier pape français sous le nom de Sylvestre II, savant universel, a laissé des *lettres* et des *discours* remarquables pour l'époque.

GUIBERT (1053-1124), abbé de Nogent, né à Clermont en Beauvaisis, auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons l'*Histoire de la première croisade*, qu'il intitula : *Gesta Dei per Francos*.

ABÉLARD (1079-1142), né près de Nantes, théologien et philosophe, dont les erreurs furent condamnées par l'Église.

SUGER (1082-1152), né à Saint-Omer, abbé de Saint-Denis et régent du royaume pendant la croisade de Louis VII, auteur de la *Vie de Louis VI* et fondateur de la collection des *Grandes Chroniques de France, dites de Saint-Denis*, où sont relatés les principaux événements de notre histoire jusqu'à Louis XI (en langue vulgaire depuis Charles VI).

SAINT BERNARD (voy. ci-dessus) a laissé, en latin, des *traités théologiques*, des *lettres*, des *sermons* et des *oraisons funèbres*.

GERSON (Voy. ci-après, p. 34), auteur de *traités théologiques* et peut-être de l'*Imitation de Jésus-Christ*, « le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas. » (Fontenelle.)

tingua dans la prédication, fut évêque de Paris, jeta les fondements de Notre-Dame (1163), et l'éleva en grande partie.

VILLEHARDOUIN (1167-1213).

Geoffroy de Villehardouin, né au château de Villehardouin, près de Bar-sur-Aube, était maréchal de Champagne, sous le comte Thibaut III, lorsque s'organisa la quatrième croisade. Il partit avec Boniface de Montferrat et Baudouin de Flandre, et mourut en Thessalie, vers 1213. Nous lui devons l'*Histoire de la conquête de Constantinople.*

L'*Histoire de la conquête de Constantinople* va de 1198 à 1207. Le brave maréchal, « qui ainc ne mentit à son escient, » y raconte simplement et naïvement ce qu'il a vu et entendu : la prédication de Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne; la députation de Venise, dont il fit partie, le siège de Zara; la prise de Constantinople (1204), le défi de Quesnes de Béthune à l'empereur Alexis, la mort du marquis de Montferrat, les rivalités et les trahisons qui firent échouer l'entreprise. « Mais ce narrateur fidèle, qui s'est plu à consigner dans ses mémoires les actions d'éclat de chaque chevalier, se tait sur ses propres actes. On peut dire que les *Mémoires* de Villehardouin sont moins ses propres *Mémoires* que ceux de tous ses compagnons d'armes. Cette humble réserve, cet oubli de soi-même, qu'on ne trouve point chez les guerriers de l'antiquité, est un des caractères de notre chevalerie chrétienne. » (POUJOULAT.)

Son style est simple, naturel, concis, nerveux et un peu rude, « tout d'une pièce, semblable à ces armures dont les guerriers étaient revêtus. » (VILLEMAIN.)

JOINVILLE (1224-1319).

Jean, sire de Joinville, naquit au château de Joinville, près de Châlons-sur-Marne. Il fut d'abord sénéchal de Champagne, sous le célèbre trouvère Thibaut IV, puis conseiller de Louis IX et son compagnon d'armes à la croisade de 1248. Le brave sénéchal prit part à tous les combats à côté du roi, partagea sa captivité, et lui inspira par sa franchise et sa droiture une amitié qui ne se démentit jamais. Il employa les dernières années de

sa vie à rédiger ses *Mémoires sur les sainctes paroles et bons faitz du roi Loys.*

Les *Mémoires* de Joinville se divisent en deux parties. La première nous révèle la vie privée du saint monarque, et nous montre comment il « se gouverna toute sa vie selon Dieu et selon l'Église, au profit de son royaume, son horreur du péché, son amour pour les pauvres, sa foi, sa probité, etc. ». La seconde traite de la régence de Blanche de Castille, de la guerre contre le comte de la Marche, soutenu par les Anglais, de la septième croisade, de la sage administration de Louis IX après son retour en France, de la croisade de 1270, de la mort du saint roi et de sa canonisation.

Joinville est un conteur naïf, sensible, impartial. Le départ du roi, son séjour à Chypre, la prise de Damiette, la bataille de Mansourah, la description du Nil, les expéditions de Césarée, de Jaffa, de Tyr, de Sidon, le retour en France, sont racontés avec un tel caractère de vérité, une telle vie, que l'on croit voir et entendre ce qu'on lit. Pour le candide historien, « tout est nouveau, tout est extraordinaire. » Il cause aussi volontiers de ce qui l'honore que de ce qui pourrait prêter à la censure, de ses propres sentiments aussi bien que des faits de guerre. Son livre est plein de bonhomie, de grâce enfantine, d'imagination tendre et riante; et son style, souple, abondant, expressif, original, témoigne d'un grand progrès depuis Villehardouin.

FROISSART (1337-1410).

Froissart Jean, né à Valenciennes, fut successivement secrétaire de plusieurs princes, curé de Lestines, trésorier et chanoine de l'église de Chimay, dans le Hainaut. Pour recueillir des nouvelles, et aussi pour satisfaire ses goûts mondains, il visita les principales cours de l'Europe, prenant un plaisir extrême à

Voir danses et carolles [1],
Oïr menestrels et parolles,

à écouter, à interroger, à consigner dans ses *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de Bretagne,* etc., tout ce qui était digne d'être raconté.

---

1 Carrousels.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les *Chroniques* de Froissard renferment les règnes de Philippe VI, de Jean le Bon, de Charles V, une partie de celui de Charles VI et l'Histoire presque universelle, de 1326 à 1400, écrite au hasard, sans ordre ni critique, pour amuser plutôt que pour instruire. Mais on ne saurait peindre avec plus de vérité les fêtes, les tournois, les sièges de villes, le choc des hommes d'armes; en un mot, tout le monde féodal du XIV^e^ siècle.

Son style, animé, pittoresque, présente les caractères de l'improvisation : il est diffus, chargé de mots et de détails.

Christine de Pisan (voy. ci-dessus, p. 29), écrivit le livre des *Faits et bonnes mœurs du bon roi Charles V,* histoire précieuse pour les renseignements qu'elle fournit sur les mœurs et les usages de l'époque, mais dont le style, grave et périodique, sent un peu trop la pédanterie.

Gerson Jean Lecharlier (1363-1429), né près de Rethel, célèbre théologien, orateur et catéchiste, prononça l'oraison funèbre du duc d'Orléans, assassiné en 1407, ce qui lui attira la haine de Jean sans Peur. Obligé de se réfugier en Bavière, il ne revint en France qu'après la mort de son ennemi (1419), et termina ses jours auprès de son père, prieur des célestins à Lyon.

Alain Chartier (voy. ci-dessus, p. 29), composa d'abord quelques poésies légères; mais le spectacle des malheurs de la France lui inspira des œuvres plus sérieuses, dont la pensée est chrétienne et patriotique. Comme prosateur, il a laissé : le *Quadrilogue invectif,* dialogue allégorique et moral, où il combat l'égoïsme de ses compatriotes, au milieu des douloureuses épreuves de la nation; le traité de l'*Espérance ou consolation des trois vertus,* son principal ouvrage; le *Curial,* énergique peinture des mœurs dangereuses de la cour.

Ce courageux écrivain, une des plus nobles figures de son siècle, fait admirer, dans son vieux langage, l'ordonnance régulière de sa phrase et la vigueur de l'expression, quoiqu'il soit tombé dans la pédanterie et la déclamation.

Juvénal des Ursins (1388-1473), né à Paris, quitta la magistrature pour l'état ecclésiastique et mourut archevêque de Reims. Ce prélat, également recommandable par sa science et

ses vertus, fut un de ceux qui revisèrent la sentence injuste prononcée par les Anglais contre Jeanne d'Arc. On lui doit une *Histoire de Charles VI,* très estimée.

COMMINES (1445-1509).

Philippe de Commines, né au château de Commines, en Flandre, passa ses premières années au service de Charles le Téméraire; mais, après l'entrevue de Péronne, il quitta ce prince pour s'attacher à Louis XI, qui le combla de biens et de faveurs. Sous Louis XII, il vécut dans la retraite et rédigea ses *Mémoires.*

Les *Mémoires* de Commines ont pour objet les règnes de Louis XI et de Charles VIII (de 1464 à 1490).

On doit reprocher à Commines de juger quelquefois les événements par les résultats, de n'avoir pas un mot pour flétrir les plus iniques. Mais, comme historien, il a des mérites incontestables. Ce n'est plus un conteur à la manière de Froissart, c'est un homme d'État qui recherche les causes et les résultats des événements; il ne se contente pas de peindre les hommes, il les juge; il n'amuse pas, il instruit. Ses *Mémoires* sont pleins d'une science positive, fruit de l'expérience, sur laquelle n'ont influé ni opinions ni systèmes. Aussi a-t-il le droit de dire, en parlant de son livre : « Princes et gens de cour y trouveront de bons avertissements à mon avis. »

Son style, simple, naturel et flexible, marque la transition de la langue du moyen âge au français actuel.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IIe ÉPOQUE : RENAISSANCE

(Du milieu du xve siècle jusqu'au milieu du xvie.)

Le développement rapide que prirent les études littéraires, vers le milieu de xve siècle, et qu'on appelle la *Renaissance*, fut amené par trois causes principales : la *découverte de l'imprimerie* (1448), qui multiplia les livres; la *révolution religieuse*, qui tourna les esprits vers l'étude de l'Écriture sainte, dans le texte original; l'*influence des savants byzantins*, qui de l'Italie, où ils s'étaient réfugiés après la chute de Constantinople (1453) et où ils enseignèrent la langue grecque, se fit sentir jusqu'en France à la faveur de nos relations avec la Péninsule sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Les doctes ouvrages qui nous vinrent de ce pays contribuèrent beaucoup à épurer et à former notre langue.

La généreuse sollicitude du dernier de ces monarques pour les savants et les artistes, et la fondation (1531) du collège des trois langues : *hébreu*, *grec* et *latin*, lui ont mérité le titre de *père des lettres*.

POÉSIE

Deux écoles poétiques se partagent la Renaissance : l'*école de Marot* et celle de *Ronsard*. La première, qui se rattache à Villon, concentre en elle tous les charmes de notre vieille langue française : naturel, abandon, finesse, malice gauloise; la seconde s'inspire de l'antiquité pour y prendre la force des pensées, l'énergie et la précision du style; mais elle « brouille tout » par son imitation trop servile et ses emprunts de termes faits à tous les idiomes.

A cette tentative de réforme se joint l'influence de l'Italie et de l'Espagne, qui nous communiquent leurs raffinements

d'idées et leurs préciosités de langage. Une réaction devient nécessaire. Malherbe la commencera.

PRINCIPAUX POÈTES DE LA RENAISSANCE

Olivier Basselin (milieu du xve siècle), né à Vire, en Normandie, a laissé des chansons à boire : les *Vaux* (val ou vallon) *de Vire*, appelés depuis, par corruption, *vaudevilles*. — Ces poésies sont écrites dans le style barbare de l'époque et se ressentent de la grossièreté de l'auteur.

Jean de la Chesnaye (fin du xve siècle), composa, sur l'indication de Louis XII, la moralité : *le Banquet*, attaqué par Lagoutte, Lacolique, L'indigestion et mis à mort par Ladiète.

Pierre Gringoire (1480-1547), né en Lorraine, est auteur de pièces bouffonnes et satiriques : les *Abus du monde*, les *Fantaisies du monde qui règne*; le *Vieux monde*, satire contre tous les ordres de l'État; d'un *Mystère de saint Louis*, qui retrace les principaux faits de la vie du héros, et d'une trilogie, composée d'une sotie, d'une moralité et d'une farce : *Jeu du prince des sots*, l'*Homme obstiné*, *Dire et faire*. Dans ces deux premières pièces, il défend la politique de Louis XII contre le pape Jules II, que rien ne peut désarmer, ni les plaintes de « peuple italique » et de « peuple françois », ni « pugnition divine ».

Mellin de Saint-Gelais (1491-1558), originaire d'Angoulême, excella dans l'*épigramme* et dans le *sonnet*, qu'il avait importé d'Italie.

Marguerite de Navarre (1492-1549), sœur de François Ier, naquit à Angoulême. Cette reine de Navarre cultiva les lettres et protégea les écrivains; mais elle ternit sa gloire par la publication de *contes*, imités de Boccace, trop souvent licencieux.

MAROT (1495-1554).

Clément Marot naquit à Cahors. Il fut, comme son père, attaché à la cour de François Ier en qualité de page, et en devint le poète favori. Protégé par Marguerite de Navarre, sa vie aurait pu couler douce et tranquille; mais son inconduite et ses liaisons avec les calvinistes le firent chasser de la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cour, emprisonner et même exiler. Il mourut à Turin, dans un état voisin de la misère.

Œuvres. — Marot a traduit des *Psaumes* en français pour les églises protestantes, et composé des *contes*, des *élégies*, des *rondeaux*, des *ballades*, des *épigrammes*, des *épîtres familières* (*Épître à Lyon Jamet*, *Recours en grâce*, *Requête au roi*), des *fables* (*le Lion et le Rat*), des *satires*, dont une, l'*Enfer*, est dirigée contre les juges et le Châtelet, où l'on retrouve tous les charmes de notre vieille poésie : vivacité, hardiesse, abandon, finesse enjouée, verve satirique.

Appréciation. — Marot résume en lui toutes les qualités de ses prédécesseurs, mais il n'y ajoute rien; il ne montre, « pour rimer, » aucun chemin nouveau. Son génie fut incapable des grands sujets; aussi est-il faible et froid dans les genres sérieux, et manque-t-il de chaleur et d'élévation pour exprimer le sublime de la passion. Ce n'est que dans l'épître, la satire, l'épigramme, que son esprit se meut à l'aise et s'abandonne librement à son « élégant badinage ». — Sa traduction des *Psaumes*, accueillie avec enthousiasme sans le mériter, et censurée par la Sorbonne, n'a aucune des qualités qui font la beauté et le charme de l'original.

Parmi ses disciples, on remarque Marguerite de Navarre et Mellin de Saint-Gelais.

Jean Daurat (1510-1548), né à Limoges, poète du roi Charles IX, professeur au collège de France, se distingua dans la poésie grecque et latine. Il a laissé des *épigrammes*, des *odes*, des *églogues*. — Ses poésies manquent, pour la plupart, de force, de délicatesse, de pureté. Tout son mérite est dans l'influence qu'il exerça sur ses contemporains comme helléniste et comme membre fondateur de la *Pléiade*.

Pontus de Thyard (1521-1605), originaire du Mâconnais, a laissé des *stances*, des *chansons*, des *épigrammes* en un style souvent inintelligible.

RONSARD (1524-1585).

Pierre de Ronsard, né près de Vendôme, fut successivement attaché comme page à la personne du duc d'Orléans, fils de François Ier, puis à celle de Jacques V, roi d'Écosse. Il jouissait dès lors d'une juste réputation de savoir; mais, atteint, à dix-huit ans, d'une surdité qui ne lui permettait pas de fréquenter les cours, il rentra au collège de Coqueret, à Paris, et se livra pendant cinq ans à l'étude des lettres, sous la conduite du savant Daurat. Admirateur enthousiaste des littératures anciennes, il conçut, avec ses amis de la *Pléiade* [1] : *Jean Daurat*, *Remy Belleau*, *du Bellay*, *Baïf*, *Jodelle*, *Pontus de Thyard*, *Amadis Jamyn*, le projet de régénérer la langue française au moyen du grec et du latin.

Œuvres. — Ronsard composa des *odes*, imitées de Théocrite, des *satires*, des *sonnets*, des *hymnes*, des *épigrammes*, des *élégies*, des *épîtres* et la *Franciade*, poème épique inachevé, dont il a dit :

> Si le roy Charles eût vécu,
> J'eusse achevé ce long ouvrage :
> Si tost que la mort l'eut vaincu,
> Sa mort me vainquit le courage.

Appréciation. — Comblé d'honneurs et de riches bénéfices par les rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, adoré de son siècle, tourné en ridicule par Rabelais, critiqué par Malherbe, calomnié par Boileau, Ronsard, dit Sainte-Beuve, « eut le malheur d'être venu trop tôt et le tort d'avoir marché trop vite; » il rompit trop violemment avec les mœurs et les sentiments des modernes, et tomba dans l'érudition pédantesque; sa muse, en français, parla *grec* et *latin;* en un mot, il copia servilement au lieu d'imiter; mais il eut du moins la gloire d'introduire chez nous toutes les formes de la poésie antique, et d'indiquer à ses successeurs les sources fécondes d'inspiration qu'elle renferme.

Le *roi de la Pléiade*, Ronsard, était véritablement poète; sa méthode seule est mauvaise. « Quand il peut oublier un instant son rôle d'imitateur et dépouiller le costume grec et romain pour se montrer dans son naturel, il lui arrive d'être charmant, plein de délicatesse et de grâce. » C'est notre premier lyrique.

Joachim du Bellay (1524-1560), né près d'Angers, composa

[1] Nom donné à un groupe d'écrivains d'une même époque et de la même école.

de nombreux *sonnets* et le *Poète courtisan*, poème plein de malice et d'élégance.

Remy Belleau (1528-1577), né à Nogent-le-Rotrou, a traduit en vers les *Odes* d'Anacréon, et composé des *Bergeries*, mêlées de prose et de vers, fort estimées de son temps, mais parfois licencieuses. — Il jouait dans les pièces de son ami Jodelle.

Étienne Jodelle (1532-1573), né dans la Brie, essaya de ressusciter le théâtre antique. — Sa *Cléopâtre*, jouée en 1552, devant la cour, est la première en date de toutes les tragédies françaises imitées du grec. Cette tragédie, celle de *Didon*, ainsi que sa comédie d'*Eugène*, quoique médiocres, eurent le plus grand succès et valurent à leur auteur le titre de premier créateur de notre théâtre classique.

Antoine de Baïf (1532-1590) naquit à Venise de parents français. Savant helléniste, il voulut introduire dans les vers français la forme métrique des anciens, et tenta de changer l'orthographe. Ses œuvres se composent de *fables*, d'*églogues*, d'un recueil de pièces de théâtre, intitulées : *Mimes et Proverbes*, et d'une traduction de l'*Antigone* de Sophocle. — Il fut l'un des écrivains les plus féconds de son siècle, mais sa langue manque d'élégance et de pureté.

Vauquelin de la Fresnaye (1534-1606), né en Normandie, est l'un des meilleurs poètes de son temps. Il a laissé des *idylles*, des *satires* et un *Art poétique*, « dont la lecture aurait pu empêcher Boileau de commettre plusieurs erreurs sur l'histoire de notre littérature et sur l'emploi du merveilleux chrétien. »

Amadis Jamyn (1538-1585), né en Champagne, secrétaire de Charles IX, a composé des *sonnets*, des *épîtres* et des *satires sur les mœurs*. « Nombre de ses poésies sentent la licence et la corruption raffinée de son époque. C'est un des poètes de l'école savante de la Pléiade qui ont le style le plus naturel, le plus coulant, le plus naïf et le plus élégant. » (GODEFROY).

Garnier Robert (1545-1610), né dans le Maine, éclipsa Jodelle, tout en marchant sur ses traces. Ses tragédies : la *Troade*, *Antigone*, *Bradamante*, tragi-comédie, imitée de l'Arioste; les *Juives* (siège de Jérusalem par Nabuchodonosor), eurent du

succès malgré leurs nombreux défauts. Cependant « il a eu le mérite d'introduire au théâtre la gravité et la solennité du style ». (GODEFROY.)

Philippe Desportes (1546-1606), né à Chartres, fut quelquefois heureux dans l'imitation des Italiens, de l'Arioste entre autres. On a de lui des *sonnets*, des *chansons*, des *psaumes de David* mis en vers, et des imitations de quelques chants du *Roland furieux*. — Sa poésie est correcte, gracieuse, élégante, mais affectée.

Agrippa d'Aubigné (1550-1630), naquit en Saintonge. Ce fougueux calviniste, surnommé le Juvénal du XVI^e^ siècle, a laissé : en prose, des *Mémoires*, une *Histoire universelle* de 1550 à 1601; en vers, les *Tragiques*, poème étrange qui tient tout ensemble de la satire, du drame et de l'épopée.

Jean Bertaut (1552-1611), originaire de Caen, imita Ronsard, mais fut plus naturel, plus correct, ce qui a fait dire à Boileau :

> Ce poète orgueilleux (Ronsard), trébuché de si haut,
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Il a composé des *stances*, des *traductions de psaumes*, un *Discours funèbre*, en vers, sur l'assassinat d'Henri III, et un *Éloge de saint Louis*. — Sa poésie manque de verve et de chaleur, malgré des qualités très estimables.

PROSE

La prose, dont l'allure avait été rendue plus animée, plus gracieuse, plus claire, par nos vieux chroniqueurs, est cependant encore incertaine et flottante; elle varie du Nord au Midi, d'une province à l'autre; elle souffre surtout de l'invasion des mots italiens et des mots antiques affublés d'une terminaison française : chaque écrivain a ses tours, ses idiomes, sa langue à part.

Notre langue ne se fixera et n'acquerra sa forme définitive qu'au XVII^e^ siècle. Mais déjà se révèle le génie qui lui est propre, c'est-à-dire une aptitude particulière à représenter d'une manière plus nette, plus brève, plus saisissante, plus facile à retenir, toutes les impressions esthétiques ou morales. Désormais la France a des écrivains français. (*Passim.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PRINCIPAUX PROSATEURS DE LA RENAISSANCE

Raulin Jean (1443-1514), né à Toulouse, recteur du collège de Navarre à Paris, est un des meilleurs prédicateurs de son époque. Il a laissé des *Sermons*, des *Lettres* et un *Commentaire* sur les ouvrages philosophiques d'Aristote.

RABELAIS (1483-1553).

François Rabelais, né à Chinon, fit ses études dans un couvent d'Angers, entra chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte et y reçut la prêtrise, sans vocation. Il se lia d'amitié avec Marot et Calvin, et quitta bientôt le cloître et le froc pour aller étudier la médecine à Montpellier. Il fut successivement professeur de médecine, secrétaire d'ambassade, et, après absolution du pape Paul III, curé de Meudon (1151-1153), près Paris, où il mourut, dans les meilleurs sentiments selon les uns, en sceptique selon d'autres. Les habitudes grossières qu'il avait contractées dans le cabaret de son père ont déshonoré sa vie; ses plaisanteries sarcastiques et graveleuses déparent ses ouvrages.

Œuvres. — Rabelais a laissé des *traductions de quelques livres d'Hippocrate et de Galien*, une *Topographie de Rome ancienne*, des *lettres latines et françaises*, et les *Faits et dicts du géant Gargantua et de son fils Pantagruel*, son ouvrage le plus célèbre.

Le *Gargantua et Pantagruel* est un roman allégorique et satirique dirigé contre la société française du XVI^e^ siècle et surtout contre l'autorité politique et religieuse, qu'il couvre de ridicule. Ainsi la royauté est mise en scène sous les noms de *Grand-Gousier*, de son fils *Gargantua* et de son petit-fils *Pantagruel*. Le premier de ces géants, l'idéal d'un roi sage, est peut-être Louis XII; le second, François I^er^; le troisième, Henri II; *Bridoye* personnifie la justice; *Grippeminaud*, la chicane; *Jobelin*, la mauvaise éducation; *Jean des Entommeures*, la vie monastique; *Rondibilis*, la médecine; *Panurge*, le compagnon de Pantagruel, l'astuce : pour ne pas payer le

mouton qu'il a acheté, Panurge fait noyer le berger *Dindenaut* et tout son troupeau. La Sorbonne et la scolastique, avec leurs méthodes surannées, n'y sont pas épargnées.

Appréciation. — Rabelais ne manquait ni d'érudition ni d'esprit. Ses idées sur l'éducation et son style sont remarquables; mais rien ne l'excuse d'avoir semé dans ses ouvrages l'irréligion et l'obscénité. Voici du reste le jugement de La Bruyère : « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats. » (*Des Ouvrages de l'esprit.*)

Blaise de Montluc (1502-1577), né à Montluc, Guyenne, servit avec distinction sous les règnes de François I^er^, Henri II et François II; il prit une part glorieuse aux expéditions d'Italie et devint lieutenant général de la Guyenne (1564). — Dans ses *Commentaires*, véritables mémoires de sa vie militaire, où il raconte ses terribles représailles contre les protestants, on trouve des harangues qui sont des modèles d'éloquence militaire.

Michel de l'Hôpital (1505-1573), né à Aigueperse, Auvergne, fut chancelier de France sous François II et Charles IX. Ce rigide magistrat, que Brantôme compare à Caton le censeur, a laissé des *Poésies latines*, des *Harangues* et un *Traité sur la réformation de la justice*, caractérisés par la force de l'expression, la justesse et l'élévation de la pensée. — Quoiqu'il fût catholique, il manqua de périr lors du massacre de la Saint-Barthélemy, dans sa campagne de Vignai, près d'Étampes, où il vivait retiré depuis 1568.

Jean Calvin (1509-1574), né à Noyon, se destinait à l'état ecclésiastique; mais, au lieu de recevoir les saints ordres, il embrassa les principes de la *Réforme* et devint l'organisateur du protestantisme. — Cet impérieux sectaire, qui « excella, dit Bossuet, à parler et à écrire la langue de son pays », a laissé, sous le titre d'*Institution chrétienne*, un exposé de la doctrine des novateurs et des *Commentaires* sur l'Écriture sainte. Son style est remarquable par la précision, la véhémence et l'énergie.

Bernard Palissy (1510-1588), né en Périgord, potier célèbre, auteur de traités remarquables, par le style et la science, sur la *Nature des Eaux et Fontaines, des Métaux, des Terres, des Émaux.*

AMYOT (1513-1593).

Jacques Amyot, né à Melun, fut, dans sa jeunesse, réduit à servir comme domestique au collège de Navarre. Il s'y instruisit à la dérobée, termina ses études au Collège de France, entra dans les ordres, enseigna le grec à l'université de Bourges, devint précepteur des fils d'Henri II, grand aumônier de Charles IX, et mourut évêque d'Auxerre, aussi pauvre qu'à sa naissance.

Œuvres. — Amyot s'est fait un nom dans les Lettres par ses traductions des *romans* d'Héliodore et de Longus, des *Histoires* de Diodore de Sicile, et surtout des *Vies des Hommes illustres grecs et romains, comparés l'un à l'autre*, par Plutarque, où l'on trouve tout ce que la langue française, au XVIe siècle, avait de plus heureux dans les mots et les tournures.

Théodore de Bèze (1519-1605), né en Bourgogne, disciple de Calvin, fut un controversiste habile, mais violent. On l'accuse d'avoir excité la guerre civile en France. — Dans son *Histoire des Églises réformées*, qui a de sérieuses qualités de fond et de forme, il a raconté les divers incidents du fameux colloque de Poissy.

Le Loyal Serviteur, nom donné à l'auteur anonyme des *Mémoires du Chevalier sans peur et sans reproche* (1527). Cet ouvrage, l'un des plus intéressants que nous ait laissés le XVIe siècle, est remarquable par l'exactitude des faits, et par la naïveté, la précision et la clarté du style.

DU BELLAY (1524-1560).

Joachim du Bellay (voy. ci-dessus, p. 39), est l'auteur du manifeste de la Pléiade intitulé : *Défense et illustration de la langue française.*

Dans cet écrit, remarquable par le style et par le sujet, du Bellay commence par réhabiliter la langue française. « Si le français, dit-il, est plus pauvre que le grec et le latin, ce n'est pas à son impuissance qu'il faut l'imputer, mais à l'ignorance de nos devanciers... » Puis il stimule les efforts de ses contemporains : « Qu'on ne perde pas courage, les langues anciennes n'ont pas toujours été ce qu'on les vit du temps de Démosthène et de Cicéron. Faisons comme les Romains, ils ont su enrichir leur langue en imitant les meilleurs auteurs grecs; imitons de même les Grecs et les Latins... Que Marot plaise aux uns parce qu'il est facile et qu'il ne s'éloigne pas de la commune manière de parler, de telles superstitions ne m'empêchent point d'estimer notre poésie française capable de quelque plus haut et meilleur style que celui dont nous nous sommes si longtemps contentés... » — Malheureusement l'imitation dépassa les bornes du bon goût, et notre langue, si originale, si vive, si gracieuse, fut appauvrie, mutilée, dénaturée.

Pierre de Bourdeille de Brantôme (1527-1614) naquit en Périgord. Ce célèbre historien et gentilhomme de la cour de Charles IX a écrit la *Vie des hommes illustres et grands capitaines français*, la *Vie des grands capitaines étrangers*, etc. — Brantôme ne manquait pas de talent, mais il était par trop indifférent pour le bien et pour le mal; il n'avait de blâme que pour ceux qui froissaient son orgueil et ses intérêts.

Étienne de la Boétie (1530-1563), né à Sarlat, conseiller au parlement de Bordeaux, fut un traducteur et un écrivain de mérite. Il est auteur du discours intitulé : *De la servitude volontaire*, qui lui valut l'estime et l'amitié de Montaigne.

MONTAIGNE (1533-1592).

Michel de Montaigne, né au château de Montaigne, dans le Périgord, fut élevé par son père « en toute douceur et liberté, sans rigueur ni contrainte »; il apprit les langues anciennes en se jouant, fit son cours de droit et devint conseiller au parlement de Bordeaux, vers 1554, où il eut pour collègue Étienne de la Boétie, son ami de cœur. Il se démit bientôt de ses fonctions pour se ménager « de studieux loisirs » et pour voyager, car il voulait vivre « non selon les affaires, mais selon lui ».

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dès lors il ne s'occupa plus que de philosophie et composa ses *Essais* (1595).

Essais.

Le livre des *Essais*, divisé arbitrairement en trois livres et en cent sept chapitres, est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions. Il contient de l'histoire, de la littérature, de la pédagogie, de la politique, le tout noté au hasard sans plan ni méthode. C'est l'œuvre d'un esprit capricieux et versatile. Cependant Montaigne a un but : *peindre la nature humaine*, tout en ayant l'air de ne peindre que lui-même. « C'est icy, dit-il dans son *Avertissement*, un livre de bonne foy... Je l'ay voué à la commodité particulière de mes parents et amis; à ce que, m'ayant perdu, ils puissent retrouver quelques traits de mes conditions et humeurs... Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice, *car c'est moi que je peinds.* »

Il nous y apprend qu'il n'est ni menteur, ni avare, ni défiant, ni dissimulé, ni soupçonneux, ni fanatique, ni cruel; mais qu'il aime les plaisirs, les distractions, les voyages, qui « ne blessent que par la dépense »; que la louange « lui fait toujours plaisir de qui et pourquoy elle vienne », qu'il ne cherche qu'à « s'anonchalir, » qu'il n'est rien « pourquoy il se veuille rompre la teste, pas même pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit »; qu'il s'inquiète moins « d'avoir des opinions vigoureuses et doctes, que de les avoir aisées et commodes à la vie »; qu'il n'aime pas le collège, cette « geôle de jeunesse captive », d'où l'écolier revient, après quinze ou seize ans, plus sot et plus présomptueux qu'il n'était parti de la maison »; qu'il n'a « jamais vu d'autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres, que « sçavoir par cœur n'est pas sçavoir, et cependant nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides »; qu'il faut former à la fois tout l'homme, l'âme et le corps; « endurcir l'enfant à la sueur et au froid, au vent et au soleil, luy oster toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et boire; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon fort et vigoureux, etc. ».

Appréciation. — Ces quelques citations suffisent à montrer les qualités et les défauts du caractère de Montaigne, « si ondoyant et divers, » en qui l'on trouve bon sens, franchise, modération, égoïsme, vanité, nonchalance, etc. Et, comme il est un échantillon de l'espèce, nous avons du même coup la peinture de « l'humaine condition ».

On lui reproche justement des expressions trop libres, des principes trop faciles en morale, des opinions trop hardies en religion, et même un peu de scepticisme, — témoin sa maxime : « Que sçay-je? » Mais son incrédulité n'a rien d'absolu; c'est simplement le doute qu'excite par moments, dans un esprit de « bonne foy », la considération de la faiblesse humaine et la contradiction des jugements. Il respecta toujours les croyances religieuses, et sa mort fut chrétienne. « Je me contredis bien à l'aventure, a-t-il dit; mais la vérité, je ne la contredis point... Ainsi me suis-je, par la grâce de Dieu, conservé entier, sans agitation et sans trouble de conscience, aux anciennes créances de ma religion. » La meilleure partie de son livre est celle qui traite de l'éducation.

Son style laisse à désirer sous le rapport de la pureté, de la précision, de la noblesse; mais il est simple, naturel, original, tout émaillé d'images et d'allégories. « Montaigne n'a point de supérieurs dans l'art de peindre par la parole. » (Villemain.)

Choix. — *De l'Institution des enfants* (liv. I, chap. xxv); *Affection des pères aux enfants*; l'*Amitié* (liv. I); *De l'utile et de l'honneste* (liv. III).

Olivier de Serres (1567-1619), né dans le Vivarais, agronome célèbre, auteur du *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*.

Saint François de Sales (1567-1622), né près d'Annecy, fit ses études à Paris et son cours de droit à Padoue. Devenu évêque de Genève, il se fit chérir des calvinistes comme des catholiques par ses aimables vertus, et se distingua par ses écrits et ses prédications. Il nous a laissé de nombreux ouvrages de piété : l'*Introduction à la vie dévote*, un *Traité de l'amour de Dieu*, des *Sermons*, des *lettres spirituelles*, etc.

« Dans ces ouvrages, fruits d'une imagination brillante et suave, pleins d'images douces et riantes, empruntées pour la

plupart aux champs, aux spectacles de la nature, François de Sales captive les esprits, gagne les cœurs, fait aimer la religion, qu'il rend accessible à toutes les bonnes volontés, et sème de fleurs le chemin qui mène à la perfection. » (D'ARSAC.)

Satire Ménippée (1594).

Sujet. — La *Satire Ménippée* est un pamphlet politique en faveur d'Henri IV. Cet ouvrage, mêlé de prose et de vers, à l'imitation des satires du poète grec *Ménippe*, parodie les *états de la Ligue*, convoqués à Paris, le 10 février 1593, pour élire un roi, et fait dévoiler par les ligueurs eux-mêmes ce qu'ils auraient le plus d'intérêt à passer sous silence.

Les auteurs, au nombre de sept, sont: *Pierre Pithou*, savant magistrat de Troyes; *Pierre Leroy*, chanoine de Rouen; *Nicolas Rapin*, avocat au parlement de Paris; *Florent Chrestien*, précepteur d'Henri IV; *Jean Passerat*, professeur au Collège de France; *Gilbert Durand*, avocat, et *Jacques Gillot*, conseiller au parlement de Paris.

Résumé. — La *Satire Ménippée* se divise en deux parties :

1° *La vente du catholicon d'Espagne et de Lorraine.* En attendant l'arrivée des députés, deux charlatans, l'un espagnol, l'autre lorrain, s'installent dans la cour du Louvre et débitent leur catholicon, espèce de drogue merveilleuse avec laquelle on peut être, en sûreté de conscience, déloyal, traître, assassin, etc.— D'où l'on peut inférer que les partis de Mayenne et de Philippe II exploitaient la religion pour servir leurs intérêts particuliers. (Ce prologue est de Pierre Leroy.)

2° *La séance d'ouverture des états de la Ligue.* On y voit paraître les députés des trois ordres, ainsi que les agents de l'Espagne, de l'Italie et de la Lorraine, qui prennent successivement la parole et dévoilent, comme malgré eux, les intentions perfides de Philippe II et les vues ambitieuses du duc de Guise. La séance se termine par la harangue de d'Aubray, orateur du *tiers état*. Ce vrai patriote réfute tous les sophismes de ses adversaires et démasque leur hypocrisie. (Cette harangue est de Pierre Pithou.)

Appréciation. — « La *Ménippée* n'abattit pas la Ligue, elle la trouva par terre; mais elle l'ensevelit dans le ridicule. Ce

fut bien véritablement une œuvre de parti, pleine de la partialité, de l'injustice d'appréciation qui accompagne de pareilles œuvres; mais ce fut l'œuvre d'un parti sensé, national, appelé au pouvoir par toutes les nécessités des temps modernes. La *Ménippée* coupa en deux la pensée de la Ligue, n'en comprit pas l'inspiration fondamentale, et ne s'attacha qu'à ses accessoires ridicules ou odieux. Il y avait quelque chose de grand et de respectable dans l'insurrection d'un peuple qui s'unissait par serment pour maintenir l'unité de croyance, à la fin d'une époque où la foi religieuse avait été le seul lien de la civilisation. Mais à cette noble idée s'était joint un impur alliage d'intérêts et d'ambitions personnels. Les Guise et Philippe II se servaient de l'enthousiasme populaire comme d'un instrument de domination. La *Satire Ménippée* ne vit que ce qui frappe le plus les contemporains, les vices et les petitesses des hommes; elle déchira, sans l'apercevoir, l'idée qui leur servait de drapeau; elle fut le dernier coup porté par l'esprit moderne, par l'esprit *politique*, à l'esprit du moyen âge, qu'elle méconnut et défigura. » (DEMOGEOT.)

PASSAGES REMARQUABLES. — Les charlatans, la procession de la Ligue, la harangue de d'Aubray.

LE THÉATRE AVANT LE XVII[e] SIÈCLE

Moyen âge. — Le *drame*, au moyen âge, ne fut d'abord qu'une extension des cérémonies du culte. On représentait dans les églises les *Mystères* de la religion, ou les *Miracles* des saints qui faisaient l'objet de l'office du jour.

Les *Mystères* traduisaient, par des personnages, les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le plus ancien, le drame des *Vierges folles et des Vierges sages*, est du XI[e] siècle; le *Mystère d'Adam* et celui de la *Résurrection du Sauveur* sont du XII[e] siècle.

Les *Miracles* ou *Jeux* étaient la mise en action de la vie et des légendes des saints. Citons entre autres : le *Miracle de Théophile*, de Rutebeuf, et le *Jeu de saint Nicolas*, de Jean Bodel.

Ces drames, suivis de sermons et dont les *prêtres* étaient les principaux auteurs, restèrent le monopole de l'Église, jus-

qu'au jour où, à cause de graves abus et de l'usage de la langue romane, ils cessèrent de faire partie de l'office divin (fin du XIVe siècle).

Alors se forma la société laïque des *Confrères de la Passion*, qui obtint du roi Charles VI (1402) le privilège exclusif de jouer les *Mystères* sur les places publiques. Les sujets qui parurent avec le plus de succès sur leurs théâtres à trois étages (ciel, terre, enfer), sont les *Mystères de la Nativité*, de la *Passion* et de la *Résurrection* (XVe siècle). Ces représentations offraient plusieurs centaines de personnages et duraient parfois deux, trois, quatre semaines consécutives.

A côté des Confréries de la Passion, existaient deux autres sociétés rivales : les Clercs de la Basoche et les Enfants Sans-Souci.

Les *Clercs de la Basoche*, ou clercs du Palais (*basilica*), dont l'origine remonte à Philippe le Bel, jouaient des moralités et des farces.

Les *moralités* étaient de petites pièces allégoriques contenant des enseignements utiles. Les plus remarquables sont : l'*Histoire du mauvais riche*, l'*Enfant prodigue*, *Bien avisé et Mal avisé*, et la *Condamnation de Banquet*, qui produit toutes sortes de maladies.

Les *farces* étaient des pièces satiriques et bouffonnes, qui s'attaquaient de préférence aux femmes, aux moines, aux gens d'armes et de justice. Elles furent interdites en 1540, « sous peine de la hart. » La meilleure est la farce de *Maître Patelin* (XVe siècle), attribuée à un ecclésiastique de Poitiers, Pierre Blanchet. — Patelin est un pauvre avocat sans cause. Pour se procurer des vêtements, il leurre un riche drapier, qui lui vend à crédit. Tandis que l'avocat se promet de ne jamais payer, le drapier s'applaudit d'avoir surfait sa marchandise. Ce même drapier a un berger, Agnelet, qui lui vole ses moutons. Accusé par son maître, le berger s'adresse à Me Patelin et le prend pour défenseur. L'avocat lui conseille de contrefaire l'idiot devant ses juges et de ne répondre à toutes leurs questions que par le cri de ses bêtes : *Bé !* Il est acquitté. Mais le piquant de l'histoire est que, pour ses honoraires, le malheureux avocat ne peut arracher autre chose de son client que des bêlements prolongés !...

Les *Enfants Sans-Souci*, jeunes Parisiens pour la plupart, réunis en société dramatique avec l'autorisation de Charles VI, et dont le chef portait le titre de *Prince des sots*, exploitèrent de préférence la *sotie* (de sot, au sens de fou), genre dans lequel dominait la satire politique. Citons de ce théâtre, — où est née la comédie en France, — les pièces de Villon, de Gringoire et de Clément Marot.

Renaissance. — Au XVIe siècle, l'hérésie se répandant en France, une ordonnance d'Henri II (1548) défendit aux *Confrères de la Passion*, « *gens non lettrez qui ajoutent aux Actes des Apôtres des choses apocryphes*, » de jouer autre chose que des sujets *profanes et honnêtes*, et prescrivit les représentations des deux autres sociétés. Le public les avait déjà condamnées en les délaissant; il leur préférait les pièces savantes de la Pléiade : le *Plutus* d'Aristophane, traduit par Gonsard; l'*Antigone* de Sophocle, traduit par Ant. de Baïf; la *Cléopâtre* de Jodelle, imitée des anciens, etc., toutes dépourvues qu'elles étaient de dignité et de bon goût, — ce qui a fait dire à Racine, dans son *Éloge* de Pierre Corneille : « En quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler! Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre. Les acteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; la diction encore plus vicieuse que l'action...; en un mot, toutes les règles de l'art, celles mêmes de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées... »

La *Sophonisbe* de Mairet, le *Saül* de Duryer, et le *Venceslas* de Rotrou, furent plus conformes aux règles du théâtre antique. Mais il était réservé au grand Corneille de trouver le premier, parmi nous, le véritable but de l'art dramatique, de montrer par des préceptes, et plus encore par des exemples, comment il fallait développer un sujet, le partager, en lier les parties, les combiner, les graduer, selon l'intérêt et le point de vue de la pièce; comment il fallait séparer les actes sans les isoler, amener et remplir les scènes, dessiner les caractères, peindre les mœurs dans les actions et dans les discours.

IIIe ÉPOQUE : DIX-SEPTIÈME SIECLE

La littérature française, au XVIIe siècle, subit trois influences diverses : l'esprit de la Renaissance, le goût espagnol et italien, le besoin d'ordre et d'unité, et se divise en deux *périodes* principales. Durant la première, de 1600 à 1636, notre langue s'affranchit des fausses et ridicules imitations des anciens, des mots étrangers et des idiotismes provinciaux; elle se corrigera plus tard des exagérations romanesques de sentiments, des pointes énigmatiques (*conceptos* espagnols), des futilités ingénieuses (*concetti* italiens), en un mot, du pédantisme élégant et coquet, ennemi du naturel, qui, au temps de la Fronde, envahit la cour, l'hôtel de Rambouillet[1] et les « ruelles » ou salons de province. Durant la deuxième, de 1636 à 1700, apparaissent, dans une langue définitivement arrêtée, des chefs-d'œuvre « qui font du XVIIe siècle le plus grand dans notre histoire, et peut-être le plus grand dans l'histoire de l'esprit humain ». La poésie et l'éloquence y ont atteint leur perfection idéale, et laissé aux âges futurs des modèles incomparables qu'il sera toujours nécessaire de connaître et d'étudier.

L'inspiration chrétienne anima le grand siècle de son souffle puissant, et la perfection des classiques anciens trouva dans nos écrivains nationaux de si remarquables imitateurs, que les critiques ne savent à qui donner la victoire. Il n'est donc pas étonnant que cette époque fameuse ait pris place à côté des siècles littéraires de *Périclès*, d'*Auguste* et de *Léon X*.

[1] L'hôtel de Rambouillet, « ce véritable palais d'honneur, » situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, était, depuis 1610, le rendez-vous de tous les amis de la bonne littérature. On y remarquait, outre la marquise et le marquis *de Rambouillet : Malherbe, Maynard, Racan, Balzac, Mairet, Colletet, Ménage, Vaugelas, Chapelain, Voiture, Richelieu, Corneille, la Rochefoucault, Montausier, G. de Scudéry, l'abbé Cottin, Mme de Sévigné, Mme Deshoulières, Mlle de Scudéry*, etc.

Jusqu'en 1648, cette société d'élite rendit d'incontestables services, soit aux mœurs, en réagissant contre les obscénités du théâtre et la licence des assemblées du Louvre; soit aux lettres, en épurant la langue et en servant de public aux écrivains. Mais, par la faute surtout des dames qui en faisaient partie, elle finit par tomber dans l'afféterie, la préciosité, le ridicule. « Il ne fallut rien moins que le génie de Molière pour réprimer les excès des *Précieuses ridicules* et celui de Boileau pour ramener le goût. »

L'Académie française, fondée par Richelieu (1635), travailla aussi à perfectionner la langue en faisant disparaître les termes grossiers et impropres, et en lui donnant des règles certaines, par la composition d'un dictionnaire, d'une grammaire et d'une rhétorique.

POÉSIE

La poésie française, au XVIIe siècle (deuxième période), est foncièrement originale, tout en s'inspirant de l'antiquité. C'est que les grands écrivains de cette époque ne copient pas servilement les anciens comme avait fait le XVIe siècle; ils en prennent la régularité, le bon sens et le goût. Chez eux, l'imitation se change en inspiration, pas toujours cependant en inspiration suffisamment libre et spontanée, ce qui explique à cette époque la disette de poésie lyrique. Mais ils restent tous également fidèles au naturel, sans lequel il n'y a pas de beautés parfaites. Aussi compteront-ils à jamais parmi les princes de l'esprit humain, et seront-ils lus avec une égale admiration jusque dans les âges les plus reculés. (*Passim.*)

PRINCIPAUX POÈTES DU XVIIe SIÈCLE

MALHERBE (1556-1628).

François de Malherbe, né à Caen, d'une famille noble, fut le premier législateur de la poésie française. Son *Ode à Marie de Médicis* et la *Consolation à du Périer* établirent sa réputation de poète ; il avait alors quarante-cinq ans. Présenté à Henri IV comme le meilleur écrivain national de l'époque, il fut encouragé par ce monarque et pourvu d'une pension. C'est alors qu'il entreprit, avec ses disciples Maynard, Racan, Balzac, etc., de « dégasconner la cour » et de réformer la langue poétique.

Œuvres. — Malherbe a composé des *odes*, des *élégies*, des *sonnets*, des *stances*, des *épigrammes*, des *paraphrases de*

psaumes, un poème : les *Larmes de saint Pierre* et des *lettres* en prose.

Ses principales réformes. — Écrivain peu fécond, mais d'un tact sûr et d'un goût délicat, Malherbe débarrassa la langue française des formes étrangères, des termes patois, des métaphores exagérées, des comparaisons inexactes, des inversions forcées, des épithètes banales, des pensées incomplètes, contradictoires, disparates, de l'hiatus, de l'enjambement, des rimes défectueuses, de la mauvaise césure, etc., ce qui lui a mérité l'éloge suivant de Boileau :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

En un mot, il réagit contre les tendances exagérées de la *Pléiade*, et donna le premier, dans ses écrits, le modèle d'un style noble, harmonieux et correct.

Les rigueurs outrées de ce « tyran des mots et des syllabes » ont peut-être appauvri notre langue ; mais du moins elles l'ont assouplie et disciplinée, au bénéfice des grands écrivains qui vont s'en servir. C'est ainsi que Malherbe a préparé le siècle de Louis XIV, et c'est là sa gloire.

Choix. — *Ode à Henri IV*, sur son voyage en Limousin ; *Ode sur la mort d'Henri IV ; Ode à Louis XIII*, sur l'expédition de la Rochelle ; *Stance à du Perrier*, sur la mort de sa fille ; *Paraphrase du psaume* CXLV.

Alexandre Hardy (1560-1632), né à Paris, poète dramatique, incorrect, trivial et sans scrupule pour le respect des mœurs et des bienséances. Il a composé 600 pièces, dont les moins mauvaises sont : la *Mort d'Achille* et *Coriolan*.

RÉGNIER (1573-1613).

Mathurin Régnier, né à Chartres et neveu de Desportes, est notre premier poète satirique véritable. Il excellait à saisir les

ridicules et à les mettre en relief. « C'est le poète, dit Boileau, qui a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. » Il imite fréquemment et avec succès les auteurs latins : Horace, Juvénal, Ovide, etc. Que n'eût pas produit ce « disciple ingénieux » de l'antiquité, s'il avait su régler sa conduite ! Il expia cruellement ses excès par une fin prématurée, précédée toutefois d'une pénitence tardive et d'un repentir sincère, s'il en faut croire sa propre confession :

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
Ne voyant de salut que par la pénitence ;
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hays tellement, que je me fais horreur.

Œuvres. — Nous avons de lui seize *satires*, trois *épîtres*, quelques *élégies*, des *odes*, des *stances* et des *épigrammes*.

La poésie de Régnier est vive, énergique, originale, profonde même, sous une apparente frivolité. Son style, incorrect, négligé, diffus, rappelle celui de Rabelais et de Montaigne. « Lui aussi, en n'ayant pas l'air d'y songer, s'est créé une langue propre, toute de sens et de génie, qui, sans règle fixe, sans évocation savante, sort comme de terre à chaque pas nouveau de la pensée et se tient debout, soutenue du seul souffle qui l'anime. Les mouvements de cette langue inspirée n'ont rien de solennel ni de réfléchi ; dans leur irrégularité naturelle, dans leur brusquerie piquante, ils ressemblent aux éclats de voix, aux gestes rapides d'un homme franc et passionné qui s'échauffe en causant. » (Sainte-Beuve.)

On blâme avec raison ce « moraliste sans morale » d'avoir si souvent offensé les lois de la délicatesse et de la décence.

Choix. — Signalons de Régnier deux satires : le *Critique outré*, dirigée contre la réforme de Malherbe, et *Macette*, contre l'hypocrisie.

François Maynard (1582-1646), né à Toulouse, disciple de Malherbe, président au présidial d'Aurillac, se distingua dans l'*épigramme*. L'une d'elles, adressée à un écrivain qui manquait de clarté, se termine par ces vers bien connus :

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

009991

Honorat de Racan (1589-1670), né en Touraine, autre disciple de Malherbe. Inférieur à son maître par le style, il lui est supérieur par l'inspiration. Ses *Bergeries*, sortes de comédies pastorales, sont vantées par Boileau dans l'*Art poétique*.

Ses traductions de *Psaumes* ne rendent pas la haute poésie de l'original et manquent de fidélité, parce qu'elles sont ordinairement une amplification et souvent une interprétation de la pensée du Prophète-Roi.

Gérard de Saint-Amand (1594-1660), né à Rouen, est l'auteur du poème *Moïse sauvé des eaux*, « qui ne mérite peut-être pas tout le ridicule dont Boileau l'a couvert. » (JOUBERT.)

Chapelain Jean (1595-1674), né à Paris, excellent prosateur et critique judicieux, qui eut le tort de se croire poète. Il nous a laissé *la Pucelle d'Orléans*, poème en vingt-quatre chants qui n'a rien d'épique, et, en prose, les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*.

Desmarets de Saint-Sorlin (1596-1676), né à Paris, poète dramatique, auteur des *Visionnaires* et du poème de *Clovis*, que Boileau livra au ridicule.

Georges de Scudéry (1601-1667), né au Havre, composa le poème d'*Alaric, ou Rome vaincue*, que gâtent la recherche et l'invraisemblance. — Malgré le jugement sévère de Boileau, certains passages descriptifs ont d'incontestables mérites.

Jean Mairet (1604-1686), né à Besançon, poète tragique, a laissé douze tragédies, dont les meilleures sont *Cléopâtre* et *Sophonisbe*.

Pierre Duryer (1605-1658), né à Paris, historiographe de France et poète dramatique, auteur de *Scévola*, plusieurs fois réimprimée; de *Lucrèce*, et de *Saül*, la meilleure de ses pièces.

CORNEILLE (1606-1684).

Pierre Corneille, fils d'un avocat de Rouen, est le créateur de la tragédie française. Après de brillantes études littéraires et son cours de droit, il fut reçu au parlement de Normandie. Mais la profession d'avocat ne répondant pas à ses aptitudes, il y renonça pour s'adonner à la poésie dramatique, et débuta

par les comédies de *Mélite* (1628), *Clitandre* (1632), *la Veuve* (1633), qui, malgré leurs défauts, eurent alors un grand succès. Admis à collaborer aux pièces de Richelieu avec les quatre auteurs *Colletet, Rotrou, Boisrobert* et *de l'Estoile*, il s'affranchit bientôt de toute contrainte et donna sa première tragédie, *Médée* (1635); puis il publia coup sur coup quatre chefs-d'œuvre : le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*... L'illustre poète ne sut pas s'arrêter à temps; les pièces qui vinrent après *Polyeucte : Pompée*, *Rodogune*, *Théodore*, *Héraclius*, *Don Sanche*, *Nicomède*, *Pertharite*, *Œdipe*, *Agésilas*, *Attila*, *Tite et Bérénice* (1670), etc., « n'offrent plus que des éclairs passagers d'un génie qui s'éteint. »

Corneille était simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; il ne savait même pas réciter ses vers, mais il avait le cœur simple et généreux, l'esprit grand et sublime, et possédait toutes les qualités de l'honnête homme et du fervent chrétien : on dit qu'il eut besoin d'être rassuré, sur la fin de sa vie, pour avoir composé des pièces de théâtre, qui cependant se distinguent à peu près toutes par la pureté de la morale, la noblesse et l'élévation des sentiments.

Œuvres. — Les œuvres principales de Corneille sont : les tragédies du *Cid* (1636), d'*Horace* (1639), de *Cinna* (1639), de *Polyeucte* (1640), les comédies du *Menteur* (1642) et de la *Suite du Menteur* (1643), l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers, les *Examens de ses pièces*, les *Épîtres dédicatoires* et des *Discours sur la poésie dramatique*.

Le Cid (1636).

Sujet. — Le sujet du *Cid* est le triomphe du point d'honneur sur l'égoïsme des intérêts personnels, ou encore l'héroïsme de la piété filiale. — Il est emprunté à Guilhem de Castro, poète espagnol [1], qui lui-même l'avait trouvé dans les chroniques de son pays.

Le héros de la pièce, *Rodrigue de Bivar*, surnommé le *Cid*, est un personnage historique. Il naquit à Burgos vers 1040, fut élevé à la cour de Ferdinand I^er, roi de Castille et de Léon, et

1 Voy. plus loin aux *poètes espagnols*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

s'illustra dans la guerre contre les Maures. La légende ajoute que, pour venger une injure faite à son père, il ne balança pas à provoquer en duel le comte de Gormas, dont il devait épouser la fille, et le tua. L'amour des deux fiancés, traversé par la querelle de leurs pères, servit de thème à la tragédie de Guilhem de Castro, intitulée : *Jeunesse du Cid*. Corneille a suivi le même plan, mais en modifiant de la manière la plus indépendante tout ce qui, dans la pièce espagnole, manquait de goût, tout ce qui paraissait romanesque ou forcé.

Personnages. — *Don Diègue*, père de Rodrigue ; *don Gomès*, comte de Gormas, père de Chimène ; *Rodrigue*, prétendant de *Chimène ; don Fernand Ier*, roi de Castille, et l'*Infante*, sa fille ; *don Sanche*, etc. — La scène est à Séville.

Résumé. — Acte Ier. — *Querelle de don Diègue et du comte.* Les maisons des deux chevaliers don Diègue et don Gomès vont être unies par l'hymen de leurs enfants. Mais, au sortir du conseil du roi, don Gomès se prend de querelle avec don Diègue, qui vient d'être nommé gouverneur de l'Infant, honneur que don Gomès prétendait seul mériter. Dans la vivacité de la dispute, le comte donne un soufflet à don Diègue. Le vieillard outragé tire l'épée ; mais, accablé par l'âge, il est aussitôt désarmé par son adversaire. Alors il a recours à son fils, et lui demande de le venger. Rodrigue hésite un instant ; mais, comprenant que ses espérances doivent être sacrifiées à l'honneur de son père, il accepte.

Acte II. — *Duel de Rodrigue et du comte.* Don Gomès a refusé, même sur un ordre du roi, de faire des excuses à don Diègue. Sur ces entrefaites, Rodrigue appelle le comte en duel et le tue. Don Fernand apprend successivement l'invasion subite des Maures et la mort du comte. Dès que Chimène a connaissance du funeste événement, elle renonce, elle aussi, à son mariage, et demande justice au roi. D'autre part, don Diègue intercède en faveur de son fils. Don Fernand remet la décision de cette affaire à son conseil.

Acte III. — *Rodrigue vient s'offrir aux coups de Chimène.* En attendant le résultat de la délibération, Rodrigue vient trouver Chimène pour recevoir la mort de sa main. Chimène

est partagée entre la haine et l'amour ; mais l'honneur l'emporte : elle congédie Rodrigue, tout en se promettant de le poursuivre par devoir. Cependant don Diègue a rencontré son fils ; il le remercie, le comble d'éloges, l'encourage à la grandeur d'âme, et l'envoie combattre les Maures pour terminer sa vie d'une manière plus glorieuse ou « forcer par sa vaillance le monarque au pardon, et Chimène au silence ».

Acte IV. — *Rodrigue triomphe des Maures.* Rodrigue défait les infidèles sous les murs de Séville et revient avec ses prisonniers, qui lui donnent le nom de *Cid* (de l'arabe : *sidy, chef, seigneur*). Il raconte à Ferdinand ses glorieux exploits. Chimène vient de nouveau demander justice. Le roi, pour l'éprouver, lui annonce que Rodrigue est mort. La douleur de Chimène est grande ; mais, tirée de son erreur, elle persiste dans sa vengeance. Fernand lui permet de recourir au duel judiciaire. Elle choisit un champion, don Sanche, et le charge de venger la mort de son père.

Acte V. — *Don Sanche est désarmé.* Le Cid déclare à Chimène qu'il ne se défendra pas. Celle-ci lui ordonne de faire son devoir et de sortir vainqueur d'un combat dont elle est le prix. Don Sanche est vaincu, et condamné à porter à Chimène l'épée du Cid. Chimène, trompée, est au désespoir. Mais le roi lui apprend bientôt que Rodrigue vit encore, et qu'elle pourra l'épouser, quand le temps aura essuyé ses larmes.

Appréciation. — Le *Cid* fut accueilli du public avec le plus grand enthousiasme. Mairet, Scudéry, Desmarets et Richelieu, osèrent seuls attaquer ce chef-d'œuvre. Le cardinal ordonna même à l'Académie d'en faire la critique. Les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, mélange d'observations sensées et de critique injuste, ne satisfirent personne, ni les amis de Corneille ni ses ennemis.

Le poète manqua peut-être de prudence en choisissant un sujet chevaleresque et espagnol, au moment où Richelieu s'obstinait à détruire les derniers vestiges de la féodalité, au moment où il venait d'interdire le duel sous peine de mort (1626) et de battre les Espagnols à Corbie (1636). Quoi qu'il en soit, l'Académie eut beau censurer, le public s'obstina dans son admiration.

« Si le style (du *Cid*) offre encore quelque inégalité, il est impossible de n'y pas admirer le mélange du naturel et de la grandeur, et la souplesse d'un talent qui passe sans effort du ton le plus aisé, de l'entretien confidentiel, à l'expression des plus tragiques douleurs, ou à ce récit de bataille, qui semble détaché de quelque épopée perdue. La peinture de la nature est aussi, dans cette pièce, le plus fidèle interprète de l'histoire. Le moyen âge adouci, mais non faussé, y revit tout entier dans le souvenir de ces grandes batailles, où la présence d'un chevalier renommé suffisait à décider de la victoire, dans ces duels ou plutôt ces tournois, tranchant les querelles des hommes, au nom de la justice de Dieu... Le XVII^e^ siècle se reconnaissait à son tour dans cette susceptibilité de l'honneur blessé par un mot, dans cette solidarité des membres d'une même famille, atteints avec leurs ancêtres par un seul outrage, dans ce dévouement au prince et à l'État. » (H. TIVIER.)

On reproche généralement au *Cid* l'inutilité du rôle de l'Infante, le manque de liaison entre quelques scènes, — ce qui, contrairement aux règles, laisse le théâtre vide, — la monotonie des scènes où le Cid offre continuellement sa tête à Chimène, et l'invraisemblance de tant d'actions accomplies en vingt-quatre heures.

Principaux caractères. — « Les personnages du *Cid* sont esclaves de l'honneur et s'immolent au devoir. Ce devoir est mal compris : l'Évangile et les lois sont d'accord pour défendre à chacun de se faire justice à soi-même. On peut admirer du moins les sentiments dont se forme cette noble erreur, et le langage qu'elle inspire. » (TIVIER.)

Rodrigue est le type du jeune homme et du chevalier du moyen âge; brave, désintéressé, vertueux, il sacrifie tout à son devoir de fils et à l'honneur de sa race. Son courage ne faiblira pas devant le terrible comte; il aura *trop de force, ayant assez de cœur :*

A qui venge son père il n'est rien d'impossible.

Chimène a des qualités analogues à celles de Rodrigue. Venger son père est aussi son devoir, son point d'honneur.

Cependant, de l'aveu même de Corneille, « elle fait de faux pas qui prêtent à la critique. » Ainsi ne s'oublie-t-elle pas jusqu'à dire à Rodrigue, encore teint du sang de son père : « Va, je ne te hais point. » Mais, rappelée au devoir par Rodrigue, qui lui répond : « Tu le dois, » elle poursuit impitoyablement sa vengeance.

Don Diègue est un gentilhomme tout féodal; il aime tendrement son fils, mais l'honneur de sa maison passe avant tout : « Meurs ou tue! » s'écrie-t-il, et que le châtiment soit aussi prompt que l'outrage! Sa tendresse paternelle ne se montre que dans la joie du triomphe, qui l'a sauvé, lui de la honte, et son fils du péril :

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie...
Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur.

Mais son fils, à son tour, peut racheter son honneur à force de bravoure, et il l'envoie contre les Maures.

Don Gomès est un brave. Il a rendu à son pays des services incontestables; mais il a tort d'en tirer vanité devant celui qui plus d'une fois lui a donné l'exemple de la bravoure sur les champs de bataille. « Sa vanité nous déplaît, sa hauteur nous irrite, sa mort nous laisse indifférents. C'est le type de ces hommes qui, malgré les plus belles qualités, ne sont et ne seront jamais sympathiques. » (P. CARUEL.)

Fernand est un prince équitable : il exige du comte la réparation de son insulte; il accorde, à la prière de Chimène, l'épreuve du duel; mais on pourrait le taxer d'imprévoyance : il ne prend aucune précaution pour repousser l'invasion étrangère.

SCÈNES PRINCIPALES. — Querelle du comte et de don Diègue (acte I, scène III). Le monologue du vieillard désarmé (acte I, scène III). Don Diègue remet à son fils le soin de sa vengeance (acte I, scène IV). Le défi de Rodrigue au comte (acte II, scène II). Le récit de la défaite des Maures (acte IV, scène III).

Horace (1640).

Sujet. — Le sujet d'*Horace* est le triomphe de Rome sur Albe; ou mieux, c'est l'héroïsme du patriotisme. — Il est tiré d'une page de l'*Histoire romaine*, où Tite-Live rapporte le

combat des Horaces et des Curiaces, qui mit fin à la guerre de Rome et d'Albe (667 avant Jésus-Christ).

Trois pièces existaient déjà sur ce sujet : l'*Orazia* (*la Sœur d'Horace*, 1546), de l'Arétin, l'*Horace trigémine* (*les trois Jumeaux*, 1596), de Pierre Delaudun d'Aigaliers, et l'*El honrado hermano* (*le Frère glorieux*), de Lope de Véga ; mais, dans la tragédie de Corneille, on ne découvre aucune trace d'imitation. Aussi ferma-t-elle la bouche aux envieux qui accusaient notre grand tragique de plagiat et de manque d'invention, à propos du *Cid*.

Afin de rendre les situations plus pathétiques, Corneille suppose que ces deux familles sont déjà unies par le mariage d'Horace avec Sabine, sœur des Curiaces, et prêtes à s'unir encore par le mariage d'un des Curiaces avec Camille, sœur des Horaces.

Personnages. — Le vieil *Horace*, chevalier romain ; *Horace*, son fils, époux de Sabine ; *Camille*, sœur d'Horace et fiancée de Curiace ; *Curiace*, Albain, prétendant de Camille ; *Sabine*, sœur de Curiace et femme d'Horace ; *Valère*, chevalier romain ; *Tulle* (T. Host.), roi de Rome ; *Julie*, confidente de Sabine et de Camille, etc. — La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

Résumé. — Acte Ier. — *Espoir de Camille et de Sabine.* Le jour de la bataille décisive est arrivé. Sabine se plaint à sa confidente de la rigueur du sort qui a mis aux prises Albe, sa ville natale, et Rome, sa patrie adoptive. Un oracle avait rassuré Camille ; mais un songe horrible qu'elle a fait renouvelle toutes ses craintes. Cependant Curiace vient lui apprendre que la bataille n'aura pas lieu ; que, pour éviter l'effusion du sang, on va nommer trois combattants de part et d'autre.

Acte II. — *Rome et Albe ont choisi leurs guerriers.* Le sénat romain a désigné les trois Horaces. Pendant que Curiace félicite son beau-frère de l'honneur qui lui est fait, on vient annoncer que la ville d'Albe a choisi les trois Curiaces. Les champions sont prêts à marcher au combat, mais le prétendant de Camille gémit d'avoir à lutter contre les Horaces. L'époux de Sabine, au contraire, ne voit plus dans ses beaux-frères que des ennemis à combattre. Sabine et Camille essayent d'empêcher les guerriers de remplir leur mission. Le vieil Horace

survient, ranime les courages et envoie les héros au champ d'honneur.

Acte III. — *Le combat.* Julie vient apprendre à Sabine et à Camille que les adversaires étaient en présence, mais que les deux armées se sont opposées à leur lutte fratricide. Le vieil Horace apporte à ses filles la nouvelle que les dieux, consultés par ordre de Tulle, ont ratifié le choix de Rome et d'Albe. Le combat s'engage ; Julie y assiste de loin. Dès qu'elle voit tomber deux des Horaces et le troisième prendre la fuite, elle accourt annoncer que Rome est vaincue. Alors le vieil Horace s'indigne de la lâcheté de son fils. « Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? lui dit Julie. — Qu'il mourût ! » répond le vieillard, et il jure de laver dans son sang la honte des Romains.

Acte IV. — *Horace tue sa sœur.* Mais bientôt Valère explique la conduite du dernier champion de Rome. Les Curiaces sont vaincus. Allégresse du vieil Horace ; désespoir de Camille, qui épuise toute son indignation contre son frère et sa patrie, quand soudain le vainqueur se présente. Le jeune héros, transporté de colère, souille sa victoire par le meurtre de sa sœur.

Acte V. — *Le fratricide est acquitté.* Le jeune Horace offre sa vie à son père pour expier le meurtre qu'il a commis. Tulle vient féliciter Horace de son triomphe ; Valère, prétendant de Camille, lui demande vengeance. Le fratricide s'abandonne à la justice du roi ; mais le vieil Horace plaide pour son fils et lui sauve la vie.

Appréciation. — « *Horace* est sans doute la production la plus vigoureuse, la plus originale du génie de Corneille. Là, tout est substance, force et lumière. Dans un cadre de médiocre étendue, l'art du poète évoque la famille romaine avec la pureté de ses mœurs, la gravité de sa discipline, la diversité des membres qui la composent, et la cité elle-même tout entière avec les institutions et les vertus qui la destinaient à l'empire du monde. Quelle simplicité dans les ressorts ! quelle variété dans les caractères ! Voyez comment l'annonce successive de deux décisions simultanées produit deux scènes admirables : il suffit que le choix des Curiaces ne soit connu qu'après celui des Horaces pour que l'intérêt naissant du drame se prolonge et croisse ; l'empressement fort naturel d'une femme timide

venant annoncer comme complet un fait inachevé produit la plus neuve et la plus émouvante des péripéties. » (GÉRUSEZ.)

D'aucuns prétendent que la pièce d'*Horace* manque d'unité d'action, qu'elle devrait finir après le troisième acte. Cette critique n'est pas fondée : les deux nouvelles actions qui remplissent le quatrième et le cinquième acte étaient nécessaires pour peindre l'esprit romain dans la famille et dans la cité. Mais il faut convenir que l'unité d'intérêt se trouve compromise : après le meurtre de Camille, l'intérêt passe, en effet, du jeune Horace au vieil Horace. Il y a aussi des longueurs, de la déclamation, du remplissage dans les conversations et les monologues de Sabine et de Camille.

Malgré ces défauts, l'habile opposition des caractères, la vraisemblance historique et le beau rôle du vieil Horace, dont le patriotisme inébranlable constitue l'unité morale de la pièce, conserveront toujours à cette tragédie la place qu'elle occupe parmi les chefs-d'œuvre du théâtre français.

Principaux caractères. — « Le **vieil Horace** est le personnage le plus dramatique de la pièce. Il domine, en effet, tous les autres par la majesté du vieillard, l'autorité du père, le dévouement du citoyen. » Ce Romain des premiers temps est sublime de calme, de noblesse et de générosité; il est à la fois énergique et tendre; il aime ses enfants, mais il soumet toujours la tendresse au devoir :

> Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments,

dit-il à ses fils en les envoyant au combat.

> Moi-même, en cet adieu, j'ai les larmes aux yeux.
> Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

A la nouvelle de la mort de deux d'entre eux et de la fuite du troisième, il se réjouit de la glorieuse destinée des premiers :

> Deux jouissent d'un sort dont le père est jaloux.

Il accable l'autre de reproches et de menaces :

> Avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
> Laveront dans son sang la honte des Romains.

Ce langage est de tout point conforme aux lois romaines, qui donnaient au père droit de vie et de mort sur ses enfants.

Mais, apprenant que son fils a fait triompher Rome, le vieillard laisse éclater cet amour paternel, un moment comprimé par celui de la patrie. Mon fils, dit-il,

> Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
> Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

Le **jeune Horace** personnifie le soldat romain dans les premiers temps de la république; c'est un héros; mais il n'a que du courage et point d'affection; il en fait l'aveu :

> Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
> J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.

Ce caractère farouche, ce dévouement aveugle à la patrie, rendent plus vraisemblable le crime qui déshonore sa victoire. Rien cependant ne saurait excuser l'action atroce de ce fratricide, qui va presque de sang-froid poignarder sa sœur.

Curiace est plus humain; chez lui, l'humilité tempère le patriotisme. Pour son pays, il accepte tous les sacrifices, mais il s'afflige d'avoir à combattre des personnes qui lui sont si chères :

> Encore qu'à mon devoir je coure sans terreur,
> Mon cœur s'en effarouche, et je frémis d'horreur.

Après avoir reproché à Horace une fermeté qui tient un peu du barbare, il ajoute :

> Je rends grâce aux dieux de n'être pas Romain
> Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Camille et Sabine. Il y a une différence à peu près semblable entre Camille et Sabine. La première est violente, emportée; sa passion éclate dans la célèbre imprécation :

> Rome, l'unique objet de mon ressentiment!...

La seconde montre plus de résignation et de tendresse. Son langage contraste, par sa bienséante mélancolie, avec la rage et la fureur de celui de Camille :

> Je crains notre victoire autant que notre perte.
> Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
> Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Valère, qui paraît au quatrième acte, est aussi ridicule que l'Infante dans le *Cid*, et, au cinquième, aussi odieux que Maxime dans *Cinna*. Son rôle rappelle celui de don Sanche.

Scènes principales. — Douleur de Sabine avant le combat des Horaces et des Curiaces (acte I, scène I). La scène entre les deux beaux-frères (acte II, scène III). La scène où Julie annonce la fuite d'Horace (acte III, scène VI). Imprécations de Camille (acte IV, scène V). Le plaidoyer du vieil Horace (acte V, scène III.)

Cinna ou la Clémence d'Auguste (1640).

Sujet. — Le sujet de *Cinna* est l'héroïsme de la victoire sur soi-même. — Il est tiré du *Traité de la Clémence*[1], où Sénèque rapporte que la fille de Toranius, Émilie, ne pouvant pardonner à Auguste d'avoir proscrit son père, chargea Cinna de former une conjuration contre la vie de l'empereur. Le complot fut découvert, mais l'empereur réprima sa colère, et pardonna généreusement à tous les coupables.

Le héros véritable est donc Auguste et non pas Cinna. C'est, du reste, ce que semble indiquer le double titre de la pièce.

Personnages. — *Octave-César-Auguste*, premier empereur de Rome; *Livie*, impératrice; *Cinna*, petit-fils de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste; *Maxime*, autre chef de la conjuration; *Émilie*, fille de Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui, durant le triumvirat; *Fulvie*, confidente d'Émilie; *Euphorbe*, affranchi de Maxime, etc. — La scène est à Rome, dans différentes salles du palais d'Auguste.

Résumé. — Acte Ier. — *La conjuration est organisée.* Émilie expose dans un monologue le dessein qu'elle a formé de venger la proscription de son père. Elle promet sa main à Cinna, à la condition qu'il se chargera d'arracher à l'empereur le pouvoir et la vie. Cinna organise le complot, et vient rendre compte à Émilie de la résolution des conjurés. Soudain l'empereur mande auprès de lui Cinna, ainsi que Maxime. Ils tremblent que tout ne soit découvert.

Acte II. — *L'empereur veut abdiquer le pouvoir.* Auguste ignore la conjuration. Il consulte ses deux confidents sur le

1 Liv. Ier, ch. IX.

projet qu'il a formé d'abdiquer le souverain pouvoir. Maxime l'y engage; Cinna, au contraire, le supplie de garder l'empire, car pour vivre en paix le monde a besoin d'un maître. Auguste se rend à l'avis de Cinna. Resté seul avec ce dernier, Maxime lui reproche de parler contre sa pensée. Cinna lui révèle alors que le prix de la mort du tyran est la main d'Émilie.

Acte III. — *Hésitations de Cinna.* Maxime devient jaloux de Cinna. Euphorbe décide son maître à trahir la conjuration. Cependant Cinna, troublé par le remords, est plein d'hésitation à l'approche du moment fatal. Émilie relève son courage et le décide. Il part, mais avec la résolution de se frapper lui-même après avoir immolé sa victime.

Acte IV. — *Trahison de Maxime.* Euphorbe a tout dévoilé à l'empereur, et lui fait accroire en même temps que, ne pouvant survivre au double crime du complot et de la trahison, Maxime s'est jeté dans le Tibre. Pendant qu'Auguste, irrité, délibère sur le parti qu'il doit prendre, Maxime vient chercher Émilie pour fuir avec elle. Émilie, qui a deviné le traître, refuse de le suivre, l'accable de son mépris et déclare qu'elle saura mourir en Romaine.

Acte V. — *Clémence d'Auguste.* Décidé à prendre le parti de la clémence, Auguste fait venir Cinna, lui reproche son ingratitude, et lui montre qu'il connaît tous les détails du complot. Émilie paraît et revendique la responsabilité de la conspiration. Cinna proteste noblement. Arrive Maxime, qui avoue ses trahisons. Auguste leur pardonne à tous, et Livie, inspirée par les dieux, prédit à son époux que désormais l'empire ne comptera que des sujets dociles, et que Rome « n'a plus de vœux que pour la monarchie ».

Appréciation. — « Cette tragédie est une des pièces les plus régulières de Corneille; les trois unités y sont observées; les scènes y sont liées entre elles avec art; l'action ne finit qu'avec la pièce. Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce et qui sont le sublime de la grandeur d'âme, ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénouement, de laisser au spectateur une dernière impression, qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues,

ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille; et si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave, cette autre scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner, les idées profondes et l'énergie de style qu'on remarque dans ce dialogue, aussi frappant à la lecture qu'au théâtre, le monologue d'Auguste au quatrième acte, la fierté du caractère d'Émilie, et les traits heureux dont il est semé, cette préférence paraît suffisamment justifiée. » (La Harpe.)

Cependant la pièce de *Cinna* est beaucoup moins touchante que celle du *Cid*, et le défaut ordinaire de Corneille, la déclamation, y tient encore trop de place, notamment dans le monologue qui y sert d'exposition. On peut signaler aussi le déplacement de l'intérêt au deuxième acte, et le manque d'unité des caractères. Maxime s'avilit, Cinna tombe vaincu aux pieds d'Auguste; la vindicative Émilie elle-même dément sa prétendue grandeur d'âme, en se rendant enfin à l'irrésistible puissance de la générosité.

Cette tragédie eut néanmoins un grand succès, parce qu'elle est une étude approfondie du cœur humain, et qu'elle parut au moment où Richelieu faisait tout plier sous sa main de fer. Elle plut tout à la fois aux adversaires du pouvoir par les intrigues politiques qu'elle renferme, et aux partisans du pouvoir par le triomphe de l'autorité.

Principaux caractères. — Auguste est vraiment le héros de la pièce. Son dessein d'abdiquer, attribué à sa modération et à son patriotisme, le grandit à nos yeux; et, par une progression constante, on le voit s'élever jusqu'au sublime de la clémence :

> Je suis le maître de moi comme de l'univers;
> Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
> Conservez à jamais ma dernière victoire...
> Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
> De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Il n'est jamais odieux, pas même dans ce monologue du quatrième acte, où il rappelle ses crimes, car ce n'est que pour nous apprendre qu'il les déteste et qu'il voudrait se les faire pardonner :

> Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
> Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
> Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné.

Émilie, cette « adorable furie », comme l'appelait Balzac, est l'âme de la conspiration, sinon de la tragédie. Elle poursuit la mort d'Auguste avec une obstination peut-être exagérée : « Il y a vingt ans que son père a succombé dans les proscriptions. Or, si cette perte cruelle légitime des représailles, on ne peut cependant oublier qu'Auguste a tout fait pour réparer un malheur dont la guerre civile est responsable. Aussi n'entrons-nous pas facilement dans les colères de sa fille adoptive, surtout en voyant qu'elle accepte les bienfaits de celui qu'elle veut assassiner, autant par fanatisme républicain que par piété filiale... A défaut de sympathie, Émilie nous subjugue par son énergie, par une grandeur qui impose le respect, et d'autant plus sûrement que les défaillances de Cinna font valoir sa constance. » (G. Merlet, *passim*.)

Cinna n'est pas plus sympathique qu'Émilie. Son caractère se soutient mal. D'abord on le prendrait pour un patriote ardent, désintéressé, armé contre un usurpateur et un tyran par le plus pur amour de la liberté. Au second acte, ce n'est plus qu'un conspirateur de bas étage qui donne perfidement à Auguste le conseil de garder l'empire, afin d'être plus certain de pouvoir l'assassiner, pour le seul désir de plaire à celle dont il attend une récompense. Quelle hypocrisie dans cette scène où, se jetant aux pieds d'Auguste, il lui dit :

> Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
> Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche...

Rien ne peut justifier Cinna de trahir ainsi son bienfaiteur, par un motif d'intérêt personnel.

Maxime est un personnage « qui nous montre l'effet de la jalousie dans une âme bien née ». S'il fut sincère, lorsque, pour éviter un crime, il conseilla l'abdication, ses odieuses trahisons

et ses tentatives ridicules l'avilissent et le font descendre au niveau d'un personnage de comédie.

Scènes principales. — Récit de la conjuration (acte I, scène III). La scène de la délibération (acte II, scène I). Conversation d'Émilie avec Cinna (acte III, scène IV). Le monologue d'Auguste (acte IV, scène II). L'interrogatoire (acte V, scène I). Pardon de Cinna (acte V, scène III).

Polyeucte (1640).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est le martyre de Polyeucte, seigneur arménien, ou, plus exactement, c'est l'héroïsme de l'amour de Dieu et le triomphe de la foi sur les attachements terrestres, même les plus légitimes. — Il est tiré de la *Vie des Saints*, de Surius, chartreux allemand du XVIe siècle.

Polyeucte, gendre de Félix persécuteur des chrétiens, servait dans les légions romaines. Converti à la foi catholique par son ami Néarque, il fut martyrisé à Mélitène, vers l'an 251.

Personnages. — *Félix*, gouverneur d'Arménie ; *Polyeucte*, son gendre, et *Pauline*, sa fille, épouse de Polyeucte ; *Néarque*, ami de Polyeucte ; *Sévère*, chevalier romain, ancien prétendant de Pauline ; *Stratonice*, confidente de Pauline, etc. — La scène est à Mélitène, capitale de l'Arménie, dans le palais du gouverneur et dans la prison attenante à ce palais.

Résumé. — Acte Ier. — *Songe de Pauline.* Le chrétien Néarque presse son ami Polyeucte de recevoir le baptême. Polyeucte hésite ; il craint de déplaire à son épouse, qu'un songe a effrayée : elle a vu ce même chevalier du nom de Sévère, qu'elle voulait d'abord épouser, mais qui fut éconduit à cause de son peu de fortune. Déjà une partie de son rêve se réalise : Sévère, qu'on disait mort, vient d'arriver à Mélitène, où il doit présider un sacrifice. Félix, redoutant sa vengeance, ordonne donc à Pauline de le recevoir s'il se présente, et d'apaiser ses ressentiments.

Acte II. — *Idoles renversées.* Sévère, qui est devenu le favori de l'empereur, se présente en effet ; mais Pauline le supplie de ne plus la revoir, car elle a cessé d'être libre. D'autre part, Polyeucte, fortifié par la grâce du baptême, entraîne son ami Néarque au temple, dans l'intention de montrer leur foi. Ils y renversent les idoles.

Acte III. — *Emprisonnement de Polyeucte.* Stratonice raconte à Pauline l'horrible profanation que viennent de commettre Polyeucte et Néarque. Félix annonce qu'il a fait saisir les coupables, et que, sur leur refus d'apostasier, il a envoyé Néarque au supplice et jeté Polyeucte en prison. Pauline demande grâce pour son époux, mais Félix craint le courroux de l'empereur ; de plus, il se pourrait que le trépas de Polyeucte lui donnât dans Sévère un gendre et un protecteur puissant.

Acte IV. — *Magnanimité de Sévère.* Pauline se rend à la prison de Polyeucte pour essayer d'ébranler sa constance. Celui-ci résiste aux prières et aux larmes de sa femme, et, resté seul, il exhale dans de belles stances les joies qui remplissent son âme, car il aspire au martyre. Sévère entre à son tour : Polyeucte lui confie Pauline et demande aux gardes d'être conduit à la mort. Pauline supplie Sévère d'intervenir en faveur de Polyeucte. Sévère, n'écoutant que sa générosité naturelle, fait une démarche auprès de Félix.

Acte V. — *Mort de Polyeucte.* Le lâche gouverneur, prenant cette intervention pour un piège, se hâte d'envoyer son gendre au supplice. Pauline, qui a vu mourir son époux, revient auprès de Félix, lui reproche sa barbarie, et lui déclare qu'elle est chrétienne. Sévère, irrité de l'inutilité de son intervention, menace de se venger. Mais Félix lui-même se convertit, renonce à ses dignités et se montre prêt à mourir. Sévère, « touché de pareils changements, » lui conseille de garder son pouvoir, et promet de défendre les chrétiens auprès de l'empereur.

Appréciation. — « A mon gré, dit Corneille, je n'ai pas fait de pièces où l'ordre du théâtre soit mieux observé et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. » Les meilleurs critiques sont de l'avis de Corneille. « Je crois, dit Fontenelle, qu'après avoir atteint jusqu'à *Cinna*, Corneille s'est élevé jusqu'à *Polyeucte*, au-dessus duquel il n'y a rien. » — « *Polyeucte*, ajoute M. Tivier, est une tragédie parfaitement conduite et d'un dessein très régulier. Les cinq actes y représentent, pour chacun des personnages principaux, l'une des phases de l'événement

qui va décider de leur sort. Ce sont: pour Polyeucte, le baptême, le sacrifice ou le départ pour le temple, la profession de foi, l'interrogatoire et le combat, le supplice et le triomphe; pour Pauline, le songe qui lui révèle confusément son malheur, l'entrevue avec Sévère, l'intercession en faveur de Polyeucte, le refus d'un second hymen, la conversion. Ces indications suffisent pour montrer combien le plan de la pièce est conçu fortement, et rappeler les grandes scènes où l'auteur a su donner l'expression la plus pure et la plus touchante aux sentiments les plus généreux que puissent inspirer la raison, le devoir et la foi. »

Contrairement aux appréhensions de l'*hôtel de Rambouillet*, cette tragédie, qui a renouvelé et éclipsé en même temps les Mystères du moyen âge, eut un plein succès. Une circonstance propre à intéresser à cette pièce, ce fut la doctrine de Port-Royal sur la grâce, qui divisait alors les jansénistes et les catholiques.

Principaux caractères. — Polyeucte est le type des premiers chrétiens, si fortement attachés à leur religion. Avant le baptême, il est faible, hésitant; les larmes de Pauline ébranlent son cœur; il a besoin des conseils de Néarque. Après le baptême, son cœur est transformé; il renonce à tout plutôt que de trahir sa foi, et il court au martyre avec un empressement qui tient de l'héroïsme, chantant avec transport:

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage:
Vos biens ne sont point inconstants;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage,
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

« Quant aux excès qui étonnent ici la mollesse de nos courages, ils ne sont qu'un trait de vérité morale et historique. Au lieu de railler, comme Voltaire, louons donc la clairvoyance de Corneille ressuscitant si fidèlement le chrétien de l'Église militante, de ce temps où le royaume des cieux n'appartenait qu'aux violents. » (G. Merlet.)

Pauline n'est pas indigne de Polyeucte. « Un cœur à l'autre uni, dit-elle, jamais ne se retire, et pour l'en séparer, il faut qu'on l'en déchire; » elle sacrifie tout à ses devoirs d'épouse; aucune douloureuse épreuve, aucune pénible démarche, ne l'arrêtent pour sauver son mari. « Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne. » Le martyr de Polyeucte dessille ses yeux, et elle s'écrie:

Je vois, je crois, je sais, je suis désabusée!

Sévère, à qui Pauline avait autrefois promis sa main, est un homme généreux, compatissant, honnête. Un des principaux traits de son caractère, c'est le sentiment de sympathie et d'impartialité avec lequel il juge la religion naissante et la compare à celle de l'empire:

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout.
Mais si j'ose, entre nous, dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble.

Cette opinion favorable aux chrétiens explique la résolution qu'il prend d'employer son crédit à sauver Polyeucte.

Félix est la personnification de l'égoïsme. Pour lui, la famille n'est rien; il sacrifie volontiers un gendre pour conserver sa dignité. Ses calculs sont d'une bassesse révoltante:

Polyeucte est ici l'appui de ma famille.
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais par là de plus puissants appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

La conversion d'un homme de cette trempe n'est peut-être pas suffisamment préparée; aussi cause-t-elle plus de surprise que de plaisir.

Néarque est un chrétien qui, par sa résolution inébranlable et sa fidélité patiente, « sert à donner la mesure du progrès de son ami dans le christianisme. Avant le baptême de Po-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lyeucte, il marche devant lui pour l'entraîner; après le baptême du néophyte, il marche derrière lui, cherchant à le retenir. »

Scènes principales. — Néarque reproche à Polyeucte ses hésitations (acte I, scène I). Songe de Pauline (acte I, scène III). Première entrevue de Pauline et de Sévère (acte II, scène II). Polyeucte se rend au temple pour y renverser les idoles (acte II, scène VI). Récit de Stratonice (acte III, scène II). Pauline intercède pour Polyeucte auprès de Félix (acte III, scènes III, IV). Mort de Néarque (acte III, scène V). Polyeucte est emmené au supplice (acte V, scène III).

Nicomède (1651).

Sujet. — Le sujet de la tragi-comédie de *Nicomède* est le triomphe de la force morale. Ici c'est la fierté d'un héros de l'Asie qui, par exception, tient en échec les maîtres du monde.

Personnages. — *Prusias*, roi de Bithynie; *Arsinoé*, sa femme, et leur fils *Attale; Nicomède*, autre fils de Prusias, mais d'un premier mariage, prétendant de Laodice; *Laodice*, reine d'Arménie, pupille de Prusias; *Flaminius*, ambassadeur de Rome, etc. — La scène est à Nicomédie (où périt Annibal, 183 av. J.-C.).

Résumé. — Acte Ier. — *Perfidie d'Arsinoé.* Asinoé cherche à brouiller Nicomède avec Prusias. Elle a envoyé deux émissaires, qui ont feint d'attenter à la vie du vaillant Nicomède. Le prince quitte aussitôt son armée d'Asie pour venir demander justice au roi. Arsinoé se justifie sans peine, et la démarche du prince est taxée d'intrigue et de jalousie. Cependant Nicomède et Laodice s'assurent mutuellement de leur fidélité. Mais Arsinoé prétend réunir les deux sceptres d'Arménie et de Bithynie dans les mains de son fils. Voilà donc le jeune Attale deux fois rival d'un frère qu'il ne connaît pas encore.

Acte II. — *Les artifices de la reine commencent à avoir leur effet.* Prusias, très monté contre son fils, lui reproche d'avoir quitté l'armée sans ordre, et de donner un exemple pernicieux à ses sujets. Mais voici l'ambassadeur romain Flaminius; il vient plaider les intérêts du jeune Attale, le protégé de Rome. Au fond, il vient « diviser pour régner ». Il conseille à Prusias de partager ses États, de donner la Bithynie et la Cappadoce à Nicomède, lequel abandonnerait généreusement à son frère la main de Laodice et la couronne d'Arménie.

Acte III. — *Résistance de Laodice.* Flaminius, pour intimider Laodice et la faire condescendre à ses projets, lui rappelle que « l'unique moyen de régner c'est d'être alliée de Rome ». Il n'y réussit point. La résistance est aussi forte et non moins éloquente en Laodice qu'en Nicomède. Flaminius se retire en menaçant. Attale et Nicomède se sont enfin rencontrés et reconnus. Nicomède est surpris de trouver chez son frère tant de courtoisie et de délicatesse de sentiments. Arsinoé fait reproche à Nicomède des griefs qu'il a formulés contre elle.

Acte IV. — *Arrestation de Nicomède.* Prusias mande le prince. Arsinoé, tout en feignant de le défendre, l'accable de mille traits accusateurs. Nicomède riposte à sa belle-mère avec une froide ironie. Le roi, dominé par des influences diverses, nomme Attale son héritier et met Nicomède en état d'arrestation. Cette mesure ne satisfait point Flaminius: Rome veut le partage de l'empire asiatique.

Acte V. — *Le généreux Attale délivre Nicomède.* Le peuple est pour Nicomède et Laodice; mais Prusias, Arsinoé et Flaminius, décident d'embarquer Nicodème sur une galère romaine. Attale délivre son frère, qui reste le maître et prétend s'affranchir de la servitude de Rome.

Appréciation. — « Cette pièce est un peu plus compliquée qu'il ne le faut, et presque confuse comme composition. Elle appartient à cette troisième époque du génie de Corneille, où le grand poète, après une période de simplicité, de clarté et de sobriété tout antiques (*Cid, Horace, Cinna, Polyeucte*), revenait à son penchant initial, qui est un défaut, le goût de la complexité, de l'intrigue savamment enveloppée. » (E. Faguet.)

Principaux caractères. — **Nicomède** est un héros tout cornélien, c'est-à-dire « vaillant, indomptable, dédaigneux des finesses et des artifices, allant droit devant lui, à l'obstacle, au danger, au combat, à la mort, à la gloire, ne comptant que sur sa conscience, son honneur et son épée. Il a donc le droit de dire : »

> Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
> Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

Prusias est le type de ces rois avilis « qui finissaient par ne plus sentir le poids de la servitude, tant le joug leur était habituel. Il tremble sous l'ascendant de Rome, sous la domination d'Arsinoé et sous la supériorité morale de son fils. C'est un homme de la trempe de Chrysale, moins le bon sens ». (*Passim.*)

Choix. — Acte I^er^, scènes III et IV. — Acte II, scène III. — Acte III, scène II. — Acte IV, scène IV. — Acte V, scène VII.

Le Menteur (1642).

Le *Menteur* est la première comédie de caractère qui ait paru sur notre théâtre; elle est imitée d'une pièce espagnole, la *Verdad sospechosa* (la Vérité suspecte), de Juan de Alarcon[1].

« J'ai fait le *Menteur*, dit Corneille, pour contenter l'humeur des Français, qui aiment le changement, et ceux qui, après tant de poèmes graves dont notre scène est déjà enrichie, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. »

Personnages. — *Géronte* et son fils *Dorante* (le Menteur); *Clarice* et *Lucrèce*; *Alcippe*, prétendant de Clarice; *Philiste*, ami de Dorante et d'Alcippe; *Isabelle*, femme de chambre de Clarice; *Sabine*, femme de chambre de Lucrèce; *Cliton*, valet de Dorante. — La scène est à Paris.

Résumé. — Acte I^er^. — *La rencontre et la collation sur l'eau.* Dorante, sorti de l'École de droit de Poitiers, rentre à Paris avec l'intention « de s'y bien divertir ». Cliton offre ses services à son jeune maître et le prévient que, pour se mettre en crédit dans la capitale, il faut être généreux et adroit, car

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Voici deux dames (on est sur la promenade des Tuileries); Dorante, qui ne sait même pas leur nom, adresse la parole à

1 Alarcon, né à Mexico (mort en 1639), poète de mérite, vint à Madrid, en qualité de rapporteur au conseil des Indes. Il a laissé une vingtaine de comédies.

l'une d'elles et prétend la connaître depuis plus d'un an, « depuis qu'il a quitté les guerres d'Allemagne. » — « Vous extravaguez, » lui dit tout bas Cliton; vous venez de Poitiers! » Arrivent Philiste et Alcippe; ils causent d'une fête qui a été donnée hier soir sur l'eau. Dorante, sans la moindre hésitation, s'avoue l'auteur de « ce divertissement », dont il imagine la description la plus pompeuse: quatre chœurs de musique, six services, décors, etc. Nouveaux reproches de Cliton.

Acte II. — *Le mariage supposé.* Géronte, voulant marier son fils, fait les premières démarches auprès du père de Clarice. Avant d'arrêter son choix, celle-ci désire connaître Dorante, « le connaître dans l'âme. » Mais elle ne peut lui parler elle-même, de peur de déplaire à Alcippe.

Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien.

Dorante, informé de ce projet, se hâte de le rompre en faisant accroire à son père qu'il est déjà marié, qu'il a épousé Orphise, fille d'Armédon, de Poitiers.

Acte III. — *Le menteur est découvert.* Cependant Alcippe, jaloux, a provoqué Dorante en duel; mais Philiste, leur ami commun, intervient et les réconcilie. D'autre part, Clarice découvre que le fils de Géronte est ce même inconnu qui lui en a tant conté ce matin aux Tuileries. C'est un fourbe, dit-elle à sa confidente; il dupe Alcippe.

Il était marié sans que l'on en sût rien,
Et son père a repris sa parole au mien.

Dorante est mandé chez Lucrèce, où ces dames se promettent de le confondre et de rire à ses dépens. D'abord elles lui tendent un piège, et il y tombe: Clarice lui adresse la parole la première; il la prend pour Lucrèce et lui offre sa main. Alors Clarice et Lucrèce lui font l'énumération de tous ses mensonges: ses campagnes d'Allemagne, son festin sur l'eau, son mariage de Poitiers; après quoi elles le congédient.

Acte IV. — *Le ressuscité.* Dorante se rappelle le secret de Cliton, la libéralité; il en usera « pour servir de remède au désordre arrivé ». Ce désordre toutefois ne le corrige point

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de sa mauvaise habitude. A Cliton, il raconte qu'hier il s'est battu en duel avec Alcipe et que, « le perçant à jour de deux coups d'estocade, » il l'a « mis hors d'état d'être à jamais malade ». Quelqu'un entre, c'est Alcippe. Cliton ne peut en croire ses yeux :

Il est mort ! Quoi ! Monsieur, vous m'en donnez aussi ?

Dorante répond sans vergogne que la guérison d'Alcippe n'a rien d'étonnant, qu'il suffit, pour se ressusciter, d'employer « la poudre de sympathie ».

Acte V. — *Le menteur est confondu.* Philiste, condisciple de Dorante à Poitiers, affirme à Géronte qu'il en tient comme tous les autres, que son fils l'a trompé, que cette Orphise et cet Armédon (le prétendu beau-père)

Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.

Géronte, indigné, s'efforce de rappeler son fils à la foi et à l'honneur. Ce n'est pas être gentilhomme, lui dit-il, de mentir comme tu fais.

... Qui vous dit que je mens? — Qui me le dit, infâme !
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme...
Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de ta seigneurie ;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours...

Et Cliton de s'exclamer :

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !

Appréciation. — L'intérêt de cette pièce est tout entier dans la peinture des caractères de Dorante et de Géronte. Pour l'intrigue, Corneille est resté au-dessous d'Alarcon.

Cette œuvre n'est donc pas un modèle, mais elle est l'indication de la vraie comédie. Ainsi Corneille a eu la gloire d'inaugurer la comédie, comme il avait inauguré la tragédie. « Sans le *Menteur*, a dit Molière, j'aurais sans doute composé des comédies d'intrigue, mais peut-être n'aurais-je pas fait le *Misanthrope*. »

« Le vice que cette comédie attaque y est présenté du côté plaisant et comique ; la censure est fine, enjouée, délicate ; l'esprit est égayé sans que le cœur soit révolté. Les fables du menteur ne font de mal à personne, le rire qu'elles excitent est innocent ; mais il est dans cette pièce un genre de beauté supérieur à toutes les plaisanteries : c'est l'indignation d'un père justement irrité, qui reproche à son fils son ingratitude et sa bassesse. » (Geoffroy.)

Principaux caractères. — **Dorante** ment par amour de l'art plutôt que par un calcul malhonnête. « D'ordinaire on déguise la vérité par intérêt, et l'on trompe les gens pour surprendre leur estime. C'est ainsi que l'imposture de Tartufe tend des pièges à l'imbécile Orgon. Or il n'en va point ainsi de Dorante. Le plus souvent il débite ses contes avec une sorte d'innocence ou par amour de l'art, comme s'il ne pouvait résister à la tentation de donner cours à sa verve. Il ne s'en cache pas, et confesse son faible en ces vers :

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.

« Bien que natif de Poitiers, il est donc surtout un Gascon, un compatriote de M. de Crac, et ses écarts viennent de l'esprit plus que du cœur. » (G. Merlet.)

Géronte est un de ces grands vieillards cornéliens, chez qui l'indignation n'étouffe point la tendresse. « Quand il apprend la fourberie d'un indigne, sa colère égale la complaisance qu'il avait mise à se laisser abuser. Le vieil Horace ne fut pas plus solennel contre le fils qu'il croyait lâche. Don Diègue n'est pas plus imposant lorsque, pour venger son injure, il s'écrie : *Rodrigue, as-tu du cœur?* Non, il n'y a pas moins de fierté douloureuse dans cette apostrophe de Géronte : *Êtes-vous gentilhomme?* C'est le même appel au sentiment de l'honneur... Pourtant, après ces légitimes transports, la nature reprend ses droits ; et, d'autant plus affligé qu'il avait témoigné plus de faiblesse pour les fredaines de celui qu'il aime, il redevient père, dans ces plaintes qui ouvrent la voie au repentir : » (G. Merlet.)

Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard?...

Choix. — Acte IV, scènes I, II, III ; acte V, scène III.

Remarques générales. — « Le caractère propre des tragédies de Corneille, c'est l'*héroïsme :* héroïsme de la piété filiale et de l'honneur, héroïsme du patriotisme, héroïsme de la clémence, héroïsme de la foi. *Son théâtre est une école de grandeur d'âme,* et l'effet est une admiration bienfaisante. Aux peintures des hautes vertus dont notre nature est capable, Corneille sut toujours allier le sens historique. Chez lui revit l'Espagne féodale et Rome républicaine ou impériale. Ses acteurs ont l'âme, les mœurs, l'esprit, la langue de l'époque à laquelle ils appartiennent. »

On lui reproche de pousser parfois l'analyse jusqu'à la subtilité, l'amour de l'effet jusqu'à l'emphase, d'être plus orateur que poète, plus énergique qu'harmonieux, plus ferme que varié. Mais ces quelques défauts sont rachetés par des beautés du premier ordre, qui font de Corneille un des plus grands génies de la France. « Son premier chef-d'œuvre (le *Cid*) et les quatre pièces qui le suivirent offrent partout la preuve de deux vérités trop méconnues. La première, c'est que Corneille connaissait le langage de la tendresse, et qu'il excellait à l'exprimer dans ce qu'elle a de plus pur et de plus légitime ; la seconde, c'est qu'il n'a pas, comme on le dit, peint des êtres d'une nature supérieure à la nôtre et presque en dehors de la mesure et des conditions de l'humanité. Il a peint ce qu'il y a de plus grand et de plus simple à la fois, l'effort que la volonté soutenue par la conscience oppose aux affections les plus fortes. C'est par là qu'il nous a remplis du sentiment de notre dignité morale et qu'il a mérité la glorieuse popularité qui est restée attachée à son nom. » (H. TIVIER.)

Ces remarques sont complétées par le parallèle de Corneille avec Racine. (Voy. ci-après, aux *Remarques générales* sur Racine.)

Jean de Rotrou (1609-1650), né à Dreux, écrivain dramatique de talent. Les meilleures de ses tragédies sont : *Wenceslas,* imitée des anciens, et le *Martyre de saint Genest,* où l'on trouve des pages dignes du *Polyeucte* de Corneille.

Paul Scarron (1610-1660), né à Paris, réussit surtout dans le genre burlesque; auteur de l'*Énéide travestie,* de *comédies*

et de poésies diverses. Il tombe souvent dans la bassesse, et ne respecte pas toujours la décence.

LA FONTAINE (1621-1695).

Jean de La Fontaine, né à Château-Thierry, est un de nos poètes les plus populaires. Rêveur et distrait, il fit des études assez médiocres, et mena jusqu'à vingt-six ans une vie de dissipation et de désœuvrement. Une *ode* de Malherbe, dit-on, éveilla en lui le goût des vers. Après avoir imité quelque temps les conteurs du moyen âge et de la Renaissance, entre autres Marguerite de Navarre, Marot, Villon, il se remit à l'étude des anciens, de Virgile et d'Horace, vendit la charge de maître des eaux et forêts qu'il tenait de son père, alla se fixer à Paris, et débuta par des *traductions* de Térence, qui lui donnèrent des amis et des protecteurs. Fouquet lui fit une pension dont il donnait quittance par des *épîtres,* des *ballades,* des *dixains* et autres pièces de vers, — la dernière et la plus touchante est l'élégie aux *Nymphes de Vaux* (1661), sorte de plaidoyer poétique en faveur du malheureux intendant disgracié. Les *Contes* licencieux, imités de Boccace[1], qu'il publia en 1665, ne font honneur ni à sa plume ni à son caractère. Il les désavoua plus tard et en fit pénitence. Incapable de se suffire à lui-même, ayant *mangé son fond avec son revenu*[2], et laissé à Château-Thierry sa femme et son fils dans un état voisin de la misère, il eût été bien embarrassé si personne, après Fouquet, ne lui fût venu en aide. M^me^ de Bouillon recueillit d'abord le « grand enfant » chez elle ; de là, il passa chez M^me^ de la Sablière, et enfin chez M. d'Hervart, où il mourut dans les plus vifs sentiments de religion.

Œuvres. — La Fontaine a composé de petits poèmes : *Élégie aux Nymphes de Vaux* (1661), *Philémon et Baucis* (1685), des *odes* (*Ode au roi,* 1663), des *épîtres,* des *ballades,* et les trois recueils de *Fables* qui l'ont immortalisé. — Ses *comédies,* ses *opéras,* ses *contes* n'ajoutent rien à sa gloire. Passons.

---

1 Voir plus loin, aux *Prosateurs italiens.*

2 Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son bien avec son revenu.
(*La Fontaine,* épitaphe.)

Fables.

Division. — Les *Fables* de la Fontaine, au nombre de deux cent trente-neuf, sont réparties en douze livres. Le recueil des *six* premiers livres, publié en 1668, est dédié au dauphin, l'élève de Bossuet; le recueil des *cinq* livres suivants, paru en 1678, débute par une pièce de vers à l'adresse de Mme de Montespan; le douzième livre, composé pour le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, ne vit le jour qu'en 1694.

Ces chefs-d'œuvre de notre grand fabuliste sont dans toutes les mains. Voici les titres des morceaux les plus estimés :

Livre Ier : *le Loup et l'Agneau, le Chêne et le Roseau.* — Livre II : *l'Oiseau blessé d'une flèche, l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.* — Livre III : *le Meunier, son fils et l'Ane; les Membres et l'Estomac.* — Livre IV : *le Vieillard et ses Enfants, l'Alouette et ses Petits.* — Livre V : *le petit Poisson et le Pêcheur, le Laboureur et ses Enfants.* — Livre VI : *le Lièvre et la Tortue, le Charlatan.* — Livre VII : *les Animaux malades de la peste, le Héron, le Coche et la Mouche, la Laitière et le Pot au lait.* — Livre VIII : *la Mort et le Mourant, le Savetier et le Financier.* — Livre IX : *les deux Pigeons, le Gland et la Citrouille.* — Livre X : *l'Homme et la Couleuvre, la Tortue et les deux Canards.* — Livre XI : *le Lion, le Fermier, le Chien et le Renard, le Songe d'un habitant du Mogol, le Paysan du Danube, le Vieillard et les trois jeunes hommes.* — Livre XII : *le vieux Chat et la jeune Souris, la Forêt et le Bûcheron.*

Appréciation générale. — On peut envisager en la Fontaine l'*imitateur*, l'*écrivain* et le *moraliste*.

L'*imitateur*. — La Fontaine n'a rien inventé; presque toutes ses fables sont imitées, et cependant ce poète est le plus original de nos écrivains : c'est que son imitation « n'était point un esclavage »; il ne prenait que l'idée, dont il découvrait l'expression et la poésie. Au reste, ses prédécesseurs : Ésope, Phèdre, Pilpay [1], Aviénus [2], Abstémius [3], Pogge [4] et les auteurs des *fabliaux*, avaient indiqué, plutôt qu'exploité, le genre que

1 *Pilpay* ou *Bidpay* (IIIe s. av. J.-C.), fabul. indien.
2 *Aviénus* (IVe s. ap. J.-C.), poète ital.
3 *Abstémius* (XVe s.), poète ital.
4 *Pogge* (XVe s.), poète ital.

la Fontaine a renouvelé. Ésope est sec, Phèdre abstrait; les fabliaux ne sont que d'exubérantes satires, où les hommes sont plus ou moins bien déguisés sous le masque des animaux. La Fontaine a donné l'âme et la vie à tout ce qu'il a emprunté; il a revêtu de ses grâces la nudité d'Ésope, égayé de son enjouement les sentences chagrines de Phèdre, ramené les interminables *fabliaux* du moyen âge à l'objet de la fable. Il a donc surpassé ses modèles, et son œuvre est bien à lui. — Voici comment il l'a définie :

J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.
(L. V, fab. I.)

L'*écrivain*. — La Fontaine, avec des tableaux ou des drames de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est presque toujours familier, s'est placé parmi nos grands écrivains, comme l'avait prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'*inimitable*. Il le doit surtout à sa *manière*, qui consiste à s'affranchir de toute entrave, à mêler tous les genres, tous les tons, toutes les couleurs. On trouve dans ce petit livre des *Fables*, souvent dans le même apologue, la narration, la description, l'idylle, l'épître, le dialogue, le portrait, le caractère, le discours, l'anecdote, la confidence, la sincérité de Montaigne, l'esprit de Villon, la naïveté de Marot, le badinage de Voiture, des traits de la plus haute poésie, et de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire.

La souplesse de sa langue est merveilleuse : aucun poète n'a plié si facilement le vers français à toutes les formes imaginables. « Toujours divers, toujours nouveau, long, puis court, puis entre les deux; avec vingt sortes de rimes : redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées, tantôt solennelles comme un hymne, tantôt folâtres comme une chanson. » (Taine.)

Et cependant il appartient, lui aussi, comme Bossuet, Racine et Boileau, à l'école de la *longue patience* : de la première ébauche de sa fable *le Renard, les Mouches et le Hérisson*, que

l'on a retrouvée, deux vers seulement ont passé dans la rédaction définitive. Mais ces lenteurs de son esprit ne l'empêchent jamais d'être naturel, gracieux, abandonné, sublime, quand le sujet l'exige; en un mot, « aussi poète que les anciens le furent jamais. » (VILLEMAIN.) Qui mieux que lui

. . . . . sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère?

Dans ses esquisses, tous les traits ont une justesse qui vous donne la sensation même de l'objet. D'un mot, il en dit plus que n'en ferait une analyse. On en sait assez sur la tortue quand on l'a vue *aller son train de sénateur*. Qui a mieux peint le vol de l'hirondelle *caracolant, frisant l'air et les eaux;* la sotte grenouille, avec ses gros yeux ronds et ses plongeons effarés; le canard, au regard narquois, à la démarche goguenarde et aux refrains nasillards; le chat hypocrite en son *humble contenance;* le renard fripon et courtisan; le singe hâbleur et charlatan; le coq turbulent et orgueilleux; le lapin étourdi et gourmand; la chèvre vive et capricieuse; le loup efflanqué; le bœuf pacifique, etc.? (G. MERLET, *passim*.)

Le *moraliste*. — Le moraliste, chez la Fontaine, est inférieur à l'écrivain. Contrairement à la plupart de ses devanciers, qui visaient uniquement à la leçon morale, la Fontaine, lui, se préoccupe avant tout des détails du récit, de la vraisemblance et de la vérité des caractères ou des mœurs. « La fable, dit Sainte-Beuve, n'a été chez lui le plus souvent qu'un prétexte au récit, au conte, à la rêverie; la morale s'y adapte comme elle peut, » à la fin, au début, ou au milieu; elle est quelquefois sous-entendue, quelquefois oubliée, souvent égoïste, équivoque, injuste. Exemples :

Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien, dansez maintenant.
(La Cigale et la Fourmi.)

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
(Le Loup et l'Agneau.)

Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.
(La Cour du lion.)

Le sage dit selon les gens :
Vive le Roi! vive la Ligue!
(La Chauve-Souris et les deux Belettes.)

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.
(Les Animaux malades de la peste.)

La jeunesse se flatte et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable.
(Le vieux Chat et la jeune Souris.)

Faut-il conclure, avec Jean-Jacques Rousseau et Lamartine, que la Fontaine enseigne plutôt le mal que le bien? Non, assurément. La Fontaine a dit ce qu'il voyait : sa morale est toute expérimentale; il a peint la société telle qu'elle était au XVII^e siècle, laissant à ses lecteurs le soin de trouver dans ses fables les leçons qu'elles renferment.

« La Fontaine n'est point le poète de l'héroïsme, il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer... Censeur assez indulgent de nos faiblesses, l'avarice est de tous nos travers celui qui paraît révolter le plus son bon sens naturel. Mais s'il n'éprouve et n'inspire point

. . . . . Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

ne préserve-t-il pas au moins ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines? ne condamne-t-il pas certains faits? ne vante-t-il pas certaines qualités? »
(CHAMFORT.)

Écoutez plutôt :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
(L'Ane et le Chien.)

Il ne se faut jamais moquer des misérables.
(Le Lièvre et la Perdrix.)

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
(Le Lièvre et la Tortue.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
(Le Héron.)

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris.
Attendez-vous à la pareille.
(Le Renard et la Cigogne.)

A l'œuvre on connaît l'artisan.
(Les Frelons et les Mouches à miel.)

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.
(Les deux Mulets.)

Plus fait douceur que violence.
(Phébus et Borée.)

Aide-toi, le ciel t'aidera.
(Le Charretier embourbé.)

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
(La Besace.)

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
(Le Paysan du Danube.)

Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie.
(Le Loup et le Renard.)

Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente.
(L'Ane et ses Maîtres.)

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.
(Jupiter et le Métayer.)

A dire vrai, cette *ample comédie* des fables de la Fontaine ne nous apprend guère qu'à mieux nous connaître, nous et nos semblables. « C'est en réalité le meilleur service que puisse rendre la poésie quand elle entreprend de moraliser. *Fables, satires* ou *comédies* sont choses trop légères pour atteindre à la racine de nos vices. Il y faut d'autres remèdes, et Dieu seul peut les donner assez forts. » (P. Longhaye.)

Remarques générales. — « La Fontaine excelle à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; à donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnaître par tous; à effleurer les ridicules innocents, à laisser deviner au lecteur la finesse d'une arrière-pensée comique, à philosopher à la dérobée, sous forme de badinage, du coin de l'œil, avec bonne humeur et sans intention méchante.

« La conversion de la Fontaine est un des beaux exemples de ce siècle, qui propose à notre orgueil tant d'admirables retours de consciences égarées. Voici la lettre si chrétienne qu'il écrivit au poète Maucroix, son ami : « Tu te trompes assurément, mon « cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, « que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a « dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas « de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis « n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois « que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Aca- « démie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il « me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande fai- « blesse que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir « n'est rien; mais songes-tu que je vais comparaître devant « Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce « billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour « moi. » (*Passim.*)

MOLIÈRE (1622-1673).

Jean-Baptiste Poquelin, dit **Molière**, né à Paris, exerça quelque temps, au sortir de ses classes, la profession de son père, qui était tapissier valet de chambre de Louis XIII. Mais, à vingt-trois ans, cédant au goût qui l'entraînait vers le théâtre, il s'engagea dans une société de comédiens, dont il devint le chef, prit le nom de Molière et partit pour la province. Après treize ans de vie nomade, composant et jouant ses *farces* et ses comédies d'intrigue, parmi lesquelles on distingue l'*Étourdi* (Lyon, 1653) et le *Dépit amoureux* (Béziers, 1656), il revint à Paris en 1658, où le succès des *Précieuses ridicules* lui valut la protection de la cour. Par cette pièce, Molière entrait dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la voie de la haute comédie, celle qui peint les mœurs et les caractères. Il n'en devait plus sortir.

Malheureusement la vie de notre grand comique ne fit pas toujours honneur à son génie. De là, chez lui, le manque d'élévation morale et, trop souvent, de délicatesse chrétienne.

Épuisé de fatigue et rongé par les chagrins domestiques, il mourut subitement d'une convulsion de poitrine, qui le prit en prononçant le mot *juro* du *Malade imaginaire*, où il remplissait le rôle d'Argan.

Œuvres. — Les principales comédies de Molière sont, en vers : le *Misanthrope* (1666), le *Tartufe* (1667), les *Femmes savantes* (1672), et en prose : les *Précieuses ridicules* (1659), l'*Avare* (1668), *M. de Pourceaugnac* (1669), le *Bourgeois gentilhomme* (1670), les *Fourberies de Scapin* (1671), le *Malade imaginaire* (1673), etc.

Les trente pièces dont se compose son théâtre peuvent être divisées : 1° en comédies de caractère : le *Misanthrope*, *Tartufe*, l'*Avare*; 2° en comédies de mœurs : les *Précieuses ridicules*, les *Femmes savantes*, l'*École des maris*, l'*École des femmes*; 3° en comédies d'intrigue : l'*Étourdi*, les *Fourberies de Scapin*, *Sganarelle*, *Amphitryon*, etc.; 4° en comédies-ballets : le *Bourgeois gentilhomme*, le *Malade imaginaire*, *Pourceaugnac*, les *Fâcheux*, etc.

Précieuses ridicules (1659).

Sujet. — La comédie des *Précieuses ridicules* est une satire du *faux bel esprit*, c'est-à-dire du galimatias sentimental, des compliments énigmatiques, de la galanterie ampoulée, de la recherche des jeux de mots et de tout ce jargon de mauvais goût, alors à la mode parmi le beau monde de la cour et de la ville.

PERSONNAGES. — *La Grange* et *du Croisy*, prétendants rebutés; *Gorgibus*, bon bourgeois; sa fille *Madelon* et sa nièce *Cathos*, deux précieuses; *Marotte*, servante des précieuses; *Almanzor*, laquais des précieuses; le marquis *de Mascarille*, valet de la Grange; le vicomte *de Jodelet*, valet de du Croisy, etc. — La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

Résumé. — ACTE UNIQUE. — Du Croisy et la Grange, éconduits par les précieuses, jurent de tirer vengeance de ce mépris injurieux. Gorgibus, qui a vu les deux prétendants sortir « mal satisfaits », reproche à sa fille et à sa nièce leurs dépenses frivoles et leur froideur pour ces messieurs. Madelon se retranche derrière « le procédé irrégulier de ces gens-là », qui ne savent « débiter ni beaux sentiments » ni rien « traiter dans les belles manières »; Cathos gage « qu'ils n'ont jamais vu la carte du *Tendre*, et que *Billets-Doux*, *Petits-Soins* et *Jolis-Vers* sont des terres inconnues pour eux ». Gorgibus ne peut rien comprendre à ce baragouin. On annonce le marquis de Mascarille. Les précieuses se hâtent de consulter « le conseiller des grâces » et de préparer « les commodités de la conversation ».

Les compliments échangés entre les précieuses et le marquis sont de tout point dignes des beaux esprits, c'est-à-dire absolument ridicules. Mascarille se flatte de faire des vers à souhait : chanson, sonnet, épigramme, énigme, portrait, rien ne lui coûte. Madelon est « furieusement pour les portraits »; Cathos « aime terriblement les énigmes ». Mascarille a, de plus, composé une comédie; elle sera jouée par les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne; eux seuls savent « faire valoir les choses; les autres sont des ignorants, qui récitent comme l'on parle ». Il n'est pas jusqu'à la mise de Mascarille qui ne mérite d'être admirée : en attachant sur ses gants « la réflexion de l'odorat », on trouve qu'ils « sentent terriblement bon ».

Voici le vicomte de Jodelet. Décidément les précieuses commencent « d'être connues ». Ce jour sera « marqué dans leur almanach ». On mande des violons et l'on organise un bal à la hâte. Mais la Grange et du Croisy viennent troubler la joyeuse assemblée, et confondre les précieuses en leur dévoilant le piège : les prétendus marquis et vicomte, si bien reçus par ces dames, ne sont que des laquais déguisés. « O ciel! quelle insolence! exclame Madelon. — Ah! quelle confusion! » s'écrie Cathos. Et Gorgibus de maudire les romans et les sottes billevesées qui sont causes de toutes ces folies.

Appréciation. — Cette pièce révéla le véritable talent de Molière. « Pour la première fois, dit la Harpe, on vit sur la scène le tableau d'un ridicule réel... Un comédien corrigea la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cour et la ville, et fit voir que c'est le bon esprit qui enseigne le bon ton, que ceux qu'on appelle les gens du monde croient posséder exclusivement. Il fallut convenir que Molière avait raison; et quand il montra le miroir, il fit rougir ceux qui s'y regardaient. Tout ce qu'il avait censuré disparut bientôt, excepté les jeux de mots, sorte d'esprit trop commode pour que ceux qui n'en ont pas d'autre puissent se résoudre à y renoncer. »

Le Misanthrope (1666).

Sujet. — Le *Misanthrope* montre comment un homme, d'ailleurs honnête, peut se rendre ridicule par excès de franchise ou par manque d'indulgence. Ce n'est à proprement parler qu'une comédie de caractère, sans intrigue.

Personnages. — *Alceste*, misanthrope, prétendant de Célimène; *Philinte*, ami d'Alceste, homme sociable, mais complaisant à l'excès; *Célimène*, jeune veuve qui cherche à plaire par vanité; sa cousine *Éliante*, et son amie *Arsinoé*; *Oronte*, *Acaste* et *Clitandre*, marquis ridicules, etc. — La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

Résumé. — Acte Ier. — *La querelle du sonnet.* Alceste, prétendant de Célimène, est venu lui réitérer sa demande. Il gronde contre Philinte, son ami d'enfance, qu'il a rencontré faisant à un inconnu des démonstrations exagérées d'amitié. Survient un second prétendant, Oronte, grand amateur de sonnets, qui, en attendant que Célimène les reçoive, prie ces messieurs d'en écouter un de sa façon. Philinte le trouve irréprochable. Alceste dissimule d'abord sa pensée, puis il critique indirectement et finit par déclarer que le sonnet est détestable. Oronte se fâche et sort : première rupture.

Acte II. — *Le salon de la coquette.* Alceste a vu Célimène. Leurs explications sont interrompues par l'arrivée successive d'Acaste, de Clitandre, d'Éliante et de Philinte. On s'assied, et l'on parle de tous et de chacun : « Vous n'en épargnez point et chacun a son tour, » dit Alceste, indigné de tant de médisances. Après avoir déchargé sa bile, notre misanthrope insiste pour que Célimène prononce entre lui et les autres prétendants. Mais un garde de la maréchaussée vient le chercher et le somme

de comparaître à l'instant devant le tribunal, pour régler sa querelle avec Oronte.

Acte III. — *Assaut de reproches.* A leur tour, Acaste et Clitandre font valoir leurs avantages réciproques et demandent à Célimène de fixer son choix. On annonce Arsinoé. Les marquis s'éloignent et laissent aux prises les deux amies, qui, sous forme de conseils charitables, s'adressent les plus cruelles injures. Alceste est de retour; Célimène se retire pour aller « écrire un mot de lettre ». Arsinoé profite de cette absence pour persuader à Alceste qu'il est dupe, que Célimène le trompe, et s'offre à lui en fournir la preuve.

Acte IV. — *La lettre perdue.* Philinte annonce que l'affaire du sonnet s'est terminée à l'amiable. Alceste entre furieux, tenant en main une lettre compromettante de Célimène à Oronte. Calmé par un mensonge de Célimène, il veut poursuivre l'entretien; mais on l'appelle chez lui en toute hâte pour répondre à un homme de loi. Il sort en maugréant.

Acte V. — *Rupture définitive.* Alceste a perdu son procès, nouveau motif de « pester contre l'injustice humaine ». D'autre part, Acaste et Clitandre lui remettent des billets de la coquette, où lui, comme les autres, est habillé de la plus jolie façon. Les marquis disparaissent les uns après les autres. Alceste persiste; il promet à Célimène de tout oublier si elle consent à l'épouser et à le suivre à la campagne; elle refuse. Alors seulement le misanthrope se retire et va chercher un lieu solitaire,

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Appréciation. — Cette pièce, à vrai dire, n'est que la peinture de quelques vices réduits aux proportions de simples travers; mais les incidents qui la remplissent sont si habilement ménagés pour achever d'exaspérer le misanthrope, la moquerie est si fine, si piquante, le style si correct, si incisif, qu'elle est considérée comme la plus belle des comédies de caractères qui existent dans notre langue.

Principaux caractères. — **Alceste**, le misanthrope, est un homme franc, honnête, loyal, qui voudrait trouver chez les

autres les qualités qu'il possède lui-même. Mais ne voyant dans le genre humain que grimace, intrigue, fourberie et mensonge, il s'est mis à le mépriser, à le haïr à tel point, que, n'y tenant plus, il prend la résolution de fuir :

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Il a pourtant ses défauts, lui aussi, et des « défauts réels dont on n'a pas tort de rire » : humeur atrabilaire, impatience, bizarrerie, égoïsme, vanité, il ne voit que les travers d'autrui, et pas du tout les siens propres.

« Il est comique, quand il poursuit de la même haine les mauvais vers et les vices honteux, les peccadilles et les crimes, quand il prend des pavés pour écraser les mouches. »

(H. Horion.)

Bref, Alceste est puni de ses bizarreries par l'isolement, et récompensé de son honnêteté en n'épousant pas la médisante Célimène.

Philinte a, comme Alceste, son bon et son mauvais côté : il est sociable, pacifique, homme de bon conseil et ami véritable; mais il pousse la philanthropie jusqu'à l'indifférence, sous prétexte que nous devons être indulgents : l'indulgence n'est pas toujours permise, ou tout au moins elle a des limites.

Célimène est un type d'artifice, de duplicité, de coquetterie; c'est, dit-on, le portrait de Mme Béjard, femme de Molière. Elle a de l'esprit, mais elle le fait briller aux dépens de la réputation d'autrui. Son travers, comme celui d'Alceste, est puni par l'isolement.

Arsinoé personnifie la sagesse affectée, la pruderie; elle porte partout de bons avis, et ne donne nulle part le bon exemple. Oubliée, délaissée, cette ancienne coquette se venge de celles qui ont la faveur par la critique et le dénigrement.

Acaste et **Clitandre** sont des types de fatuité et de frivolité; leur légèreté forme contraste avec le sérieux du misanthrope.

Scènes principales. — Conversation d'Alceste et de Philinte (acte Ier, scène i). Le sonnet (acte I, scène ii). Scène des portraits tracés par Célimène (acte II, scène v). Seconde explication d'Alceste et de Célimène (acte IV, scène iii). Rupture définitive (acte V, scène vi).

Tartufe ou l'Imposteur (1667).

Sujet. — Le sujet de la comédie du *Tartufe* est la satire de l'hypocrisie de religion[1].

Le *Roman de la Rose* et les *Hypocrites* de Scarron ont dû fournir quelques traits à Molière.

Personnages. — *Mme Pernelle*, mère d'Orgon; *Orgon*, mari d'*Elmire* et leurs enfants, *Damis* et *Mariane*; *Valère*, prétendant de Mariane; *Cléante*, beau-frère d'Orgon; *Tartufe*, faux dévot; *Dorine*, suivante de Mariane; *M. Loyal*, sergent (huissier), etc. — La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

Résumé. — Acte Ier. — *Confiance aveugle d'Orgon.* Mme Pernelle gronde tout le monde : Elmire, sa bru; Damis, son petit-fils; Mariane, sa petite-fille; Dorine, sa servante. Elle « ne mâche point ce qu'elle a sur le cœur ». Aux uns, elle reproche des airs trop mondains; aux autres, leur froideur pour M. Tartufe. Elle a beau réprimander et faire l'éloge du « saint homme », elle ne convertit personne; les discours et l'exemple d'Orgon, qui ne se règle plus que sur le vil intrus, ne réussissent pas davantage.

---

1 Comme toute la verve est dans l'attaque et la faiblesse dans la défense, on pourrait croire que le but véritable, quoique désavoué, est la satire de la dévotion.

Voici le passage de la préface du *Tartufe*, où Molière cherche à se justifier : « Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elles ne tendent nullement à jouer les choses que l'on doit révérer...; que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrisie du vrai dévot. » Soit; mais alors « pourquoi, remarque Sainte-Beuve, le vrai dévot apparaît-il là pour la forme, tandis que le faux dévot y est tout à fait dégagé et mis en saillie? »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Acte II. — *Timidité respectueuse de Mariane.* Orgon veut donner sa fille à Tartufe. La timide Mariane n'ose résister à son père. Dorine intervient; Orgon se fâche et sort. Dorine profite de ce moment pour donner du cœur à sa maîtresse et l'engager à repousser cet hypocrite de Tartufe. Valère survient en récriminant. Il veut se retirer; mais Dorine le retient et opère la réconciliation.

Acte III. — *L'hypocrite se trahit.* Tartufe se présente et ose faire à la femme de son bienfaiteur une déclaration d'amour. Elmire repousse ses avances avec indignation et promet le secret, à la condition que Tartufe favorisera l'union de Mariane et de Valère. Mais Damis a tout entendu et tout raconté à son père. Celui-ci n'en croit rien et s'obstine dans son admiration pour le « pauvre homme », qui, au lieu de se défendre, enchérit sur l'accusation et s'avoue le plus grand scélérat qui ait jamais existé. Orgon, dupé encore une fois, chasse son fils, et n'est que plus décidé à prendre Tartufe pour gendre. En attendant, il lui fait « donation entière » de tous ses biens.

Acte IV. — *L'hypocrite tombe dans le piège.* Cléante engage Tartufe à solliciter le pardon de Damis. Le faux dévot refuse : il interviendrait de grand cœur,

Mais l'intérêt du ciel n'y saurait consentir.

Cependant Orgon vient donner lecture du contrat. Les supplications de sa fille n'y changeront rien. Elmire se charge de prouver à son mari que Tartufe est un vil imposteur. Pour cela, il n'a qu'à se cacher et à écouter, et elle mande l'hypocrite. Celui-ci se trahit de nouveau, et le trop crédule Orgon reconnaît enfin que Tartufe est « un abominable homme ». Il veut le chasser sur-le-champ de la maison. « C'est à vous d'en sortir, » répond le misérable, et il part en emportant l'acte de donation et une cassette remplie de papiers.

Acte V. — *L'hypocrite est puni.* Orgon est désolé. Quel usage va-t-il faire de l'acte de donation et des pièces compromettantes renfermées dans la cassette? Arrive M. Loyal; il vient

De la part de Monsieur Tartufe pour son bien,

et il somme Orgon de « céder la place à d'autres ». La consternation est grande dans cette famille, surtout lorsqu'on apprend que les papiers de la cassette, les papiers du conspirateur Argas, sont entre les mains du roi. Orgon veut fuir, il est trop tard. Heureusement Louis XIV a pénétré le fourbe, et c'est Tartufe qui est arrêté.

Appréciation. — Si la perfection d'une comédie dépendait uniquement du style, le *Tartufe* disputerait au *Misanthrope* l'honneur d'être le chef-d'œuvre du genre. Mais « l'art et la raison exigent davantage. Ils exigent que le poète rassemble des caractères variés dans une action prompte, qui ne s'écarte pas de la vraisemblance, et qui laisse au spectateur une utile leçon. Il faut que les hommes s'y montrent, que les événements s'y passent comme dans l'ordinaire de la vie; que toutes les péripéties, jusqu'à la dernière, soient amenées non par des aventures fortuites, mais par le jeu naturel et logique des caractères et des passions, et qu'enfin le dénouement donne satisfaction au sentiment de la justice sans faire violence à la vérité... Si les caractères sont faux ou violemment outrés, si les événements paraissent chimériques, l'auteur esquive les difficultés qu'il fallait vaincre; et le spectateur, jeté de fantaisie dans un monde qu'il ne connaît plus, ne prend à ce qu'il voit qu'un plaisir stérile et dangereux... ».

Or, dans le *Tartufe*, il n'y a qu'un seul caractère, auquel tous les autres sont sacrifiés, et ce seul caractère est faux.

« **Tartufe** n'est pas un hypocrite, c'est un escroc, de la plus sotte comme de la plus vile espèce, qui se laisse jouer stupidement. On ne peut imaginer Tartufe, tel que le peint Molière, dans une autre maison que celle de l'inepte Orgon. Il faut l'entière et rare imbécillité de ce bourgeois pour que le fourbe ne perde pas aussitôt tout crédit. La Bruyère a signalé ce défaut capital. L'hypocrisie est plus subtile, elle trompe des esprits plus ouverts, elle se garde mieux des embûches qu'on peut lui tendre. Tout sot que soit Orgon, dès que Tartufe paraît, le spectateur a besoin d'être gagné d'avance au dessein du poète pour accepter la vraisemblance d'un pareil aveuglement. Une charge si crue implique des dupes trop sottes...

« Notez que ce brutal **Orgon**, ce fanatique sans yeux, sans

jugement et sans entrailles, représente le vrai dévot, par opposition au faux dévot, qui est Tartufe. **Mme Pernelle** et lui sont les seuls personnages dans la pièce qui se piquent sincèrement de dévotion, les seuls qui se fassent une affaire de leur salut. Tous les autres n'en prennent qu'à leur aise...

« Où sont donc les « dévots de cœur », les vrais gens de bien dont le contraste serait indispensable si Molière, sincèrement, n'avait voulu décrier que l'imposture? Cléante nous dit bien :

Regardez Ariston, regardez Périande,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre.

« J'ai beau regarder : ni Périandre, ni Polydore, ni aucun de ces parangons de vertu ne se montrent; ils restent dans la coulisse. Orgon tout seul, avec Mme Pernelle, aussi folle que lui, demeure pour soutenir l'honneur du nom chrétien. »

(L. Veuillot, *Molière et Bourdaloue*).

Convenons avec Geoffroy que cette pièce « a été plus nuisible qu'utile à la société... Il y a une si grande affinité avec la religion et l'abus qu'on peut en faire, que Tartufe a su réjouir les impies beaucoup plus qu'il n'affligeait les hypocrites ». — « Tartufe, ajoute M. Charaux, nous fait douter de la vraie dévotion, par le penchant naturel que nous avons à généraliser le mal. Mieux il est peint et de traits sensibles, plus nous risquons, grâce à la vive impression qu'il nous laisse, surtout lorsque nous sommes travaillés par un désir qui contredit la dévotion, de voir l'hypocrisie peinte sur tous le visages de tous les dévots[1]. »

L'Avare (1668).

Sujet. — La comédie de l'*Avare* montre le trouble et le désordre que les vices d'un chef de famille ont introduits dans sa maison. Ce sujet est emprunté à Plaute.

Dans sa pièce, intitulée *Aulularia*, le poète latin se contente

[1] « Le libertin, dit saint Jean Chrysostome, ne manque jamais de se prévaloir de la fausse piété pour se persuader qu'il n'y en a point de vraie. » Tel est le danger que signalait Bourdaloue du haut de la chaire chrétienne, à l'occasion du *Tartufe* de Molière (Voy. le *Sermon pour le VIIIe dim. apr. la Pent.*, 1re part.).

de représenter un avare qui cache son trésor avec le plus grand soin; Molière, lui, entasse dans son Harpagon tous les genres d'avarice.

Personnages. — *Harpagon*, son fils *Cléante* et sa fille *Élise*; *Anselme*, son fils *Valère* et sa fille *Mariane*; *maître Jacques* (cuisinier et cocher), *dame Claude*, *Brindavoine* et *la Merluche*, domestiques d'Harpagon; *la Flèche*, valet de Cléante, etc. — La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

Résumé. — Acte Ier. — *Mariages projetés. La Flèche congédié.* Valère, déguisé en intendant, cherche à calmer les scrupules d'Élise, qui lui a fait des promesses de mariage à l'insu de son père. Survient Cléante; il fait part à sa sœur du dessein qu'il a formé d'épouser Mariane : cette jeune personne n'est pas riche, mais elle est honnête et dévouée. Il souffre de ne pouvoir secourir cette vertueuse famille à cause de l'avarice de son père. Cependant Harpagon chasse la Flèche, accusé de fureter de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler. Ses enfants eux-mêmes sont traités en ennemis : « ils dépensent trop pour ne pas dérober. »

Au moment où Élise et Cléante vont lui parler de leurs projets de mariage, Harpagon leur apprend qu'il est dans l'intention d'épouser Mariane, et que leur établissement à eux est prêt : à Cléante il destine une riche veuve; à Élise, le seigneur Anselme, qui « s'engage à la prendre sans dot ». Il n'y a pas à répliquer à cela. Valère arrive; on le choisit pour arbitre.

Acte II. — *L'emprunt. L'usurier démasqué.* Cléante veut emprunter 15,000 livres; le courtier Simon a trouvé la somme demandée, mais à des conditions assez dures : Cléante ne recevra que 12,000 livres en espèces; le reste sera représenté par une collection de vieux meubles : le tout à 25 pour cent d'intérêt. Le piquant de l'affaire, c'est que le courtier s'est adressé à Harpagon, et sans le vouloir lui a fait connaître l'emprunteur. Le père et le fils s'adressent alors de violents reproches. Frosine, l'entremetteuse, fait diversion; elle vient annoncer à Harpagon que la mère de Mariane consent à lui donner sa fille; en même temps elle réclame un petit secours d'argent pour assurer le gain d'un procès. « Je m'en vais, répond l'avare, voilà qu'on m'appelle... »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Acte III. — *Préparatifs du souper.* Harpagon, voulant recevoir Anselme et Mariane à souper, distribue les emplois à ses domestiques : dame Claude nettoiera partout, et prendra « garde de ne pas trop frotter les meubles, de peur de les user » ; Brindavoine et la Merluche donneront à boire, « mais seulement lorsqu'on aura soif » ; Élise aura « l'œil sur ce que l'on desservira ; » maître Jacques apprêtera le souper et « fera faire bonne chère avec peu d'argent ». Celui-ci dit franchement sa façon de penser, et résigne l'emploi de cuisinier. En tant que cocher, — il est à la fois cocher et cuisinier, — il refuse de conduire à la foire : les chevaux ne sont pas en état de marcher ; ils sont si mal nourris. Puis, dans un moment d'humeur, il reproche à son maître toutes ses ladreries, ce qui lui attire une volée de coups de bâton.

Acte IV. — *Cléante, rival d'Harpagon. La cassette dérobée.* Cléante veut à tout prix empêcher le mariage de son père. Dans ce but, il essaye de lui faire accroire que cette Mariane est une franche coquette, assez gauche et d'un esprit très ordinaire; le père soupçonne un piège ; Cléante lui révèle le fond de sa pensée. Harpagon le menace du bâton, le déshérite et lui donne sa malédiction. S'apercevant tout à coup de la disparition d'une cassette pleine d'or, il oublie ses beaux projets, crie au voleur, à l'assassin ; il veut aller querir la justice, faire pendre tout le monde, et, s'il ne trouve son argent, se pendre lui-même après.

Acte V. — *La cassette est retrouvée.* Le commissaire arrive. Maître Jacques accuse l'intendant Valère, qui, comme tout flatteur, trompe celui qu'il flagorne. Sa calomnie, inspirée par la rancune, ne lui profitera pas ; l'interrogatoire de Valère fait découvrir qu'il est fils du seigneur Anselme et frère de Mariane. Ce n'est pas tout; par suite d'un malentendu, Valère dévoile son intention, tenue secrète jusque-là, d'épouser Élise. Harpagon ne veut point souscrire à ce mariage. Cependant Cléante promet de faire retrouver la cassette si on le laisse libre de s'établir à sa volonté. L'avare y consent, car il n'a rien tant à cœur que son argent, mais à la condition qu'Anselme payera tous les frais et que, pour les noces, on lui fera un habit.

Appréciation. — « L'*Avare* est une des pièces de Molière où

il y a le plus d'intentions et d'effets comiques. Son unique défaut, c'est de finir par un roman postiche; mais il est reconnu que les dénouements sont la partie faible de l'auteur. A cette faute près, quoi de mieux conçu que cet *Avare*, auquel l'amour ni la flatterie ne peuvent rien arracher? Quelle leçon plus humiliante pour lui, et plus instructive pour tout le monde, que le moment où il se montre faisant le métier du plus vil usurier vis-à-vis de son fils, qui fait celui d'un jeune homme à qui son père refuse l'honnête nécessaire! Molière n'a rien oublié pour faire détester la passion de l'avarice. Son Avare est haï, méprisé de tout le monde : il est odieux à ses enfants, à ses domestiques, à ses voisins; et l'on est forcé d'avouer que rien n'est plus juste. » (La Harpe.)

Principaux caractères. — **Harpagon** est le type achevé de l'avarice : langage, costume, habitudes, emploi du temps, devoirs de la vie domestique, relations sociales, tout en lui concourt à faire ressortir sa lésine. Il a tant d'aversion pour le mot « donner », qu'il ne dit jamais : « Je vous donne, » mais : « Je vous prête le bonjour. » Il est inquiet, agité, soupçonneux; il voit partout des voleurs; ses chevaux sont exténués, ses valets manquent d'habits, ses enfants eux-mêmes sont privés du nécessaire, et il ne songe qu'à s'en défaire sans qu'il lui en coûte un sou; enfin il est usurier, intraitable, sans cœur : « rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces; » il n'a d'amour et de sollicitude que pour son coffre-fort.

Cléante n'est pas le modèle des fils. Molière l'a fait dissipateur et insolent pour montrer comment, en ce monde, les vices sont punis les uns par les autres : ici la sordide avarice d'un père est punie par la dissimulation, le mépris et la prodigalité de ses enfants.

Élise est toujours respectueuse envers son père, mais elle manque essentiellement de franchise, et tolère sans raison la fourberie de son prétendant.

Scènes principales. — Harpagon chasse la Flèche (acte I^er, scène III). Mémoire de l'usurier (acte II, scène I). Distribution des emplois pour le souper (acte III, scène V). Disparition de la cassette (acte IV, scène VII). Interrogatoire de maître Jacques (acte V, scène II).

Le Bourgeois gentilhomme (1670).

Sujet. — Le sujet de cette comédie est la vanité du bourgeois enrichi.

Personnages. — *M. Jourdain*, bourgeois ; *Mme Jourdain*, sa femme et leur fille *Lucile* ; *Nicole*, servante ; *Cléonte*, prétendant de Lucile ; *Covielle*, valet de Cléonte ; *Dorante*, comte, prétendant de *Dorimène*, marquise, etc. — La scène est à Paris.

Résumé. — Acte Ier. — *La sérénade.* On voit sur la scène un groupe d'artistes et un élève qui compose un air de musique. Le maître de musique se félicite d'avoir trouvé, en « ce M. Jourdain, un homme généreux ». Le maître à danser le voudrait plus connaisseur. Arrive le bourgeois enrichi, dont le naturel grossier contraste si plaisamment avec le langage et les manières qu'il veut affecter. Il commence par montrer sa toilette, « car il s'est fait habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, » et demande ensuite l'air de musique qu'il a commandé. Il en sait un tout à fait joli, qu'il s'empresse de chanter, « sans avoir appris la musique ». Le maître de musique lui conseille de l'apprendre. M. Jourdain accepte, « pour faire comme les gens de qualité, » bien qu'il ait déjà un maître de danse, un maître d'armes et un maître de philosophie, « qui doit commencer ce matin. » Après la sérénade, où M. Jourdain trouve « des dictons assez jolis », commence le ballet du maître de danse.

Acte II. — *Dispute des professeurs.* Les professeurs exploitent à qui mieux mieux la crédulité de notre bourgeois ; ils l'engagent à se payer des concerts chez lui. M. Jourdain aura des concerts, toujours pour trancher du gentilhomme. Suivent les leçons comiques de danse, de politesse et d'escrime. Mais, par jalousie, les professeurs ne tardent pas à se disputer. Le maître de philosophie intervient. Il se met à discourir sur la colère, et finit par placer la science qu'il enseigne bien au-dessus de ces « métiers misérables de gladiateur, de chanteur et de baladin ». Son dédain lui attire de mauvais traitements. L'émotion est vite calmée : « un philosophe sait recevoir comme il faut les coups, » et il commence sa leçon, la risible leçon de prononciation des voyelles. Au maître de philosophie

succède le maître tailleur, qui apporte à notre parvenu « le plus bel habit de cour et le mieux assorti ». Les garçons tailleurs le lui passent avec force cérémonies, et n'oublient pas de réclamer le pourboire.

Acte III. — *Récrimination de Mme Jourdain.* M. Jourdain veut aller « un peu montrer son habit par la ville ». Mme Jourdain gronde, et ce n'est pas sans motif. Elle reproche à son mari ses folles dépenses, et surtout la fréquentation de ce Dorante, qui le trompe de la belle façon. Nicole se met de la partie, et toutes deux elles accablent d'épigrammes le pauvre bourgeois, qui leur répond d'un air triomphant : « Taisez-vous, vous êtes des ignorantes. » Voici Dorante. Après les compliments d'usage, il demande sa note à M. Jourdain, — pour arriver à faire un nouvel emprunt, — et lui annonce la visite de la marquise Dorimène, qui doit venir « tantôt ici pour le ballet et le repas ». Le pauvre fou ne comprend pas qu'il est joué par le gentilhomme escroc. Il ne comprendra pas davantage le singulier tour qu'on lui prépare pour marier sa fille à celui qu'il a refusé, faute d'un titre de noblesse.

Acte IV. — *Mme Jourdain trouble la fête.* Dorimène trouve le repas « tout à fait magnifique ». Le Bourgeois se met en frais de compliments ; « jamais il ne s'était senti tant d'esprit. » Mme Jourdain entre tout à coup dans la salle du banquet. Elle éclate en reproches contre son mari, qui l'avait envoyée à la campagne « pour cette belle affaire », contre Dorante et contre cette grande dame, qui vient mettre la discorde dans un ménage. Dorimène décampe au plus vite, suivie du comte. Sur ces entrefaites, arrive Covielle, déguisé. Il vient demander la main de Lucile pour le fils du Grand-Turc. Si M. Jourdain accepte, il sera fait *mamamouchi* (paladin). Le vaniteux bourgeois donne tête baissée dans le panneau, et l'on procède immédiatement à la cérémonie turque.

Acte V. — *M. Jourdain mamamouchi.* Mme Jourdain ne peut en croire ses yeux. « Qui vous a fagoté comme cela ? » s'écrie-t-elle. Et M. Jourdain de répondre gravement : « Je suis mamamouchi. » Cependant le comte et la marquise viennent féliciter le bourgeois de sa nouvelle dignité et du mariage de sa fille. Lucile a refusé d'abord ; mais, ayant reconnu

Cléonte, elle se rend aussitôt. Mise au courant du stratagème, Mme Jourdain s'empresse de consentir, et l'on va chercher le notaire.

Appréciation. — Le *Bourgeois gentilhomme* est, malgré quelques négligences de style, une des meilleures pièces de Molière. « Les trois premiers actes offrent des scènes du plus haut comique; les deux derniers baissent visiblement. La ruse finale n'est qu'une mascarade qui rappelle les théâtres de la foire. Elle offre d'ailleurs par trop d'invraisemblance. Prenez le bourgeois le plus entiché des habitudes du grand monde; est-il vraisemblable qu'on lui fasse croire que le fils du Grand-Turc recherche sa fille et qu'il se laisse persuader de la lui donner en mariage? »

(P. Mestre.)

Principaux caractères. — **M. Jourdain** est un bourgeois enrichi qui veut vivre comme les gens de qualité. Le comique de ce personnage « naît de l'extrême disproportion du contraste frappant de ses idées, de ses sentiments, de sa tournure, avec le ton, les airs et les manières qu'il veut prendre; c'est la mascarade d'un rustre déguisé en courtisan; sa gaucherie dans tous ses exercices, son langage trivial, sa grossièreté ignoble, qui le rendent le jouet de tous ses maîtres, en font un objet très plaisant pour le public. Ce que dit M. Jourdain à son maître d'armes, quand celui-ci lui apprend à tuer un homme par *raison démonstrative*, est un coup de pinceau admirable ».

(P. Mestre.)

« Le sens droit de **Mme Jourdain**, ainsi que sa naïve brusquerie; les complaisances intéressées et basses de **Dorante**, la gaieté ingénue de **Nicole**, le bon esprit de **Lucile**, la noble franchise de **Cléonte**, la subtilité féconde et gaie de **Covielle** et la burlesque vanité des différents maîtres d'arts et de sciences, jettent à l'envi le jour le plus heureux sur le ridicule principal de M. Jourdain. »

Scènes principales. — Acte Ier, scène II. — Acte II, scènes III, IV, et V. — Acte III, scène XV.

Les Femmes savantes (1672).

Sujet. — Le sujet de cette comédie est le pédantisme féminin et le préjudice qu'il peut porter à toute une famille.

Dans les *Précieuses ridicules*, Molière avait déclaré la guerre au pédantisme des fausses précieuses. Dans les *Femmes savantes*, il s'attaque à une autre catégorie de pédantes, à celles qui négligent leur ménage pour s'occuper de littérature, de science et de philosophie.

Personnages. — Le bourgeois *Chrysale*, sa femme *Philaminte*, ses filles *Armande* et *Henriette*, sa sœur *Bélise* et son frère *Ariste*; *Clitandre*, homme de science, mais sans affectation; *Trissotin* et *Vadius*, deux pédants; *Martine*, servante, etc. — La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.

Résumé. — Acte Ier. — *Discussion des deux sœurs.* La pédante Armande conseille à sa sœur Henriette de renoncer « au vulgaire dessein » qu'elle a formé de se marier, et d'être plus « sensible aux charmantes douceurs de l'étude ». Henriette la soupçonne de jalousie. Une explication a lieu devant Clitandre, qui tranche la question en déclarant net que les femmes docteurs ne sont point de son goût. Il n'estime pas davantage le pédant Trissotin, ce « benêt dont partout on siffle les écrits ». Et comme pour obtenir la main d'Henriette il demande à Bélise son suffrage, celle-ci prend pour elle-même le discours de Clitandre.

Acte II. — *Martine est chassée.* Ariste est chargé de négocier auprès de son frère le mariage de Clitandre avec Henriette. Le prétendant est pauvre de biens, mais « il est riche en vertus, cela vaut des trésors ». Chrysale l'accepte pour gendre. « C'est une affaire faite, et il va à sa femme en parler sans délai. » Voici Martine; elle se plaint d'être chassée. Philaminte lui donne son congé, malgré Chrysale, non pour avoir cassé des porcelaines ou dérobé des plats d'argent, « cela ne serait rien, » mais pour avoir offensé la grammaire. Malgré Chrysale encore, l'impérieuse Philaminte veut marier sa fille Henriette à un soi-disant poète dont elle est entichée, au pédant Trissotin. Ariste conseille à son frère de résister et de s'affranchir du despotisme qui pèse sur lui.

Acte III. — *Sonnet à la princesse Uranie.* Les pédantes Philaminte, Armande et Bélise, s'extasient sur les moindres détails d'un sonnet que Trissotin vient leur débiter. Henriette seule demeure indifférente. Les savantes n'ont encore rien écrit, mais elles se proposent d'approfondir les sciences et de former, comme les hommes, de doctes académies. Voici le pédant Vadius. Trissotin le présente à ces dames en leur annonçant qu'il sait du grec et qu'il fait merveille en vers et en prose. Nos deux beaux esprits échangent tout d'abord force compliments et finissent par des injures.

Acte IV. — *Obstination de Philaminte.* Henriette refuse d'accepter le pédant Trissotin; Philaminte, outrée de dépit, jure de contraindre sa fille à l'obéissance. On accuse Trissotin de convoiter la fortune de Chrysale; Philaminte crie à la calomnie et envoie chercher le notaire.

Acte V. — *Intervention d'Ariste.* Chrysale, plus courageux, annonce qu'il ne cédera pas; il est le chef de la famille, c'est à lui qu'Henriette doit obéir. Philaminte entre avec le notaire; elle va triompher, lorsqu'arrive fort à propos le frère de Chrysale. Il répand la fausse nouvelle que Chrysale est ruiné par la perte d'un procès et deux banqueroutes. Le cupide Trissotin se retire aussitôt; il est découvert. Chrysale chante victoire, et les vœux de Clitandre sont exaucés.

Appréciation. — L'intrigue de cette comédie manque d'intérêt, et le dénouement de naturel; la querelle de Trissotin et de Vadius, dans l'appartement d'une femme, est contraire aux convenances. De plus cette scène, entièrement épisodique, ne tient pas à la pièce. Mais la verve du dialogue, la vérité des caractères, la raison qui parle par la bouche de Clitandre, de Chrysale, d'Henriette et de Martine, font de cette pièce une œuvre de haut comique.

Principaux caractères. — **Chrysale** est un homme de bon sens et d'excellent caractère. Il a toujours raison; malheureusement il n'a jamais de volonté. « C'est l'homme faible et vulgaire qui se croit fort quand il n'y a personne à combattre, et qui croit avoir une volonté quand il fait celle d'autrui. »

(La Harpe.)

Philaminte est une femme acariâtre, orgueilleuse, sans aucune nuance de sensibilité; elle personnifie tous les abus du bel esprit; elle néglige ses devoirs de famille et gouverne sa maison de la manière la plus despotique.

Armande est à la fois dédaigneuse et jalouse. La science la rend orgueilleuse, et l'orgueil hypocrite. Sous son platonisme, elle cache un véritable dépit de n'être pas aimée.

Bélise a l'esprit gâté par les romans de M^lle de Scudéry; elle se croit admirée et recherchée de tout le monde, et personne ne peut la tirer de son erreur.

Henriette est un modèle de modestie, d'honnêteté, de droiture; elle ne manque pas d'esprit, mais elle n'aime point à en faire étalage comme sa mère et sa sœur.

Clitandre est un homme intelligent et de bonne compagnie, qui méprise les pédants et sait s'en moquer. « En lui, Molière a entrepris de produire le type idéal, quoique humain, de l'homme accompli, » un homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite. (Acte II, sc. II.)

Trissotin et **Vadius** sont des types de poètes ridicules qui personnifient les écrivains médiocres de tous les temps et de tous les pays.

Martine, cette servante fidèle, dévouée, se distingue par son courage, son bon sens, sa franchise toute gauloise.

Scènes principales. — Philaminte congédie Martine (acte II, scène VI). Le Sonnet (acte III, scène II). Dispute de Trissotin et de Vadius (acte III, scène V).

Remarques générales. — La verve comique de Molière était inépuisable. Pendant les quinze années qui précédèrent sa mort, elle ne manqua jamais de suffire « aux exigences les plus diverses, aux ordres du roi comme aux plaisirs du public, aux intérêts de sa troupe comme à ceux de sa gloire. »

Molière a peint, outre les ridicules passagers de son siècle, les ridicules et les vices inhérents à la nature humaine. Tandis qu'il met en scène toutes les classes, toutes les conditions de la société: la cour, la ville, la province, bourgeois, marquis, paysans, marchands, médecins, notaires, servantes, valets et maîtres, il représente au vif tous les caractères, tous les ridi-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cules, tous les vices : pédants, fâcheux, misanthropes, fanfarons, fripons, dupeurs et dupés, bel esprit, faux savoir, avarice, prodigalité, coquetterie, naïveté rustique, égoïsme, entêtement, malveillance, vanité, sottise, jalousie, libertinage, irréligion, hypocrisie; en un mot, son temps, et avec lui l'humanité tout entière.

Finalement il n'a rien corrigé, sauf peut-être quelques travers, qui d'ailleurs reparaissaient bientôt sous une autre forme. On chercherait vainement dans tout son théâtre une leçon sérieuse de morale; car ce n'en est pas une de faire rire du mal sans le faire détester, et sans indiquer le moyen de le corriger [1].

J. de Segrais (1625-1701), né à Caen, auteur de *poésies pastorales* et d'*églogues* qui ne manquent pas de naturel, de délicatesse et de naïveté, et d'une traduction de l'*Énéide*, dont il reconnaissait lui-même la faiblesse.

Thomas Corneille (1625-1709), né à Rouen, frère du grand Corneille et, comme ce dernier, poète dramatique, mais bien inférieur en génie. Ses meilleures pièces sont : *Ariane*, *Stilicon* et le *Comte d'Essex*.

M^me^ Deshoulières (1634-1691), née à Paris, se distingua surtout dans l'*idylle* et dans l'*églogue*. Mais le ton de ses poésies est généralement fade et monotone. Tout le monde connaît sa délicate supplique à Louis XIV : *Dans ces prés fleuris*, etc.

Philippe Quinault (1635-1688), né à Paris, auteur de tragédies, dont quelques-unes furent très applaudies : *Tibérinus*, *Astrate*. Il composa aussi des opéras très estimés : *Roland*, *Armide*, *Thésée*, *Alceste*, *Athys*, *Proserpine*, etc. — Ses œuvres présentent souvent des beautés du premier ordre, mais la morale n'y est pas toujours respectée.

BOILEAU (1636-1711).

Nicolas Boileau, surnommé Despréaux, d'une propriété que sa famille possédait aux environs de Crosne, était fils d'un

[1] Le théâtre, a dit de Bonald, corrige les *manières* et corrompt les *mœurs*.

greffier au parlement de Paris. Ses classes terminées, il fut condamné à l'étude du droit et destiné au barreau; mais, à la mort de son père, il résolut de suivre son inclination pour la poésie, car « son astre en naissant l'avait formé poète ». Préparé de longue main par la lecture d'Horace, de Juvénal et de Régnier, le jeune poète se donna pour mission de combattre le faux goût et les écrivains médiocres de son siècle. A vingt-quatre ans (1660), il publia ses premières satires. Elles furent déchirées avec fureur par « cette nation farouche de mauvais poètes » qu'elles attaquaient; mais la justesse de vue du critique triompha de toutes les colères et de tous les préjugés.

Sa vie privée fut, comme ses ouvrages, un véritable modèle : sa piété sincère, sa foi vive, sa conduite chrétienne, en firent un des hommes les plus estimables du XVII^e^ siècle. En mourant, il se félicitait à bon droit de n'avoir jamais offensé les mœurs dans ses écrits.

Œuvres. — On a de Boileau : douze *Satires*, douze *Épîtres*, l'*Art poétique* (1673), le *Lutrin* (1674), un certain nombre de poésies fugitives, des *discours* et des *lettres* en prose.

Satires (1660 ...).

Leur objet. — Boileau, dans quatre de ses *Satires*, attaque les mauvais écrivains pour les déconsidérer en faisant ressortir leurs défauts; dans les autres, il censure les travers et les mœurs de ses contemporains. Voici leurs titres et le résumé des trois principales :

I^e^ Adieux d'un poète à la ville de Paris. — II^e^ Accord de la Rime et de la Raison. — III^e^ Description du Repas ridicule. — IV^e^ Les Folies humaines. — V^e^ La Noblesse. — VI^e^ Les Embarras de Paris. — VII^e^ Le Genre satirique. — VIII^e^ L'Homme. — IX^e^ A mon Esprit (1667). *— X^e^ Les Femmes. — XI^e^ L'Honneur. — XII^e^ L'Équivoque.*

Résumés. — SATIRE III. — *Le Repas ridicule :* 1° par la salle, où le soleil « formait un poêle ardent au milieu de l'été »; 2° par les convives : « deux nobles campagnards »; 3° par le manque de place : aussi serré « qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin »; 4° par les mets : les lapins « sentaient en-

core le chou dont ils furent nourris »; 5° par les disputes qui le terminèrent.

Satire VI. — *Les Embarras de Paris.* Paris n'est pas habitable : 1° la nuit, les chats, les souris et les rats s'entendent pour tapager; 2° le matin, ce sont les ouvriers, les charretiers, les marchands; 3° si l'on sort, on rencontre mille obstacles : enterrements, pavés, troupeaux, etc.; 4° le soir, les voleurs s'emparent de la ville; 5° au moment du coucher, on crie au feu.

Satire IX. — *A mon esprit.* Sous prétexte de faire la leçon à son esprit, Boileau tourne adroitement en ridicule les auteurs qui se plaignaient de ses critiques : Chapelain, Cotin, Cassagne, Quinault, Scudéry, Pradon, Peltier, Brébeuf, etc. Il reproche à son esprit ses libres caprices, sa fureur de parler et d'écrire... L'esprit répond que la critique est permise à tout lecteur, et que, s'il attaque les écrits, il respecte les personnes. — Cette satire est le chef-d'œuvre du genre.

Épîtres (1669 ...).

Leur but. — Après avoir démoli toutes les fausses célébrités au profit des hommes de génie, Boileau adoucit l'aigreur de ses attaques et essaye de montrer, dans ses *Épîtres*, comment il faut écrire. Nous donnons seulement leurs titres et les sommaires des quatre principales :

I° Avantages de la paix. — II° La Manie des procès. — III° La fausse honte. — IV° Le Passage du Rhin (1672). *— V° La Connaissance de soi-même. — VI° Les Plaisirs des champs. — VII° L'Utilité des ennemis* (1667). *— VIII° Les Délassements pendant la paix. — IX° Rien n'est beau que le vrai. — X° A mes vers. — XI° A mon jardinier. — XII° L'Amour de Dieu.*

Sommaires. — Épitre I^re^. — Cette épître, sur les *Avantages de la paix*, fut composée à la demande de Colbert, et adressée à Louis XIV, après le traité d'Aix-la-Chapelle (1668). Le poète laisse à d'autres le soin de raconter les exploits guerriers; il aime mieux chanter les douceurs de la paix. Il ne veut pas sans doute un roi fainéant, mais un roi qui mette sa gloire à faire le bonheur de ses sujets. Il termine par l'éloge de Louis XIV.

Épitre VI. — Cette épître, sur les *Plaisirs des champs*, est adressée à M. de Lamoignon. — Description du village d'Auteuil et des plaisirs de la campagne : promenades, lectures, pêche, repas assaisonnés par l'appétit; ennuis de la ville : on est encombré de solliciteurs, accablé de nouvelles, de compliments, etc.

Épitre VII. — Cette épître, sur l'*Utilité des ennemis*, est adressée à Racine; elle témoigne à la fois du bon goût et du bon cœur de Boileau. Racine alors était en butte aux attaques d'une cabale de cour. Boileau, pour rassurer et consoler son ami, lui rappelle : 1° que tous les poètes de génie sont exposés de leur vivant aux critiques de l'envie; 2° que les ennemis stimulent le génie et l'obligent à faire mieux; 3° qu'il ait seulement confiance dans le jugement de la postérité. — Cette épître est regardée comme le modèle du genre.

Appréciation générale. — Les *Satires* et les *Épitres* « sont, dit Voltaire, des chefs-d'œuvre de poésie autant que de raison ». Les *Épîtres*, postérieures pour la plupart aux *Satires*, sont le fruit d'un talent plus mûr : elles sont plus variées; la versification y est plus douce, plus flexible, plus gracieuse; des pensées plus fortes, plus étroitement enchaînées, y sont exprimées avec plus de couleur et d'énergie. Dans l'*Épître*, Boileau est vraiment l'émule d'Horace.

Art poétique (1673).

Sujet. — L'*Art poétique* est un poème didactique, en quatre chants, qui trace les règles de l'art d'écrire et des divers genres de poésie.

Boileau s'est inspiré des *Poétiques* d'Aristote et d'Horace, et surtout de l'*Épître* d'Horace aux Pisons.

Résumé. — Chant I^er^. — Le premier chant peut se diviser en trois parties :

1° *Préceptes généraux de l'art d'écrire.* Avant tout, le poète doit avoir une vraie vocation; si son astre en naissant ne l'a fait poète,

Dans son génie étroit il est toujours captif;

il doit, de plus, examiner la portée de son talent, écouter la raison, éviter la prolixité :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire ;

« varier ses discours : »

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !

se garder de tomber dans le trivial, le burlesque et l'emphase ; observer les règles de la prosodie :

Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

2° *Histoire de la poésie française.* Les œuvres poétiques du moyen âge sont mal jugées, le mérite de Villon et celui de Marot ne le sont pas mieux ; l'école de Ronsard est trop dénigrée ; justice est rendue à Desportes et à Bertaut, Malherbe est loué sans réserve : « Enfin Malherbe vint... »

3° *Retour aux préceptes généraux.* Nécessité de la clarté, du travail patient, de l'ordre, de l'harmonie, de la correction et de la critique :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

Chant II. — Le second chant donne la définition et les règles des genres secondaires : l'*idylle*, l'*élégie*, l'*ode*, le *sonnet*, etc.

L'*idylle*, qui

Chante Flore, les champs, Pomone, les vergers,

doit être simple, sans trivialité ni platitude ; la plaintive *élégie* demande, pour être bien traitée, une émotion profonde et vraie ; l'*ode*, qui « élève jusqu'au ciel son vol audacieux », est un poème plein de fougue et de feu ; le *sonnet*, poème de quatorze vers, aime le nombre et la cadence ; l'*épigramme* est plus libre, les pointes y sont admises ; le *rondeau*, né gaulois, veut de la naïveté ; l'antique *ballade* n'est qu'un jeu de rimes ; le *madrigal*, compliment en vers, est « plus simple et plus noble en son tour » ; la *satire*, hardie, enjouée, mordante, censure les vices et venge la vertu ; le *vaudeville* est un chant joyeux, mais il ne doit offenser ni la pudeur ni la religion.

Chant III. — Le troisième chant, le plus étendu et le plus important de tous, est consacré à la *tragédie*, à l'*épopée* et à la *comédie*. — L'épopée, qui est le genre le plus ancien, devrait passer avant la tragédie.

1° *Tragédie.* — L'*imitation* est le principe de la tragédie, et l'*émotion* de la terreur ou de la pitié,

Qui va chercher le cœur, l'échauffe et le remue,

en est l'âme.

L'*exposition* doit être simple, claire et brève ; la règle des *trois unités* :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli,

rigoureusement observée ; la *vraisemblance*, toujours respectée ; l'*intérêt*, progressif jusqu'au *dénouement*.

Ce que fut la tragédie chez les Grecs (Euripide est oublié), et en France, au moyen âge (jugement faux), durant la Renaissance (imitation des sujets antiques). Alors

On voit renaître Hector, Andromaque, Ilion,

et au XVII^e siècle (respect de la vérité historique, point de fadeur ni de héros de roman.)

Il faut conserver à chaque personnage « son caractère propre » :

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

2° *Épopée.* — Le *merveilleux* est une des conditions du poème épique. « Ce vaste récit d'une longue action »

Se soutient par la fable, et vit de fiction.

Mais, par une singulière inconséquence, Boileau n'admet d'autre source du merveilleux « que la mythologie, qu'il célèbre sans la bien comprendre ». (G. Merlet.)

Le *héros* doit être intéressant :

On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire ;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le *récit*, vif et rapide; les *descriptions*, riches et larges; le *début*, simple et naturel :

N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?...

Homère, qui jamais « ne lasse », reste le modèle des poètes épiques.

3° *Comédie*. Histoire de la comédie grecque. — L'*observation de la nature* est le premier devoir du poète « qui prétend aux honneurs du comique » :

Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.

Il importe de bien connaître les caractères différents des trois âges de la vie : de la jeunesse, de l'âge mûr et de la vieillesse (l'enfance est oubliée) :

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

Il faut éviter la bassesse. Condamnation des *farces* de Molière (critique un peu sévère).

Chant IV. — Le quatrième chant renferme les conseils les plus sages sur le caractère et les mœurs de l'écrivain. Il s'ouvre par une satire à l'adresse des méchants poètes. Dans les autres métiers, on peut être plus ou moins habile ;

Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degré du médiocre au pire.

Le poète doit se défier des flatteurs, faire choix d'un censeur éclairé, être honnête, car

En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ;

éviter la jalousie :

C'est un vice qui suit la médiocrité.

Action bienfaisante de la poésie sur les mœurs. Éloge de Louis XIV, dont

... la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence.

Appréciation. — L'*Art poétique* est un chef-d'œuvre de raison, de goût et de poésie : il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles. « Que ceux qui veulent écrire, dit la Harpe, méditent l'*Art poétique*. Ils y trouveront, marqués d'une main également sûre, les principes de toutes les beautés qu'il faut chercher, et celui de tous les défauts dont il faut se garantir. »

On reproche à Boileau de n'avoir pas parlé du travail de l'*invention*, de s'être trop étendu sur le *sonnet*, d'avoir oublié la *fable*, confondu l'origine de la tragédie avec celle de la comédie [1], méconnu le succès des mystères du moyen âge et proscrit le *merveilleux chrétien*, sous le faux prétexte que l'Evangile n'offre autre chose

Que pénitence à faire et tourments mérités.

« Il déclare très haut que les « terribles mystères » de notre foi d'*ornements égayés ne sont point susceptibles*, n'en déplaise au Tasse, dont le succès ne le désarme pas. — Avouons que ces arrêts sont sujets à revision. Sans rappeler le *Génie du christianisme*, où Chateaubriand venge victorieusement une poétique méconnue, il suffit de nommer Dante, Milton et Klopstock, pour démentir une thèse ingrate et rétrograde. Mais, au lieu de traiter avec irrévérence une opinion que partageaient tous les honnêtes gens du XVII^e siècle, mieux vaut en voir la cause dans le goût d'un bon esprit qui venait de lire, non le *Paradis perdu*, dont il ignora les beautés, mais le *Clovis* et le *Pucelle*. Ajoutons qu'à la prévention littéraire s'associèrent les scrupules du croyant, aux yeux duquel est coupable l'indiscrète confusion de la fable et de la vérité. »

(G. Merlet.)

---

[1] C'est Susarion (VI^e s. av. J.-C.) et non Thespis, qui le premier aurait promené dans les bourgs de l'Attique des acteurs barbouillés de lie.

Le Lutrin (1674).

Sujet. — Le *Lutrin* est un poème héroï-comique, en six chants, composé sur une dispute survenue entre le *chantre* et le *trésorier* de la Sainte-Chapelle de Paris, à l'occasion d'un pupître que celui-ci avait fait rétablir dans le chœur et que le premier enleva de sa propre autorité.

A part la donnée fournie par le démêlé, tout est fiction dans ce poème. Tous les personnages y sont inventés et même dépeints sous des traits directement opposés aux traits de ceux qui desservaient cette église, « dont la plupart, et principalement les chanoines, étaient tous gens, non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit[1]. » Il est dédié au président de Lamoignon, qui avait défié Boileau de rien tirer d'une matière si stérile.

Résumé. — Chant Ier. — La discorde a résolu de troubler la paix profonde qui règne dans la Sainte-Chapelle; elle va trouver le prélat trésorier, lui reproche de dormir tandis que le chantre usurpe toutes les fonctions. Le prélat fait rassembler ses partisans et prend leurs avis. Sidrac conseille de tirer de la sacristie un vieux lutrin et de le remettre à son ancienne place, où il cachera l'orgueilleux chantre aux regards de la foule. Pour exécuter ce hardi projet, le sort désigne trois hommes : le sous-marguillier Brontin, le perruquier l'Amour et le sacristain Boirude.

Chant II. — Nos trois champions, après s'être donné du cœur par d'amples libations, partent sur le soir, « sans tumulte et sans bruit. » La Discorde s'applaudit de son ouvrage et, de joie, pousse un cri qui réveille la Mollesse; celle-ci invoque le secours de la Nuit pour conserver le repos à la Sainte-Chapelle.

Chant III. — La Nuit vole aussitôt à Montlhéry, y prend un vieux hibou et va le cacher dans le pupitre. Au moment où les trois guerriers, « pleins de vin et d'audace, » veulent s'emparer

1 *Boileau*, Avis au lecteur.

de la fatale machine, « l'oiseau sort en courroux » et les disperse. La Discorde les arrête, les harangue, les raffermit et les renvoie « où l'honneur les appelle ». Ils rallument leur bougie éteinte, rentrent, et le pupitre est heureusement placé sur son pivot.

Chant IV. — Cependant le chantre rival, effrayé par un songe, se réveille tout en sueur, se lève, court à la Sainte-Chapelle et voit le pupitre devant sa stalle. Les chanoines sont réunis et consultés : l'un veut qu'on plaide et qu'on écrive; l'autre aime mieux qu'on abatte d'abord le pupitre. Ce dernier avis l'emporte, et, « sur l'ennemi commun, ils fondent en tumulte ».

Chant V. — Instruit de ces voies de fait, le prélat, suivi de ses partisans, va consulter la Sibylle (la Chicane). Le chantre et les chanoines en font de même. Les deux troupes se rencontrent près de la boutique du libraire Barbin. D'abord on se menace des yeux, puis le combat s'engage à coups d'in-folio. La victoire reste au prélat.

Chant VI. — La Piété va se plaindre à Thémis (la Justice) que tout le monde l'abandonne. Thémis l'adresse à Ariste (Lamoignon). Celui-ci oblige le chantre à rétablir lui-même le pupitre. Mais le prélat, satisfait, ordonne de l'enlever à l'instant.

Appréciation. — Il n'existe rien dans notre langue de plus parfait, quant à la versification, que les cinq premiers chants de ce poème : récits, discours, portraits, tableaux, descriptions des moindres objets, choix des termes, emploi des images, sel de la bonne plaisanterie, tout y est vraiment admirable. Le ton sérieux du dernier chant, qui contraste avec l'enjouement des autres, et la disproportion entre le sujet du poème et la richesse de l'art sont les seuls défauts de ce chef-d'œuvre.

Remarques générales. — « On a cru que Boileau avait tracé les limites définitives de l'art : on l'a trop appelé le *législateur du Parnasse*. Il fut plutôt le précepteur de son siècle, et, dans son siècle même, il instruisit moins les écrivains que le public. Sans doute ses conversations durent être précieuses pour ses illustres amis, à qui il apprenait d'être mécontents d'eux

mêmes et à *rimer difficilement;* mais ses écrits ont surtout pour but de former des lecteurs, et ils sont parfaitement appropriés à cette tâche. Sa critique est nette, simple, accessible à tous, plutôt négative qu'inspiratrice; elle réduit les principes de l'art à ceux du sens commun. Elle est piquante, railleuse, médisante, toute relevée de noms propres; enfin elle coule ses préceptes dans des vers impérissables, aussi brillants d'images que de raison : elle en fait des proverbes, et les impose bon gré mal gré à la mémoire. » (J. Demogeot.)

Edme Boursault (1638-1701), né en Bourgogne, auteur des comédies : *le Mercure galant, Ésope à la cour, Ésope à la ville,* qui lui ont fait un nom.

RACINE (1639-1699).

Jean Racine, né à la Ferté-Milon, où son père exerçait la charge de contrôleur du grenier à sel, est le plus parfait de nos poètes tragiques. Resté orphelin à l'âge de quatre ans, il fut recueilli par ses grands-parents et envoyé d'abord au collège de Beauvais, puis à l'école des solitaires de Port-Royal, dirigée par Lancelot et le Maître, où il se prit d'un goût tout particulier pour les poètes grecs. De là il passa au collège d'Harcourt, où il termina ses études. Il se fit connaître, à vingt ans, par deux odes : la *Nymphe de la Seine* (1660) et la *Renommée aux Muses,* qui lui valurent la protection de la cour et les encouragements de Boileau. Dans ses essais dramatiques : *la Thébaïde ou les frères ennemis* et *Alexandre*, le jeune poète cherchait à imiter la manière de Corneille. *Andromaque* (1667) révéla son véritable talent. Par ce premier chef-d'œuvre, il inaugurait sur la scène française « une forme de tragédie nouvelle, pleine de sensibilité et de naturel, d'expression et de vérité ». Racine avait trouvé sa voie, et, plus heureux que son devancier, il ne connut pas de déclin. Cependant les intrigues des envieux, qui firent tomber sa *Phèdre,* et surtout le souvenir de sa pieuse adolescence, l'éloignèrent du théâtre à l'âge de trente-huit ans. Il ne vécut plus alors que pour sa famille et ses rares amis.

Après douze ans de silence, il consentit, sur les instances de Mme de Maintenon, à composer deux tragédies bibliques : *Esther* et *Athalie*, qui nous ont amplement dédommagés des pièces profanes dont nous a privés sa retraite prématurée.

Œuvres. — Les principales œuvres de Racine sont : les tragédies d'*Andromaque* (1667), de *Britannicus* (1669), de *Bérénice* (1670), de *Bajazet* (1672), de *Mithridate* (1673), d'*Iphigénie* (1674), de *Phèdre* (1677), d'*Esther* (1689), d'*Athalie* (1690), la comédie des *Plaideurs* (1668), des *odes,* des *cantiques* pour Saint-Cyr, des *Discours académiques,* un *Mémoire* au roi sur la misère du peuple (1697), des *Lettres familières,* regardées comme des modèles du genre, l'*Histoire de Port-Royal,* l'*Histoire du règne de Louis XIV* (cet ouvrage a péri dans un incendie, en 1726).

Andromaque (1667).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est le triomphe de l'amour maternel et de la foi conjugale. Il est tiré du troisième livre de l'*Énéide* de Virgile et de l'*Andromaque* d'Euripide.

Pyrrhus, héros grec, a formé le dessein d'épouser Andromaque, sa captive, en lui sacrifiant Hermione, sa fiancée. — Cette pièce est dédiée à la duchesse d'Orléans.

Personnages. — *Andromaque,* veuve d'Hector, captive de Pyrrhus ; *Pyrrhus,* fils d'Achille, roi d'Épire ; *Oreste,* fils d'Agamemnon ; *Hermione,* fille d'Hélène et de Ménélas, fiancée à Pyrrhus ; *Pylade,* ami d'Oreste ; *Céphise,* confidente d'Andromaque, etc. — La scène est à Buthrote (Épire), dans une salle du palais de Pyrrhus.

Résumé. — Acte Ier. — *Ambassade d'Oreste.* Oreste est envoyé par les Grecs à la cour de Pyrrhus pour réclamer le fils d'Hector. Il y rencontre son ami Pylade, qui l'instruit des hésitations du roi entre Hermione et Andromaque. L'ambassadeur présente la demande des Grecs; Pyrrhus la repousse et promet à Andromaque de défendre la vie de son fils Astyanax, si elle veut accepter ses offres et lui permettre d'espérer. Andromaque est inflexible. La colère de Pyrrhus éclate aussitôt :

Le fils (*dit-il*) me répondra des mépris de la mère.

Acte II. — *Jalousie d'Hermione.* Hermione a reçu de son père l'ordre de revenir avec les Grecs, si Pyrrhus refuse de

livrer Astyanax. Elle ne peut partir : elle est jalouse d'Andromaque. Toutefois elle se laisse ébranler un instant par la constance d'Oreste, son ancien prétendant. Mais Pyrrhus change tout à coup de résolution; il va livrer aux Grecs le fils d'Hector, et épouser Hermione.

Acte III. — *Terrible perplexité d'Andromaque.* Oreste est au désespoir, Hermione à la joie. Andromaque, en pleurs, supplie cette dernière de sauver son fils. Congédiée avec mépris, elle court se jeter aux pieds de Pyrrhus, qui consent à lui rendre Astyanax, si elle veut aller au temple recevoir la couronne. Ce n'est plus une offre à dédaigner : « il faut périr ou régner. » Andromaque, éperdue, va consulter les mânes d'Hector sur son tombeau.

Acte IV. — *Résignation d'Andromaque.* Pour sauver son fils, Andromaque se résigne à épouser le meurtrier de sa famille; mais aussitôt après elle se donnera la mort. Hermione, furieuse, demande à Oreste de la venger en immolant Pyrrhus. Après bien des hésitations, Oreste promet d'obéir.

Acte V. — *Mort de Pyrrhus et d'Hermione.* Oreste se rend au temple avec les Grecs, consomme le meurtre et vient tout raconter à Hermione. Celle-ci le reçoit avec froideur, le traite de barbare, de monstre, et, folle de désespoir, le quitte pour aller se poignarder sur le cadavre du roi. Oreste, poursuivi par les furies, voit partout du sang, sa raison s'égare; il s'évanouit, « et la toile tombe sur ces tragiques horreurs. »

Appréciation. — Racine avait compris que la politique et l'héroïsme n'étaient pas toute la tragédie. Il chercha de nouveaux sujets d'émotion et les trouva dans la peinture des faiblesses du cœur. Andromaque fut le premier essai de cette tragédie nouvelle, dont le succès prodigieux excita la critique jalouse des cornéliens. Le jeune poète y répondit par des chefs-d'œuvre toujours plus parfaits, ce qui a fait dire à Boileau :

> Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
> (Épître VII.)

Il y a deux actions dans Andromaque : l'amour de Pyrrhus pour Andromaque et celui d'Oreste pour Hermione; ces deux

actions, également tragiques, sont conduites avec tant d'art, elles concourent si directement à lier et à délier le nœud principal, qui est le mariage de Pyrrhus et d'Andromaque, qu'elles ne nuisent ni à la clarté ni à l'unité d'intérêt.

Principaux caractères. — Andromaque est un type de tendresse maternelle et de foi conjugale. « Tout ce qu'il y a de dévouement dans l'épouse, de tendresse dans la mère, Racine en a doué Andromaque... Elle est sublime sans être au-dessus de l'humanité, héroïne sans cesser d'être femme. » (Nisard.)

« Les sentiments les plus touchants de l'Andromaque de Racine, dit Chateaubriand, émanent pour la plupart d'un poète chrétien. L'Andromaque de l'*Iliade* est plus épouse que mère; celle d'Euripide a un caractère à la fois rampant et ambitieux qui détruit le caractère maternel; celle de Virgile est tendre et triste, mais c'est moins encore la mère que l'épouse. L'Andromaque de Racine est plus sensible, plus intéressante que l'Andromaque antique. » — « Elle ressemble, ajoute Fontanes, à ces veuves des premiers siècles, où l'idée d'un second mariage eût semblé presque coupable; à ces Paule, à ces Marcelle, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde et toujours vêtues de deuil, ne regardaient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avaient promis leur foi, et le ciel où leurs premiers nœuds devaient les réunir éternellement. » Un seul trait la dépare, la pensée du suicide.

Pyrrhus est un prince fier et violent, mais généreux et sincère; pour toucher Andromaque, il promet tout, rien ne lui coûte; il sauvera le fils, lui servira de père, l'instruira lui-même à venger les Troyens, ira punir les Grecs, relever les murs d'Ilion, etc., et l'on sent qu'il est capable de faire ce qu'il promet. Un moment après, offensé d'un refus, il se laisse aller à toute sa colère et ne met point de bornes à ses menaces. Ces alternatives et ces contrastes sont naturels à la passion.

Hermione est jalouse et emportée. Ses fureurs sont du moins légitimes : « elle a reçu la foi de Pyrrhus, elle réclame ses droits. » — « Hermione, dit la Harpe, est une des plus étonnantes créations de Racine... Où avait-on vu avant lui ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et ce reflux si continuels, si orageux de toutes les passions qui

peuvent bouleverser une âme altière et blessée, ces mouvements opposés et rapides qui se croisent comme des éclairs? »

Oreste remplit parfaitement l'idée que nous en donnent les traditions mythologiques. Il semble poursuivi par une fatalité invincible : il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé et qui sont comme attachés à son nom... On plaint ce malheureux plus qu'on ne le condamne. L'amitié qui l'unit à Pylade répand sur lui une sorte d'intérêt qui nous porte encore à excuser son crime. On sent confusément qu'un homme à qui il reste un ami peut bien être coupable, mais n'est pas irrévocablement méchant. (La Harpe, *passim.*)

Scènes principales. — Acte I^er^, scène iv. — Acte III, scènes iv, v, vi et viii. — Acte IV, scène iv. — Acte V, scènes iii et v.

Britannicus (1669).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est la disgrâce d'Agrippine et la mort de Britannicus, empoisonné par Néron, l'an 55 de Jésus-Christ. Il est tiré des XII^e^ et XIII^e^ livres des *Annales* de Tacite.

Cette pièce est moins un tableau d'histoire qu'une admirable étude psychologique, et c'est par là qu'elle a mérité d'être appelée la *pièce des connaisseurs*.

Néron, dominé par sa mère, depuis le jour où, par l'intrigue et le crime, elle l'a fait asseoir sur le trône, veut enfin secouer le joug. Pour intimider un ingrat et relever son crédit, l'ambitieuse Agrippine projette de marier Britannicus, l'héritier légitime, à Junie, descendante d'Auguste. Mais tous ses plans sont déjoués : Junie, enlevée durant la nuit, est retenue prisonnière dans le palais, et la mort de Britannicus est résolue.

La lutte entre le bien et le mal se livrant dans le cœur de Néron, la pièce devrait être intitulée *Néron* au lieu de *Britannicus*. Mais Racine a sans doute préféré donner à son œuvre le nom de la victime plutôt que celui du bourreau.

Personnages. — *Néron*, fils d'Agrippine et de Domitius Ænobarbus; *Britannicus*, fils de l'empereur Claude et de Messaline; *Agrippine*, veuve de Domitius et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claude ; *Junie*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, fiancée

à Britannicus ; *Burrhus*, gouverneur de Néron ; *Narcisse*, gouverneur de Britannicus, etc. — La scène est à Rome, dans le palais de l'empereur.

Résumé. — Acte I^er^. — *Complot d'Agrippine.* Agrippine vient demander à Néron des explications sur l'enlèvement de Junie. En entrant, elle rencontre Burrhus et lui reproche de détruire son influence sur l'esprit de son fils. Burrhus se justifie avec respect et se retire. Survient Britannicus, étonné de la disparition de Junie; Agrippine lui promet son appui. Narcisse détermine Britannicus à faire cause commune avec elle.

Acte II. — *Attachement soudain de Néron pour Junie.* Prévenu par le traître Narcisse, Néron ordonne l'exil de Pallas, conseiller d'Agrippine, et forme tout à coup le dessein d'épouser Junie. Mais il n'ose répudier Octavie, et il craint encore les reproches d'Agrippine, de Burrhus et de Sénèque. Narcisse combat ses craintes. Junie comparaît devant Néron, qui lui fait une brusque déclaration et lui offre la place d'Octavie. Elle refuse. Néron, menaçant, la condamne à congédier elle-même Britannicus, et, durant l'entretien qu'il leur ménage, il se cache derrière une tapisserie, afin de tout entendre et de s'assurer s'il est obéi. Narcisse confirme dans ses soupçons Britannicus, qui se croit trahi.

Acte III. — *Arrestation de Britannicus.* Burrhus s'efforce en vain de détourner l'empereur de ses projets coupables. Survient Agrippine, furieuse de l'exil de Pallas. Burrhus cherche inutilement à l'apaiser. Britannicus a trouvé des partisans; la moitié du sénat s'intéresse à sa querelle; mais Néron, qui le surprend s'entretenant avec Junie, le fait arrêter, en même temps que, par ses ordres, Agrippine est retenue aussi dans le palais.

Acte IV. — *Feinte réconciliation.* Agrippine vient trouver son fils et, dans un discours éloquent, lui rappelle tout ce qu'elle a fait pour lui. Néron semble touché; il consent à embrasser son frère, « mais ce sera pour l'étouffer. » Burrhus, plus heureux qu'Agrippine, aurait triomphé du monstre nais-

sant si le perfide Narcisse, avec un art infernal, n'était venu tout détruire. La mort de Britannicus est résolue.

Acte V. — *Empoisonnement de Britannicus.* Celui-ci, toujours confiant malgré les craintes fondées de Junie, se rend à un festin auquel Néron l'invite. Il y est empoisonné. Pendant qu'Agrippine accable le tyran de ses malédictions, Junie s'échappe du palais et se réfugie parmi les vestales. Narcisse, qui voulait l'arrêter, est massacré par le peuple; et Néron, furieux, désespéré, agité par le remords, menace d'attenter à ses jours.

Appréciation. — Ce chef-d'œuvre fut d'abord accueilli froidement. Boileau, presque seul, avec son bon sens et son tact ordinaire, dit en plein théâtre à son ami : « Voilà ce que vous avez fait de mieux. » Les connaisseurs ne tardèrent pas à ramener le public, et, comme l'a dit Voltaire, on admira dans la peinture de la cour de Néron toute l'énergie de Tacite exprimée en des vers dignes de Virgile.

« Racine mit Néron sur la scène, non pas à l'époque où ses passions et ses cruautés ne connaissaient plus aucun frein, mais dans cette période d'innocence relative qui comprend les cinq premières années du règne de ce prince. C'est pourtant à cette période que se rapporte la mort de Britannicus. Prenant ce premier meurtre pour objet du problème moral qu'il veut résoudre, allant au-devant de objections qu'on devait faire à son principal personnage, jugé trop bon par les uns et trop méchant par les autres, Racine montre comment on devient tyran, comment s'accomplit par une première faiblesse la transformation qui fait apparaître un monstre dans l'adolescent, contenu jusque-là par l'influence de sa mère et de ses précepteurs. Le poète se rencontre avec les moralistes chrétiens dans l'explication de ce fait, et l'analyse de son œuvre est dans cette division d'un discours de Massillon sur les *Tentations des grands :* « Le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation « leur ferme toutes les voies à la vérité; l'ambition consomme « l'aveuglement. » (H. Tivier.)

Principaux caractères. — Néron est le type de ces âmes perverses qui, après avoir louvoyé quelque temps entre le bien et le mal, se décident pour le mal et y marchent à grands pas. Les germes de tous les crimes se trahissent déjà dans cette confidence à Burrhus du projet fratricide :

> ... C'en est trop; il faut que sa ruine
> Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine;
> Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
> Elle m'a fatigué de ce nom ennemi...

Pourtant il hésite encore, et ses hésitations lui permettent de recevoir successivement les conseils du vertueux Burrhus et les incitations du détestable Narcisse. Finalement, il cède aux mauvaises influences et, de crime en crime, il va jusqu'au parricide. Le premier forfait de Néron n'est point puni; mais, comme l'a remarqué la Motte, ce qu'Agrippine lui présage lui tient lieu de châtiment; et cet avenir affreux qui attend le coupable nous console de son impunité présente.

Agrippine nous retrace les violences et les malheurs de l'ambition. Elle est bien telle que Tacite nous la représente, impérieuse, emportée, insatiable de pouvoir; en un mot, « brûlant de toutes les passions d'une tyrannie malfaisante[1]. » Agrippine rappelle Athalie : « L'une veut conquérir le pouvoir qui lui échappe; l'autre veut retenir le pouvoir qu'elle a usurpé. Malgré l'audace virile que leur a prêtée Racine, malgré l'énergie qui les rend capables de ces crimes où l'on risque sa propre vie, malgré des traits d'habileté politique, la nature féminine se trahit dans Agrippine par un dépit puéril, par des imprudences qui compromettent le succès à peine obtenu, par le besoin d'abuser du pouvoir avant même de l'avoir reconquis; dans Athalie, par la croyance aux rêves, par des erreurs superstitieuses qui se trahissent sur son visage, par une imprévoyance qui la livre à ses ennemis. » (D. Nisard.)

Burrhus est le modèle du ministre franc, loyal, intègre. Le poète l'a choisi de préférence à Sénèque, parce qu'il était plus spécialement chargé de l'éducation politique et morale de Néron. Il plaide la cause du devoir avec désintéressement et sincérité; il évite d'offenser, mais ne craint pas de déplaire; il s'efforce

1 *Annales*, liv. XIII.

de maintenir la paix entre le fils et la mère, et de ramener son élève dans la voie du bien. — (Son caractère est tout autre dans l'histoire.)

Narcisse, l'avocat du mal, nous montre comment de vils flatteurs savent excuser les vices d'autrui pour contenter leur propre ambition. Plein d'astuce et de dangereuse adresse, il pousse Néron au crime par tous les motifs d'intérêt personnel et au nom de toutes les mauvaises passions; il trahit son jeune maître sans pitié, sans scrupule, sacrifiant tout à sa fortune, ainsi qu'il se le dit à lui-même dans un monologue révoltant:

> La fortune t'appelle une seconde fois,
> Narcisse; voudrais-tu résister à sa voix?
> Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
> Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Narcisse est bien de la race de Maxime et d'Aman.

Britannicus est un jeune homme plein de franchise, de générosité, de hardiesse; il a toutes les qualités de son âge; il en a aussi les défauts: il est confiant jusqu'à l'excès. La défiance, dit-il lui-même,

> Est toujours d'un grand cœur la dernière science.

Junie est un type de modestie, de candeur, de vertu, qui contraste avec la corruption générale de la cour. « Racine n'a rien inventé de plus pur et de plus généreux que cette jeune fille qui s'attache en raison du malheur, et qui montre à la fin tant de prévoyance et de dignité, qui tient tête à Néron sans donner aucun prétexte à sa colère, et refuse si noblement de partager son trône. » (H. Tivier.)

Scènes principales. — Menaces d'Agrippine à Burrhus (acte I^er^, scène II). Junie congédie Britannicus (première entrevue, acte II, scène VI). Seconde entrevue de Britannicus et de Junie (acte III, scène VII), de Néron et d'Agrippine (acte IV, scène II). Burrhus ramène Néron à de meilleurs sentiments (acte IV, scène III). Récit de l'empoisonnement de Britannicus (acte V, scène V).

Mithridate (1673).

Sujet. — *Mithridate* est une tragédie de caractère. On y admire « la grandeur d'un prince qui lutte quarante ans contre Rome ». Ce sujet est tiré des histoires de Plutarque, de Tite-Live, etc.

Personnages. — *Mithridate,* roi de Pont; ses fils *Pharnace* et *Xipharès;* sa fiancée, *Monime,* déjà proclamée reine, etc. — La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore.

Résumé. — Acte I^er^. — *Le roi passe pour mort.* Mithridate a résisté, durant quarante ans, aux généraux les plus intrépides de Rome; mais le bruit court qu'il vient d'être surpris par l'armée ennemie et qu'il est au nombre des morts. Ses fils, Pharnace et Xipharès, « ne s'accordent pas; » le premier est allié secret des Romains, et le second leur « conserve une haine immortelle »; de plus, ils aspirent l'un et l'autre à la main de Monime. On leur annonce tout à coup l'arrivée de Mithridate.

Acte II. — *Le roi est instruit de la conduite de ses fils.* Profondément irrité contre ses fils, Mithridate dissimule sa colère, annonce à Monime que le temps est venu d'assurer leur « foi mutuelle », et il s'éloigne. Xipharès rencontre Monime. « Que faire? — Ne plus me voir, répond Monime; le roi est vivant; je ne vous connais plus. »

Acte III. — *Piège tendu à Monime.* Mithridate fait connaître à ses fils le dessein qu'il a formé d'envahir l'Italie. Xipharès le suivra; Pharnace ira épouser la fille du roi des Parthes, et continuera la guerre en Asie. Pharnace refuse. « Je comprends ce refus, » s'écrie Mithridate, et il le fait arrêter. Pour sortir d'incertitude, il mande Monime et feint de vouloir l'unir à un de ses fils. Après un instant d'hésitation, l'infortunée princesse avoue qu'elle sera heureuse d'avoir Xipharès pour époux.

Acte IV. — *Les Romains pénètrent dans la ville.* Le roi médite une triple vengeance. Xipharès voudrait connaître le perfide qui les a trahis, lui et Monime. « C'est moi! répond

Monime, pardonnez. — Et que faire? — Fuir et m'abandonner à mon malheureux sort. » Elle reproche à Mithridate un stratagème dont « sa foi et son amour ne seront point le prix ». Sur ces entrefaites, on apprend que les Romains assiègent la ville. Mithridate ordonne le supplice de Monime et court aux remparts.

Acte V. — *Xipharès sauve la place.* Accablé par le nombre, Mithridate se perce de son épée; cependant Xipharès triomphe de Pharnace et des Romains. Un serviteur arrive à temps pour sauver la vie de Monime et lui apprendre que Mithridate expirant la conserve pour le sauveur de Nymphée.

Appréciation. — « La pièce de *Mithridate* passe pour la meilleure des tragédies du second ordre de Racine. On blâme la longueur du discours de Mithridate, malgré sa beauté, la ruse à laquelle il a recours pour découvrir l'amour de Monime et de Xipharès, et aussi quelques traits de galanterie que l'on trouve jusque dans la bouche du roi de Pont, et qui conviennent peu à son caractère.

Principaux caractères. — **Mithridate.** « Racine a parfaitement mis en lumière la grande figure historique de Mithridate. Il a idéalisé son caractère, mais sans le fausser. Il nous a peint le roi de Pont d'un côté avec sa haine du nom romain, son indomptable énergie, sa constance dans les revers, ses gigantesques projets; d'un autre côté, avec sa férocité barbare, ses fureurs sanguinaires, sa jalousie et ses cruelles vengeances, qui le poussent à immoler ses femmes et ses enfants... **Monime** est un des plus beaux caractères de femme tracés par Racine. Elle est douce, résignée, mais ferme et intrépide; elle ne tremble ni devant Mithridate ni devant la mort elle-même. »

(Blanlœil.)

Choix. — Discours de Mithridate (acte III, scène I). Monologue (acte IV, scènes V, VI et VII). — Acte V, scène V.

Iphigénie (1674).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est le péril d'Iphigénie, fille d'Agamemnon. Il est emprunté à Euripide et à Rotrou.

Les Grecs, sous la conduite d'Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, vont faire le siège de Troie (1270 av. J.-C.). Leur flotte, retenue par le calme dans le port d'Aulis, n'obtiendra des vents favorables que si une victime est immolée sur l'autel de Neptune; et la victime, c'est la fille d'Agamemnon. Mais, au dernier moment, Diane soustrait Iphigénie à la mort en lui substituant une biche.

Dans sa pièce, Racine a modifié la fable: ce n'est pas une biche qui est immolée, c'est une autre Iphigénie, fille d'Hélène, connue sous le nom d'Ériphile.

Personnages. — *Agamemnon*, roi d'Argos et de Mycènes; *Clytemnestre*, femme d'Agamemnon, et leur fille *Iphigénie*; *Achille*, prince grec; *Ulysse*, roi d'Ithaque; *Ériphile*, fille d'Hélène et de Thésée; *Arcas*, serviteur d'Agamemnon, etc. — La scène est à Aulis, ville maritime de la Béotie.

Résumé. — Acte I^er^. — *Iphigénie est mandée à Aulis.* La flotte grecque est depuis longtemps enchaînée dans le port d'Aulis. L'oracle consulté a répondu que les vents ne souffleraient qu'après le sacrifice d'une fille de sang royal. Agamemnon mande à Clytemnestre de lui envoyer sa fille sous prétexte de lui faire épouser Achille. Bientôt vaincu par la tendresse paternelle, il envoie un contre-ordre. Cependant Achille d'un côté, Ulysse de l'autre, pressent Agamemnon, le premier de courir à Troie, le second de hâter le sacrifice. Agamemnon promet d'immoler sa fille, mais il espère bien qu'elle ne viendra pas. Son espoir est déçu.

Acte II. — *Troubles et chagrins d'Agamemnon.* Agamemnon reçoit sa fille avec embarras; il ne sait comment la préparer à son malheur. Iphigénie s'étonne du froid accueil et de la tristesse de son père. Cependant Clytemnestre a reçu le second message d'Agamemnon; elle vient annoncer à sa fille que le mariage a été différé, qu'il faut repartir pour Argos. Ériphile, la compagne d'Iphigénie, est accusée d'avoir provoqué quelques changements dans les sentiments d'Achille.

Acte III. — *Arcas dévoile le secret.* Apprenant qu'Agamemnon l'accepte pour gendre, Achille s'empresse d'en informer Clytemnestre. Le roi défend à celle-ci d'accompagner sa fille à l'autel. Sur ces entrefaites, Arcas vient chercher Iphigénie

pour être immolée. Le mystère est découvert. Clytemnestre, saisie d'étonnement et d'horreur, tombe aux pieds d'Achille, implorant son appui. Iphigénie, résignée à mourir, supplie son fiancé d'épargner son père et de ne pas la venger.

Acte IV. — *Trahison d'Ériphile.* Achille menace, car il est indigné de l'usage qu'on a fait de son nom. Clytemnestre est furieuse; Agamemnon résiste aux reproches comme aux menaces. Tout à coup il est pris d'un remords; sa fille vivra, mais elle ne sera pas à Achille. Il rend donc Iphigénie à sa mère, et lui donne l'ordre de fuir secrètement. Malheureusement cet ordre est donné en présence d'un témoin intéressé à le faire échouer, en présence de la jalouse Ériphile, qui, pour perdre sa rivale, court en avertir Calchas.

Acte V. — *Calchas corrige son premier oracle.* Tout le camp des Grecs s'oppose au départ des deux fugitives. Iphigénie est conduite à l'autel du sacrifice. Survient Achille, qui jure de la défendre. Mais, au dernier moment, les dieux révèlent à Calchas que la victime dont ils exigent le sacrifice n'est pas la fille d'Agamemnon, mais bien Ériphile. Celle-ci, de désespoir, se tue elle-même au pied de l'autel. Aussitôt les vents enflent les voiles, et les Grecs s'apprêtent à lever l'ancre. Iphigénie pleure la mort de son ennemie.

Appréciation. — « L'exposition de cette pièce est une des plus heureuses que l'on connaisse au théâtre; les combats de la nature contre l'ambition, de la religion et de la crainte contre la pitié et la tendresse paternelle; ces mouvements opposés, qui entraînent tour à tour Agamemnon; cette joie qui éclate à l'arrivée de la mère et de la fille, et qui, dans un pareil moment, est si déchirante pour le cœur d'un père; cette scène si naïve et si touchante entre Agamemnon et Iphigénie; cette nouvelle foudroyante apportée par Arcas :

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier;

l'hymen d'Achille, faussement prétexté; le désespoir de Clytemnestre, qui tombe aux pieds du seul défenseur qui reste à sa fille; la noble indignation du jeune héros, dont le nom est si cruellement compromis; les reproches que Clytemnestre adresse à un époux inhumain; la résignation de la victime et les prières qu'elle mêle à l'expression de son obéissance: tout cela appartient plus ou moins à Euripide; mais tout cela est plus ou moins embelli, et quelquefois même les beautés sont substituées aux défauts. » (La Harpe.)

Principaux caractères. — Dans les personnages de cette tragédie, on trouve les sentiments nobles et élevés, la dignité soutenue, l'exquise élégance dont se piquaient les grands du temps de Louis XIV.

Agamemnon parle un langage qui rappelle le commandement. Mais l'ambition, chez lui, comprime trop l'amour paternel; il sacrifie sa fille, non à la patrie ni à la volonté des dieux, mais à « ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce qui chatouille de son cœur l'orgueilleuse faiblesse ». Dans ses entretiens avec sa fille et au moment des derniers adieux, il ne s'attendrit point, il ne perd rien de cette dignité froide qui arrête toute émotion. « Ma fille, lui dit-il, il faut céder, votre heure est arrivée. »

Allez, et que les Grecs qui vont vous immoler
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

Iphigénie, au contraire, est un modèle accompli de générosité, de tendresse, de modestie. Fille de noble race, elle ne démentira pas son illustre origine.

Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous...
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi;
Quand vous commanderez, vous serez obéi.

Son rôle ne laisse rien à désirer.

Achille est « ardent, colère, implacable, impétueux; il se révolte contre les lois et les oracles, et n'en appelle qu'aux armes ». Il dit à Iphigénie :

Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, Madame...
A ma juste fureur tout sera légitime;
Le prêtre deviendra ma première victime.
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.

C'est un brillant chevalier, mais qui n'a rien de commun

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avec l'Achille d'Euripide, encore moins avec celui d'Homère : on lui trouve des manières et un langage un peu trop modernes.

Clytemnestre est une mère et une reine ; elle aime tendrement sa fille ; mais, jusque dans ses supplications aux pieds d'Achille, elle conserve la dignité qui convient à son rang, et ne craint pas de flétrir comme ils le méritent les motifs intéressés de son époux :

Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place !

Scènes principales. — L'exposition (acte Ier, scène I). Le discours d'Ulysse (acte Ier, scène V). Première entrevue d'Agamemnon et d'Iphigénie (acte II, scène VII). Révélation du secret (acte III, scène V). Plainte d'Iphigénie (acte IV, scène VI). Imprécations de Clytemnestre (acte V, scène IV).

Esther (1689).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est la délivrance des Juifs, sauvés, par le dévouement d'Esther, d'un massacre général ordonné par Aman, favori d'Assuérus, roi de Perse. Il est tiré de l'Écriture sainte.

Cette charmante élégie tragique fut composée pour le pensionnat de Saint-Cyr, fondé par Mme de Maintenon en faveur de deux cent cinquante jeunes filles nobles et sans fortune. Racine, depuis douze ans, n'écrivait plus pour le théâtre, mais il ne pouvait refuser à l'auguste solliciteuse ; d'ailleurs, la pièce demandée ne devait être « qu'un amusement d'enfants », auquel le public ne serait point admis.

Cette pièce, précédée d'un prologue, n'a que trois actes, mêlés de chants et terminés chacun par un chœur.

Personnages. — *Esther*, juive, épouse d'Assuérus ; *Mardochée*, oncle d'Esther ; *Assuérus*, roi de Perse ; *Aman*, favori d'Assuérus ; *Zarès*, femme d'Aman ; *Élise*, confidente d'Esther ; *Hydaspe* et *Asaph*, officiers d'Assuérus. Chœur de jeunes filles israélites, etc. — La scène est à Suze, dans le palais d'Assuérus.

Résumé. — Acte Ier. — *Aman a fait signer au roi l'édit fatal.* Esther raconte à Élise, une amie d'enfance, comment

elle a succédé à l'altière Vasthi, et la situation pénible de ses frères, toujours dans la captivité. Le chœur chante les malheurs de Sion et les vœux de son peuple. Survient Mardochée, qui apporte à sa nièce la terrible nouvelle de la proscription des Juifs et la presse d'intervenir. Le péril est imminent. Esther, dans une touchante prière, s'adresse à Dieu pour obtenir le courage qui lui est nécessaire. — Le chœur exprime ses craintes et ses espérances.

Acte II. — *Esther invite à sa table Assuérus et Aman.* Aman dévoile à l'officier du palais, Hydaspe, les motifs de sa haine contre Mardochée et son infâme projet de massacrer tous les Juifs. Cependant Assuérus, troublé par un songe, s'est fait lire les Annales de son règne. Il y a trouvé consigné le récit d'un complot contre sa vie, découvert par le juif Mardochée. Comme ce service n'a pas été récompensé, le roi consulte Aman sur les honneurs qu'il doit rendre à un sujet qu'il estime ; il ordonne aussitôt à son favori stupéfait de conduire Mardochée en triomphe par la ville de Suze. Sur ces entrefaites, Esther vient prier Assuérus de se rendre chez elle avec Aman : elle désire les recevoir à sa table. — Le chœur chante la première victoire de la reine et la paix de l'innocence.

Acte III. — *Supplice d'Aman.* Zarès, effrayée des honneurs qui viennent d'être rendus à Mardochée, conseille à son mari exaspéré de s'éloigner de la cour ; mais, aveuglé par l'orgueil, Aman ne soupçonne rien et s'empresse d'accompagner le roi chez Esther. Celle-ci révèle alors à son royal époux sa nationalité et les perfidies d'Aman. Assuérus, indigné, s'éloigne un moment pour réfléchir. Le favori se jette aux pieds de la reine et la supplie de lui pardonner. Assuérus rentre et le condamne à mort. Les Juifs sont sauvés. — Le chœur chante le triomphe d'Esther et la chute de l'impie.

Appréciation. — Voltaire et La Harpe ne voyaient « rien de tragique » dans la pièce d'*Esther*. Les critiques contemporains en ont jugé autrement. « Le véritable intérêt théâtral, dit Geoffroy, consiste dans le sentiment qui nous attache au sort des personnes vertueuses, qui nous fait pleurer sur leurs malheurs et trembler sur leurs dangers. Il consiste dans la terreur

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'inspirent les grands attentats contre l'humanité, les grandes révolutions, les catastrophes éclatantes, dans la satisfaction que nous causent la punition des grands scélérats et le triomphe de la vertu sur le crime, enfin dans cet étonnement et cette admiration délicieuse que font éprouver à tous les esprits bien faits, à tous les cœurs bien nés, les actions généreuses et sublimes, les sentiments héroïques, les grands caractères revêtus de la magnificence et de l'éclat de la poésie. Tel est l'intérêt que présente *Esther*, intérêt vraiment tragique et théâtral. »

Les rapprochements que les contemporains faisaient d'Assuérus et de Louis XIV, d'Esther et de Mme de Maintenon, d'Aman et de Louvois, contribuèrent encore au succès de cette pièce, qui fut complet dès la première représentation.

Principaux caractères. — **Esther** est un modèle de modestie, de zèle et de charité. Sa fortune et les honneurs de la cour ne lui font oublier ni la religion de ses pères, ni le triste sort de ses frères. Elle s'incline humblement devant Dieu, le prie dans le secret de son cœur avec ses jeunes compagnes, au milieu de qui elle aime à se cacher ; mais, quand le moment est venu, elle le proclame ouvertement et ne craint pas de braver la colère du roi pour soustraire les Juifs au péril qui les menace.

Mardochée, avec son zèle religieux, sa confiance calme et résignée, représente le peuple juif écrasé sous la servitude et l'opprobre, mais inébranlable dans sa foi comme dans ses espérances.

Aman est un parvenu dont l'orgueil insensé précipite la perte. Sa haine n'a pas de motifs trop petits : « Un ambitieux au faîte des honneurs, nourri d'encens et de flatteries, mesure sa vengeance, non pas sur la grandeur de l'offense, mais sur sa propre grandeur, qui lui paraît infinie. » (Geoffroy.)

Assuérus personnifie les mœurs orientales ; c'est un monarque barbare, capable de tous les excès auxquels peut se porter un despote. Il s'entoure d'un appareil terrible pour imposer le respect. Cependant ce type, modifié par Racine, a d'excellentes

qualités ; il est grand et généreux : il sait reconnaître les services et punir les crimes.

Scènes principales. — Le prologue. L'exposition (acte Ier, scène I). La peinture de l'orgueil et des souffrances d'Aman (acte III, scène IV). Seconde entrevue d'Esther et d'Aman (acte III, scène IV). Les chœurs.

Athalie (1690).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est le péril de Joas et son rétablissement sur le trône de ses pères. Il est tiré de l'Écriture sainte.

Cette pièce, comme la précédente, fut composée pour Saint-Cyr, à la sollicitation de Louis XIV et de Mme de Maintenon.

Joram, roi de Juda, avait épousé Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, roi d'Israël. Leur fils Ochosias ne régna qu'un an. A sa mort, la cruelle Athalie fit périr tous ses petits-fils, à l'exception du jeune Joas, que Josabeth, sa tante, avait soustrait au massacre et qui fut élevé secrètement dans le temple sous le nom d'Éliacin, jusqu'au jour où le grand prêtre le rétablit sur le trône de Juda.

Personnages. — *Athalie*, veuve de Joram, mère d'Ochosias ; *Joas*, fils d'Ochosias ; *Joad*, grand prêtre, *Josabeth*, épouse de Joad, tante de Joas ; *Abner*, ancien officier des rois de Juda, au service d'Athalie ; *Mathan*, prêtre apostat, sacrificateur de Baal ; *Zacharie* et sa sœur *Salomith*, enfants de Joad et de Josabeth ; *Nabal*, confident de Mathan. Lévites, chœur de jeunes filles de la tribu de Lévi, etc. — La scène est dans un vestibule du temple de Jérusalem.

Résumé. — Acte Ier. — *Confiance du grand prêtre.* Abner vient célébrer la fête de la Pentecôte. Il avertit le grand prêtre des dispositions hostiles d'Athalie. Joad le rassure, lui donnant à entendre qu'il reste encore un héritier légitime du trône. Puis il annonce à Josabeth son dessein de proclamer roi le jeune Joas. — Le chœur chante la puissance et les bienfaits de Dieu.

Acte II. — *Le songe et l'interrogatoire.* Le jeune Zacharie rapporte à sa mère Josabeth ce qui vient de se passer au temple : Athalie, effrayée par un songe, a voulu pénétrer dans le sanctuaire réservé ; le grand prêtre, son père, lui en a inter-

dit l'entrée. Mais, ayant aperçu près de l'autel « l'enfant dont elle est menacée », elle mande Mathan et Abner, et leur raconte le songe qui l'a effrayée. Mathan lui conseille d'immoler cet enfant, quel qu'il soit; Abner l'engage à le voir et à l'interroger. Une entrevue a lieu; les réponses d'Éliacin la déconcertent. — Le chœur chante le bonheur de l'innocence et flétrit les vains plaisirs des méchants.

Acte III. — *Le péril augmente.* Mathan vient réclamer Éliacin à Josabeth, comme gage de paix entre la reine et le grand prêtre. Chassé honteusement, il s'éloigne en menaçant et va de ce pas éveiller les soupçons d'Athalie. Le péril est imminent. Joad, plein de confiance en Dieu, rassure Josabeth, active les préparatifs du couronnement, relève le courage des lévites par sa prophétie de la Jérusalem nouvelle, et les arme pour la défense du temple. — Le chœur exprime la crainte et l'espérance.

Acte IV. — *Le couronnement et le serment.* Le grand prêtre dévoile au jeune prince le secret de son origine, l'instruit de ses devoirs et le couronne en présence des lévites, qui jurent de mourir, s'il le faut, pour la cause du descendant de David. Mais déjà l'armée d'Athalie cerne le temple. Josabeth tremble pour les jours de Joas. Le grand prêtre harangue les lévites; chacun est à son poste. — Le chœur entonne un hymne au Dieu des combats.

Acte V. — *Mort de l'usurpatrice.* Abner est envoyé à Joad pour lui poser les dernières conditions: Athalie réclame Éliacin et le trésor caché dans le temple. « Qu'elle vienne les prendre elle-même, » répond Joad. Elle se présente avec une faible escorte et pénètre dans le lieu saint. On lui montre Joas sur le trône: c'est tout ce qui reste du trône de David. Elle s'irrite, crie à la trahison, appelle au secours. Mais ses soldats, au dehors, saisis de panique, se sont dispersés. Les lévites l'arrêtent, l'entraînent dans le vestibule, où elle trouve le châtiment de ses crimes.

Appréciation. — *Athalie* est non seulement ce que Racine a produit de plus parfait; c'est la plus belle de toutes les tragédies anciennes et modernes; tout y est sublime. L'intérêt,

sans cesse excité par la pitié, l'émotion, le terreur, fait plus que se soutenir durant les cinq actes; il prend une force toujours croissante jusqu'au dénouement. Les chœurs sont des chefs-d'œuvre lyriques; le style est plein d'harmonie, de richesse, de variété. « On est sous le charme quand on lit ces beaux vers, que Voltaire admira soixante ans, jusqu'au jour où il eut la faiblesse d'en vouloir à *Athalie* d'être un sujet chrétien; mais on est saisi d'étonnement lorsque, dépouillant la pièce de ce magnifique vêtement, on l'étudie dans son plan, dans son nœud, dans les entrées et les sorties, dans la convenance et l'à-propos du langage de chacun des acteurs, dans le rapport de l'action au temps et au lieu, en un mot, quand on compare l'art à la vie. Là, le personnage qui entre ne vient pas seulement pour remplacer celui qui sort; l'action, en se personnifiant dans le premier, ne quitte pas pour cela le second, elle le suit, et, dans le même temps qu'on est occupé de ce qui se passe sur la scène, on est inquiet de ce qui se prépare au dehors. Nul ne se retire sans que l'action l'y force ou ne revient sans qu'on l'attende; au lieu d'éprouver un effet de surprise, le spectateur voit se réaliser ses pressentiments.

« C'est ainsi que Racine, en rapprochant de plus en plus l'art de la réalité, a fini par les confondre, et a surpassé les anciens en appliquant leurs règles. Tout ce qu'il leur avait pris, il le perfectionna. Les anciens lui avaient donné le chœur; il le lia plus étroitement à l'action, et l'y intéressa par des sentiments plus personnels... Il ne moralise pas froidement sur ce qui se passe; il souffre, il craint, il espère; il a sa part des dangers, il est menacé par la catastrophe. Ses chants expriment tour à tour l'espérance, la crainte et la prière, continuent l'action et prolongent, pour ainsi dire, chaque acte jusqu'à l'acte suivant. »

(D. Nisard.)

« Ajoutons que, dans *Athalie*, ce n'est pas seulement le beau qui émeut l'esprit, c'est le divin qui pénètre le cœur. Ainsi Racine, pour qui *Athalie* fut un acte de foi plus qu'une œuvre d'art, n'est pas seulement arrivé à la beauté, ce ravissement de l'intelligence, mais à la sainteté, ce ravissement de l'âme. Glorifions-nous donc à jamais d'être d'une nation qui a produit Racine, et de parler une langue où l'on a pu écrire *Athalie*. »

(Lamartine.)

Le mérite de cette tragédie fut pourtant méconnu des contemporains. Boileau seul, représentant la postérité, n'avait cessé de dire à son ami : « *Athalie* est votre plus bel ouvrage; le public y reviendra. » Il y revint, en effet, sous la régence, en 1716, et le succès fut complet.

Principaux caractères. — Les personnages d'*Athalie* ne laissent rien à désirer; leurs caractères sont admirablement tracés en vue de l'action.

Joad est le principal personnage de la pièce. Sa foi religieuse, son attachement à son roi, la hauteur de ses vues, l'énergie de son caractère, en font un prophète et un libérateur d'Israël, *comptant sur Dieu, qui doit tout faire :*

Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance.

Il prend en main la défense de l'autel et du trône avec un courage et une confiance que rien ne peut ébranler.

Athalie, digne fille d'Achab et de Jézabel, est le type de l'ambition et de la cruauté; elle a fait massacrer tous ses petits-fils pour régner seule. « Aigrie par un songe que rendent plus vraisemblable sa situation, son esprit violent, ses sanglants souvenirs, elle est en proie aux remords; elle flotte, elle hésite, elle expie d'avance les crimes qu'elle payera bientôt de sa vie, car, selon la loi juive, elle n'a droit qu'au châtiment. »

Joas, enfant de neuf à dix ans, intéresse par ses dangers, dont il n'a pas conscience, et par la candeur et les grâces de son âge; mais comme il est prudent et courageux dans ses réponses! C'est qu'il n'est pas un enfant ordinaire : Dieu lui dicte ses réponses suivant le Psalmiste [1]. Aussi n'a-t-il pas de peine à déjouer les ruses d'Athalie.

Abner est un soldat loyal et vertueux, qui, par sa fidélité au vrai Dieu et à ses rois légitimes, par l'obéissance aux puissances établies en tout ce qui n'est pas contraire à sa foi, représente la partie la plus saine « de la nation et de la classe militaire, qui conserve une fidélité muette au sang de ses rois ».

[1] Psaume VIII, 3.

Le moment venu où il lui faudra choisir entre ses intérêts et ses convictions religieuses, entre Athalie et Joad, il n'hésitera pas à se ranger du côté de Joad. Dans les conseils de la reine, il cherche à neutraliser les mauvais desseins de Mathan, ce qui fait mieux ressortir la perfidie du prêtre apostat; il sert de plus « à relever la fermeté d'âme et la pieuse confiance de Joad, qui, pouvant se servir d'un homme si brave et si accrédité, ne s'en sert pas, parce qu'il attend tout de Dieu seul. »

(La Harpe.)

C'est donc bien à tort que l'on reproche à Racine de n'avoir pas donné à ce personnage un rôle plus agissant.

Mathan, ce digne serviteur de l'orgueilleuse Athalie, personnifie l'apostasie ambitieuse et jalouse : après avoir renié sa foi par dépit, il sert par intérêt un dieu auquel il ne croit pas. Il sait qu'il a mal agi; mais, au lieu de l'amener à repentance, ses remords ne font que l'aigrir.

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

« Sa haine personnelle pour Joad, sa malignité cruelle et avide de vengeance, excite sans cesse la cruauté d'Athalie, éveille ses soupçons, et par conséquent augmente le péril. »

(La Harpe.)

Josabeth est un modèle de dévouement maternel. Ses appréhensions, ses inquiétudes, forment un contraste intéressant avec la foi si robuste de Joad.

Scènes principales. — L'exposition (acte I[er], scène I). Le récit du massacre des enfants d'Ochosias (acte I[er], scène III). Le songe d'Athalie (acte II, scène V). Entrevue d'Athalie et de Joas (acte II, scène VII). La prophétie de Joad (acte III, scène VII). Le couronnement de Joas (acte IV, scène III). Athalie au temple (acte V, scène V). Les chœurs.

Les Plaideurs (1668).

Sujet. — La comédie des *Plaideurs* est une satire risible, mais inoffensive, contre les juges, les avocats et les plaideurs.

Personnages. — *Dandin*, juge, et *Léandre*, son fils; *Chicaneau*,

bourgeois, et sa fille *Isabelle;* la *comtesse; Petit-Jean,* portier ; l'*Intimé,* secrétaire. — La scène est dans une ville de Basse-Normandie.

Résumé. — Acte Ier. — *Le faux exploit.* Petit-Jean, dans un long monologue, nous fait connaître ce Perrin Dandin, qui s'est brouillé le cerveau par un exercice trop assidu de ses fonctions. Depuis qu'il a fait couper la tête à son coq pour l'avoir éveillé trop tard, son fils ne lui permet plus d'aller au palais. Un beau matin, se croyant seul, Dandin saute par la fenêtre. Appréhendé aussitôt par Petit-Jean, il est ramené de force, malgré ses cris et ses protestations. Léandre confie à l'Intimé, qui lui servira d'entremetteur, son dessein d'épouser Isabelle, fille de Chicaneau, l'un des meilleurs clients de Perrin Dandin. Voici qu'il vient trouver son juge. Petit-Jean lui ferme la porte au nez. Arrive la comtesse de Pimbesche, autre plaideuse invétérée. Chicaneau lui apprend qu'on n'entre plus. Et pourtant nos deux solliciteurs ont des affaires pressantes sur les bras. Rien de plus naturel que de se les conter mutuellement. Une équivoque ne tarde pas à les brouiller, et ils se séparent en se traitant de sots, de fous, de curieux, de faussaires, de voleurs...

Acte II. — *Signature du contrat.* La comtesse charge le secrétaire d'assigner Chicaneau pour injures : belle occasion pour négocier le mariage projeté. L'Intimé, déguisé en huissier, remet à Isabelle un billet de Léandre et donne à Chicaneau lecture de l'assignation. Celui-ci l'injurie et le frappe. « Bon, dit l'Intimé, c'est de l'argent comptant. » Et il se met à rédiger, non le procès-verbal, mais un contrat de mariage. Léandre arrive bientôt en robe de commissaire. Isabelle, accusée d'avoir déchiré un exploit, est interrogée la première, et, dans un langage à double sens, elle promet d'être « constante en ses dispositions ». Chicaneau signe sans examen le papier qu'on lui présente, et se met en devoir de suivre le commissaire chez Dandin. Mais celui-ci, trompant la vigilance de ses gardiens, est sorti de sa chambre. On ne sait où le trouver. Il se montre tout à coup à une lucarne du toit. Enfermé dans une salle basse, il reparaît au soupirail. Chicaneau court lui demander audience, et par mégarde roule dans la cave, entraînant le juge avec lui. Dandin sort en boitant; il veut aller à l'audience. On

lui propose de juger sur place un chien qui vient d'enlever un chapon. Il ne demande pas mieux que de rendre des arrêts. Le secrétaire et le portier rempliront le rôle d'avocats.

Acte III. — *Procès de Citron* (*le chien*). *Le consentement.* Chicaneau veut intenter un procès à l'huissier. Léandre lui conseille de cesser des poursuites ruineuses : le jeune homme cherche toujours à obtenir le consentement désiré. En attendant, on instruit l'affaire du chien voleur. Les deux avocats prennent tour à tour la parole. Le discours sans fin de l'Intimé fait bâiller le juge, qui lui crie : « Avocat, ah! passons au déluge. » L'audience est interrompue par l'entrée de Chicaneau, qui vient pour un procès. Il amène sa fille : « elle parlera mieux que lui. » Léandre croit le moment favorable pour traiter de son mariage. Dandin donne aussitôt son consentement; Chicaneau refuse le sien. On lui montre le contrat signé de sa main : « Je crois, dit-il, qu'on m'a surpris, mais j'en aurai raison; de plus de vingt procès ceci sera la source. » Finalement il accepte.

Appréciation. — Cette comédie, que Racine fit pour se venger de la perte d'un procès « que ni ses juges ni lui n'entendirent », est remarquable par les qualités du style et du dialogue. « Jamais on n'a prodigué avec plus d'aisance et de goût le sel de la plaisanterie; presque tous les vers sont des traits, et tous sont si naturels et si gais, que la plupart sont devenus proverbes. »

(La Harpe.)

Les caractères de *Chicaneau* et de la *comtesse* sont admirablement tracés. Mais, d'un autre côté, l'intrigue est un peu faible : le procès du chien est une farce; le juge, une caricature, la plaidoirie, une parade. La pièce ne se soutient que par la gaieté des détails et le comique des personnages.

Scènes principales. — Acte Ier, scènes iv, vii, viii. — Acte II, scènes x, xi. — Acte III, scène iii.

Remarques générales. — Racine est incomparable pour l'unité de ses plans, la simplicité de l'action, la progression de l'intérêt, l'enchaînement des péripéties et le style, qui ne peut être plus juste, plus varié, plus harmonieux.

Corneille et *Racine* (parallèle). Ces deux génies, même

quand ils ont eu le même but, comme dans *Polyeucte* et *Athalie*, ou traité le même sujet : *Bérénice*, qui leur fut imposé par la duchesse d'Orléans, ont suivi des routes tout opposées. Ils diffèrent :

Par le point de vue moral de leurs tragédies : les héros de Corneille sont *récompensés* pour avoir sacrifié la passion au devoir; ceux de Racine sont *punis* pour avoir sacrifié le devoir à la passion.

Le premier nous intéresse à des âmes vaillantes et nous fait parcourir toute la gamme de l'héroïsme; le second nous charme par l'expression des sentiments tendres, mais dignes, du cœur humain. Corneille a plus de force, Racine plus de sensibilité; l'un élève, instruit, étonne : son ressort dramatique est l'*admiration* et la *terreur*; l'autre émeut les cœurs par la pitié : son ressort dramatique est l'*attendrissement*.

La versification de Corneille est plus hardie, celle de Racine plus soutenue. Celui-là excelle à tracer les caractères d'hommes, celui-ci à tracer ceux de femmes; enfin le premier rappelle Sophocle et le second Euripide.

David-Auguste de Brueys (1640-1723), né à Aix, protestant converti par Bossuet, auteur de plusieurs ouvrages de controverse contre ses anciens coreligionnaires, et, avec la collaboration de son ami **Palaprat** (Toulouse, 1650-1721), de plusieurs comédies, dont les plus connues sont : le *Grondeur* et l'*Avocat Patelin*, imitée d'une des meilleures farces du moyen âge.

Jean-François Regnard (1655-1709), né à Paris, auteur des comédies du *Joueur*, du *Légataire universel*, du *Distrait*, qui lui donnent la meilleure place après Molière. Regnard fait trop souvent rire aux dépens de la morale et des convenances.

PROSE

La prose, au XVII^e^ siècle, ne le cède pas à la poésie. Sous la plume de nos grands prosateurs, la langue française acquiert toute sa force, toute sa souplesse, toute sa grâce. Chez eux, comme chez nos poètes, la pensée est large, mais toujours nette; l'expression est concise sans cesser d'être riche; les

images n'interviennent que pour faire ressortir l'idée sans jamais l'obscurcir. Ce qui caractérise cette brillante époque de notre littérature classique, c'est l'éloquence. Le style devient périodique, calme, noble, soutenu; en un mot, la forme oratoire domine presque tous les genres. (*Passim.*)

PRINCIPAUX PROSATEURS DU XVII^e^ SIÈCLE

Jean-Louis de Balzac (1595-1655), né à Angoulême, célèbre épistolographe, regardé comme le père de la prose française. Comprenant un des premiers que notre langue pourrait se suffire à elle-même, il réagit contre le goût des pédants pour les *concetti* italiens et l'enflure espagnole. Ses *lettres*, ses *dissertations littéraires*, ses petits traités : *Aristippe, ou la cour*, le *Prince* (apologie de Richelieu), le *Socrate chrétien*, etc., se distinguent par l'élégance et l'harmonie du style; mais l'auteur s'y montre prétentieux et raffiné à l'excès.

DESCARTES (1596-1650).

René Descartes, né à la Haye, a été surnommé le *Père de la philosophie moderne*. Il fit ses études chez les jésuites de la Flèche, et embrassa la carrière des armes. A vingt-quatre ans, il quitta le service, parcourut l'Europe pour « lire dans le grand livre du monde », suivant son expression, et se proposa de réformer la philosophie. Dans ce dessein, il se retira en Hollande, y passa vingt ans dans la retraite la plus absolue, et y publia ses principaux ouvrages. En 1649, cédant aux instances de la reine Christine, il se rendit à Stockholm, où il mourut après quelques mois de séjour, victime de la rigueur du climat.

Œuvres. — Les principaux ouvrages de Descartes sont : le *Discours sur la Méthode* (1637), les *Essais de philosophie*, les *Méditations métaphysiques*, des *Questions de physique et de mathématique*.

Discours sur la Méthode (1637).

Sujet. — Dans le *Discours sur la Méthode*, Descartes expose les rôles qu'il a suivis pour arriver à la vérité dans l'étude des sciences et de la philosophie. On y distingue six parties.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Résumé. — Ire Partie. — La première partie renferme des considérations diverses sur les sciences et sur les difficultés que présente la découverte de la vérité. Descartes déclare n'être satisfait d'aucune des sciences connues de son temps, parce qu'elles ne reposent sur aucun principe solide et qu'on n'en voit point l'utilité.

IIe Partie. — Descartes suppose incertaines toutes les connaissances humaines et forme le dessein d'en trouver par lui-même les principes fondamentaux. A cette fin, il doit : 1° éviter la précipitation et la prévention, et ne tenir pour vrai que ce qui est *évident;* 2° diviser les difficultés pour mieux les résoudre; 3° aller en toute chose du moins au plus, du simple au composé; 4° ne rien omettre d'essentiel dans ses dénombrements.

IIIe Partie. — La troisième partie contient les règles de morale que Descartes se prescrit à lui-même. La première est le garder la religion catholique dans laquelle il est né, et d'obéir aux lois de son pays; la seconde, d'être ferme et résolu dans toutes ses actions; la troisième, de se vaincre soi-même; la quatrième, de travailler sans relâche à la culture de la raison.

IVe Partie. — Après avoir douté volontairement de tout (doute méthodique), Descartes essaye de douter de sa propre existence. Mais douter, c'est penser, et penser c'est exister : *Je pense, donc je suis.* Ce n'est pas le corps qui pense, qui doute, qui entend; donc l'*âme existe.* Je me connais imparfait; j'ai donc l'idée d'un être parfait; donc *Dieu existe.*

Ve Partie. — Dans la cinquième partie, Descartes applique sa méthode aux sciences physiques et naturelles.

VIe Partie. — Dans la sixième partie, Descartes se propose d'étudier la médecine et de méditer longuement dans la solitude avant que de rien donner au public. Il termine en exposant les raisons qui l'ont porté à écrire.

Appréciation. — La méthode de Descartes accomplit une importante réforme en philosophie par la substitution de la raison à la routine. Mais son doute, même fictif, n'est pas sans danger pour l'esprit. « On ne fait pas sa part au doute, a dit Royer-Collard; quand il entre dans l'âme humaine, il l'envahit tout

entière. » En affranchissant l'esprit de toute autorité, *le cartésianisme* a conduit à la liberté illimitée de juger, c'est-à-dire au *rationalisme* contemporain. « Son influence, quoique moindre dans les lettres, a néanmoins été considérable.

« Descartes a, pour ainsi dire, imprimé à toute la littérature du XVIIe siècle ce cachet de raison qui la distingue. Les grands écrivains qui le suivirent apprirent à son école à être clairs, précis, exacts, à rejeter tous les ornements étrangers et inutiles au sujet, à ne point céder aux caprices de l'imagination, à ne considérer que l'idée, pour la rendre dans toute sa force; ils apprirent de lui, en un mot, l'art d'être toujours raisonnables. » (Blanlœil.)

Vincent Voiture (1598-1648), prosateur et poète fort goûté à l'hôtel de Rambouillet. Ses *lettres,* pleines d'enjouement, mais gâtées par l'affectation, n'ont guère d'autre mérite que d'avoir contribué à la correction de la langue.

François Mézeray (1610-1683), né près d'Argentan (Normandie) est auteur de nombreux pamphlets contre Mazarin, d'une *Histoire de France* (jusqu'à Louis XIII) et d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.* — Son style est clair et naturel, mais il a beaucoup vieilli.

Charles Ducange (1610-1688), naquit à Amiens. Ce savant historien et archéologue, a laissé, entre autres ouvrages, le *Glossaire de la basse et moyenne latinité,* où il explique tous les mots qu'on rencontre dans les actes publics et privés du moyen âge, et en donne autant que possible le sens et l'étymologie.

LA ROCHEFOUCAULD (1613-1640)

François de la Rochefoucauld, né à Paris, célèbre écrivain et moraliste qui, après s'être signalé par ses intrigues durant les troubles de la Fronde et avoir gouverné le Poitou sous Louis XIV, consacra sa vieillesse à écrire des *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche* et des *Maximes,* son véritable titre littéraire.

Le livre des *Maximes* est composé de pensées détachées, dont la morale est chagrine, décourageante, souvent injuste. La Rochefoucauld calomnie l'humanité, la rabaisse et l'avilit en

rapportant toutes nos actions à l'intérêt et à l'amour-propre; il n'est donc pas un moraliste bien exact. — Comme écrivain, on le met avant Descartes et Balzac. Son style est remarquable de sobriété, de justesse et de fermeté.

RETZ (1614-1679).

Paul de Gondi, cardinal de Retz, né à Montmirail (Champagne), se distingua dans la prédication et devint coadjuteur du cardinal de Gondi, son oncle, archevêque de Paris. Son ambition et son antipathie pour Mazarin le jetèrent dans le parti de la Fronde, dont il fut l'âme et l'un des principaux agents. Enfermé à Vincennes, puis au château de Nantes, il s'évada, s'enfuit à l'étranger et ne put rentrer en France qu'en 1664. Dès lors, sa vie fut calme et digne; il la termina dans la pénitence, à l'abbaye de Saint-Denis, employant les loisirs de sa retraite à la composition de ses *Mémoires*, qui sont un des livres les plus originaux de la littérature française.

De Retz déploie une grande sagacité dans l'appréciation des événements de la Fronde; « il aime surtout à se mettre en scène de la façon la plus pittoresque, semant çà et là son récit d'admirables tableaux, n'épargnant personne dans ses impitoyables railleries, ni ses adversaires, ni ses amis, ni lui-même; mais il brouille les dates, confond les faits et invente souvent des circonstances qui n'ont jamais existé que dans son imagination. » (D'HAUSSONVILLE.)

Son style est élégant, souvent incorrect, mais plein de vie et de mouvement.

PASCAL (1623-1662).

Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand, montra dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques et enrichit les sciences de nombreuses découvertes. A vingt-cinq ans, il avait achevé de parcourir le cercle des connaissances humaines. Un accident de voiture, qui mit ses jours en danger (1654), le frappa tellement, qu'il renonça pour jamais aux études profanes, et se livra tout entier aux exercices de la pénitence la plus rigoureuse. Retiré chez les *Solitaires* de Port-Royal-des-Champs [1], il publia, sous un pseudonyme, ses fameuses *Lettres provinciales* contre les jésuites qui, les premiers, avaient dénoncé les doctrines jansénistes d'Arnauld, l'un de ses compagnons de travail et de solitude [2].

Accablé par les souffrances physiques et morales, cet homme extraordinaire termina sa courte existence à trente-neuf ans, regrettant de ne pouvoir achever un ouvrage, qu'il avait longtemps médité, pour la défense de la religion.

Œuvres. — Pascal a laissé, outre les *Provinciales*, des *Traités de mathématiques*, des *Expériences de physique* et les *Pensées*.

Provinciales (1656-57).

Sujet. — Les *Provinciales*, au nombre de dix-huit, se divisent en deux classes : les trois premières et les deux dernières se rapportent directement à la question de la grâce, qui faisait le différend devant la Sorbonne; les autres attaquent les théologiens de la Compagnie de Jésus. Elles furent publiées sous ce titre : *Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. jésuites, sur la morale et la politique de ces Pères.*

Résumé. — Dans sa **première lettre**, Pascal met son ami, — un provincial, — au courant des disputes de la Sorbonne,

---

[1] Port-Royal-des-Champs, ancienne abbaye, près de Versailles, où s'étaient installés des hommes épris des charmes de la solitude et de l'amour du travail, et dont les principaux sont : Antoine Arnauld, le Maistre de Sacy, Pont-Château, Saint-Cyran, Singlin, Nicole, Lancelot, Tillemont et Pascal.

[2] Le jansénisme est une doctrine erronée touchant la grâce, le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres, le bienfait de la rédemption, formulée d'abord au v^e siècle par Pélage, sectaire breton, renouvelée au XVI^e siècle par Luther, Calvin et Baïus, et que l'évêque d'Ypres, Jansénius, au siècle suivant, renferma dans un ouvrage intitulé *Augustinus*. De cet ouvrage, qui dénaturait les écrits de saint Augustin *sur la grâce*, on tira cinq propositions hérétiques qui furent condamnées, malgré les récriminations des habitués de Port-Royal, les partisans les plus illustres de la secte.

Arnauld tenait pour hérétiques les cinq propositions condamnées, mais il insinuait qu'elles n'étaient pas contenues dans l'*Augustinus*; que l'Église, infaillible dans les questions du *dogme*, ne l'est point dans les questions de *fait*. Sur son refus de se rétracter, la Sorbonne le condamna et le retrancha de la liste des docteurs (1656).

qu'il réduit à une querelle de mots au sujet du *pouvoir prochain*, sur le sens duquel on ne peut s'entendre, et ridiculise la faculté de théologie.

Dans la **deuxième**, il traite de la *grâce suffisante*, et prend à partie les thomistes.

Dans la **troisième**, il défend son ami le grand Arnauld, condamné par la Sorbonne.

Dans la **quatrième**, il transporte le débat sur le terrain de la morale, et engage avec un adversaire supposé, — un jésuite, — une discussion pleine d'ironie et d'enjouement sur les *péchés d'habitude*. Trompé par les artifices de son interlocuteur, le pauvre jésuite s'embrouille et s'enferre lui-même.

Dans la **cinquième**, il dévoile le dessein prétendu des jésuites, qui est de dominer toute la chrétienté. Pour les *tièdes*, ils ont des casuistes très relâchés ; pour les *austères*, ils en ont de sévères. Ce sont des menteurs, ou, si l'on veut, des *probabilistes* : il faut jeûner, c'est une opinion *très probable* ; mais, si le jeûne incommode, on peut s'en dispenser, c'est encore une opinion *très probable*, etc.

De cette lettre à la dix-septième, il n'est question que de *casuistique* et de *morale relâchée* des jésuites.

Dans la **treizième**, il réfute les casuistes *jésuites*, auxquels il fait dire que l'homicide pour insulte est permis en *spéculation*, mais dangereux en *pratique*, à cause « des meurtres nuisibles à l'État qui en pourraient arriver ».

Dans la **quatorzième**, il accuse les jésuites de permettre l'homicide *pour vol, pour affront, pour un écu*, — ce qui est contraire aux lois de l'Église et de l'État. Il répond en passant à quelques-unes de leurs prétendues calomnies, et compare leur doctrine avec la forme qui s'observe dans les jugements criminels.

Appréciation générale. — Les *Provinciales* font époque dans notre littérature, par ce style clair, précis, enjoué, vigoureux, dont on n'avait pas encore d'exemple. La prose française leur est donc redevable d'un progrès sensible ; mais on regrette que ce beau style soit mis au service de l'erreur et qu'il ne recouvre que le mensonge. Bourdaloue a fait cette spirituelle critique du procédé de Pascal : « Ce qu'un seul a mal dit, tous

l'ont dit ; et ce que tous ont bien dit, nul ne l'a dit. » — « Tout ce livre, ajoute Voltaire, portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la Société les opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands... Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public. » (*Siècle de Louis XIV.*)

Condamnées par l'Église dès leur apparition, ces lettres ne sont plus guère connues maintenant. La monotonie de la discussion lasse vite le lecteur : « C'est toujours la même chose, » écrivait M^me^ de Grignan. Toutefois elles demeureront comme des modèles achevés du pamphlet.

Pensées (publiées en 1670).

Sujet. — Les *Pensées* sont des notes, des fragments épars de l'ouvrage que Pascal voulait écrire sur les preuves de la religion chrétienne. Son but était de confondre les libertins, les sceptiques, les incrédules, et de réjouir au contraire *ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, de les consoler en leur annonçant une heureuse nouvelle, en leur apportant leur libérateur et leur Dieu.*

On peut ramener ces fragments à deux ordres d'idées : 1° *Misères de l'homme sans Dieu ; 2° Félicité de l'homme avec Dieu.*

Misères de l'homme sans Dieu. — L'homme est petit, misérable :

1° *En face de l'univers :* « Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant, sans retour !... Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye... Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant ; un milieu entre rien et tout... »

2° *En lui-même :* « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête... Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers... Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3° *Dans la société*, l'amour-propre « nous crève les yeux agréablement... L'homme veut vivre d'une vie imaginaire dans l'esprit des autres... ».

Félicité de l'homme avec Dieu. — L'homme ne trouve le bonheur que dans la possession de Dieu. La chute originelle, principe de tout mal, appelait un Réparateur. Jésus-Christ, le Réparateur annoncé par les prophètes, est venu établir une religion dont la perpétuité et la sainteté prouvent la divinité. — Les *Pensées* sont écrites dans un style particulièrement original, que l'on reconnaît à sa vigueur, à sa magnificence, à sa logique pressante, à la vivacité des contrastes et à sa parfaite simplicité.

Choix. — Les deux infinis. Le roseau pensant. La vérité.

Paul Pellisson (1624-1693), né à Béziers, se fit connaître par d'éloquents *Mémoires* pour la défense de Fouquet, son ancien protecteur. On lui doit encore une *Histoire de l'Académie française* et une *Histoire de Louis XIV* jusqu'à la paix de Nimègue.

Pierre Nicole (1625-1695), né à Chartres, l'un des plus célèbres écrivains de Port-Royal, auteur des *Essais de morale*, de la *Logique de Port-Royal*, de la *Perpétuité de la foi touchant l'Eucharistie*, etc. Son style est pur, élégant, mais il manque d'énergie et de vivacité.

Mme DE SÉVIGNÉ (1626-1696).

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, née à Paris, est notre épistolière française par excellence. Son père, le baron de Chantal, fils de sainte Chantal, fut tué en 1627 au service de la France en combattant les Anglais, et sa mère mourut quelques années plus tard. Orpheline à six ans, elle passa sous la tutelle de son oncle, le « bon abbé » de Coulanges, qui lui fit donner une solide instruction. Elle fréquenta l'hôtel de Rambouillet, sans en prendre les travers, et se distingua par la supériorité de l'esprit et par la vertu. Restée veuve de bonne heure du marquis de Sévigné, et séparée de sa fille, mariée en 1669 au comte de Grignan, qui fut nommé lieutenant général

au gouvernement de la Provence, elle entretint avec sa chère absente, pendant vingt-cinq ans, une *correspondance* toujours aussi empressée, aussi tendre, aussi naturelle que le premier jour. Écrire à sa fille, était « la première affaire de sa vie ».

« Cette femme, a dit Saint-Simon, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son esprit, en donnait par sa conversation à qui n'en avait pas, extrêmement bonne d'ailleurs, et savait extrêmement de toutes choses, sans vouloir jamais paraître savoir rien. »

Lettres.

Mme de Sévigné ne songeait pas sans doute à écrire pour la postérité; mais on conçoit que sa fille et ses amis aient conservé, avec la pensée de les publier un jour, des *lettres* si riches de renseignements importants et de mérites littéraires. Un premier recueil, très incomplet, parut en 1726. Depuis, les éditions se sont succédé toujours plus complètes et plus fidèles. Actuellement les *Lettres* de Mme de Sévigné remplissent quatorze volumes.

Choix. — *Procès de Fouquet* (à M. de Pomponne, 4-17 décembre 1664). — *L'incendie* (à Mme de Grignan, 20 février 1671). — *Réception de Louis XIV à Chantilly* (à Mme de Grignan, 26 avril 1671). — *La Fenaison* (à M. de Coulanges, 22 juillet 1671). — *La vie et la mort* (à Mme de Grignan, 16 mars 1672). — *Un grand seigneur* (à la même, 5 février 1664). — *Visite au Buron* (à la même, 27 mai 1680). — *Le Jardin* (à la même, mai 1680). — *Mort de Louvois* (à M. de Coulanges, juillet 1691), etc.

Appréciation générale. — Les mérites les plus divers du conteur, de l'historien et du moraliste, se trouvent dans les lettres de Mme de Sévigné. On y voit, comme dans la meilleure des chroniques, l'esprit de la société du XVIIe siècle, la cour, l'Église, le théâtre, la guerre. En les lisant, on assiste aux fêtes de Versailles, au procès de Fouquet, aux adieux au roi de M. de Pomponne disgracié, à la mort de Turenne et de Condé, aux sermons de Bourdaloue, aux états de Bretagne, à ses lectures enthousiastes de saint Augustin, de Corneille et de La Fontaine, aux représentations d'*Esther*, etc.

On a tout dit sur la souplesse, la variété, la grâce, le natu

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

rel des lettres de Mme de Sévigné. « Elle écrit comme elle parle, disait d'elle Mlle de Scudéry, c'est-à-dire le plus agréablement possible. » Son style, juste et court, a toujours une rapidité entraînante. On sent partout la vérité de ce qu'elle dit quelque part : « J'écrirais jusqu'à demain ; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole... »

BOSSUET (1627-1704).

Jacques-Bénigne Bossuet, né à Dijon, d'une famille de magistrats, commença ses études chez les jésuites, et les acheva au collège de Navarre, à Paris. Il manifesta de bonne heure son génie et ses talents oratoires ; à seize ans, il émerveillait les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet par une improvisation sur un texte proposé ; à vingt et un ans, il soutenait avec le plus grand éclat sa thèse de théologie, et quatre ans plus tard il recevait le grade de docteur. Ordonné prêtre la même année, et déjà pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Metz, il se rendit aussitôt dans cette ville pour satisfaire aux obligations de sa charge. Là il se remit à l'étude de l'Écriture sainte, établit des conférences, et publia son premier ouvrage : *la Réfutation du catéchisme de Paul Ferri* (1655), ministre protestant. Il parut, en 1660, dans les églises de la capitale, et s'y rendit célèbre par ses sermons, notamment par le *Carême* de 1661, qu'il prêcha devant la cour. A partir de 1669, il fut successivement évêque de Condom (1679-70), précepteur du dauphin (1670-80), évêque de Meaux (1681-1704).

Bossuet conserva jusqu'à son dernier jour la vigueur de son incomparable intelligence. « Chaque nuit, dit son historien le cardinal de Bausset, ce vieillard de soixante-dix ans interrompait son sommeil et donnait de longues heures à ses grands travaux ; on eût dit qu'il attendait l'éternité pour se reposer. Il mourut comme il avait vécu, avec grandeur et simplicité, les yeux tournés vers le Dieu qu'il avait servi. »

Œuvres. — Bossuet a composé de nombreux ouvrages dans tous les genres : le *Discours sur l'Histoire universelle* (1681), le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, la *Logique*, l'*Exposition de la foi catholique* (1671), l'*Histoire des Variations des sectes protestantes* (1690), les *Méditations sur l'Évangile*, des *Oraisons funèbres*, des *panégyriques de saints*, des *sermons*, des *lettres*, etc. Les quatre premiers de ces ouvrages furent écrits pour l'éducation du dauphin, fils de Louis XIV.

Discours sur l'Histoire universelle (1681).

Objet. — Le *Discours sur l'Histoire universelle* est une démonstration, par l'histoire, de l'action de Dieu sur le monde. Il se divise en trois parties : les *Époques, ou la suite des temps*, la *Suite de la religion* et la *Suite des empires*.

Résumé. — Ire Partie. — *Suite des temps.* La première partie résume l'histoire du monde, depuis la création jusqu'au commencement du règne de Charlemagne. Elle se subdivise en *douze époques* : 1° Adam, ou la Création ; 2° Noé, ou le Déluge ; 3° Abraham, ou l'Alliance de Dieu avec les hommes ; 4° Moïse, ou la Loi écrite ; 5° la Prise de Troie ; 6° Salomon, ou la Fondation du Temple ; 7° Romulus, ou la Fondation de Rome ; 8° Cyrus, ou la Fin de la captivité ; 9° Scipion, ou Carthage vaincue ; 10° la Naissance de Jésus-Christ ; 11° Constantin, ou la Paix de l'Église ; 12° Charlemagne, ou le Nouvel empire d'Occident.

IIe Partie. — *Suite de la religion.* La seconde partie renferme l'histoire de la religion depuis Adam jusqu'à l'établissement de l'Église. On y voit Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, Hérode, agir sans le savoir pour le triomphe de l'Évangile, « la vérité toujours victorieuse ; les hérésies renversées ; l'Église, fondée sur la pierre, les abattre par le seul poids d'une autorité si bien établie, et s'affermir avec le temps[1]. »

IIIe Partie. — *Suite des empires.* Dans la troisième partie, Bossuet recherche les causes qui ont amené l'agrandissement, puis la chute des empires. Il passe successivement en revue les Égyptiens, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, Alexandre, les Romains. Il étudie le caractère, les lois, les

1 Bossuet, *Lettre à Innocent XII.*

mœurs et les institutions des peuples, compare Athènes et Lacédémone, Rome et Carthage, et conclut qu'il faut tout rapporter à une Providence.

Appréciation. — « Le *Discours sur l'Histoire universelle* est la véritable épopée des temps modernes, celle dont Dieu est le poète, et l'humanité le héros. A ce magnifique récit, rien ne manque des splendeurs de l'antique épopée: l'unité d'action, la grandeur d'intérêt, l'intervention merveilleuse d'une main divine, un langage rapide, étincelant, sublime, tout s'y trouve. Les siècles se pressent, se coordonnent dans ce vaste ensemble; les trônes et les empires tombent avec un fracas effroyable les uns sur les autres, et, au milieu de cette mobilité des institutions humaines, se dresse l'Empire du *Fils de l'homme*, empire auquel seul l'éternité est promise... Ce sont les fastes du genre humain aperçus du haut du Sinaï. »

(J. Demogeot.)

« Quelle admirable revue Bossuet fait de tous les peuples! dit Saint-Marc Girardin, comme ils viennent tour à tour devant lui témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte. Marche! marche! dit-il à l'Égypte, et le trône majestueux des Pharaons, et ce sacerdoce imposant, et ce peuple grave et sérieux, passe et disparaît bientôt. Marche! marche! dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine. Marche! marche! dit-il à Rome elle-même, et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera à son tour effacé de la terre, qu'il n'aura conquise que pour Jésus-Christ. Ainsi Dieu est partout: il change et renouvelle à son gré la figure du monde; et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré. »

Il est regrettable que Bossuet n'ait pas eu le temps de compléter ce chef-d'œuvre par l'histoire des événements qui ont suivi Charlemagne.

Passages remarquables. — Origine de la civilisation; la loi de Moïse; le temple de Salomon; les Grecs; Alexandre; les Romains; causes de leur grandeur, etc.

Oraisons funèbres.

Comme orateur, Bossuet a surtout excellé dans l'oraison funèbre, où il reste inimitable. Il en a prononcé onze. Les plus importantes sont: l'oraison funèbre de *Henriette de France*, reine d'Angleterre (1669), — de *Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans (1670), — de *Marie-Thérèse*, reine de France (1683), — d'*Anne de Gonzague*, princesse palatine (1685), — de *Michel le Tellier*, chancelier de France (1686), — et du grand *Condé* (1687).

« Dans la chaire chrétienne, l'oraison funèbre tient beaucoup du sermon et doit être, comme lui, fondée sur une doctrine céleste, qui ne connaît de vraiment bon, de vraiment grand, que ce qui est sanctifié par la grâce et qui foudroie toutes les grandeurs du temps avec le seul mot d'*éternité*. Il en résulte pour l'orateur un double devoir; il faut que, pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement ce que fut son héros, selon le monde, et que, pour remplir son ministère, il termine tout son héroïsme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'a pas consacré devant Dieu. » (Marmontel.)

C'est ce qu'a fait Bossuet: « Il a raconté les faits ou jugé les acteurs avec une franchise aussi ferme que décente. Voilà ce qu'attestent les passes périlleuses qu'il sut, en mainte rencontre, franchir sans faiblesse. Quant au souci de convertir les âmes, il éclate dans toutes les parties de son discours, mais surtout en ses péroraisons, où sa charité fait, pour ainsi dire, des sommations incessantes à ces auditeurs profanes qu'il veut ramener au pied de la Croix, confondus et repentants. »

(G. Merlet.)

Oraison funèbre de Henriette de France (1669)[1].

Résumé. — Exorde. L'exorde: « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires..., » est le développe-

1 Henriette-Marie de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, avait épousé Charles I^er, roi d'Angleterre, en 1625. Proscrite par la révolution qui conduisit à l'échafaud le roi son mari (1649), elle mourut à Colombes, près de Paris, en 1669.

ment de cette pensée que *Dieu instruit les rois par la bonne et par la mauvaise fortune.*

Le discours se divise en deux parties :

Ire Partie. — *Grandeurs de Henriette. Sa bienfaisance dans la prospérité.* La reine d'Angleterre était grande par sa naissance, son alliance et ses qualités personnelles. Elle consacra son crédit, sa foi, son patriotisme, au bien de ses sujets, de l'Église et de la France.

IIe Partie. — *Malheurs de Henriette. Sa constance dans l'adversité.* Causes de la révolution d'Angleterre : l'hérésie et les sectes unies par Cromwell [portrait du Protecteur]. Négociations de la reine, ses voyages, son courage dans la lutte, sa résignation dans le malheur, son détachement.

Péroraison. — Ses disgrâces font maintenant sa félicité; elle reçoit la récompense promise à ceux qui pleurent.

Appréciation. — « Bossuet a montré dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre jusqu'où la pensée et la parole de l'homme peuvent s'élever, sans qu'il leur soit peut-être jamais donné de monter plus haut. Ce discours offre l'histoire dans toute sa grandeur et sa majesté; il réunit les plus hautes leçons de la religion et de la politique au récit des plus grandes catastrophes qui avaient jusqu'alors épouvanté l'imagination des hommes. Il a été le sujet de la méditation profonde des hommes religieux et des hommes d'État. Jamais l'alliance de la religion et de la politique, le danger des innovations religieuses et les terribles conséquences des maximes anarchiques n'avaient été présentés sous des caractères plus frappants. »

(De Bausset.)

Passages remarquables. — L'exorde; le portrait de Cromwell; la description des voyages de la reine.

Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre (1670)[1].

Résumé. — Exorde. Bossuet entre brusquement dans le sujet : « J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre... » Il rappelle deux souvenirs touchants et tristes : l'oraison funèbre de la *mère*, prononcée il y a dix mois devant la *fille* alors si attentive. — *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.*

Le discours se divise en deux parties : Tout est *vain* en l'homme, si nous regardons le cours de la vie mortelle; tout est *grand*, si nous regardons le terme où elle aboutit.

Ire Partie. — *Néant de l'homme du côté de la terre.* En preuve, l'exemple de cette princesse, qui réunissait toutes les distinctions, naissance, alliance, qualités de l'esprit et du cœur... La mort, une mort soudaine, lui a tout ravi.

IIe Partie. — *Grandeur de l'homme du côté du ciel.* L'homme est grand par son *âme* et par les dons de la *grâce*. L'âme est grande parce que, venant de Dieu, elle doit retourner à Dieu. La princesse a reçu les deux grâces nécessaires au salut : la foi et la persévérance finale. Qu'importe que le temps ait été court? Elle a remporté la victoire suprême ; elle est morte dans l'amitié du Seigneur.

Péroraison. — Elle résume le discours : méprisons les faveurs du monde, résignons-nous à la volonté de Dieu, et faisons pénitence.

Appréciation. — « Bossuet avait fait parler son génie dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, il laisse parler son âme tout entière dans celle de la princesse sa fille. Cette oraison funèbre seule prouve qu'il n'était point aussi étranger qu'on pourrait le croire à ces douces affections de l'âme, à ce langage du cœur, à ces expressions sensibles dont le charme est toujours si puissant, parce qu'elles sont la voix de la nature gémissant sur les malheurs de la condition humaine. On croirait entendre Fénelon... Mais, au milieu de ces épanchements d'une âme pleine de sa douleur, on reconnaît Bossuet à ces traits fiers et hardis, à ces pensées justes et profondes, qui sont le véritable caractère de son génie. » (De Bausset.)

Passages remarquables. — L'exorde; le récit de la mort de Madame; la piété de la princesse à ses derniers moments.

1 Henriette-Anne d'Angleterre était fille de Charles Ier et de la précédente; elle épousa, en 1661, Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. A peine de retour d'une négociation importante auprès de Charles II, son frère, elle mourut subitement à Saint-Cloud, en 1670, à l'âge de vingt-six ans.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Oraison funèbre du prince de Condé (1687)[1].

Résumé. — EXORDE. L'exorde : « Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu... » est grave et imposant. L'orateur s'effraye de la grandeur du sujet et de l'inutilité de la louange, qui « languit auprès des grands noms ».

Le discours se divise en deux parties : ce qui fait le *héros* ne serait qu'illusion, si la *piété* n'y était jointe.

Ire PARTIE. — *Le héros. Qualités de l'esprit et du cœur du prince.* Condé avait toutes les qualités qui font les héros : valeur précoce, modestie, générosité, dévouement, bonté, activité, audace, prévoyance, inspiration soudaine. Mais ces qualités ne sont rien sans la piété, qui est le tout de l'homme.

IIe PARTIE. — *Le chrétien. Piété du prince.* A ces qualités surnaturelles, Condé joignait la piété qui fait le chrétien, et les vertus que Jésus-Christ louera au dernier jour : charité, bon exemple, justice, miséricorde. Sa foi se montra surtout à l'approche de la mort.

Péroraison. — Dans cette péroraison fameuse qui commence ainsi : « Venez, peuples, venez maintenant... » l'orateur invite les peuples, les princes, les guerriers, à venir autour du monument funèbre pour s'instruire, pleurer et prier. Il y viendra lui-même apprendre à bien mourir, car « ses cheveux blancs l'avertissent qu'il doit bientôt aller rendre compte à Dieu de son ministère ».

Appréciation. — Bossuet fut tellement inspiré par l'amitié qui l'unissait au prince de Condé, que cette oraison funèbre est regardée comme le chef-d'œuvre du genre. « Il s'anime d'un enthousiasme guerrier pour suivre son héros aux plaines de

1 Louis de Bourbon, prince de Condé, né à Paris en 1621, fut nommé général à vingt-deux ans (1643), et défit successivement les Espagnols à Rocroy, les Impériaux à Fribourg, à Nordlingen et à Lens (1648). Après la mort de Turenne (1675), il se retira à Chantilly (Oise), où il accueillit souvent les illustrations du siècle : Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, Boileau, Molière, la Bruyère, Mabillon, etc. Il mourut en 1686, avec le courage d'un héros et le calme d'un chrétien.

Fribourg et de Rocroy ; il raconte la guerre avec la précision d'un vieux capitaine, il semble s'enivrer un instant de l'odeur de la poudre et de la fumée de la gloire ; mais c'est pour l'immoler à son Dieu qu'il pare la victime. C'est ici surtout qu'éclate dans toute sa sublimité le contraste des grandeurs éphémères de ce monde avec la grandeur éternelle. C'est ici que s'épanche avec un charme pénétrant la tendresse d'âme de Bossuet, quand, à la suite des *peuples* en deuil, des *princes et des princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de leurs douleurs comme d'un voile*, il s'avance lui-même avec ses *cheveux blancs qui l'avertissent* de sa fin prochaine, *et vient avec les restes d'une voix qui tombe* dire un dernier adieu aux cendres de son illustre ami. » (J. DEMOGEOT.)

PASSAGES REMARQUABLES. — Le récit de la bataille de Rocroy ; le parallèle de Turenne et de Condé ; la péroraison.

Sermons.

De graves défauts s'étaient glissés jusque-là dans la chaire chrétienne, notamment l'abus de la forme syllogistique et les trivialités de langage inventées par le pédantisme et le bel esprit : « La chaire, a dit Massillon, semblait disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école. » Bossuet paraît, et, sans guide et sans modèle, il atteint la limite de la perfection.

CHOIX. — **Panégyriques** de *saint Bernard* (1665), — de *saint Paul* (1657). — de *sainte Thérèse* (1657), — **Sermons** sur la *Dignité des pauvres dans l'Église*, prêché en 1659, à la demande de saint Vincent de Paul, devant une assemblée de dames, en faveur d'une maison de refuge, — sur la *Parole de Dieu*, prêché au Louvre pendant le carême de 1661, — sur *la Mort*, prêché au Louvre pendant le carême de 1662, — sur la *Divinité de la religion*, prêché devant la cour, le deuxième dimanche de l'Avent de 1665, — sur la *Justice* (1666), — sur l'*Homme du monde*, prêché aux Minimes pendant le carême de 1668, — pour la *Fête de tous les Saints* (1669), — pour le jour de *Pâques* (1681), — discours sur l'*Unité de l'Église*, prononcé devant l'assemblée générale du clergé de France (1681), « que mille écrivains, dit J. de Maistre, nous présentent sérieusement comme l'expression même de la consécration des *quatre articles*, tandis qu'il en est l'antidote. »

Appréciation générale. — « Qu'y a-t-il dans ces sermons qui puisse nous émouvoir?... » La vérité sur nous-mêmes. Elle est là tout entière et sous toutes les formes : vive et familière, quand elle descend au détail particulier de notre conduite, de nos mœurs, de nos intérêts mondains; subtile et pressante, lorsqu'elle va nous chercher jusqu'au fond de nous, à travers les faux-fuyants de notre amour-propre; grande et solennelle, quand elle parle en termes généraux de Dieu, de l'homme, des vices et de la vertu, de la vie et de la mort. »

(D. NISARD.)

Remarques générales. — « Que dirons-nous de Bossuet comme orateur? A qui le comparerons-nous? Et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses oraisons funèbres?... Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou l'éloquence, la citation si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui; enfin la réflexion ou le coup d'œil sur les causes de l'événement rapporté. » (CHATEAUBRIAND.)

Un homme s'est rencontré « d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles, un évêque au milieu de la cour, l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les Églises, la terreur de toutes les sectes, le père du XVII^e^ siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons et présidé à Nicée et à Éphèse ». (MASSILLON.)

Cet homme, c'est Bossuet. « Bossuet n'est-il pas supérieur même à ce grand siècle qui l'emporte sur tous les autres siècles? La philosophie, la théologie, l'histoire, l'éloquence, l'ascétisme, il a tout marqué de l'empreinte de son génie, et notre langue n'a rien qui soit à la fois plus tendre, plus exquis et plus fier. » (M^gr^ BESSON.)

BOURDALOUE (1632-1704).

Louis Bourdaloue, né à Bourges, fit ses études chez les jésuites de sa ville natale, et entra dans leur société (1648).

Les vingt premières années de sa vie religieuse furent employées, soit à l'étude, soit au professorat, soit à la prédication. A trente-sept ans (1669), il parut dans les chaires de la capitale et justifia pleinement la réputation qu'il avait déjà conquise en province. Louis XIV l'invita dix fois de suite à prêcher à la cour des *Avents* ou des *Carêmes, aimant mieux*, disait-il, *entendre ses redites que les choses nouvelles d'un autre.* — « Il était d'une force à faire trembler les courtisans, dit M^me^ de Sévigné, et s'exprimait avec la liberté d'un apôtre, disant des vérités à bride abattue. » — « C'était, ajoute Villemain, l'athlète de la raison combattant pour la foi. »

Œuvres. — Bourdaloue a laissé des *sermons*, des *panégyriques*, des *oraisons funèbres*.

On peut citer, comme particulièrement remarquable, les **sermons** sur la *Conception*, sur la *Passion*, sur la *Résurrection*, sur le *Pardon des injures* et sur l'*Ambition* (pour le XVI^e^ dimanche après la Pentecôte).

Voici le plan de ce dernier :

EXORDE. — Les faux docteurs de la loi voulaient partout se distinguer et dominer. Parabole du festin.

Les caractères de l'ambition se réduisent à trois : l'*aveuglement*, la *présomption* et l'*envie* qu'elle excite.

I^re^ PARTIE. — *L'ambition est aveugle dans ses recherches.* Elle se propose le bonheur et ne trouve que le chagrin; elle aspire à la grandeur et n'aboutit qu'à la honte.

II^e^ PARTIE. — *L'ambition est présomptueuse dans ses sentiments.* L'ambitieux se croit capable de tout, il le croit sans s'être auparavant éprouvé.

III^e^ PARTIE. — *L'ambition est odieuse dans ses suites :* odieuse dans la poursuite de la grandeur, odieuse dans l'usage de la grandeur.

PÉRORAISON. — Bienheureux les humbles!... Ils possèdent à la fois et le cœur de Dieu et le cœur des hommes.

Remarques générales. — Bourdaloue se distingue par la régularité de ses plans, la sévérité de son style et la rigueur de sa logique. Il n'a ni l'ampleur de Bossuet ni l'harmonie de

Massillon, mais il excelle dans l'art de convaincre; il enchaîne ses preuves, les fortifie l'une par l'autre, et, ne laissant au pécheur ni excuse ni prétexte, il le réduit au silence et le condamne au repentir. « On pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur comme Bossuet en élévation. » (La Harpe.)

Jean Mabillon (1632-1707), né près de Vouziers, savant bénédictin, qui fut chargé par Colbert de recueillir en Allemagne et en Italie tout ce qui pourrait servir à l'histoire de France. Ses principaux ouvrages sont : *Acta sanctorum* et la *Diplomatique*, où il explique l'origine des chartes et des diplômes.

FLÉCHIER (1632-1710).

Esprit Fléchier, né à Pernes, près de Carpentras, entra dans les ordres et se rendit célèbre par des *sermons*, surtout par des *oraisons funèbres*, qui lui assurent la première place après Bossuet. Il occupa successivement les sièges de Lavaur et de Nîmes, où sa douceur et sa charité furent bénies même des protestants.

Œuvres. — On doit à Fléchier les Oraisons funèbres de *Turenne* (1675) et du duc *de Montausier* (1690), l'*Histoire du cardinal Ximénès*, l'*Histoire de Théodose le Grand*, des *Mémoires* et des *panégyriques*.

Oraison funèbre de Turenne (1675) [1].

Résumé. — Exorde. — L'exorde : « Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée... » présente, sous le nom de Machabée, le tableau du héros de ce discours, de cet homme puissant qui triomphe des ennemis de l'État par sa *valeur*, des passions de l'âme par sa *sagesse*, des erreurs et des vanités du siècle par sa *piété*.

[1] Turenne, né à Sedan (1611), d'une famille protestante, devint maréchal de France, s'illustra par la campagne des Pays-Bas et la défense de l'Alsace. Il fut tué à Salzbach en 1675. Converti à la religion catholique par Bossuet, il avait abjuré le protestantisme depuis 1668.

I[re] Partie. — Turenne fut : 1° *Un grand capitaine*. La gloire de sa naissance est effacée par celle de ses actions.

II[e] Partie. — 2° *Un homme sage*. On ne peut attribuer ses victoires qu'à sa prudence, et ses défaites qu'à la fortune.

III[e] Partie. — 3° *Un chrétien fervent*. Son *zèle* pour la défense de la sainte doctrine, sa *charité*, son *humilité*.

Appréciation. — Cette oraison funèbre est le chef-d'œuvre de Fléchier. L'exorde surtout est un des morceaux les plus finis qui sont sortis de sa plume. L'endroit où il peint la mort du héros, auprès duquel « fume encore la foudre qui l'a frappé », est très pathétique et très touchant, quoique l'art y paraisse un peu trop.

L'esprit, l'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées; une diction ornée, fleurie, cadencée : telles sont les qualités dominantes de Fléchier. Mais il prodigue l'antithèse, l'harmonie mécanique, les tournures ingénieuses, et c'est là son défaut.

Jules Mascaron (1634-1703), né à Marseille, entra dans la congrégation de l'Oratoire, prêcha à la cour l'Avent de 1666 et l'oraison funèbre d'*Henriette d'Angleterre* (1670), concurremment avec Bossuet. Il prononça aussi celle de *Turenne* en 1675, qui est son chef-d'œuvre. Il mourut évêque d'Agen.

Mme DE MAINTENON (1635-1719).

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, née à Niort, était fille d'un gentilhomme huguenot et petite-fille d'Agrippa d'Aubigné. Elle « partage avec Mme de Sévigné le privilège d'être comptée parmi nos meilleurs écrivains sans avoir jamais prétendu à la réputation d'auteur.

« Nous ne raconterons point la vie de cette femme illustre, qui naquit dans une prison, occupa presque un trône et mourut dans un cloître (à Saint-Cyr). Nous dirons seulement que, dans toutes les situations où elle se trouva, elle fit preuve d'un caractère supérieur aux événements, et que la piété la plus sincère fut toujours la règle de sa conduite. La fondatrice de Saint-Cyr (1685) est une des gloires de la France et de son

sexe. Une chose suffirait seule pour recommander sa mémoire : sans l'ascendant qu'elle exerça sur Racine, nous n'aurions jamais eu ni *Esther* ni *Athalie*. » (VALLERY-RADOT.)

Œuvres. — Mme de Maintenon a laissé des *Lettres* et des *Entretiens sur l'éducation*, des *Conseils aux jeunes filles*, etc.

CHOIX. — *A Madame Glapion :* « Vous ne serez jamais contente... » (1702) ; — *à Mademoiselle d'Aubigné, sa nièce :* « Je vous aime trop... ; » — *à Madame Veilhan :* « Ignorez-vous... » (1692) ; — *à Madame de Caylus :* « Vous me parlez pour le gouvernement... » (1705) ; — *à Madame la duchesse de Bourgogne :* « La crainte de Dieu... ; » — *à Madame de Dangeau :* « J'aime fort... » (1709) ; — *à Monsieur d'Aubigné, son frère :* « On n'est malheureux que par sa faute... » (1676) ; *à Monsieur le duc de Noailles :* « J'ai à répondre à deux lettres... » (1706) ; — *à Monsieur l'abbé Gobelin :* « Il est vrai que j'ai peu de loisir... » (1686).

Appréciation générale. — Les *Lettres* de Mme de Maintenon se distinguent par la clarté, la précision et le bon sens. Napoléon les préférait à celles de Mme de Sévigné, « parce qu'elles disent plus de choses. » Mme de Maintenon dit en effet plus de choses, mais avec moins de charme que Mme de Sévigné. Ce n'est point la vivacité de l'esprit, la mobilité de l'imagination, qui dominent chez elle ; c'est la rectitude du jugement, c'est la raison. Aussi quelle justesse dans la pensée et dans l'expression ! quelle sagesse persuasive dans tout ce qu'elle a écrit !

Nicolas Malebranche (1638-1715), né à Paris, théologien et philosophe de l'école cartésienne. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la *Recherche de la vérité*, les *Méditations chrétiennes* et les *Entretiens de métaphysique*, où il se montre écrivain supérieur et parfois philosophe profond, mais où il professe aussi des systèmes erronés qui les ont justement discrédités.

LA BRUYÈRE (1645-1696).

Jean de la Bruyère, né à Paris, exerçait à Caen l'office de trésorier des finances, lorsqu'il fut placé, sur la recommandation de Bossuet, près de Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé, pour lui enseigner l'histoire (1680). Ses fonctions cessèrent vers 1685 ; mais il ne quitta plus l'hôtel de Condé : le prince se l'était attaché en qualité d'homme de lettres. L'indépendance de sa position permit à notre célèbre moraliste de continuer à loisir l'étude des travers et des ridicules de l'esprit humain, et de tracer impunément de malins portraits. « On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet, comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns et des autres. » Il mourut subitement à Versailles d'une attaque d'apoplexie.

Œuvres. — La Bruyère a traduit, du grec, les *Caractères de Théophraste* (1687) et composé les *Caractères et Mœurs de ce siècle* (1688).

Les Caractères (1688).

But. — Le livre des *Caractères* est un composé de portraits, de maximes de morale, de pensées sur la religion, la littérature, etc. L'auteur s'y propose pour unique fin de *rendre les hommes meilleurs* en leur présentant l'image de leurs défauts et en mettant à découvert les sentiments secrets d'où proviennent leur malice et leurs faiblesses : « On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction. » (*Préf. des Caractères.*)

Plan. — Ce livre est divisé en seize chapitres, qui se suivent sans ordre apparent. Mais, dans son discours de réception à l'Académie française, la Bruyère nous en explique lui-même le plan et l'économie. « Les quinze premiers chapitres, dit-il, s'attachent à découvrir le *faux* et le *ridicule* qui se rencontrent dans les objets des passions humaines, et à ruiner la *vanité*, la *sensibilité*, la *corruption*, l'*orgueil*, l'*hypocrisie*, l'*égoïsme*, la *gourmandise ;* en un mot, tout ce qui, dans les hommes, peut éteindre ou affaiblir la connaissance de Dieu ; le seizième et dernier chapitre prend à partie l'athéisme, le démasque, le confond, et défend la Providence contre l'incrédulité.

Résumé. — CHAP. Ier. — *Des ouvrages de l'esprit.* Dans ce chapitre, on trouve de très judicieuses réflexions sur la littérature et les hommes de lettres, ainsi qu'une appréciation des meilleurs écrivains de l'antiquité, du XVIe et du XVIIe siècle. « Il

y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public... Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images ; il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement. » Les lettres de Balzac et de Voiture peuvent former de bons prosateurs. Malherbe est noble, élégant ; « Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits. » Magnifique parallèle de Corneille et de Racine.

CHAP. II. — *Du mérite personnel.* On tire vanité des qualités personnelles. Et cependant « qui peut, avec les plus rares talents et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer »? Le fat recherche les éloges; l'honnête homme se contente de la satisfaction du devoir accompli. Le vrai mérite est inséparable de la modestie. Éloge du grand Condé, sous le nom d'Émile.

CHAP. III. — *Des femmes.* Critique exagérée des travers et des ridicules des femmes du XVII^e^ siècle.

CHAP. IV. — *Du cœur.* Étude profonde du cœur humain. Parallèle entre l'amour et l'amitié.

CHAP. V. — *De la société et de la conversation.* Il est difficile d'y faire bonne et parfaite figure. « Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. » En effet, que de défauts à éviter : l'importunité, la puérilité, un langage affecté, la plaisanterie trop multipliée, la familiarité, la prétention de tout savoir, l'inattention, l'infatuation de son propre mérite, le sans-gêne, l'ambition, le trop d'abandon, le purisme, la vanterie, la brusquerie, la rudesse, le trop de rigueur sur l'étiquette! « C'est une grande misère de n'avoir pas assez d'esprit pour parler, ni assez de jugement pour se taire. »

CHAP. VI. — *Des biens de la fortune.* Les richesses ne donnent pas le bonheur et n'ajoutent rien au mérite. Le riche vaniteux est inabordable; le philosophe, au contraire, est accessible à toute heure et toujours disposé à vous rendre service. Une honnête aisance est la meilleure des conditions : le pauvre se chagrine de tout ce qui lui manque; le riche s'irrite de ce que la moindre chose puisse lui manquer. Portraits du riche et du pauvre.

CHAP. VII. — *De la ville.* Critique des gens frivoles, poseurs, vaniteux.

CHAP. VIII. — *De la cour.* Critique de ce « pays (la cour) où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels ». Portraits des courtisans. Louange délicate à l'adresse de Louis XIV.

CHAP. IX. — *Des grands.* Satire de la légèreté, de la dureté, de la vanité des grands.

CHAP. X. — *De la république.* Satire contre la guerre et les négociateurs. Le bon prince assure la paix intérieure, qu'il préfère à la gloire militaire. Portrait de Louis XIV.

CHAP. XI. — *De l'homme.* Appréciation du stoïcisme, qui n'est qu'un « jeu d'esprit ». Portrait du distrait et du malade qui veut se guérir de la vieillesse. Misères et faiblesses humaines : gourmandise, insensibilité, misanthropie.

CHAP. XII. — *Des jugements.* Entraînés par la vogue et la faveur populaire, « nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable. »

CHAP. XIII. — *De la mode.* Caractères bizarres de l'amateur de fleurs, de fruits, de médailles, d'estampes, de bâtiments, d'oiseaux et d'insectes. Encore un triomphe de la mode : le duel.

CHAP. XIV. — *De quelques usages.* Épigrammes contre le blason de quelques roturiers, les abus des gens d'église, le jeu, la chicane, le testataire, l'amateur de chiens et de chevaux. Remarques sur la langue.

CHAP. XV. — *De la chaire.* Critique de certains abus de l'éloquence sacrée. L'auteur souhaite que les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées, les portraits, finissent et fassent « place à une

simple explication de l'Évangile, jointe aux mouvements qui inspirent la conversion ».

CHAP. XVI. — *Des esprits forts.* « Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie?... L'esprit fort, c'est l'esprit faible; » c'est le libertin qui, après s'être affranchi des lois de la morale, cherche à nier Dieu, l'âme, l'éternité. « Je voudrais voir, dit la Bruyère, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parlerait du moins sans intérêt; mais cet homme ne se trouve point. » L'athéisme est impossible. La pensée humaine et les merveilles de l'univers suffisent à prouver l'existence de Dieu.

Appréciation générale. — La Bruyère est un de ces auteurs charmants qu'on ne se lasse pas de relire. « Ses portraits, dit la Harpe, sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et, en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. » Et son œuvre n'a pas vieilli. Les *Ménalques* distraits d'à présent, les *Hermagoras érudits*, les *Acis prétentieux*, les *Onuphres hypocrites*, les *Ménippes vaniteux*, les *Théophiles intrigants*, les *Démocèdes maniaques*, les *Démophyles nouvellistes*, les *Clitiphons affairés*, les *Gnatons égoïstes*, les *Critons gourmands*, les *Narcisses musqués*, les *Gitons arrogants*, les *Phédons timides*, les *Timons misanthropes*, etc., ne diffèrent nullement de ceux qui ont posé devant la Bruyère.

Cependant, quoique grand observateur, la Bruyère est moins un philosophe qu'un physionomiste : il ne cherche pas les principes et les causes des actions humaines; il ne descend pas au fond des cœurs; il se tient à la surface, comme Montaigne, Molière, Boileau, la Fontaine. Où il est particulièrement sévère et tranchant, c'est dans ses attaques contre l'athéisme, l'impiété, le vice. « Tout ce qui est vilain, tout ce qui est lâche, il le flagelle sans pitié jusqu'au sang. Quelle belle idée ses *Caractères* seuls nous donnent de la noblesse de son âme! »

(FRÉD. GODEFROY.)

Les marques de son style sont l'énergie, les tours vifs, les

métaphores ingénieuses, les contrastes accumulés, les expressions originales, les piquantes alliances de mots. « Il n'y a peut-être pas, dit Suard, une beauté de style propre à notre idiome dont on ne trouve des exemples et des modèles dans cet écrivain. »

CHOIX. — Parallèle de Corneille et de Racine (frag. du ch. I^er); du Mérite personnel (ch. II); des Biens de fortune (ch. VI); l'égoïste (frag. du ch. XI); des Esprits forts (ch. XVI).

FÉNELON (1651-1715).

François de Salignac de la Mothe-Fénelon, né au château de Fénelon, en Périgord, fit de brillantes études à Cahors, puis à Paris, au collège du Plessis, et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Comme Bossuet, il prêcha dès l'âge de quinze ans, devant un auditoire célèbre, et donna de son talent les plus hautes espérances. Ordonné prêtre à vingt-quatre ans (1675), il fut successivement chargé de l'instruction des *nouvelles catholiques* (protestantes converties), d'une mission en Saintonge et en Poitou (1685), et du préceptorat du duc de Bourgogne (1689-95). Cette éducation terminée, le roi le nomma à l'archevêché de Cambrai (1695). Ses différends avec Bossuet au sujet du *quiétisme*, la condamnation de son livre des *Maximes des Saints*, et surtout la publication du *Télémaque* (1699), où Louis XIV crut voir des allusions offensantes, amenèrent sa disgrâce. Exilé de la cour, il se consacra tout entier à ses fonctions pastorales, et se fit chérir par une bienfaisance devenue proverbiale.

Œuvres. — Nous avons de Fénelon : le *Traité de l'éducation des filles* (1687), composé pour M^me de Beauvilliers; des *Fables* en prose, les *Dialogues des morts*, le *Télémaque* (1699) et le *Traité de l'existence de Dieu* (composés pour l'éducation du duc de Bourgogne), la *Lettre sur les occupations de l'Académie française* (1714), les *Dialogues sur l'éloquence* (1718), des *sermons*, des *lettres* de piété, de direction, etc.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Traité de l'Éducation des filles (1687).

Ce livre est un chef-d'œuvre de délicatesse et de raison. « Il réunit dans un petit volume plus d'idées justes et utiles, plus d'observations fines et profondes, plus de vérité pratique et de saine morale, que tant d'ouvrages volumineux écrits depuis. »
(De Bausset.)

Résumé. — Chap. 1er. — *Importance de l'éducation des filles.* Les femmes ont des devoirs considérables à remplir : maison à régler, enfants à bien élever, etc.; or, pour remplir ces devoirs, elles ont besoin de culture intellectuelle et morale.

Chap. II. — *Inconvénients des éducations ordinaires.* L'ignorance dégoûte les jeunes personnes des occupations sérieuses. De là l'indifférence, la paresse, l'amour des amusements, les rêveries, la curiosité.

Chap. III. — *Premiers fondements de l'éducation.* Les impressions les plus profondes se font dans le premier âge. Il faut préparer dans les enfants les inclinations vertueuses, ménager leur santé, ne pas presser l'instruction, seconder leur curiosité naturelle.

Chap. IV. — *Imitation à craindre.* L'ignorance des enfants les porte à imiter tout ce qu'ils voient. Il faut tourner cette disposition vers ce qui est bon, la détourner de ce qui est mauvais.

Chap. V. — *Instructions indirectes.* L'enfance n'est pas propre au raisonnement. Répondre simplement à ses questions, redresser ses erreurs et passer outre. Joindre l'agréable à l'utile. Choisir le temps de la correction. Ne pas négliger l'éducation du cœur.

Les chapitres VI, VII et VIII ont pour objet l'enseignement de la religion.

Dans les chapitres IX et X, Fénelon signale plusieurs défauts à combattre chez les jeunes personnes, entre autres la timidité, la mollesse du caractère, la vanité dans les ajustements.

Les chapitres XI et XII complètent le premier. Le XIIIe et dernier traite des qualités des gouvernantes.

Télémaque (1699).

Sujet. — Le *Télémaque* est tout à la fois un poème, un traité d'éducation, de politique et de morale, embelli par tous les charmes du style. Cet ouvrage, dont la fiction est empruntée à l'*Odyssée* d'Homère, se divise en dix-huit livres.

Résumé. — Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope, conduit par la Sagesse, sous la figure de Mentor, navigue sur toutes les mers d'Orient, à la recherche de son père, que la colère des dieux éloigne pendant dix ans de l'île d'Ithaque, son royaume. Il traverse la Grèce et fait naufrage sur les côtes de la Sicile. Capturé, en quittant ce pays, par la flotte de Sésostris, il est condamné à garder le troupeau dans le désert d'Oasis, et Mentor est vendu comme esclave. De l'Égypte, Télémaque est conduit à Tyr et de là à Chypre, où il retrouve Mentor. Ils font voile ensemble pour l'île de Crète. Les Crétois, révoltés contre Idoménée [1], offrent la couronne à Télémaque. Un second naufrage les jette dans l'île de Calipso. Mentor arrache Télémaque de cette île et l'engage à retourner dans sa patrie. Le pilote, par erreur, aborde à Salente. Les Salentins sont en guerre contre les Manduriens. Mentor rétablit la paix, et, pendant qu'il apprend à Idoménée l'art de gouverner, Télémaque se couvre de gloire dans une guerre contre les Dauniens, et va, sans résultat, chercher son père dans les enfers. La guerre terminée, Mentor conseille à Télémaque de partir pour Ithaque, où il retrouvera son père. Avant d'arriver, le mystérieux conducteur se fait connaître à Télémaque, lui donne ses dernières instructions et disparaît.

Appréciation. — Le *Télémaque*, publié par un copiste infidèle, eut un succès immense; mais l'apparition de ce livre mit le comble aux ressentiments de Louis XIV.

« Il est plus que probable, dit M. Godefroy, que Fénelon avait

1 La malveillance se plut à voir la satire de Louis XIV dans Idoménée trônant au milieu d'une cour fastueuse, et une allusion à la ligue d'Augsbourg dans la révolte des Crétois. Quant aux idées politiques de Fénelon, elles se trahissent dans les conseils, quelquefois chimériques, de Mentor au roi des Salentins. — Chassé par les Crétois, Idoménée s'enfuit en Italie, où il fonde Salente.

composé ce livre, si propre à prémunir son élève contre les doctrines du despotisme et contre les pièges de la volupté, non pour le lui mettre immédiatement dans les mains, mais dans l'intention de le lui présenter quand son intelligence serait pleinement formée. »

« Suivant les moralités de ce poème, nous y trouverons tous les devoirs des rois développés par les situations presque autant que par les préceptes : l'amour de la justice dans le gouvernement de Sésostris; la constance au milieu de l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Égypte; le châtiment de la tyrannie dans le remords de Pygmalion; la protection qu'exige le commerce dans l'histoire de Tyr; le respect dû à la vérité, quand le fils d'Ulysse aime mieux mourir que de se permettre un mensonge; les causes du bonheur public dans l'interprétation des lois de Minos; l'amour de la patrie, quand Télémaque sacrifie le trône de Crète et la contrée d'Arpi au petit royaume d'Ithaque; les ravages de la guerre dans les défaites de Bocchoris; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Idoménée avec les Manduriens; les lois du commerce fondées sur la liberté; les inconvénients du luxe; les règlements d'une bonne police; les bienfaits immenses de l'agriculture, reconnue pour le fondement de la grandeur des États dans la description de Salente; le caractère d'un mauvais ministre dans le portrait de Protésilas; les dangers de la prévention dans l'exil de Baléazar et dans le rappel de Philoclès; enfin, l'humanité due aux vaincus dans la conduite de Télémaque envers Épiclès et Hippias... » (Maury.)

« L'impression générale que doit recevoir de la lecture du *Télémaque* tout jeune homme intelligent est un mélange d'appréhension et de résolution, qui le prépare efficacement aux luttes de la vie. » (D. Nisard.)

Le style de ce livre se recommande par la clarté, la souplesse, l'élégance et l'harmonie. Il abonde en métaphores, en allégories, en images, en comparaisons, en récits, en descriptions, qui méritent d'être étudiés.

Passages remarquables. — Jeux célébrés en Crète pour l'élection d'un roi (liv. Ier); la ville de Tyr (liv. III); les douceurs de la vie (liv. X); la guerre (liv. XIII); brièveté de la vie (liv. XIV); bonheur des justes dans les Champs-Élysées (liv. XIV); le luxe (liv. XVII).

Lettre à l'Académie (1714).

Objet. — Dans cette lettre, adressée à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Fénelon développe ses idées sur les divers travaux littéraires qu'il propose à la docte assemblée.

Résumé. — La *Lettre à l'Académie* renferme dix chapitres, qui traitent :

Chap. Ier. — *Du dictionnaire.* Un bon dictionnaire sera utile aux étrangers, « qui sont curieux de notre langue; » à nous-mêmes, quand un terme nous échappe; à la postérité, quand la langue aura vieilli, pour l'intelligence de « tant de bons livres » qui deviendront aussi difficiles à comprendre que les chroniques de « Villehardoin et de Joinville ».

Chap. II. — *D'un projet de grammaire.* Une grammaire « simple, courte, facile », rendrait service à tout le monde, et « diminuerait peut-être les changements capricieux de la langue ».

Chap. III. — *Du projet d'enrichir la langue.* Notre langue n'est pas assez variée, assez harmonieuse. Il faut « multiplier les synonymes, ne perdre aucun terme et en acquérir de nouveaux », former des mots composés, emprunter sans scrupule, mais avec discernement, aux langues étrangères (?).

Chap. IV. — *D'un projet de rhétorique.* On ferait une excellente rhétorique en choisissant « la fleur de la plus pure antiquité ». — « Chez les Grecs tout dépendait de la parole; » en France, « les assemblées ne sont que des cérémonies et des spectacles... Tout se décide en secret dans le cabinet des princes. Faute de liberté, nous en sommes réduits à l'éloquence du barreau et à celle de la chaire (?). »

Chap. V. — *D'un projet de poétique.* La poétique est d'origine religieuse : elle a civilisé les hommes. Aussi doit-on chérir et admirer les vrais poètes. Les caractères essentiels de la poésie sont la clarté, la simplicité, le naturel.

Chap. VI. — *Du projet d'un traité sur la tragédie.* « Chez les Grecs, la tragédie était entièrement indépendante de l'amour

profane; » chez nous, au contraire, elle ne se soutient qu'à la faveur de quelque intrigue galante : c'est un premier défaut. En voici un autre : nos meilleurs tragiques sont ampoulés, invraisemblables, affectés, témoin les stances du *Cid*, le début de *Cinna*, le récit de la mort d'Hippolyte dans *Phèdre*.

Chap. VII. — *Du projet d'un traité sur la comédie.* La comédie doit s'éloigner de la bassesse et du grotesque. Molière a du génie, mais il est blâmable d'avoir outré les caractères et donné souvent un tour gracieux au vice.

Chap. VIII. — *Du projet d'un traité sur l'histoire.* « Très peu d'historiens sont exempts de grands défauts, » parce qu'ils manquent ou d'*impartialité*, ou de *sobriété*, ou d'*ordre*, ou qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement les coutumes, les mœurs, les institutions des peuples dont ils écrivent l'histoire. Jugements sur les historiens anciens.

Chap. IX. — *Des objections qui pourraient être soulevées contre ces divers projets.* Les auteurs, dira-t-on, ne voudront pas se soumettre au jugement de l'Académie. Mais l'Académie n'imposera pas ses idées; elle se contentera d'encourager les écrivains et de leur donner des conseils qu'ils seront libres de suivre.

Chap. X. — *De la querelle des anciens et des modernes.* La querelle des anciens et des modernes divisait alors l'Académie : Ch. Perrault, Lamotte, Fontenelle, soutenaient que les seconds l'emportaient sur les premiers; Boileau, Racine, Dacier, etc., défendaient les anciens et prétendaient qu'on ne peut aller au delà. Fénelon rend justice aux uns et aux autres. « Il y a peu d'auteurs excellents chez les anciens; il y en a d'excellents parmi les modernes. » Éloge d'Homère et de Virgile.

Appréciation. — Cet ouvrage est un modèle de critique littéraire. « Sans s'écarter des traditions de pureté classique, qui sont l'heureux caractère de la littérature au XVII^e^ siècle, Fénelon ouvre à l'art des perspectives nouvelles. Il est en littérature, comme en politique, sagement novateur; il voit dans l'art non seulement ce que l'art ancien ou moderne a donné, mais encore ce qu'il peut donner; il n'est pas une tentative littéraire, un besoin de notre langue, que Fénelon n'ait indiqués ou prévus : regrets du vieux langage, réforme du génie timide de la versification française, caractère plus philosophique de l'histoire, nos vœux et nos essais contemporains, tout s'y trouve. »

(Charpentier.)

On reproche à Fénelon : 1° d'exagérer (ch. III) la pauvreté de notre langue, et de proposer des moyens qui, au lieu de l'enrichir, l'encombreraient de termes inutiles, et lui feraient perdre son homogénéité et sa pureté; 2° d'être un peu dur (ch. IV) pour les orateurs modernes : les Patru, les Pellisson, les orateurs des états de 1614 et maintes doléances courageuses méritaient au moins un souvenir; 3° de se montrer sévère (ch. VI) en parlant de notre théâtre, et de ne pas rendre à Corneille, à Racine et à Molière la justice qu'ils méritent. Mais ces légères erreurs « sont d'un écrivain visant à l'idéal... L'ouvrage est plein de jugements courts et complets sur les genres, et de portraits frappants des auteurs célèbres ».

(D. Nisard.)

Les *Dialogues des morts* (1712) font connaître d'une manière ingénieuse les hommes les plus remarquables du monde ancien et du monde moderne.

Le *Traité de l'existence de Dieu* (1712) est à recommander « à ceux qui n'ont pas le bonheur de croire; ils y trouveront une puissance de raisonnement capable de les convaincre, et un charme de style fait pour les persuader ». (Mennechet.)

Dans ses *sermons*, le *cygne de Cambrai* s'élève quelquefois jusqu'à la sublimité de l'*aigle de Meaux;* il est moins vigoureux, moins pressant, mais plus vif, plus brillant, sans être moins pathétique. On admire surtout son beau sermon sur la fête de l'*Épiphanie*.

Les écrits de Fénelon se reconnaissent toujours à la simplicité, à la grâce, à la clarté, à l'harmonie du style et à la richesse des figures.

FONTENELLE (1657-1757).

Bernard de Fontenelle, né à Rouen, était neveu de Corneille. Il composa, dès l'âge de treize ans, un poème latin sur l'*Immaculée Conception*, qui fut couronné par l'Académie de sa ville

natale. Ayant échoué dans la poésie dramatique, il se tourna vers la prose, et trouva enfin sa voie dans la littérature philosophique et scientifique. Reçu à l'Académie des sciences en 1697, il y exerça pendant quarante ans les fonctions de secrétaire, et contribua puissamment à vulgariser les sciences, qui marchèrent bientôt de découverte en découverte.

Œuvres. — Fontenelle a écrit la *Vie de Corneille*, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), l'*Histoire de l'Académie des sciences*, les *Éloges des académiciens* (1666-99), des *Dialogues des morts* (1680), des *pastorales*, des *églogues*, etc.

Choix d'éloges. — Éloge de Vauban, de l'abbé Gallois, de Tournefort, de Malebranche, de Leibnitz, de Newton.

Appréciation générale (des *Éloges*). — Les *Éloges* de Fontenelle sont des modèles du genre. « Grâce à la libre composition de l'Académie, cette belle revue offre tour à tour des noms de tous les pays, des représentants de la science sous toutes les formes et dans toutes les fortunes, souverains, généraux, hommes de guerre et d'action, contemplateurs paisibles, vastes génies qui ont tout parcouru en jetant la lumière, opiniâtres et patients esprits qui n'ont éclairé que quelque coin obscur du champ des découvertes. » (Villemain.)

Le style de Fontenelle se distingue généralement par la simplicité et surtout par la clarté.

MASSILLON (1663-1742).

Jean-Baptiste Massillon, né à Hyères, en Provence, entra chez les oratoriens, et débuta dans la chaire par des *oraisons funèbres* et des *conférences* (Paris, 1699), qui excitèrent l'admiration de son auditoire. Appelé à prêcher à la cour l'*Avent* de 1699 et deux *Carêmes* (1701-1704), il remplit si bien son devoir d'apôtre, que Louis XIV lui dit à la fin de la station : « Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content; mais toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même. » Nommé, en 1717, à l'évêché de Clermont, il revint à Paris l'année suivante, à la demande du régent, et prêcha les sermons de son *Petit Carême* devant Louis XV, alors âgé de neuf ans. Retiré dans son diocèse, il y mena la vie exemplaire d'un évêque et d'un apôtre, donnant tous ses soins

au peuple heureux que la Providence lui avait confié; prêchant à ses prêtres les vertus dont ils trouvaient en lui l'exemple, le désintéressement, la simplicité et l'oubli de soi-même.

Œuvres. — Massillon a laissé des *oraisons funèbres*, entre autres celles du dauphin et de Louis XIV (1715), des *Conférences ecclésiastiques*, des *Discours synodaux*, le *Petit Carême* et une centaine de *sermons*, dont les plus remarquables sont : le sermon sur le *Petit nombre des élus* (grand Carême), sur la *Vérité* (sermon pour l'Épiphanie), sur l'*Aumône* (grand Carême), sur le *Monde* (Avent), sur la *Fausseté de la gloire humaine* (petit Carême), sur la *Passion de Jésus-Christ*, etc.

Petit Carême (1718).

Le *Petit Carême*, composé en moins de trois mois, fut prononcé, devant toute la cour, dans la chapelle des Tuileries. Voici les sujets des *dix* sermons qui le composent :

1° *Des exemples des grands* ; — 2° *Tentations des grands* ; — 3° *Respect que les grands doivent à la religion* ; — 4° *Malheur des grands qui abandonnent Dieu* ; — 5° *Humanité des grands envers le peuple* ; — 6° *Caractère de la grandeur de Jésus-Christ* ; — 7° *Fausseté de la gloire humaine* ; — 8° *Écueils de la piété des grands* ; — 9° *Obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands* ; — 10° *Triomphe de la religion.*

Appréciation. — Le *Petit Carême* est un beau modèle de style et de langage; c'est le plus populaire des ouvrages de Massillon, mais ce n'est pas son principal titre de gloire : la plupart des critiques le mettent bien au-dessous de son grand *Carême* et de son *Avent*. « L'évêque n'est plus ici qu'un docte et élégant moraliste, qu'un écrivain pur et ingénieux; mais il n'est point un de ces apôtres envoyés aux nations pour faire retentir la parole sainte...

« Il y a dans le *Petit Carême* tout ce qui peut flatter le goût d'un auditoire académique; il n'y a rien de ce qui peut entraîner une assemblée de chrétiens. Dans ses grands sermons, au contraire, on trouve l'orateur qui cède avant tout au besoin de convaincre et de toucher les hommes, de répandre la vérité et de faire triompher l'Évangile. » (Lefranc.)

Remarques générales. — « En général, les plans de Massillon sont fort simples et ses divisions peu compliquées. Mais il possède à un haut degré l'art « d'amplifier son sujet en l'ornant »; ce qui, aux yeux de Cicéron, est le comble et la perfection de l'éloquence. Son style a d'ailleurs une richesse, une ampleur, une allure toute cicéronienne. L'heureux choix des mots, le nombre et l'harmonie des périodes cadencées avec art, la beauté et le naturel des images qui se présentent d'elles-mêmes sans affectation ni recherche, la facilité et l'abondance de l'expression, tout donne à ce style une grâce et une douceur inimitables. « Il a la même diction dans la prose que Racine « dans la poésie, » disait Mme de Maintenon. Aussi l'a-t-on appelé le *Racine de la chaire.* » (BLANLŒIL.)

Comme Bourdaloue, Massillon excellait à peindre les faiblesses du cœur, mais avec moins de force dans les preuves et moins de vigueur dans les pensées.

SAINT-SIMON (1675-1755).

Louis de Rouvray de Saint-Simon, né à Paris, se distingua d'abord dans les armes à Fleurus et à Nerwinde; mais, à vingt-sept ans, il quitta le service sous prétexte d'un passe-droit. Dédaigneux, frondeur, mécontent, « ne sachant pas tenir sa langue, » le duc de Saint-Simon ne fréquenta guère la cour que vers la fin du grand règne, et n'eut d'influence que sous le duc d'Orléans. A la mort de ce prince, il rentra dans la vie privée, et mit la dernière main à ses fameux *Mémoires* sur le règne de Louis XIV et sur la Régence.

Rien n'est vivant comme les scènes que Saint-Simon nous retrace dans son livre et les personnages dont il burine les portraits; mais il faut se défier de ses jugements, qui sont tous plus ou moins passionnés.

Son style est souvent incorrect; sa phrase est surchargée de mots; ses périodes sont entortillées : ce qui ne l'empêche pas d'être mordant, pittoresque, entraînant. « Il écrit à la diable pour l'immortalité, » a dit Chateaubriand.

CHOIX. — *Mort du grand dauphin. — Enfance du duc de Bourgogne. — Catinat. — Fénelon.*

IVe ÉPOQUE : DIX-HUITIÈME SIÈCLE

« La littérature du XVIIe siècle, dit M. Villemain, s'était formée sous trois influences : la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte, sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du XVIIIe siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes (de la littérature anglaise particulièrement), et la réforme politique. »

Malgré l'importance que se donnent les gens de lettres, le XVIIIe siècle est néanmoins en décadence sur le précédent. Les sciences agrandissent leur domaine; mais la poésie, l'éloquence, le drame, voient leur idéal s'abaisser; l'affectation de la forme cherche à déguiser la pauvreté du fond : c'est le siècle de l'antithèse, du faux brillant, de l'emphase. Voltaire lui-même ne cesse d'en gémir. « N'espérez pas rétablir le bon goût, écrivait-il. Nous sommes en tout dans le temps de la plus horrible décadence. Ah ! quel siècle! quel siècle! Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths?... Jamais la raison n'eut plus d'esprit, et jamais il n'y eut moins de grands talents. » (*Passim.*)

POÉSIE

La poésie, au XVIIIe siècle, dégénère tristement des grands originaux du XVIIe siècle; elle « n'est le plus souvent qu'un jeu d'esprit ou de sentiment, tantôt élégant, tantôt licencieux et immoral. Les petits vers, les épigrammes, les légers badinages abondent, mais l'inspiration fait défaut ». La haute poésie elle-même ne compte pas une « incontestable œuvre de génie ».

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Remarques générales. — « En général, les plans de Massillon sont fort simples et ses divisions peu compliquées. Mais il possède à un haut degré l'art « d'amplifier son sujet en l'ornant »; ce qui, aux yeux de Cicéron, est le comble et la perfection de l'éloquence. Son style a d'ailleurs une richesse, une ampleur, une allure toute cicéronienne. L'heureux choix des mots, le nombre et l'harmonie des périodes cadencées avec art, la beauté et le naturel des images qui se présentent d'elles-mêmes sans affectation ni recherche, la facilité et l'abondance de l'expression, tout donne à ce style une grâce et une douceur inimitables. « Il a la même diction dans la prose que Racine « dans la poésie, » disait Mme de Maintenon. Aussi l'a-t-on appelé le *Racine de la chaire.* » (BLANLŒIL.)

Comme Bourdaloue, Massillon excellait à peindre les faiblesses du cœur, mais avec moins de force dans les preuves et moins de vigueur dans les pensées.

SAINT-SIMON (1675-1755).

Louis de Rouvray de Saint-Simon, né à Paris, se distingua d'abord dans les armes à Fleurus et à Nerwinde; mais, à vingt-sept ans, il quitta le service sous prétexte d'un passe-droit. Dédaigneux, frondeur, mécontent, « ne sachant pas tenir sa langue, » le duc de Saint-Simon ne fréquenta guère la cour que vers la fin du grand règne, et n'eut d'influence que sous le duc d'Orléans. A la mort de ce prince, il rentra dans la vie privée, et mit la dernière main à ses fameux *Mémoires* sur le règne de Louis XIV et sur la Régence.

Rien n'est vivant comme les scènes que Saint-Simon nous retrace dans son livre et les personnages dont il burine les portraits; mais il faut se défier de ses jugements, qui sont tous plus ou moins passionnés.

Son style est souvent incorrect; sa phrase est surchargée de mots; ses périodes sont entortillées : ce qui ne l'empêche pas d'être mordant, pittoresque, entraînant. « Il écrit à la diable pour l'immortalité, » a dit Chateaubriand.

CHOIX. — *Mort du grand dauphin. — Enfance du duc de Bourgogne. — Catinat. — Fénelon.*

IVe ÉPOQUE : DIX-HUITIÈME SIÈCLE

« La littérature du XVIIe siècle, dit M. Villemain, s'était formée sous trois influences : la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte, sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du XVIIIe siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes (de la littérature anglaise particulièrement), et la réforme politique. »

Malgré l'importance que se donnent les gens de lettres, le XVIIIe siècle est néanmoins en décadence sur le précédent. Les sciences agrandissent leur domaine; mais la poésie, l'éloquence, le drame, voient leur idéal s'abaisser; l'affectation de la forme cherche à déguiser la pauvreté du fond : c'est le siècle de l'antithèse, du faux brillant, de l'emphase. Voltaire lui-même ne cesse d'en gémir. « N'espérez pas rétablir le bon goût, écrivait-il. Nous sommes en tout dans le temps de la plus horrible décadence. Ah ! quel siècle! quel siècle! Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths?... Jamais la raison n'eut plus d'esprit, et jamais il n'y eut moins de grands talents. » (*Passim.*)

POÉSIE

La poésie, au XVIIIe siècle, dégénère tristement des grands originaux du XVIIe siècle; elle « n'est le plus souvent qu'un jeu d'esprit ou de sentiment, tantôt élégant, tantôt licencieux et immoral. Les petits vers, les épigrammes, les légers badinages abondent, mais l'inspiration fait défaut ». La haute poésie elle-même ne compte pas une « incontestable œuvre de génie ».

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PRINCIPAUX POÈTES DU XVIIIe SIÈCLE

J.-B. Rousseau (1671-1741), né à Paris, débuta au théâtre par des comédies qui n'eurent pas de succès. Il s'adonna à la poésie lyrique et composa des *odes*, des *cantates*, — genre qu'il a introduit dans notre langue, — des *épîtres*, des *épigrammes* et des *poésies diverses*. Ses *Odes sacrées* lui ont mérité une place honorable parmi nos bons poètes lyriques.

Lamotte-Houdart (1672-1713), né à Paris, poète critique et auteur dramatique. Il s'essaya dans tous les genres « avec une confiance qui le trompait, dit la Harpe, et avec des succès qui durent le tromper encore davantage ». Les plus estimées de ses œuvres sont : *Inès de Castro* (tragédie), le *Magnifique* (comédie) et un recueil de *Fables*.

Prosper Jolyot de Crébillon (1674-1762), né à Dijon, fit son cours de droit; mais ses aptitudes le dirigèrent vers le théâtre plutôt que vers le palais. Il a composé de nombreuses tragédies, dont la plupart sont tombées dans un juste oubli. Les plus connues sont : *Atrée et Thyeste*, *Électre*, *Rhadamiste et Zénobie*. — Son ressort est la terreur, qu'il pousse jusqu'à l'atroce, dans un style dur, incorrect et boursouflé. « Corneille avait pris le ciel, Racine la terre, disait-il; il ne me restait que les enfers : je m'y suis jeté à corps perdu. »

Philippe Destouches (1680-1754), né à Tours, est un de nos meilleurs comiques du second ordre. Ses principales pièces sont : le *Glorieux* et le *Dissipateur*. — Ce poète manque de verve et de force comique, mais il est moral dans ses peintures, aisé dans son dialogue, élégant et correct dans son style.

Marivaux (1688-1763), né à Paris, s'exerça tour à tour dans le roman et la comédie, où il occupe une place à part. Il a composé de nombreuses pièces en prose, parmi lesquelles on cite encore le *Jeu de l'amour et du hasard*, les *Fausses confidences*, le *Legs*. — Le genre de Marivaux est tout l'opposé de celui de Molière. Celui-ci peint à grands traits les caractères et les ridicules; l'autre les analyse finement, mais d'une manière trop subtile.

Louis Racine (1692-1763), né à Paris, fils de l'illustre Racine, auteur d'un poème sur la *Grâce*, d'un autre sur la *Religion* qui est son principal titre de gloire, et des *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, « qui sont un monument élevé par le meilleur des fils au plus digne des pères. » (D'Arsac.)

VOLTAIRE (1694-1778).

François-Marie Arouet, né à Paris, fit ses études au collège Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites. Leur éducation fut impuissante à corriger cette nature déjà pervertie par les mauvaises lectures et la fréquentation d'une société d'épicuriens où l'avait introduit l'abbé de Châteauneuf, son parrain. Du collège, le jeune Arouet passa aux écoles de droit; mais son goût pour les vers le ramena bientôt à la culture des lettres. Enfermé à la Bastille, en 1717, pour une satire contre le Régent, il en sortit bientôt et reçut de ce prince une gratification de mille écus. C'est alors que, « pour tromper le destin, » il prit le nom de *Voltaire*[1], et qu'il publia sa tragédie d'*Œdipe* (1718). Une dispute avec le duc de Rohan lui valut encore six mois de séjour à la Bastille (1726). Rendu à la liberté, il passa en Angleterre, mettant à profit les trois années qu'il y resta pour étudier la littérature anglaise et accroître sa fortune par des spéculations commerciales. Il revint en France, en 1729, avec la *Henriade* imprimée, les matériaux de son *Histoire de Charles XII* et le plan de plusieurs tragédies. A partir de cette époque, on le trouve successivement à Paris; à Cirey, en Champagne, chez Mme du Châtelet; à la cour de Versailles, avec le titre de gentilhomme ordinaire et d'historiographe du roi, et à Potsdam, en qualité de chambellan de Frédéric II (1750-53). S'étant brouillé avec le roi poète, il rentra en France et se fixa définitivement à Ferney, sur la frontière suisse (1758-78). C'est de là qu'il dirigea la campagne des philosophes contre le catholicisme, et qu'il lança pendant vingt ans, dans toute l'Europe, ses productions les plus immorales et les plus antireligieuses. Il se rendit à Paris, en 1778, pour assister à la représentation d'*Irène*, une de ses dernières pièces, et y mourut trois mois après son arrivée, « abandonné

1 Anagramme de Arouet le Jeune (*Arouet l. J.* — *u* = *v*, *j* = *i*.)

de Dieu et des hommes, » ainsi qu'il le criait dans la terreur de son désespoir : c'est le témoignage du duc de Richelieu et de Tronchin, son médecin ordinaire [1].

Œuvres. — Les principaux ouvrages de Voltaire sont le poème de la *Henriade* (1728), les tragédies d'*Œdipe* (1718), de *Brutus* (1730), de *Zaïre* (1732), de la *Mort de César* (1732), d'*Alzire* (1736), de *Mahomet* (1742), de *Mérope* (1743), la comédie de *Nanine* (1749), l'*Histoire de Charles XII* (1730), le *Siècle de Louis XIV* (1751), l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations* (1756), des *Lettres*.

La Henriade (1728).

Sujet. — Le sujet de ce *poème* est le siège de Paris, commencé par Henri III et achevé par Henri IV. Il se divise en dix chants.

Les héros. — Les héros de la *Henriade* sont : les deux Henri (Henri III et Henri IV) ; Philippe de Mornay, financier de Henri de Navarre ; Mayenne ; d'Aumale, gouverneur de Paris ; Potier, président du parlement ; Jacques Clément, les reines Catherine de Médicis et Élisabeth d'Angleterre. — Sully est oublié.

Résumé. — Ier Chant. — Henri III fait le siège de Paris; il envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à la reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard lui prédit sa conversion et son avènement au trône.

IIe Chant. — Henri de Bourbon raconte à la reine Élisabeth l'histoire des malheurs de la France ; il remonte à leur origine et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemy.

IIIe Chant. — Le héros continue l'histoire des guerres civiles. Mort de Charles IX. Règne d'Henri III. Bataille de

1 Les adeptes de la philosophie : d'Alembert, Diderot, Marmontel, qui avaient empêché l'abbé Gauthier et M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice, de voir le malade et de lui offrir leurs services, emportèrent son cadavre la nuit, dans une chaise de poste, et le conduisirent à l'abbaye de Scellières, dont M. Mignot, son neveu, était commandataire. Ils y annoncèrent que leur chef était mort en chemin, d'une manière très chrétienne. Le prieur, ainsi trompé, procéda à l'enterrement, avant d'avoir reçu la défense de l'évêque de Troyes, informé de cette manœuvre.

Coutras. Meurtre de Guise. Situation critique d'Henri III. Mayenne est le chef de la Ligue. Secours que promet la reine Élisabeth.

IVe Chant. — Le héros revient d'Angleterre, bat d'Aumale et fait changer la fortune. La Discorde vole à Rome pour y chercher du secours. Elle y trouve la Politique, revient avec elle, et anime les Seize contre le parlement.

Ve Chant. — Le siège continue. La Discorde excite Jacques Clément. Le Fanatisme conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Henri IV est reconnu roi par l'armée.

VIe Chant. — Les états de la ligue s'assemblent pour choisir un roi. Henri IV livre un assaut ; les états se séparent. Apparition de saint Louis à Henri IV.

VIIe Chant. — Saint Louis transporte Henri IV au ciel et aux enfers, et lui fait voir dans le palais des Destins sa postérité et les grands hommes que la France doit produire.

VIIIe Chant. — Le roi d'Espagne envoie au secours de Mayenne. Bataille d'Ivry.

IXe Chant. — La Discorde met tout en œuvre pour amollir le courage d'Henri IV. Mornay lui rappelle son devoir.

Xe Chant. — Henri IV recommence le siège. La famine désole la ville. Le roi nourrit lui-même les assiégés. Le Ciel récompense enfin ses vertus. Paris lui ouvre ses portes.

Appréciation. — La *Henriade*, dont le plan rappelle celui de l'*Énéide*, est moins une épopée qu'une œuvre philosophique et satirique ; on y trouve toutes les humeurs, toutes les rancunes de Voltaire, qui vise bien plus à flétrir la ligue qu'à glorifier Henri IV. « Avec cette duplicité d'intention, dit M. Gérusez, nous n'avons ni unité d'action ni unité d'intérêt. A défaut d'ensemble, il faut donc nous contenter de morceaux brillants... Mais les beaux vers, si nombreux qu'ils soient, ne suffisent pas pour consommer un poème épique. Il faut une pensée unique et féconde, une intention droite, une foi sincère, le goût du merveilleux, le sentiment profond de la grandeur humaine et des beautés de la nature. Une épopée est un monde. La *Henriade* n'est donc pas une épopée... »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Zaïre (1732).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est un souvenir des croisades : une jeune chrétienne, sur le point d'épouser un musulman, retrouve son père et sa foi. Cette pièce est une imitation de l'*Othello* de Shakespeare.

Personnages. — *Orosmane*, soudan de Jérusalem, prétendant de Zaïre ; *Lusignan*, prince du sang des rois de Jérusalem, sa fille *Zaïre* et son fils *Nérestan*, captifs tous les trois du conquérant Saladin; *Chatillon*, chevalier français; *Fatime*, esclave du soudan, etc. — La scène est à Jérusalem.

Résumé. — Acte Ier. — *Mise en liberté de cent prisonniers.* Zaïre fait confidence à Fatime de son futur mariage avec le soudan. Fatime lui rappelle qu'elle est chrétienne. Nérestan, qui avait obtenu la permission d'aller en France chercher sa rançon et celle de dix prisonniers, est de retour; il demande à Orosmane la liberté de Zaïre, de Fatime et de dix chevaliers. Le soudan, touché de tant de générosité, lui en accorde cent; mais ni Zaïre ni Lusignan ne seront du nombre.

Acte II. — *Lusignan reconnaît ses enfants.* Zaïre veut donner à Nérestan un témoignage de sa reconnaissance; elle obtient d'Orosmane la délivrance de Lusignan. Mis en liberté, celui-ci reconnaît ses enfants : Zaïre à une croix qu'elle a conservée, Nérestan à la cicatrice d'une blessure. Sa douleur est grande quand il apprend que sa fille est musulmane. Zaïre se jette au cou de son père et lui promet de se faire chrétienne.

Acte III. — *Zaïre n'épousera pas Orosmane.* Nérestan va trouver sa sœur, lui annonce la mort de Lusignan, et lui conseille de se faire baptiser sans retard. Elle y consent, et jure de ne ne point épouser Orosmane. Bientôt celui-ci vient la prendre pour la conduire à la mosquée; elle demande un délai et s'enfuit.

Acte IV. — *Terrible situation de Zaïre.* Orosmane rencontre Zaïre et lui accorde un délai d'un jour. Sur ces entrefaites, Nérestan écrit à sa sœur de sortir par une porte secrète et de se sauver. Orosmane, qui a vu le billet de Nérestan, ne doute plus que ce chrétien ne soit un rival. Les mesures sont prises pour l'arrêter.

Acte V. — *Fin tragique de Zaïre et d'Orosmane.* A la faveur des ténèbres, Zaïre se rend à l'endroit convenu et appelle son frère. Survient Orosmane, qui poignarde Zaïre. Nérestan est traîné auprès du cadavre de Zaïre. « Ah! ma sœur! » s'écrie l'infortuné frère. Orosmane reconnaît son erreur et se tue de désespoir.

Appréciation. — « Les caractères de Lusignan et de Nérestan sont des créations poétiques d'une beauté naturelle et profondément touchante. Zaïre et Orosmane manquent de couleur locale : aux sentiments qu'ils expriment, on croirait qu'ils ont fréquenté les salons du XVIIIe siècle. De plus, ce sultan, si généreux, si tendre, passe en un moment au dernier transport de la fureur sur la foi d'un billet, sur un soupçon qu'il n'éclaircit pas. »

Scènes principales. — Lusignan est rendu à la liberté (acte II, scène III). Nérestan obtient la permission de voir sa sœur (acte III, scène IV).

Alzire (1736).

Sujet. — La tragédie d'*Alzire* est toute d'invention. L'auteur, se reportant à l'époque de la conquête du Pérou, met en contraste les Espagnols civilisés et les Américains sauvages; il oppose un idolâtre que la vengeance pousse au crime à un chrétien qui meurt et qui pardonne. — En dépit de ses préjugés, Voltaire rend ici un hommage sincère au christianisme.

Personnages. — *Don Gusman*, gouverneur du Pérou, et son père *Alvarez* ; *Zamore*, chef péruvien ; *Montèse*, autre chef péruvien, et sa fille *Alzire*, devenue chrétienne, etc. — La scène est à Lima.

Résumé. — Acte Ier. — *Don Gusman demande la main d'Alzire.* En cédant le pouvoir à don Gusman son fils, le vieil Alvarez lui demande la liberté des esclaves arrêtés la veille sous les murs de la ville. Don Gusman ne peut refuser; mais, en retour, il prie son père de lui obtenir la main d'Alzire, fille de Montèze. Alzire déclare qu'elle est fiancée à Zamore. Pour vaincre sa résistance, don Gusman lui fait accroire que Zamore a péri dans un combat.

Acte II. — *Projet de vengeance de Zamore.* Alvarez rend la liberté aux prisonniers. Zamore est du nombre. Ayant

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rencontré Montèze, qui ne lui donne que de vagues réponses touchant Alzire, Zamore conclut qu'elle est dans les fers, et il forme une nouvelle conjuration contre les oppresseurs de son pays.

ACTE III. — *Arrestation de Zamore.* Un des captifs délivrés par Alvarez demande à parler à Alzire ; c'est Zamore. Alzire lui apprend que, le croyant mort, elle vient d'épouser don Gusman. On avertit que les ennemis marchent sur la ville. Don Gusman fait arrêter Zamore et vole aux remparts.

ACTE IV. — *Assassinat de don Gusman.* Alvarez supplie son fils de faire grâce à Zamore. Don Gusman suspendra seulement sa colère, c'est tout ce qu'il accorde. Mis en liberté par Alzire, qui lui conseille de sauver sa vie par la fuite, Zamore se rend au palais et assassine don Gusman.

ACTE V. — *Don Gusman pardonne à celui qui l'a frappé.* Le conseil condamne à mort Zamore et Alzire. Alvarez, chargé d'exécuter la sentence, offre le pardon à Zamore s'il veut se faire chrétien. Zamore préfère mourir. On apporte don Gusman. Il vient pardonner à son meurtrier.

Appréciation. — Cette pièce est une des meilleures du théâtre de Voltaire, quoique les incidents n'y soient pas toujours vraisemblables. Zamore personnifie le sauvage encore libre; Montèze, le sauvage dompté; Alvarez, la douce charité du chrétien ; don Gusman, l'orgueil insolent du vainqueur et les triomphes de la foi.

SCÈNES PRINCIPALES. — Alvarez rend la liberté à Zamore (acte II, scène II). Héroïsme de Gusman (acte V, scène VIII).

Mérope (1743).

Sujet. — Le sujet de la tragédie de *Mérope* est le triomphe de l'amour maternel. Le roi de Messénie a été assassiné. Son fils le venge en tuant le meurtrier.

Euripide et le poète italien Maffei avaient traité le même sujet. Voltaire a beaucoup emprunté au dernier.

PERSONNAGES. — *Mérope,* veuve de *Cresphonte,* roi de Messénie, et leur fils *Égisthe ; Polyphonte,* assassin de Cresphonte, tyran de Messène ; *Narbas,* serviteur de Cresphonte, etc. — La scène est à Messène (Péloponèse).

Résumé. — ACTE Ier. — *Polyphonte aspire au trône.* Une confidente conseille à Mérope de faire valoir ses droits à la couronne; mais la reine ne soupire qu'après le retour du fils que Narbas a sauvé du massacre. Polyphonte, qui a su cacher son crime pendant quinze ans, aspire au trône; les vœux du peuple l'y appellent. Pour légitimer son usurpation, il demande la main de Mérope. Celle-ci refuse et revendique les droits de son fils. Polyphonte envoie des assassins à la recherche d'Égisthe.

ACTE II. — *Le prétendu meurtrier d'Égisthe.* Un jeune homme, accusé de meurtre, est amené au palais. Mérope, qui craint pour son fils, veut le voir et l'interroger elle-même. Il répond avec tant de candeur et de sincérité, qu'elle n'a pas le courage de le condamner. Cependant le bruit court qu'Égisthe est mort, et que l'assassin n'est autre que ce jeune étranger. En preuve, on apporte l'armure de la victime. Désespoir de la reine.

ACTE III. — *Mérope s'arme d'un poignard.* Heureusement Narbas arrive à point pour arrêter le bras de cette mère infortunée, qui, tout en croyant venger Égisthe, allait l'immoler, et lui faire connaître le vrai meurtrier de Cresphonte.

ACTE IV. — *La mère se trahit.* Polyphonte s'étonne que le meurtrier vive encore. Craignant que Mérope n'ait pénétré le mystère, il ordonne aussitôt à ses gardes de frapper la victime. Mérope ne peut plus se contenir : « Barbares, leur crie-t-elle, il est mon fils ! »

ACTE V. — *Égisthe venge son père et affranchit sa mère.* Pour sauver son fils, l'infortunée Mérope consent à épouser l'assassin de son époux. Égisthe vient en aide à sa mère ; le jour du mariage, il se rend au temple, et, avec la hache du sacrificateur, abat Polyphonte au pied de l'autel. La foule, après un moment d'hésitation, acclame le fils de ses rois.

Appréciation. — On s'accorde généralement à regarder cette pièce, dont l'amour maternel fait tout l'intérêt, comme le chef-d'œuvre de Voltaire. S'inspirant des anciens plutôt que de « ce goût frelaté et efféminé, introduit parmi nous[1] », il a eu soin

[1] Voltaire, *Lettre au prince royal de Prusse* (1732).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de ne pas altérer le caractère de Mérope, en mêlant à la tendresse maternelle des affections qui lui sont étrangères. Quant au style, peu s'en faut qu'il ne soit aussi négligé dans cette pièce que dans les trois œuvres qui précèdent. Un critique y a compté vingt-deux fois le mot *tyran*, quatorze fois le mot *monstre*, *affreux* et *triste* huit fois, *horrible*, *juste*, *victime*, encore davantage. « On trouve dans ses tragédies des exemples de toutes les qualités du style, force, douceur, délicatesse, coloris poétique. On y cherche un style. » (*Hist. de la littérature franç.*)

Principaux caractères. — **Mérope** n'est pas le type parfait de la mère; cependant elle en a les traits essentiels; son amour est vrai, naturel, héroïque même, dans la scène où elle dispute la vie de ce fils à la fureur du tyran, à qui elle ose dire :

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie...
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture ;
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

Mais il est invraisemblable que, de sang-froid, une femme ose égorger même le meurtrier de son fils.

Égisthe soutient noblement sa double fortune; il ne s'abaisse pas à implorer la protection de Polyphonte, et ne le remercie pas de lui avoir épargné la vie.

Polyphonte est un traître et un ambitieux. Il a réussi à tromper le peuple par de belles paroles et l'expression de sentiments affectés; mais on s'explique difficilement que, depuis quinze ans, il ait passé aux yeux de tous pour le vengeur de ses propres victimes.

Scènes principales. — A la vue du tyran, Mérope dissimule (acte I^er^, scène III). Interrogatoire du meurtrier (acte II, scène II). Polyphonte presse Mérope d'immoler Égisthe (acte IV, scène II).

Remarques générales. — « Comme on doit s'y attendre, l'influence de la philosophie contemporaine domine sur le théâtre de Voltaire; non seulement elle y jette ces tirades déclamatoires, ces vers à effet, applaudis au XVIII^e^ siècle et froids aujourd'hui comme des brûlots éteints, mais encore elle pousse

de plus en plus sur la pente où glissait déjà la tragédie française; elle le précipite dans l'abstraction. L'histoire, la couleur locale, les caractères individuels, s'effacent de plus en plus et laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agite dans le vide, comme un problème de mathématique attendant sa solution. L'abstraction, qui est le vice de la philosophie et de la politique du XVIII^e^ siècle, éclate également dans son théâtre. Ses personnages sont des situations, tout au plus des caractères, presque jamais des hommes. » (J. Demogeot.)

« Chez Corneille et Racine, le devoir et la passion avaient lutté et vaincu tour à tour, selon le point de vue particulier du poète; et l'un et l'autre spectacle avait eu son enseignement moral. Voltaire cessa de mettre la passion aux prises avec le devoir; il la peignit, le plus souvent du moins, en elle-même, et ne chercha d'autre effet que d'émouvoir... Le principe moral, triomphant dans Corneille, combattu par la passion dans Racine, apparut à peine sur le théâtre de Voltaire; de telle sorte que la tragédie française a été moins morale à mesure qu'elle est devenue plus pathétique. » (A. Henry.)

Louis Gresset (1709-1779), né à Amiens, se fit connaître, à vingt-quatre ans, par le poème badin de *Vert-Vert*, où, sous prétexte de chanter les aventures d'un perroquet, envoyé par les visitandines de Nevers à leurs sœurs de Nantes, il fait une peinture malicieuse des occupations de ces religieuses. Ce conte fut suivi du *Lutrin vivant*, du *Carême impromptu*, de plusieurs *épîtres* et d'une comédie de caractère, le *Méchant*, « peinture fidèle, dit Villemain, de cette société du XVIII^e^ siècle sans âme et sans poésie. »

Lefranc de Pompignan (1709-1784), né à Montauban, quitta la charge de premier président de la cour des aides de cette ville pour cultiver la poésie. Son talent et surtout ses principes religieux lui méritèrent la haine de Voltaire et de quelques autres philosophes, qui l'accablèrent d'épigrammes et de calomnies. Il a laissé une tragédie de *Didon*, imitée de Virgile, des *odes*, des *épîtres*, des *poésies familières* et des *traductions* de *psaumes*. — Son *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau* est un modèle de poésie lyrique.

Lebrun-Écouchard (1729-1807), né à Paris, poète lyrique, surnommé le Pindare français. L'ambition lui fit chanter successivement Louis XVI, la république et l'empire. Il a composé des *odes*, des *élégies*, des *épigrammes*, des *fables*. — Ses *Odes* sur le *Désastre de Lisbonne* et sur le *Vaisseau le Vengeur* passent pour les meilleures de ses œuvres.

Augustin Beaumarchais (1732-1799), né à Paris, publiciste et auteur dramatique. Ses deux principales pièces sont : le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*, comédies satiriques des abus et des travers de l'époque, et dans lesquelles la verve se mêle au cynisme et à la bouffonnerie.

Antoine Lemierre (1733-1793), né à Paris, auteur de plusieurs tragédies, dont la plus connue est *Guillaume Tell*.

Jean-François Ducis (1733-1819), né à Versailles, poète tragique, auteur des tragédies de *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, etc., imitées de Shakespeare. *Abufar ou la Famille arabe* est la seule tragédie de son invention; c'est aussi la meilleure de ses pièces. — Ses écrits font estimer son caractère autant que son talent.

Jacques Delille (1738-1813), né à Aigueperse, en Auvergne, débuta dans la carrière des lettres par sa belle traduction des *Géorgiques* de Virgile (1769). Il donna ensuite le poème des *Jardins*, qui eut beaucoup de succès; celui de l'*Imagination*, qui pèche par le plan; un *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, une traduction de l'*Énéide*, l'*Homme des champs*, les *Trois règnes de la nature*, le poème de la *Pitié*, une traduction du *Paradis perdu* de Milton, etc. — Le génie et l'invention manquèrent peut-être à Delille, mais il est au premier rang pour l'art de la versification et de la traduction.

Jean-Antoine Roucher (1745-1794), né à Montpellier, célèbre par son poème des *Mois*, en douze chants, qui renferme d'excellents morceaux. — Il périt sur l'échafaud en 1794.

GILBERT (1751-1780).

Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert, né à Fontenay-le-Château, en Lorraine, est un poète lyrique et satirique du premier

ordre. Il débuta par une poésie intitulée *le Poète malheureux* et par une ode magnifique sur le *Jugement dernier*, qui furent mal accueillies. Blessé dans son amour-propre et révolté contre les mœurs de la société d'alors, il publia deux satires : le *Dix-huitième siècle* et *Mon apologie*, où les philosophes et les encyclopédistes ne sont pas épargnés, et qui font de l'auteur un des meilleurs poètes du XVIIIe siècle.

Malheureusement ce nouveau Juvénal n'eut pas le loisir de donner à son talent toute la maturité désirable : une chute de cheval le conduisit au tombeau à l'âge de vingt-neuf ans. — On connaît l'ode si touchante qu'il composa huit jours avant sa mort : les *Adieux à la vie*.

Fabre d'Églantine (1755-1794), né à Carcassonne, fut l'un des principaux rédacteurs du calendrier républicain. Il donna au théâtre une douzaine de comédies, entre autres le *Philinte ou la Suite du Misanthrope* et l'*Intrigue épistolaire*, qui eurent du succès. — Il porta sa tête sur l'échafaud en 1794, le même jour que Danton et Camille Desmoulins.

FLORIAN (1755-1794).

Claris de Florian, né à Florian (Gard), était par sa mère parent de Voltaire. Il cultiva les lettres, et débuta par des pastorales en prose; mais il doit surtout sa réputation à des *fables*, qui lui donnent la première place après la Fontaine. *La Brebis et le Chien*, *l'Aveugle et le Paralytique*, *le Château de cartes*, *le Savant et le Fermier*, *le Roi et les deux Bergers*, *le Lapin et la Sarcelle*, méritent d'être citées.

Malgré les funestes exemples d'un grand nombre de littérateurs de son temps, cet écrivain respecte ordinairement la morale et la religion. — Son style se distingue par la solidité, la pureté, la grâce et la sensibilité.

Collin d'Harleville (1755-1806), né près de Chartres, auteur de nombreuses comédies. Les cinq suivantes méritent une mention : l'*Inconstant*, l'*Optimiste*, les *Châteaux en Espagne*, le *Vieux célibataire* et *M. de Crac*.

Louis de Fontanes (1757-1821), né à Niort, poète, homme politique, et, sous l'Empire, grand maître de l'Université. Il a

laissé quelques petits poèmes, tels que la *Chartreuse de Paris*, les *Livres saints*, le *Verger*, le *Jour des Morts*, qui se recommandent par l'élégance et la pureté du style.

ANDRÉ CHÉNIER (1762-1794).

André Chénier, né à Constantinople, d'un père français et d'une mère grecque, fit ses études au collège de Navarre, à Paris, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour la poésie. D'abord partisan de la révolution, il fut indigné de ses excès, et osa les blâmer hautement dans le *Journal de Paris*. Traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 25 juillet 1794, le même jour que le poète des *Mois*, quarante-huit heures avant la chute de Robespierre.

Œuvres. — Nous avons de ce poète : des *idylles*, des *églogues*, des *odes*, le poème de l'*Invention*, des *iambes satiriques* contre ses bourreaux et divers fragments de prose et de poésie.

André Chénier, que Sainte-Beuve appelle « notre plus grand classique en vers depuis Racine et Boileau », méditait de régénérer la poésie du XVIIIe siècle, en apprenant à ses contemporains à « faire des vers antiques sur des pensers nouveaux ». Il avait de l'imagination, de la sensibilité, du naturel; mais le sentiment religieux lui fit défaut.

Choix. — Le *Jeu de Paume*, l'*Hymne à la France ou à la Justice*, le *Jeune malade*, le *Mendiant*, la *Jeune captive*, le *Dernier Iambe*, dont voici quelques vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire,
Animant la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encore ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
. . . . . .
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...

Joseph Chénier (1764-1811), né à Constantinople, frère d'André Chénier, auteur des tragédies de *Charles IX*, d'*Henri VIII*, de *Caïus Gracchus*, de *Tibère*, etc., et d'un hymne patriotique : le *Chant du départ*. — Ses pièces exercèrent une funeste influence sur la multitude exaltée par les haines révolutionnaires.

PROSE

La prose, au XVIIIe siècle, est supérieure à la poésie. « Tous les genres littéraires sont cultivés, plusieurs même sont créés ou reçoivent un éclat tout nouveau, » entre autres l'*Histoire*, l'*Éloquence du barreau* et l'*Éloquence de la tribune*. Néanmoins le goût s'altère avec les mœurs, à tel point que Voltaire ne voit dans les écrivains les plus distingués de l'époque que « de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV ».

PRINCIPAUX PROSATEURS DU XVIIIe SIÈCLE

Charles Rollin (1661-1741), né à Paris, professeur d'éloquence, recteur de l'Université. Il écrivit dans sa vieillesse un excellent *Traité des études*, une *Histoire ancienne* et une *Histoire romaine*. — On l'a surnommé l'Abeille de la France, « sans doute, dit M. Gérusez, à cause du miel qui découlait des lèvres de ce vieillard vénéré. »

Alain-René Lesage (1668-1747), né près de Vannes, auteur de comédies en prose et de romans dans le goût espagnol, tels que le *Bachelier de Salamanque*, le *Diable boiteux*, *Gil Blas*, où toutes les conditions sociales paraissent sur la scène « pour recevoir ou pour donner une leçon ». (LA HARPE.)

Henri-François d'Aguesseau (1668-1751), né à Limoges, savant jurisconsulte, surnommé le Massillon du barreau. Ses *Discours judiciaires*, ses *Mercuriales*, ses *Instructions* à ses enfants, sont remarquables par l'élégance et la pureté du style, non exempt toutefois d'une certaine affectation.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MONTESQUIEU (1689-1755).

Charles Secondat de Montesquieu, né au château de la Brède, près de Bordeaux, étudia la législation et devint président à mortier au parlement de Guyenne. Il se fit connaître à trente-deux ans par la publication de ses *Lettres persanes* (1721), satire moqueuse et hardie, sous des dehors frivoles, de la société au temps de la régence. Le succès de ce livre et le dégoût de la procédure le déterminèrent à vendre sa charge (1726).

Œuvres. — Après vingt années de voyages en Europe, d'études et d'observations, il donna successivement les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, l'*Esprit des lois*, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* et des romans licencieux qui déshonorent sa mémoire.

Considérations sur la grandeur, etc. (1734).

Sujet. — Le livre des *Considérations* est un abrégé philosophique de l'histoire de Rome depuis ses fabuleuses origines jusqu'à la prise de Constantinople; il comprend vingt-trois chapitres. « Dans les sept premiers se trouve, pour ainsi dire, fondu et concentré tout l'esprit de vie qui animait le colosse de la puissance romaine; dans les autres, tous les poisons rongeurs qui, après l'avoir longtemps consumé, le firent tomber en lambeaux sous les coups de tant de nations réunies contre lui. »
(La Harpe.)

Résumé. — 1° *Causes de la grandeur.* Montesquieu attribue la grandeur des Romains à l'amour de la liberté, du travail et de la patrie, à la constance dans le malheur, à la politique de ne faire la paix qu'après des victoires et de n'entreprendre jamais deux guerres à la fois.

2° *Causes de décadence.* Il attribue leur décadence à l'étendue de l'empire, aux guerres éloignées, au droit de bourgeoisie accordé à tant de nations, à la corruption des mœurs introduite dans l'État par le luxe de l'Asie, aux ambitions personnelles, aux guerres civiles, à la tyrannie de la plupart des empereurs, enfin au partage de l'empire.

Appréciation. — « On n'avait encore vu nulle part, si ce n'est chez Bossuet, une intelligence si perspicace de l'histoire du peuple-roi. Nulle part n'avaient été tracés des portraits si vivants des grands personnages de Rome. Cependant de sérieux reproches doivent être faits à cet ouvrage. Non seulement il offre des lacunes, mais il présente des vues fausses et des erreurs qui tiennent surtout à ce que l'auteur s'est trop laissé passionner par son sujet. L'excès de son admiration pour les Romains le porte à exalter bien des choses que condamnent la raison et la morale. Par une conséquence inévitable, son engouement pour l'antiquité païenne le rend injuste à l'égard des âges chrétiens. »
(Frédéric Godefroy.)

Deux choses méritent d'être louées sans réserve dans les *Considérations* : l'unité du plan et la diction, qui est partout simple, claire, grave, précise, vigoureuse et toujours digne du sujet.

Choix. — Parallèle de Rome et de Carthage (ch. IV). Politique des Romains (ch. VI). Portraits de César et de Pompée (ch. IX).

Esprit des lois (1748).

Sujet. — Ce livre est une étude analytique et philosophique sur les lois et coutumes qui régissent les peuples de la terre; c'est le chef-d'œuvre de Montesquieu.

Résumé. — L'*Esprit des lois* peut se résumer ainsi :

Livre Ier. — « Tous les êtres créés sont soumis à des lois; les peuples ne traversent point l'état sauvage et n'en sortent point par une convention arbitraire ou contrat social. Les lois qu'ils se donnent doivent être conformes à la nature des choses, et celles qui sont bonnes pour une nation ne valent rien pour une autre.

Liv. II et III. — « Il y a trois espèces de gouvernement, reposant sur trois principes, qu'on appelle bonheur dans les monarchies, vertu dans les républiques, crainte dans l'État despotique.

Liv. IV-XIII. — « C'est de ces principes que découlent pour chaque peuple les lois relatives à l'éducation, les lois civiles et criminelles, les lois somptuaires, militaires, politiques, financières.

Liv. XIII-XIX. — « Ici se placent ces deux formules célèbres sur lesquelles repose tout l'ordre actuel de la société. La *liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent. La liberté ne se trouve que dans les États modérés*, c'est-à-dire dans ceux où les trois puissances, législative, exécutive et judiciaire, sont nettement séparées. L'auteur passe ensuite à l'influence du climat sur l'état social d'un peuple.

Liv. XIX-XXV. — « Il étudie les lois dans leur rapport avec les mœurs, le commerce, la monnaie, le chiffre de la population, la religion établie. Après avoir affirmé de nouveau ce grand principe que rien n'est arbitraire dans la société il examine les lois des Romains sur les successions, les lois civiles en France, les principes de la féodalité, l'établissement et les révolutions de la monarchie française. La conclusion, qu'il ne donne pas, ressort assez de tout cet ensemble : c'est que l'idéal d'un bon gouvernement est le régime monarchique constitutionnel, analogue à celui qui se pratique chez les Anglais. » (H. Tivier.)

Appréciation. — On a reproché à l'auteur de l'*Esprit des lois* ses divisions trop nombreuses en petits chapitres, des conséquences spécieuses, des systèmes contraires aux faits les plus avérés, et surtout la puissance exagérée qu'il accorde à l'influence des climats sur les mœurs et même sur la religion.

Si Montesquieu n'a pas entièrement échappé à la contagion du matérialisme du XVIII^e^ siècle, il a su du moins se tenir à l'écart de Voltaire, et a généralement respecté la religion chrétienne dans ses écrits. « Chose admirable, a-t-il dit, cette religion, qui semble ne promettre la félicité que dans un autre monde, fait encore notre bonheur dans celui-ci. »

(Voy. ci-après, p. 206 : *Parallèle de Rousseau et de Montesquieu.*)

VOLTAIRE

(*Voir la notice ci-dessus, page 179.*)

Histoire de Charles XII (1731).

L'*Histoire de Charles XII, roi de Suède*, se divise en huit livres.

Résumé. — Livre I^er^. — *Aperçu de l'histoire de la Suède jusqu'à Charles XII.* Climat, premières populations, constitution politique. Gustave Wasa (1523-1560), Gustave-Adolphe (1611-1632), Christine (1632-1654). Éducation de Charles XII (né en 1682, roi en 1697); ses ennemis : Frédéric IV, roi de Danemark; Auguste II, roi de Pologne; Pierre Alexiowitz, czar de Russie. Digression sur les mœurs des Russes et les réformes de Pierre I^er^.

Liv. II. — *Guerre entre le Danemark et la Pologne.* Le 8 mai, Charles XII attaque Frédéric IV, et termine la guerre de Danemark en six semaines. A Narva (1700), il défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois. Il entre en Pologne, bat l'armée saxonne près de Varsovie, et fait déposer Auguste II (1704).

Liv. III. — *Lutte de Stanislas Leczinski, élu roi de Pologne et d'Auguste II.* Battu par Charles XII, le général saxon Schulembourg sauve derrière l'Oder les débris de son armée. Arrestation et supplice de Patkul, ministre plénipotentiaire du czar. Charles XII envahit la Saxe.

Liv. IV. — *Guerre contre la Russie.* Charles XII, vainqueur des Russes sur la Bérézina et à Smolensk (1703), fait alliance avec Mazeppa et s'enfonce dans l'Ukraine. Battu et blessé à Pultava (1709), il se réfugie chez les Turcs.

Liv. V. — *Charles XII en Turquie.* Son séjour à Bender, ses intrigues. Auguste II remonte sur son trône; les Russes assiègent Riga; les Danois envahissent la Suède. Charles XII fait déclarer la guerre au czar par la Porte. Le czar est battu sur le Pruth.

Liv. VI. — *Négociations de Charles XII avec le grand vizir.* Dans la crainte de quelque trahison, Charles XII refuse de quitter sa retraite de Varnitza. Il soutient un siège avec quarante domestiques contre une armée de janissaires. Il est fait prisonnier (1713).

Liv. VII. — *Retour en Suède.* Charles XII est transporté à Démirtash, puis à Démotica, où il reste dix mois au lit. Anarchie en Suède. Charles quitte Démotica, traverse l'Allemagne et arrive à Stralsund (1714).

Liv. VIII. — *Lutte de la Suède, attaquée de toutes parts.* Les Danois et les Prussiens assiègent Stralsund. Négociations

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

du baron de Gortz. Invasion de Charles XII en Norvège (1716), sa mort au siège de Frédérickshall (11 décembre 1718).

Appréciation. — « La première entreprise historique de Voltaire, *Charles XII*, est un chef-d'œuvre de narration; et le héros, les faits, l'époque, ne voulaient pas un autre mérite. Il ne jeta sur Charles XII rien de la pompe un peu factice qu'il donnait à ses Romains de théâtre. L'ouvrage est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. » (VILLEMAIN.)

« La connaissance profonde et la juste appréciation des hommes étaient peu nécessaires, quand il s'agissait d'un prince qui s'était montré tout en dehors. Il n'y avait pas de grandes conceptions à juger, de motifs secrets à démêler; Charles XII était tout entier dans les faits. Il n'y avait qu'à peindre, et c'était le talent de Voltaire. » (DE BARANTE.)

PASSAGES REMARQUABLES. — Guerre contre le Danemark. Guerre contre la Pologne. Belle retraite de Schulembourg. Bataille de Pultava. Charles XII à Bender. Combat de Bender. Siège de Stralsund.

Siècle de Louis XIV (1751).

But de l'auteur. — « Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire, dit Voltaire au commencement du premier chapitre; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de *peindre* à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais. » C'est donc le *tableau* de tout ce qui fait la vie et la grandeur d'une nation : événements politiques et militaires, gouvernement intérieur, état des arts et des sciences, de la cour et de l'Église, que l'auteur veut mettre sous nos yeux.

Division. — Le *Siècle de Louis XIV* renferme trente-neuf chapitres; mais l'édition classique n'en compte que trente-quatre : on a supprimé les cinq chapitres relatifs aux querelles religieuses du XVII^e^ siècle. Les vingt-quatre premiers chapitres traitent des *affaires extérieures;* les dix derniers, des *affaires intérieures.*

Résumé. — DU CHAPITRE I^er^ au XXIV^e^ : *Affaires extérieures.* Coup d'œil rétrospectif sur les trois grands siècles littéraires qui ont précédé celui de Louis XIV; esquisse rapide des États de l'Europe avant Louis XIV; minorité de Louis XIV et victoires des Français sous le grand Condé; la Fronde et la fin de la guerre avec l'Espagne; guerre de dévolution; guerre de Hollande; guerre de la ligue d'Augsbourg; changements survenus en Angleterre; guerre de la succession d'Espagne; portraits du cardinal de Retz, de Mazarin, de don Louis de Haro, de Condé, de Turenne, de Cromwell, de Charles II d'Angleterre, de Christine de Suède.

DU CHAPITRE XXV^e^ au XXXIV^e^ : *Affaires intérieures.* Vie privée de Louis XIV; particularités de la cour; histoire des réformes dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, la marine, les finances, la jurisprudence; monuments, colonies; progrès des arts, des sciences et des lettres en France et en Europe du temps de Louis XIV; les savants en Europe : Bacon, Huyghens, Rœmer, Cassini, Galilée, Torricelli, Newton, Dryden, Milton, Leibnitz, Maffei; principaux écrivains du siècle de Louis XIV.

Appréciation. — « Cet ouvrage, dit Villemain, est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable dont il offre l'histoire. On y voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord et de suite toutes les guerres, depuis la bataille de Rocroy jusqu'à la bataille d'Hochstedt, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances, etc. Mais les guerres ne se comprennent pas bien sans les finances, et l'un et l'autre sans l'esprit général. On voudrait voir grandir au milieu de la France ce jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité. La vérité, comme l'intérêt, aurait gagné à un récit moins morcelé. Les fêtes se seraient mêlées aux guerres, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour, et les lettres à tout. On aurait suivi toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain et de la nation, puis leur dernier effort. On s'étonne que Voltaire, qui voulait dans l'histoire une exposition, un nœud et un dénouement, comme dans une tragédie, n'ait pas saisi ce plan si dramatique et si simple que lui offrait la suite même des faits. » Ébloui par la partie extérieure de cet âge fameux, il n'a vu que la décoration et les acteurs; l'âme du

tout lui a échappé, faute de sens moral et religieux. De là son infatuation pour le luxe, ses ménagements pour les courtisans, son inintelligence de ce qu'il y avait de grandeur dans les querelles religieuses, qu'il ridiculise avec tant de légèreté. Du grand siècle, « il ne voudrait retrancher qu'une seule chose, non pas la guerre, non pas même le pouvoir absolu, mais cet esprit religieux qui était si intimement lié à tout ce qu'il admire. En un mot, Voltaire a manqué de vue d'ensemble et de profondeur. » (*Passim.*)

Malgré ses défauts, le *Siècle de Louis XIV* sera toujours lu comme un chef-d'œuvre de narration historique. Le style de ce livre se distingue par la clarté, la vivacité, l'élégance, l'harmonie; mais il se rapproche parfois un peu trop du ton simple et familier des mémoires.

Passages remarquables. — État de l'Europe à l'avènement de Louis XIV (ch. II). Bataille de Rocroy (ch. III). Passage du Rhin (ch. X). Dernières années de Condé (ch. XII). Prise de Valenciennes (ch. XIII). Siège de Turin (ch. XX). Disgrâce de Fouquet (ch. XXV).

Essai sur les mœurs et l'esprit des nations. — Dans cet ouvrage, Voltaire a voulu faire l'histoire de la société par celle des préjugés, de l'esprit, des tendances des nations, à chaque époque de l'histoire, — de Charlemagne à Louis XIV.

Le style en est agréable, naturel; les réflexions morales amenées à propos, le plan bien conduit; mais l'esprit en est détestable. Voltaire n'a voulu voir que le mauvais côté des choses; aussi son œuvre n'est-elle qu'un *tableau de la sottise humaine*, ou, suivant l'expression de Chateaubriand, *une longue injure au christianisme.*

Lettres.

Voltaire, dans ses *lettres* (il en reste près de 10,000), prend toutes les formes, touche à tous les sujets, fait entrer tous les genres. Il serait l'émule de Mme de Sévigné s'il possédait, comme elle, « l'émotion, la tendresse intime, l'effusion profonde du cœur. »

Choix. — *Au R. P. Porée* (pour le remercier de sa collaboration à l'*Histoire de Charles XII*, 1732). — *A M. Thiériot* (satire à l'adresse d'un désœuvré, 1735). — *A M. Helvétius* (conseils à un poète, 1738).

— *A Mme Denis* (il informe sa nièce que le roi de Prusse l'a fait chambellan, 1750). — *A M. Hénault* (au sujet du *Siècle de Louis XIV*, 1752). — *A M. Bertrand* (sur la perte d'un ami, 1755). — *A M. J.-J. Rousseau* (réfutation du Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, 1755). — *A Mlle Dupuis* (sur les ouvrages qu'elle doit lire, 1756). — *A M. Darget* (son raccommodement avec Frédéric II, description de sa maison de Lausanne, 1758). — *A M. de la Harpe* (au sujet des œuvres de Corneille, 1764). — *A Catherine II* (pour la féliciter de ses succès militaires, 1770). — *A M. Tronchin* (Voltaire est à Paris pour y assister à une représentation d'*Irène*. Malade, il écrit au célèbre médecin de venir le voir, hôtel Villète, février 1778).

Appréciation. — Nous l'avons dit, rien n'est plus varié que la *correspondance* de Voltaire; ajoutons que « rien n'est plus capable d'exciter le mépris, l'indignation même des âmes vraiment honnêtes, des esprits sages et bien faits. Si l'*écrivain* s'y montre toujours admirable de grâce, de souplesse, de légèreté, de facilité, d'éclat, que l'*homme* y paraît petit, faible, pétri de passions qui le dégradent, vain, emporté, calomniateur, hypocrite, ingrat, vindicatif, ambitieux, avare, intolérant, fanatique ! Il y paraît même cruel et barbare, cet apôtre de l'humanité dont les écrits d'apparat sont remplis de sentences si imposantes. Bref, la masse de ses lettres forme une masse de lumière dont Voltaire est plus éclairé qu'il n'aurait voulu l'être ».

(Dussault.)

« C'est bien dommage, disait Frédéric II, l'un de ses principaux correspondants, qu'une âme aussi lâche soit unie à un si beau génie. »

Remarques générales. — « Voltaire a tenté tous les genres de littérature. Comme tragique, il s'est placé au-dessous de Corneille et de Racine; dans l'épopée, il tient chez nous le premier rang, bien en deçà de Virgile et de l'Arioste, qu'il a pris pour modèles; inégal dans la satire, il a plus de vivavité et moins de correction que Boileau; il rampe dans l'ode, grimace dans la comédie; ses épîtres et ses discours de morale sont d'un poète. » (Gérusez.)

« Son incrédulité l'a empêché d'atteindre à la hauteur où l'appelait la nature, et ses ouvrages, excepté ses poésies fugitives, sont demeurés au-dessous de son véritable talent : exemple qui doit à jamais effrayer quiconque suit la carrière

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

des lettres. Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs, tant d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contrepoids de la religion; il a prouvé que des mœurs graves et une pensée pieuse sont encore plus nécessaires dans le commerce des muses qu'un beau génie. » (CHATEAUBRIAND.)

Que dire de tant d'œuvres obscènes, de tant de productions scandaleuses qui sont tombées de sa plume; de son oubli des devoirs patriotiques, dans ce poème déshonoré sur Jeanne d'Arc, et cette lettres à Frédéric II, pour le féliciter de ses victoires sur les Français; de son mépris pour les classes inférieures de la société : « La canaille ne mérite pas d'être instruite; » de son astuce, alors que, faisant la traite des nègres, il se posait en défenseur de quelques victimes de regrettables erreurs judiciaires; de sa jalousie contre les gens de lettres : « Il les a tous déchirés de sa griffe cruelle, » remarque M. Pretté; de sa sordide avarice : « L'amour de l'argent vous tourmente, lui écrivait M^me^ Denis, sa nièce, en 1754; ne me forcez pas à vous haïr. Vous êtes le dernier des hommes par le cœur; » de sa haine satanique contre le christianisme : « Écrasons l'infâme, » ne cessait-il de répéter à ses amis.

Bref, il y a dans sa vie des taches qui ne s'effaceront pas, comme dans ses écrits des torts que ses séductions ne sauraient faire oublier. Sainte-Beuve a dit de lui : « Je le comparerais volontiers à ces arbres dont il faut choisir les fruits, mais craignez de vous asseoir sous leur ombre. »

Jacques Bridaine (1701-1767), né à Chusclan, près d'Uzès, célèbre missionnaire, dont la parole retentit dans presque toute la France. La véhémence de ses improvisations et le talent de captiver l'attention furent ses qualités principales. On connaît l'exorde de son sermon sur l'*Éternité :* « A la vue d'un auditoire si nouveau... », qu'il prononça à Saint-Sulpice, en 1751.

Charles Duclos (1704-1772), né à Dinan, en Bretagne, moraliste et historiographe de France, auteur d'une *Histoire de Louis XI*, de *Mémoires* sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV, et des *Considérations sur les mœurs du* XVIII^e^ *siècle.* — Cet ami de J.-J. Rousseau ne fut pas toujours impartial dans ses jugements ni toujours juste envers les papes, les évêques et les personnages célèbres dont il parle dans ses écrits.

BUFFON (1707-1788).

Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, né à Montbard, en Bourgogne, se fit connaître de bonne heure par de savants *Mémoires* sur l'agriculture, la physique et les mathématiques. Au retour de ses voyages en Italie et en Angleterre, il fut nommé par Louis XV intendant du Jardin des plantes (1739). C'est alors qu'il commença son *Histoire naturelle,* à laquelle il travailla pendant les cinquante dernières années de sa vie, en collaboration avec Daubenton, Guéneau et l'abbé Bexon.

Cette sorte d'*encyclopédie,* qui devait embrasser tous les règnes de la nature, ne comprend que les minéraux et une partie des animaux (quadrupèdes, insectes, oiseaux); les révolutions primitives du globe sont traitées dans un volume supplémentaire, les *Époques de la nature,* le plus remarquable de tous.

Au point de vue de la science, les ouvrages de notre grand naturaliste ont beaucoup perdu de leur valeur : l'hypothèse y est trop souvent invoquée; mais, pour le style, ils occuperont toujours une des premières places parmi les ouvrages littéraires. Ses descriptions des animaux sont les modèles du genre.

On peut prendre une idée de sa manière de composer dans le *Discours* qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie française.

Discours prononcé devant l'Académie (1753).

Sujet. — Après avoir remercié ses nouveaux confrères, Buffon leur annonce qu'il va exposer *quelques idées sur le style, puisées dans leurs propres ouvrages.*

Résumé. — Ce discours, intitulé après coup : *Discours sur le style,* se divise en deux parties :

I. — *Nécessité de l'ordre et du plan.* Buffon commence par distinguer « la véritable éloquence » de « cette facilité naturelle de parler » qu'il qualifie, un peu trop dédaigneusement, de talent vulgaire. Il n'aime pas le « ton véhément et pathétique, les gestes expressifs et fréquents, les paroles rapides et tonnantes »; en un mot, il n'aime pas les poètes et les orateurs passionnés. — Ses goûts sont ici très discutables. — Puis vient la

définition du style : *Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées.* L'ordre s'établit par un *plan général* où n'entrent « que les pensées essentielles à son sujet... Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base... De l'ordre naît le mouvement (?), qui donne de la vie à chaque expression ». Toute œuvre de génie doit être « fondue d'un seul jet ».

II. — *Considérations sur le style.* « Le bon style suppose l'exercice de toutes les facultés intellectuelles. Les *idées* seules en forment le fond; l'harmonie n'en est que l'accessoire et ne dépend que de la sensibilité des organes... Le *ton* n'est que la convenance du style à la nature du sujet... Voir clairement l'ordre de ses pensées, posséder pleinement son sujet, ne point s'en écarter, c'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'*unité* et ce qui en réglera la rapidité. » Éviter avec soin l'emploi des *pensées fines,* des *traits saillants* et *brillants,* qui sont contraires au naturel. « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. » Les connaissances, les faits, les découvertes, sont hors de l'homme et appartiennent à tout le monde; mais la manière de les mettre en ordre et de les exprimer est personnelle : *Le style, c'est l'homme même.*

Remarques générales. — « Buffon a surtout recherché la noblesse, la majesté, l'harmonie du style, et c'est pour cela qu'il recommande toujours l'emploi des termes les plus généraux.

« D'une figure noble et d'une taille imposante, il avait dans ses habitudes privées comme dans son style une gravité un peu compassée. Son élocution était assez négligée; mais sa patience au travail était telle, qu'il copia onze fois ses *Époques de la nature,* en les corrigeant toujours. Aussi disait-il souvent : « Le génie n'est que la patience. » Étranger aux cabales qui agitèrent de son temps l'État et la littérature, ne répondant jamais aux critiques que l'on fit de ses ouvrages, assurant son repos par des prévenances envers les hommes et les corps en crédit, il mena une vie tranquille et à peu près sans incident. »

(*Passim.*)

Choix. — Descriptions de l'*Homme,* de la *Nature sauvage* et de la *Nature cultivée,* du *Blé,* des *Volcans,* du *Cheval,* de l'*Ane,* du *Cerf,* du *Castor,* du *Chien,* du *Cygne,* du *Rossignol,* de la *Fauvette,* de l'*Oiseau-Mouche,* etc. — *Discours sur le style.*

ROUSSEAU (1712-1778.)

Jean-Jacques Rousseau, né à Genève de parents français d'origine, perdit sa mère en venant au monde. Son père ne prit aucun soin de son éducation. Le moment venu d'apprendre un métier, il se vit successivement clerc de greffier, apprenti graveur (d'où il fut chassé pour vol), laquais, séminariste, musicien ambulant, précepteur, etc. A trente ans, il se rendit à Paris, et se lia d'amitié avec Diderot et d'autres écrivains du parti philosophique. Il végétait, exerçait sa plume en silence, lorsque le hasard fit tomber sous ses yeux cette question proposée par l'académie de Dijon : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Rousseau, mécontent de lui comme des autres, prend parti contre la civilisation, qu'il condamne au nom de la vertu, et remporte le prix (1750). Bientôt, dans un autre *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755), il fait le procès à la société elle-même, donne la préférence à l'état sauvage sur l'état civilisé, et, rapportant tous les maux et tous les crimes à la propriété individuelle, il maudit « celui qui le premier ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi.* » Dès lors, il ne cessa plus d'attaquer les institutions civiles et religieuses. Son imagination maladive, son orgueil sans bornes, « sa vie pleine de choses que la morale réprouve, » le jetèrent dans une noire misanthropie qui le rendit insupportable : il voyait partout des ennemis. La mort le frappa subitement à Ermenonville, près de Paris.

Œuvres. — Les principaux écrits de Rousseau sont : la *Lettre sur les spectacles* (1758), l'*Émile* (1762), le *Contrat social* (1762) et les *Lettres sur la botanique.*

Lettre sur les spectacles. — Cette lettre, adressée à d'Alembert, est pleine de force et de logique. Rousseau y démontre tous les dangers du spectacle dramatique, y cherche à prouver que la comédie, même la plus morale, est nuisible aux mœurs publiques.

Voltaire, accusé dans cette lettre d'avoir corrompu la Suisse avec ses théâtres de Ferney et des Délices, ne pardonna jamais à Rousseau cette attaque personnelle. Aux qualificatifs de « fanfaron d'impiété, d'âme basse... », que lui donnait le *citoyen de Genève,* Voltaire répondait par les gracieuses épithètes de « polisson malfaisant, d'archi-fou, de malheureux sophiste, de chien de Diogène, de bête féroce, qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux et ne toucher qu'avec un bâton... ».

L'Émile (1762).

Sujet. — « L'*Émile,* dit Rousseau, est une espèce de traité d'éducation plein de mes rêveries accoutumées. » Cette *espèce de traité* repose sur ce principe faux : « L'homme naît bon, mais la société le déprave; » c'est encore un plaidoyer contre la civilisation. Il comprend cinq livres. Nous n'avons à parler ici que du livre II.

Résumé du LIVRE II. — Ce livre traite de l'éducation de l'enfant, de deux à douze ans.

Éducation physique. La première éducation de l'enfant sera toute « négative ». Le vrai maître est la nature (?). Point de précautions ni de punitions excessives, mais des jeux bien choisis. Si Émile pleure, s'il tombe, s'il se blesse, ne pas accourir avec inquiétude, ne pas s'empresser autour de lui. « Le bien-être de la liberté rachète beaucoup de blessures (?). »

Éducation morale. — Même procédé que pour le corps : la liberté, le laisser-aller, sous prétexte que « tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ». — C'est la négation de la faute originelle. — L'enfant ne doit être ni un esclave ni un despote. « Les mots d'obéir et de commander, de devoir et d'obligation, seront proscrits de son dictionnaire (!); mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance et de contrainte, y doivent tenir une grande place. »

Autorité. Le gouverneur ne commandera jamais rien à son élève (?); les faveurs, il les accordera sans condition; les refus seront irrévocables. Émile est élevé à la campagne. Point de leçons orales ni de beaux discours, mais des exemples et des

leçons de choses. Quelques fèves, par exemple, plantées dans le jardin, serviront à lui donner l'idée de la propriété.

Culture intellectuelle. Nulle encore, dans la crainte « d'épuiser les forces de l'enfant pour les avoir voulu trop exercer ». Pas de lecture, ni d'écriture, ni d'exercices de mémoire, ni d'histoire, ni de géographie, ni de fables de la Fontaine. L'important est de savoir temporiser (?).

Exercices du corps. Gymnastique, natation, éducation du toucher, de la vue, du goût, de l'odorat.

Appréciation. — L'*Émile* renferme beaucoup de vérités de détail; mais l'ensemble du système, — en admettant qu'il fût pratique, — aboutirait à coup sûr au plus triste des résultats. « A la fin de la seconde période de la vie, Émile est un gros garçon fort et robuste, quoique un peu rustique. » (PAROZ.)

« Il saura courir, sauter, apprécier les distances. Mais il ne sera nullement préparé à devenir un adolescent studieux... N'ayant pas pris dans ses premières années l'habitude de penser, il sera, j'en ai peur, incapable de la prendre plus tard... Rousseau se donne pour l'apôtre de la nature, et il supprime dans l'éducation les influences naturelles, la famille, la vie sociale... De peur de contrarier la nature, il ne l'aide pas... Émile ignore même que les hommes existent... A plus forte raison ne connaîtra-t-il pas Dieu, dont la révélation est remise à beaucoup plus tard. » (COMPAYRÉ.)

« L'auteur de l'*Émile,* dit Mgr de Beaumont, dans le mandement portant condamnation de ce livre, propose un plan d'éducation qui, loin de s'accorder avec le christianisme, n'est pas même propre à former des citoyens ni des hommes. »

Le *Contrat social,* que Voltaire appelait le « contrat insocial de l'insociable J.-J. », reprend et systématise les idées du *Discours sur l'inégalité.* Voici les principales : L'homme est né libre et indépendant; l'État s'est formé, à l'origine, par un contrat en vertu duquel chaque citoyen a fait à la société l'abandon de tous ses droits; le peuple est le seul souverain et ses décisions sont sans appel; le pouvoir, le chef, le magistrat, qui maintiennent l'ordre social ne sont pas irrévocables, le peuple peut les destituer quand il lui plaît. — La fausseté, l'absurdité

de cette doctrine est manifeste. La liberté de l'homme est plus fictive que réelle : il est soumis tout au moins à la loi divine; le contrat social primitif, dont parle Rousseau, est une hypothèse sans fondement; si l'État est la somme de tous les droits, il est tout, l'individu n'est rien; si le peuple est la seule autorité souveraine, infaillible, l'individu est soumis, corps et âme, au plus oppressif des despotismes; si le peuple peut à volonté modifier, limiter, changer l'autorité, c'est l'anarchie, l'instabilité, la ruine du bien public. « Jamais, dit M. Vapereau, la liberté n'eut moins de place que dans cette prétendue restauration de la liberté naturelle... Le *Contrat social* est le préambule de la politique absolutiste de la Convention. Il donne la théorie, Robespierre et les Jacobins se chargeront de la pratique. »

Choix. — L'innocence du jeune âge (Émile); l'île de Saint-Pierre, le lever du soleil; le duel; le suicide; l'ombre de Fabricius aux Romains (Disc. à l'Ac. de Dijon).

Remarques générales. — Rousseau, dans ses écrits, a prouvé le pour et le contre avec la même force et la même originalité. On dirait qu'il a cédé au besoin de se singulariser. Par système ou par instinct, il s'élevait contre les spectacles, et il composait des opéras et des romans des plus dangereux; il imposait aux mères l'obligation de nourrir leurs enfants, et il envoyait les siens à l'hospice des Enfants-Trouvés; il écrivait de belles pages sur la divinité de Jésus-Christ, et il se bornait au culte de l'Être suprême.

Rousseau partage avec Voltaire la triste gloire d'avoir propagé les plus pernicieuses erreurs sociales et religieuses. « Il est un de ces hommes séduisants et dangereux chez qui l'imagination et la sensibilité dominent et étouffent la raison, le sens commun, les facultés de réflexion, d'analyse et d'observation. » (E. Faguet.)

Comme écrivain, on le place à côté de nos plus grands prosateurs; il excellait à peindre les beautés de la nature et les charmes de la solitude. Son style se distingue par la chaleur, la force et la vie.

Rousseau et Montesquieu (parallèle). « Rousseau était tout fait pour les révolutionnaires, sans avoir même besoin d'être compris. Il blâme universellement ce qui est : c'était assez pour

eux. Il imagine sans cesse ce qui devait être, sans même s'inquiéter si ce qu'il propose est possible. Rien au monde n'est plus aisé que de blâmer ou d'imaginer ainsi; les spéculations ne trouvent pas d'obstacles sur le papier...

« Montesquieu est loin de se mettre à l'aise comme Rousseau; il ne heurte rien, il examine tout. Il explique les raisons de ce qui est, et cette explication est une haute leçon, du moins pour le bon sens, en faisant voir comment ce qui est subsiste malgré ses imperfections, et pourquoi il doit subsister, comment on peut balancer la tendance naturelle au mal, et fortifier le principe du bien contre l'abus, qui n'est jamais une raison pour attenter au principe. Il a lui-même exposé son dessein dans un passage de sa préface qui marque les rapports de son caractère à son esprit. « Je me croirais bien récompensé de « mon travail si, après m'avoir lu, chacun trouvait dans mon « livre de nouvelles raisons d'aimer le pays où il est né, et le « gouvernement sous lequel il vit. » (La Harpe.)

Charles le Batteux (1713-1780), né près de Vouziers, chanoine de Reims, professeur de philosophie grecque et latine au collège de France, a publié de nombreux ouvrages. Les principaux sont : les *Quatre poétiques* (d'Aristote, Horace, Vida et Boileau), et les *Principes de littérature*.

VAUVENARGUES (1715-1747)

Luc de Vauvenargues, né à Aix, célèbre moraliste, entra dans la carrière des armes et fit la campagne de Bohême, en 1742-43; mais, épuisé par les fatigues de la guerre, il quitta le service et vécut dans la retraite et la méditation. De là sortirent d'excellents ouvrages, qui lui firent un nom dans la philosophie : une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Conseils à un jeune homme*, des *Caractères* et des *Réflexions*. — Quoique mêlé aux philosophes incrédules du XVIIIe siècle, ce penseur loyal conserva toujours un respect sincère pour la religion et la morale, et mourut en chrétien.

Vauvenargues n'a pas la profondeur de Pascal, ni le tour spirituel de la Bruyère, ni la concision expressive de la Rochefoucauld; mais il est élégant par l'âme, par ce ton de candeur

et de vérité qui subjugue: « Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses écrits, c'est qu'il est impossible de les lire sans devenir meilleur... La Rochefoucauld nous désole; Pascal nous effraye; il arrive à Nicole de nous assoupir; Montaigne nous déconcerte et nous trouble en nous divertissant; Vauvenargues attache, console, épure et fortifie. » (GÉRUSEZ.)

L'abbé **Barthélemy** (1716-1795), né en Provence, archéologue, numismate et littérateur distingué. Il a composé de nombreux *Mémoires* et le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage de grande érudition, qui fit à l'auteur une réputation européenne, mais qui garde la trace des doctrines philosophiques du temps.

L'abbé **Antoine Guénée** (1717-1803), né à Étampes, professeur de rhétorique au collège du Plessis et chanoine d'Amiens, fut le plus habile adversaire de Voltaire, dont il relève toutes les erreurs dans un ouvrage célèbre qui a pour titre : *Lettres de quelques Juifs* (1769). « Le secrétaire des juifs, disait Voltaire, n'est pas sans esprit et sans connaissance; mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main. »

Lamoignon de Malesherbes (1721-1794), né à Paris, homme d'État et l'un des défenseurs de Louis XVI, auteur des *Remontrances à Louis XV* et de *Mémoires pour Louis XVI*. — La postérité l'a justement surnommé le Vertueux.

Jean-François Marmontel (1723-1799), né à Bort, en Limousin, littérateur et auteur dramatique. Ses principaux écrits sont : le roman des *Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou*, les *Éléments de littérature*, recueil des divers articles qu'il avait fournis à l'Encyclopédie, et ses *Mémoires*. Toutes ses productions sont empreintes d'un levain de philosophisme qui en ternit le mérite. — Il revint à de meilleurs sentiments sur la fin de sa vie, et défendit avec éloquence les saines doctrines à la tribune du conseil des Anciens, dont il faisait partie.

Antoine-Léonard Thomas (1732-1785), né à Clermont-Ferrand, littérateur et critique, se fit connaître, en 1759, par son poème de *Jumonville*, qui eut du succès; mais sa réputation

lui vient de ses éloges : *Éloges du maréchal de Saxe* (1759), de *d'Aguesseau* (1760), de *Duguay-Trouin* (1761), de *Sully* (1763), de *Descartes* (1765), de *Marc-Aurèle* (1770), et d'un *Essai sur les éloges* (1773). — Thomas était un écrivain de talent et d'une grande noblesse de sentiments. Son style est majestueux, mais peu flexible et quelquefois boursouflé.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), né au Havre, eut, comme l'auteur d'*Émile*, une existence rêveuse et vagabonde. Il entreprit, jeune encore, de longs voyages à travers le monde, à la Martinique, en Allemagne, en Russie, à l'Ile-de-France, cherchant partout la réalisation de projets chimériques de philanthropie, et reportant finalement sur la nature l'amour qu'il croyait devoir refuser aux hommes. Ses principaux ouvrages sont : les *Études de la nature*, qui commencent par une prière et où l'on trouve d'admirables descriptions, et aussi des erreurs scientifiques et des théories absurdes; *Paul et Virginie*, conte pastoral dont le but est de faire aimer a vie simple, et les *Harmonies de la nature*, qui complètent les *Études*. — Les ouvrages de Bernardin ont des pages pleines de charmes, mais les idées se ressentent du philosophisme de l'auteur.

LA HARPE (1739-1803)

Jean-François de la Harpe, né à Paris, s'était d'abord jeté dans la philosophie voltairienne et avait applaudi les débuts de la révolution. Plus tard, il défendit les croyances religieuses et fut emprisonné, en 1794, pour ses opinions antirévolutionnaires. Il a laissé quelques tragédies, *Warwick*, *Coriolan*, qui eurent des succès variés; les *Éloges* de Racine, de Fénelon et de Catinat, qui furent couronnés par l'Académie; de belles *Études sur les Livres saints* et le *Cours de littérature*, en seize volumes.

La partie du *Cours de littérature* qui traite des anciens est incomplète; le moyen âge est étudié trop superficiellement, le XVIIe siècle laisse peu à désirer; les pièces de Racine sont bien jugées; il n'en est pas de même de toutes celles de Corneille ni de Molière, ni des œuvres en prose; le XVIIIe siècle manque d'impartialité. « En général, la Harpe fait mieux l'ana-

lyse du détail que la synthèse littéraire; il ne s'élève pas à ces vues générales et ingénieuses où excellent plusieurs de nos critiques actuels. Il ne faut pourtant pas trop dédaigner son *Cours de littérature*, ouvrage bien écrit, qu'il y a encore profit à lire aujourd'hui. » (BOURGEAULT.)

Louis Geoffroy (1743-1814), né à Rennes, célèbre critique et publiciste, rédacteur de l'*Année littéraire* (1776-82) et de l'*Ami du roi*. Ses analyses des pièces de théâtre furent réunies après sa mort sous le titre de *Cours de littérature dramatique*.

L'abbé **Maury** (1746-1817), né à Valréas (Vaucluse), s'est rendu célèbre comme orateur politique. Élu, en 1789, député du clergé aux états généraux, il défendit avec une grande fermeté les intérêts de la monarchie et de l'Église de France, et lutta souvent avec avantage contre Mirabeau. Ses meilleurs ouvrages sont l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* et le *Discours contre la constitution civile du clergé*. — Il fut décoré de la pourpre romaine en 1794.

Raymond de Sèze (1748-1828), né à Bordeaux, célèbre avocat et magistrat. Sa *Défense de Louis XVI*, quoique rédigée à la hâte, renferme des traits de la plus haute éloquence.

MIRABEAU (1749-1791).

Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, né au château du Bignon (Seine-et-Marne), fut le principal orateur de la Constituante. Rejeté par la noblesse à cause de son inconduite, et nommé député du tiers, aux états généraux de 1789, il se montra d'abord le plus audacieux des réformateurs et le plus implacable ennemi de l'ancien régime; mais, s'apercevant qu'il travaillait à « une vaste destruction », il se rapprocha de la cour et voulut arrêter la marche des événements. C'était trop tard; d'ailleurs, les fatigues de la lutte et les excès de sa vie avaient épuisé ses forces. Il mourut tout à coup, en 1791, à quarante-deux ans.

Œuvres. — Ses écrits politiques les plus remarquables sont: l'*Adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles;* les *Discours sur la banqueroute, sur la constitution civile du clergé* et *sur la sanction royale.*

« Pour un homme public, dit M. Merlet, rien ne remplace l'ascendant d'une bonne renommée. Mirabeau en est un mémorable exemple; car les fautes de sa jeunesse pesèrent sur toute sa vie. Son histoire nous offre le douloureux spectacle d'un génie puissant qui lutte en vain contre la défiance des partis, se débat sous de noires calomnies auxquelles son passé donne prétexte, se sent isolé jusque dans ses triomphes et meurt sur la brèche, sans avoir conquis cette autorité morale qui est le plus efficace auxiliaire de la persuasion. »

Citons encore **Vergniaud** (1753-1793, Limoges), **Cazalès** (1758-1805, Grenade, Haute-Garonne), **Barnave** (1761-1793, Grenoble), qui se distinguèrent comme orateurs politiques; les auteurs de l'*Encyclopédie* et les économistes.

ENCYCLOPÉDIE

L'*Encyclopédie* est un ouvrage en vingt-deux volumes in-folio qui a pour titre : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre par Diderot, et, quant à la partie mathématique, par d'Alembert.*

Les principaux inspirateurs ou rédacteurs de l'*Encyclopédie* sont : *Diderot* (1713-84, Langres), *d'Alembert* (1717-83, Paris), *Condillac* (1715-1781, Grenoble), *Condorcet* (1743-96, Saint-Quentin), *Helvétius* (1715-71, Paris), *d'Holbach* (1723-89, Palatinat), *la Mettrie* (1709-51, Saint-Malo), *Buffon, Montesquieu, Marmontel, Necker* (1732-1804, Genève), etc.

Les *encyclopédistes* trouvèrent de puissants auxiliaires dans les *économistes*. On appelle ainsi les écrivains qui, au XVIIIe siècle, abordèrent les premiers les questions de l'impôt et du revenu des terres. Les principaux économistes sont : *Quesnay* (1694-1774, près de Paris), *Vauban* (1633-1707, Nivernais), *Raynal* (1713-96, Rouergue), *Turgot* (1727-81, Paris), *Gournay* (1712-59, Saint-Malo), *J.-B. Say* (1767-1832, Lyon).

Appréciation. — L'*Encyclopédie* est l'expression la plus fidèle de l'esprit matérialiste et sceptique du XVIIIe siècle. Rien de plus incohérent que ce répertoire, où toutes les connaissances humaines, *physique et grammaire, commerce et belles-lettres,*

mathématiques et religion, sont jetées pêle-mêle suivant le hasard des initiales. « L'édifice de la science fut ainsi détruit, brisé, mis en poussière; l'âge de Bacon et de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, celui des encyclopédistes devait la dédaigner et la proscrire. » (DEMOGEOT.)

Les écrivains honnêtes s'étant bientôt retirés, on prit de toute main pour achever cet ouvrage, que d'Alembert comparait à un habit d'arlequin, « où il y a, disait-il, quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. » — L'*Encyclopédie* aujourd'hui est complètement inconnue du public.

Ve ÉPOQUE : DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

La littérature française, au commencement du XIXe siècle, était dans une véritable décadence. « Le philosophisme et les excès révolutionnaires d'un côté, de l'autre le despotisme impérial armé d'une rigoureuse censure, avaient tari dans les âmes la source de toute noble inspiration. » Mais la Restauration vit paraître une nouvelle pléiade de poètes et d'écrivains qui tentèrent de rajeunir la littérature en la faisant sortir des voies étroites et sans cesse battues de l'imitation classique. Dans ce dessein, ils proclamèrent la liberté absolue, rendirent l'art indépendant de toute contrainte, — ne conservant d'autre règle que la *loi d'ensemble*, — remplacèrent les fables antiques par l'histoire nationale et le merveilleux chrétien, dont le *Génie du christianisme* et les *Martyrs* de Chateaubriand avaient dévoilé les inépuisables richesses. Comme ils préconisaient l'imitation du moyen âge, « l'âge d'or de la foi et de l'héroïsme chevaleresque, » on les appela les *romantiques*, pour les distinguer de leurs adversaires, les *classiques*.

L'école romantique se signala d'abord par des travaux remarquables, en prose et en vers. Malheureusement cette école est loin d'avoir tenu toutes ses promesses. En substituant la *réalité* au *beau idéal* poursuivi par les classiques, en donnant le pas à l'*imagination* sur la *raison*, arbitre suprême du goût et des convenances, les *romantiques* sont tombés dans tous les excès; ils ont produit les œuvres les plus difformes, et sont descendus aux dernières limites du réalisme le plus abject. Bref, cette magnifique unité de la première partie de notre siècle et cet élan vers des conquêtes entrevues ont été brisées ; d'où le désordre et la confusion de l'heure présente.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mathématiques et religion, sont jetées pêle-mêle suivant le hasard des initiales. « L'édifice de la science fut ainsi détruit, brisé, mis en poussière; l'âge de Bacon et de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, celui des encyclopédistes devait la dédaigner et la proscrire. » (DEMOGEOT.)

Les écrivains honnêtes s'étant bientôt retirés, on prit de toute main pour achever cet ouvrage, que d'Alembert comparait à un habit d'arlequin, « où il y a, disait-il, quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. » — L'*Encyclopédie* aujourd'hui est complètement inconnue du public.

Ve ÉPOQUE : DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

La littérature française, au commencement du XIXe siècle, était dans une véritable décadence. « Le philosophisme et les excès révolutionnaires d'un côté, de l'autre le despotisme impérial armé d'une rigoureuse censure, avaient tari dans les âmes la source de toute noble inspiration. » Mais la Restauration vit paraître une nouvelle pléiade de poètes et d'écrivains qui tentèrent de rajeunir la littérature en la faisant sortir des voies étroites et sans cesse battues de l'imitation classique. Dans ce dessein, ils proclamèrent la liberté absolue, rendirent l'art indépendant de toute contrainte, — ne conservant d'autre règle que la *loi d'ensemble*, — remplacèrent les fables antiques par l'histoire nationale et le merveilleux chrétien, dont le *Génie du christianisme* et les *Martyrs* de Chateaubriand avaient dévoilé les inépuisables richesses. Comme ils préconisaient l'imitation du moyen âge, « l'âge d'or de la foi et de l'héroïsme chevaleresque, » on les appela les *romantiques*, pour les distinguer de leurs adversaires, les *classiques*.

L'école romantique se signala d'abord par des travaux remarquables, en prose et en vers. Malheureusement cette école est loin d'avoir tenu toutes ses promesses. En substituant la *réalité* au *beau idéal* poursuivi par les classiques, en donnant le pas à l'*imagination* sur la *raison*, arbitre suprême du goût et des convenances, les *romantiques* sont tombés dans tous les excès; ils ont produit les œuvres les plus difformes, et sont descendus aux dernières limites du réalisme le plus abject. Bref, cette magnifique unité de la première partie de notre siècle et cet élan vers des conquêtes entrevues ont été brisées ; d'où le désordre et la confusion de l'heure présente.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

POÉSIE

Les poètes du XIXe siècle s'inspirent de préférence des institutions et des mœurs nationales, des joies, des tristesses, des mille émotions qui font vibrer nos âmes.

La *poésie lyrique* et l'*élégie* acquièrent une grande importance et prennent un nouveau caractère ; d'abstraites, elles deviennent personnelles, passionnées, rêveuses. Le *théâtre* émancipé s'affranchit de la règle des trois unités, et le drame bourgeois y détrône l'antique tragédie.

On doit regretter que les auteurs contemporains aient fait si souvent du drame une école de grossièreté et d'immoralité, en se plaisant dans la peinture d'un monde bas de fripons et de dégradés. — Que Chateaubriand avait raison de dire au jeune Ozanam : « Je vous conjure de ne jamais aller au théâtre; vous n'y gagneriez rien et vous y perdriez beaucoup ! »

PRINCIPAUX POÈTES DU XIXe SIÈCLE

François Andrieux (1759-1833), né à Strasbourg, se fit connaître dès l'âge de vingt-trois ans par de petites comédies : *Anaximandre*, les *Étourdis*, etc., qui eurent du succès. Il a aussi composé des *fables* et des *contes*. Citons le *Meunier du moulin Sans-souci* et la *Promenade de Fénelon*.

Rouget de Lisle (1768-1836), né à Lons-le-Saulnier, auteur de la *Marseillaise*, paroles et musique, et de quelques chants français. Emprisonné pendant la Terreur, il ne dut son salut qu'à l'événement du 9 thermidor.

Viennet (1777-1868), né à Béziers, a beaucoup écrit en prose et en vers; mais sa réputation littéraire est fondée aujourd'hui sur deux excellents volumes de *Fables*, qu'il fit paraître en 1843 et en 1851.

Jean-Pierre Béranger (1780-1857), né à Paris, successivement garçon d'auberge, ouvrier typographe et commis de banque, s'instruisit seul dans une imprimerie à Péronne, et y

prit le goût de la poésie. Après avoir essayé de l'épopée, de l'idylle, du dithyrambe, il s'arrêta définitivement à la *chanson*, qui était plus conforme à son talent naturel, talent dont il a fait un si mauvais usage. « Poète par inspiration, mais versificateur médiocre, il ne cherchait pas les purs triomphes du goût et de l'art; mais il s'adressait aux instincts de toute nature qui fermentent au fond des cœurs, et tantôt bachique, toujours irréligieux, trop souvent obscène, il était sûr de soulever autour de lui, soit un rire grossier, soit des ressentiments politiques, soit des souvenirs chers au pays. » — A la fin de sa vie, le trop célèbre chansonnier se reconnut coupable; il demanda pardon à Dieu et mourut dans les sentiments du plus vif repentir.

Charles-Hubert Millevoye (1782-1816), né à Abbeville, a laissé quelques belles élégies : le *Poète mourant*, la *Chute des feuilles*, *Priez pour moi*.

Mme Desbordes-Valmore (1786-1859), née à Douai, a publié des *fables*, des *élégies*, des *romances*, des *contes* en vers pour les enfants, à qui elle parle sentiment et piété.

Alexandre Guiraud (1788-1847), né à Limoux, poète et prosateur distingué, auteur d'une tragédie des *Machabées* qui fut applaudie, des *Poèmes et Chants élégiaques*, parmi lesquels on distingue le *Petit Savoyard*, et d'une *Philosophie de l'histoire*.

Alexandre Soumet (1788-1845), né à Castelnaudary, a composé des pièces dramatiques, *Clytemnestre*, *Saül*, des *élégies* et des poèmes, parmi lesquels on doit citer *Jeanne d'Arc* et *la Divine Épopée*, dont le sujet est la rédemption des damnés par une nouvelle mort de Jésus-Christ dans les enfers, — ce qui est contraire au dogme de l'éternité des peines.

LAMARTINE (1790-1869).

Alphonse de Lamartine, né à Saint-Point, près de Mâcon, est le plus grand poète lyrique de notre siècle, et peut-être de tous les siècles. Ses dispositions précoces pour la poésie furent cultivées avec soin, d'abord par sa mère, qui lui apprit à lire dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les psaumes de David, puis par les jésuites de Bellay, où il termina ses études. Au retour de ses voyages en Italie, en 1814, il entra dans les gardes du corps. Les Cent-Jours le rendirent à la poésie. Il visita la Savoie et les Alpes, et publia ses premiers vers : les *Méditations* (1820).

Lamartine a dit lui-même : « J'étais le poète que le public attendait. » Il parut, en effet, à une époque où les doctrines spiritualistes reprenaient le gouvernement des âmes, où la foi rentrait dans les cœurs, où l'amour de la nature, le goût de la rêverie, la sympathie pour les douleurs humaines, demandaient un interprète. Il fut successivement attaché d'ambassade à Naples, à Londres, à Florence, publia les *Nouvelles Méditations* (1823); enfin, en 1832, il partit pour l'Orient. Rentré en 1835, il s'occupa de politique, siégea à la chambre des députés, et y prononça des discours très hostiles au gouvernement de Louis-Philippe.

Œuvres. — Les plus belles œuvres de Lamartine sont les *Méditations poétiques* (1820-23) et les *Harmonies poétiques et religieuses* (1830). — Il a composé en outre, mais au détriment de sa gloire, le poème de *Jocelyn*, l'épopée fantastique de la *Chute d'un Ange*, et, en prose, le *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins* (1847), l'*Histoire de la révolution de* 1848, les *Souvenirs et portraits*, etc.

Appréciation générale. — Les *Méditations poétiques* obtinrent un succès immense. « Leur grand charme consistait dans l'accent de vérité qu'on n'y pouvait méconnaître, dans ce son de voix qui va au cœur parce qu'il vient du cœur. En même temps cette sympathique parole exprimait les vérités dont la société sentait le plus vif besoin; elle proclamait, sans parler au nom d'une Église, la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme. »

(Demogeot.)

Avec les *Harmonies*, Lamartine semble avoir atteint à l'apogée de son talent. A partir de cette date, il se laisse séduire par de tristes théories et méconnaît sa religion comme son talent.

Le poème romanesque de *Jocelyn* donne une fausse idée du prêtre catholique; celui de la *Chute d'un Ange* est un « rêve malheureux d'une imagination qui s'égare. Au poète comme à

la mer, Dieu avait dit : *Tu n'iras pas plus loin*. Lamartine, avide de célébrité, se met à dédaigner cette muse divine qui avait fait sa gloire pour se lancer dans la carrière périlleuse de la politique, où il devait trouver tant de mécomptes ».

(A. Bougeault.)

Passons sous silence l'*Histoire des Girondins*, puisque plus tard, désabusé et repentant, il « conjure les lecteurs de la déchirer eux-mêmes, comme il la déchire devant Dieu et devant la postérité ».

Choix. — L'*Isolement* (Médit. poét.), — le *Tombeau d'une mère* (Harm.), — le *Crucifix* (Nouv. méd.), — l'*Immortalité* (Méd. poét.), — le *Chrétien mourant* (id.), — la *Prière* (id.), — *Bonaparte* (Nouv. méd.), l'*Hymne de l'enfant à son réveil* (Harm.), — l'*Infini dans les cieux* (id.), — *Milly ou la terre natale* (id.), — l'*Hymne au Christ*, etc.

Remarques générales. — Malgré ses imperfections et ses erreurs, Lamartine restera toujours l'auteur inimitable des *Méditations* et des *Harmonies*. « Là, du moins, le doute religieux ou la passion terrestre ne font qu'effleurer son âme, comme pour en faire jaillir avec plus de force l'hymne de la foi et de l'amour... Il a ses défauts sans doute, car il procède directement de Chateaubriand; comme lui et plus que lui, il s'abandonne à la rêverie, il s'arrête à des idées vagues et incomplètes, il prodigue les images indéfinies et sensuelles, toutes choses dont abuseront ses imitateurs; mais il a eu la gloire de faire, dans la poésie, la révolution que Chateaubriand avait commencée dans la littérature : il en a banni les sentiments et les images du paganisme. « Je suis le premier, dit-il dans la préface des *Méditations*, qui aie fait descendre la poésie du Parnasse et qui aie donné à ce qu'on nomme la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature... *Je chantais*, dit-il ailleurs :

« Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.
Aimer, prier, chanter : voilà toute ma vie... »

Lamartine chanta, effectivement, toute sa vie; et toujours il fut poète, dans sa prose comme dans ses vers.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Eugène Scribe (1791-1861), né à Paris, a composé pour le théâtre de nombreuses pièces en prose et en vers. Citons parmi ses vaudevilles : *Une nuit de la garde nationale* et le *Solliciteur;* parmi ses comédies, l'*Ambition;* parmi ses opéras, les *Huguenots*, le *Prophète*, la *Muette de Portici*, *Robert le Diable*, la *Juive*. — Scribe ne s'inquiète ni de l'histoire ni de l'invraisemblance, il ne songe qu'à amuser sans faire réfléchir.

Casimir Delavigne (1793-1843), né au Havre, était un poète de talent. A la chute de Napoléon, il se fit l'écho de l'opinion publique, et chanta les malheurs de la patrie dans des élégies intitulées *les Messéniennes* (Bataille de Waterloo, Dévastation du Musée, Mort de Jeanne d'Arc, etc.). Au théâtre, ses tragédies : les *Vêpres siciliennes*, les *Enfants d'Édouard*, *Louis XI*, et ses comédies : l'*École des vieillards*, la *Popularité*, *Don Juan d'Autriche*, etc., eurent du succès, malgré leur peu de vigueur et d'originalité.

« Delavigne a été loué outre mesure par ses contemporains; sa popularité fut surtout une popularité politique. Les grands écrivains qui s'élevèrent après lui ont effacé cette réputation exagérée. Mais il occupe encore et gardera parmi les poètes secondaires un rang distingué. Persévérant et consciencieux, amoureux du travail et de la correction, il avait pour doctrine de penser juste, de peindre vivement et d'écrire avec pureté. »

(Frédéric Godefroy.)

Jean Reboul (1796-1864), né à Nîmes, poète distingué, auteur des *Nouvelles poésies*, des *Traditionnelles*, etc. Son admirable élégie *l'Ange et l'Enfant* lui fit une réputation universelle, et lui valut la dédicace d'une ode de Lamartine : *le Génie dans l'obscurité*. — On sait que Reboul était boulanger.

Mme Amable Tastu (1796-1885) a composé des *odes*, des *élégies*, des *idylles*, des *contes* et de nombreux ouvrages pour l'éducation de la jeunesse. — L'inspiration de ses poésies est puisée dans la religion, la famille, la patrie.

VIGNY (1799-1863).

Alfred de Vigny, né à Loches, d'une très ancienne famille, entra de bonne heure dans la carrière militaire et servit quatorze ans. Lassé de la vie de garnison et déjà connu dans le monde des lettres, il donna sa démission en 1828, et passa le reste de ses jours dans la solitude désolée que sa misanthropie lui avait faite. La religion vint du moins calmer, à sa dernière heure, les cruelles angoisses de son âme.

Œuvres. — Cet écrivain a laissé : les *Poèmes antiques et modernes*, dont *Eloa* ou la *Sœur des anges*, *Moïse*, le *Déluge*, le *Trappiste*, la *Neige*, la *Mort du loup*, le *Cor*, etc., sont les morceaux les plus célèbres; des drames : *Othello* (trad. de Shak.), la *Maréchale d'Ancre* (1830), *Chatterton* (1835); des romans : *Cinq-Mars* (1826), *Servitude et Grandeur militaires* (1835). Le recueil de poésies, *les Destinées*, ne parut qu'après sa mort.

Appréciation générale. — De Vigny est un poète fin et délicat, sobre et vigoureux, quelquefois amer, toujours mélancolique : « Une tristesse native, poignante, inguérissable, déborde de tous ses sujets et sur tous ses tableaux; toutes ses inspirations ont quelque chose de fatidique, et tous ses dénouements sont des catastrophes. » (Frédéric Godefroy.)

HUGO (1802-1885).

Victor Hugo, né à Besançon, suivit d'abord son père, devenu colonel, en Italie et en Espagne, et passa une année au collège des nobles à Madrid (1811). De retour à Paris avec sa mère, séparée, à cette époque, du colonel, il s'éleva tout seul, lut beaucoup, au hasard, s'occupa de poésie et de mathématiques, et se fit connaître, à quinze ans, par une pièce de vers sur les *Avantages de l'étude* (1817). Ce premier essai fut suivi de la *Statue d'Henri IV* et de *Moïse sur le Nil* (1820). Dès lors, il abandonna les mathématiques et publia, en 1822, les *Odes et Ballades*, sortes de *Messéniennes* royalistes qui lui valurent une pension de 2000 francs de Louis XVIII. Élu, en 1848, à l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite; à l'Assemblée lé-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gislative, au contraire, il se rallia au groupe socialiste. Le coup d'État du 2 décembre l'obligea de passer à l'étranger, d'où il ne consentit à revenir qu'après la chute de l'empire.

Jusqu'à vingt-cinq ans (1827), celui que Chateaubriand avait salué du nom d'« enfant sublime » demeura fidèle à la forme classique et à l'influence religieuse. Depuis, il s'est égaré dans le romantisme et le scepticisme, et ces errements malheureux, joints à la haine et à l'orgueil, ont fini par détruire ou, tout au moins, par abaisser son merveilleux talent de poète.

Œuvres. — Les œuvres littéraires de Victor Hugo sont nombreuses; nombreuses sont aussi les belles pages qu'elles renferment; mais, dans cette prodigieuse quantité d'écrits, en prose ou en vers, il n'y en a presque pas un que l'on puisse louer sans réserve. Citons cependant : les *Odes et Ballades* (1822-27), les *Orientales* (1829), les *Feuilles d'automne* (1831), les *Chants du crépuscule* (1835), les *Voix intérieures* (1837), les *Rayons et les Ombres* (1840), où se trouvent force morceaux « dont la pensée et le style offrent, malgré certaines inégalités et certaines taches, tout ce qu'il y a de plus original, de plus élevé, de plus poétique, et souvent de plus chrétien »; les romans de *Notre-Dame de Paris* (1831), des *Misérables* (1862), des *Travailleurs de la mer* (1866), ouvrages malsains et dangereux; les drames de *Cromwell* (1827), précédé d'une sorte de programme de l'école romantique; d'*Hernani* (1830), inspiré par la révolution de 1830; de *Marie Tudor*, de *Ruy-Blas* (1838), des *Burgraves* (1843), etc., drames bizarres, pour ne rien dire de plus, qui tombèrent tous en naissant, malgré les efforts du parti; les satires : les *Châtiments* (1853), et l'*Année terrible* (1872); enfin, le poème de la *Légende des siècles*, où il s'est proposé, comme il le dit lui-même, « d'exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; de la peindre successivement et simultanément sous tous les aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière (!) » Tout ce que l'on peut dire de cette prétentieuse épopée, c'est qu'elle est l'œuvre « d'un grand poète chez lequel le bon sens et la droiture ont fait complètement naufrage, et dont l'imagination seule a gardé de la puissance ».

Choix. — *Moise sur le Nil*, — la *Vendée*, — l'*Antéchrist* (Odes), — *Jéhovah* (id.), — *Pour les Pauvres* (Feuil. d'aut.), — La *Prière pour tous* (id.), — *Mazeppa* (Orientales), — *Funérailles de Louis XVIII* (Odes), — le *Sacre de Charles X* (id.), — la *Conscience* (Lég. des siècles), — *Ruth et Booz* (id.), — les *Pauvres gens* (id.), — *Dieu est toujours là* (Voix int.), — *Lorsque l'enfant paraît*, — la *Mère de l'enfant mort*, — la *Vie aux champs*, — le *Roi de Rome*, le *Petit Paul*; et en général toutes les pièces inspirées pour les enfants.

Remarques générales. — Victor Hugo est un écrivain original, un grand lyrique et presque notre seul poète épique. Mais, dans le drame, ses défauts égalent ses qualités : « Nos grands tragiques se plaisaient à nous faire voir la vertu récompensée et le vice puni. Lui, au contraire, prend à tâche de réhabiliter les monstres, en leur prêtant pour un instant une généreuse passion. Comme l'a dit Mme de Girardin : « Il montre l'homme dégradé par toutes les passions mauvaises, par toutes les misères, « par toutes les humiliations, par le vice, par la difformité; séduit « à son tour une heure par le bien, luttant contre un passé horrible qu'il abjure, aspirant vers le beau, comprenant les délicatesses les plus exquises, mais abruti, mais dégradé, retombant bientôt dans son abjection première malgré ses efforts courageux, parce que sa pensée est à jamais flétrie, parce qu'une « éducation, pour ainsi dire, malsaine a gangrené son cœur. » Cette manière de concevoir le drame n'est ni vraie ni morale. D'ailleurs Victor Hugo, trop appliqué à flatter les passions populaires, ne perd jamais l'occasion de flétrir le prêtre, d'avilir la royauté, de dégrader la noblesse.

« Le poète affiche une fidélité scrupuleuse à la vérité historique, et fait un grand étalage d'érudition. Il n'en est pas moins vrai de dire qu'il fausse l'histoire, en ne montrant qu'un coin du tableau, en forçant les traits et les couleurs... Il fait sans cesse dans ses drames la satire du passé, il travestit les hommes et rabaisse les institutions. » (Blanlœil.)

Pour lire Victor Hugo, « ce sempiternel recommenceur, » comme on l'a justement appelé, un courage ordinaire ne suffit pas. On est arrêté à chaque page, presque à chaque ligne, par des comparaisons énigmatiques, des alliances de mots inconciliables, des images inattendues dont le sens n'est pas facile à démêler; on est fatigué par les intempérances de style, les di-

gressions oiseuses, les théories absurdes; on est dégoûté surtout par les calomnies, les immoralités, les blasphèmes extravagants qui fourmillent dans ses productions. « Ses personnages ne sont ni dans la réalité, ni dans la vie, ni dans la proportion de l'homme; ils sont toujours au-dessus ou au delà de l'humanité, quelquefois au rebours, pour ne pas dire à l'envers...

« Il a aimé la gloire jusqu'à croire que la popularité pouvait y ajouter quelque chose, jusqu'à ne jamais pardonner à quiconque ne reconnaissait pas la sienne et se permettait de la discuter... Il a répudié la monarchie et le catholicisme parce que, dans ces deux formes sociale et religieuse de l'État, il aurait toujours eu inévitablement quelqu'un au-dessus de lui. Il eût accepté la monarchie s'il avait pu arriver à être roi; il eût persévéré dans le catholicisme, s'il avait pu arriver à être pape, à réunir en lui le pape et l'empereur... »

(AL. DUMAS, *Disc. acad.*)

« La critique, dit M. Bougeault, n'a jamais eu de prise sur Victor Hugo : il se croyait infaillible, tant son génie lui inspirait de confiance en lui-même. Avec de telles dispositions on gâte les plus belles qualités et l'on érige ses systèmes en défauts au lieu de s'en corriger : on prend l'enflure pour la grandeur, on se croit vrai parce qu'on est violent; on oublie qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. »

Auguste Barbier (1805-1882), né à Paris, poète satirique, a publié des ïambes : la *Curée*, l'*Idole*, etc.; les *Chants civils et religieux*, etc. — Juvénal ne fut ni plus violent ni plus audacieux.

Auguste Brizeux (1806-1858), né à Lorient, poète élégiaque, auteur du poème des *Bretons*, des *Histoires poétiques* et d'une traduction en prose de la *Divine Comédie*. — « Épurer les cœurs et consoler les âmes, disait-il, c'est là toute ma poétique. »

MUSSET (1810-1857).

Alfred de Musset, né à Paris, le plus fantaisiste de tous les romantiques, a signalé sa courte existence par des *Contes*, des *Nouvelles* en prose, des *élégies*, des *poèmes*, des *comédies*, des *proverbes*, qui ne manquent pas d'originalité, mais où le scepti-

cisme le dispute au dévergondage le plus ignoble. Il s'est fait justice à lui-même, quand il a dit :

... Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier constamment reconnaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi ;
Un seul !... Je le méprise. Et cet être, c'est moi !

Musset ne fut jamais plus poète que dans les rares circonstances où il écouta les sentiments honnêtes du cœur, comme le prouvent l'*Espoir en Dieu*, l'*Ame immortelle*, la *Nuit de décembre*.

Victor de Laprade (1812-1883), né à Montbrison, poète et littérateur distingué. Il publia successivement les *Odes et Poésies*, les *Poèmes évangéliques*, les *Symphonies*, les *Idylles héroïques*, *Pernette*, *Harmodius* (tragédie antique), et des études en prose : *Questions d'art et de morale*, *du Sentiment de la nature avant le christianisme et chez les modernes*.

« Laprade, dit F. Coppée, eut la modestie de l'esprit et la fierté du cœur. » Ce fut un véritable chevalier chrétien, « prêt à mourir plutôt que de s'abaisser à une vilenie, donnant sa vie à Dieu, à l'Église, à la France. » (J. CONDAMIN.)

Joseph Autran (1813-1877), né à Marseille, auteur des *Poèmes de la mer*, *Laboureurs et Soldats*, la *Vie rurale*, etc.

François Ponsard (1814-1867), né à Vienne (Isère), avocat-poète, donna au théâtre : *Lucrèce*, *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, l'*Honneur et l'Argent*, la *Bourse*, etc.

Eugène Labiche (1815-1888), né à Paris, auteur dramatique, a composé des comédies, des vaudevilles et des opéras-comiques pleins de verve et de gaieté. Citons entre autres : le *Voyage de M. Perrichon*, la *Cagnotte*, la *Grammaire*. — On lui reproche de descendre parfois jusqu'à la plaisanterie de mauvais aloi.

Alexandre Dumas (1824), né à Paris, fils du romancier de ce nom (v. ci-après, p. 234), est un dramaturge habile, mais peu moral, malgré son dessein de moraliser. Le *Demi-monde* est une de ses pièces les plus originales.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Henri de Bornier, né en 1825, a composé plusieurs pièces et poèmes lyriques pleins de grâce et de fraîcheur : *Premières feuilles*, la *Sœur de Charité*, et un drame remarquable, la *Fille de Roland* (1875).

François Coppée (1842), né à Paris, a déjà publié plusieurs petits drames, le *Passant*, *Fais ce que dois*, le *Luthier de Crémone*, etc., et divers recueils de poésies, où l'on distingue : le *Reliquaire*, la *Veillée*, le *Naufrage*, l'*Épave*, la *Grève des Forgerons*. — Coppée tombe parfois dans le réalisme, et la note générale de ses écrits n'est pas toujours assez pure ni assez chrétienne.

Paul Déroulède (1846), né à Paris, auteur des *Chants du soldat*, des *Marches et sonneries*, etc., et d'un drame : l'*Hetman*, qui eurent du succès.

PROSE

Tandis que, « de nouveau, l'idéalisme, le sentiment, le goût, tendent à disparaître des œuvres d'imagination ; que le réalisme en toutes choses, les misérables vulgarités de l'existence, s'exposent en pleine lumière ; » que le roman prend une importance exagérée, la *science historique*, au contraire, — grâce à l'étude consciencieuse du passé, — a été complètement renouvelée dans notre siècle. Mais nos écrivains « n'ont pu tous se dégager entièrement de l'esprit de système. Les opinions personnelles ont pu ainsi faire tort à la vérité, surtout dans les ouvrages relatifs aux événements récents, à la révolution française. »

(A. Bougeault.)

L'*éloquence* est rajeunie. La *critique littéraire* elle-même se transforme et juge les écrivains avec plus de talent et d'impartialité.

PRINCIPAUX PROSATEURS DU XIXe SIÈCLE

Joseph de Maistre (1753-1821), né à Chambéry, d'une famille française, est un de nos plus célèbres écrivains du commencement de ce siècle. Il a consacré son génie à combattre la philosophie moderne et à défendre la vérité. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Considérations sur la France* (1795), *du Pape*, *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821), *de l'Église gallicane*, etc.

Joseph Joubert (1754-1824), né à Montignac (Dordogne), écrivain et moraliste distingué, qui, après s'être lié avec Marmontel, la Harpe, d'Alembert, Diderot, et avoir ressenti comme toute sa génération les atteintes du scepticisme, en sortit bien vite et chercha par tous les moyens et en toutes choses le vrai, le beau, le juste, ne gardant de son commerce avec les libres penseurs du XVIIIe siècle « que ce qui pouvait étendre et perfectionner son goût littéraire et sa conception de l'art ».

Ses *Lettres* se distinguent par la grâce et la sensibilité ; ses *Critiques littéraires*, par une exquise délicatesse ; ses *Pensées et Maximes*, par la force et la justesse d'observation. « Nul livre, a dit Sainte-Beuve en parlant des *Pensées*, ne couronnait mieux cette série française ouverte aux *Maximes* de la Rochefoucauld, continuée par Pascal, la Bruyère, Vauvenargues, et qui se rejoint par cent retours à Montaigne. »

Louis-Gabriel vicomte **de Bonald** (1754-1840), né à Milhau, partage avec J. de Maistre et Chateaubriand la gloire d'avoir inauguré en France la réaction catholique contre le philosophisme du XVIIIe siècle. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, *Législation primitive* (1802), qui est comme l'antithèse du *Contrat social* de J.-J. Rousseau.

Pierre Royer-Collard (1763-1845), né à Sommepuis (Marne), homme d'État et philosophe. Président de la chambre des députés de 1828 à 1830, il se distingua par sa modération, son éloquence et sa dialectique puissante. Il a laissé des *Discours politiques* et des *Fragments philosophiques*.

Xavier de Maistre (1764-1852), né à Chambéry, frère cadet de Joseph de Maistre, s'est acquis une grande célébrité par de petits ouvrages qui se distinguent par une sensibilité délicate et l'élégance du style. Ce sont : le *Voyage autour de ma chambre*, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, les *Prisonniers du Caucase*, la *Jeune Sibérienne*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'abbé de **Frayssinous** (1765-1842), né à Curières (Aveyron), prédicateur célèbre, dont les *Conférences sur la religion,* faites depuis 1801, soit aux Carmes, soit à Saint-Sulpice, exercèrent une influence salutaire sur la foule de ses auditeurs, surtout sur la jeunesse. — Les *Conférences* ont été publiées, en 1825, sous le titre de *Défense du christianisme.*

Mme Germaine de Staël (1766-1817), née à Paris, était fille du banquier Necker, qui fut ministre de Louis XVI. Elle eut pour principale école le salon de son père, où se réunissaient les illustrations de l'époque. A vingt ans, elle épousa le baron de Staël, ambassadeur de Suède. Obligée de quitter la France pendant la tourmente révolutionnaire et sous le Consulat, elle parcourut l'Allemagne et ne revint qu'après la chute de Napoléon. Elle a laissé deux romans : *Delphine* et *Corinne,* des *Observations sur l'Allemagne,* des *Considérations sur la Révolution française,* etc.

Les *Observations* ont révélé pour la première fois à la France les mœurs, la littérature, la philosophie, toute l'Allemagne, en un mot, si peu connue jusqu'alors.

Mme de Staël fut une intelligence élevée, mais gâtée par le philosophisme et le protestantisme. « Il y a dans ses livres assez de talent pour sortir du commun, pas assez pour être de l'élite. » (D. Nisard.)

Charles de Lacretelle (1766-1855), né à Metz, a écrit l'*Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle,* l'*Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire.* « Lacretelle, dit Chateaubriand, a tracé l'histoire de nos jours avec raison, clarté, énergie. Il a pris le noble parti de la vertu contre le crime; il déteste de la révolution tout ce qui n'est pas la liberté. »

CHATEAUBRIAND (1768-1848).

François-René de Chateaubriand, né à Saint-Malo, était officier au régiment de Navarre quand éclata la révolution. Rejeté par elle au delà des mers, il voyagea pendant l'année 1791 à travers l'Amérique du Nord. En 1792, il vint se joindre aux émigrés de Coblentz; mais, étant tombé malade, il passa en Angleterre et ne revit la France qu'après le 18 brumaire. Ramené à la foi par une lettre de sa mère mourante, il entreprit de réconcilier la religion avec la société française, et il publia le *Génie du christianisme* (1802).

Œuvres. — Outre ce dernier ouvrage, Chateaubriand a donné encore deux romans : *Atala* et *René,* les *Martyrs* (1807), l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), les *Natchez,* des *Études historiques,* une traduction du *Paradis perdu,* la *Vie de Rancé,* les *Mémoires d'outre-tombe,* etc.

Le *Génie du christianisme* est une apologie de la religion chrétienne, que les philosophes du dernier siècle avaient tant discréditée. Il se divise en quatre parties : la première traite des mystères, des sacrements, de l'existence de Dieu, et de l'immortalité de l'âme; la deuxième et la troisième montrent le côté poétique du christianisme, ou les rapports de la religion avec la poésie, les lettres et les arts; la quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les institutions religieuses et les cérémonies de l'Église. — Le plan, les idées et même le style de cet ouvrage, ne sont pas absolument irréprochables.

Les Martyrs (1807).

Sujet. — Ce livre est un poème épique en prose, dont le but est de démontrer que le christianisme est plus favorable à la poésie que ne l'était le paganisme. L'action se passe vers la fin du IIIe siècle, sous le règne de Dioclétien.

Résumé. — « Un jeune chrétien, *Eudore,* rencontre *Cymodocée,* fille de *Démodocus,* prêtre d'Apollon, qui s'est égarée avec sa nourrice, et la reconduit chez son père. Pour l'en remercier, Démodocus ne tarde pas à aller avec sa fille visiter la famille chrétienne de *Lasténès,* qui est celle d'Eudore. Celui-ci, à la prière de ses hôtes, leur fait le récit de ses aventures. Il raconte tour à tour ce qu'il a vu à Rome, en Italie et en Gaule; il a pris part à un grand combat des Romains contre les Francs; il est même resté prisonnier des barbares; mais, délivré bientôt après, il s'est rendu en Armorique, où il a été témoin des pratiques superstitieuses des druides et de la mort de *Velléda,* une de leurs prêtresses; enfin, avant de rentrer dans sa patrie, il a visité l'Égypte et les pieuses solitudes de la Thébaïde. Cymodocée, charmée du récit d'Eudore et frappée des

merveilles du christianisme, se déclare chrétienne. Elle est fiancée au jeune héros. Mais bientôt la persécution éclate et les sépare. Ils se retrouvent à Rome, dans l'amphithéâtre, confessent courageusement la foi, et hâtent par l'effusion de leur sang le triomphe de l'Église. »

Appréciation. — Les beautés de détail abondent dans cet ouvrage : la rencontre d'Eudore et de Cymodocée, Démodocus chez Lasténès, le combat des Romains contre les Francs dans les plaines de la Batavie, la description du camp des barbares, leur chant de guerre : *Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée,...* le combat singulier de Vercingétorix et de Mérovée, l'intervention de la légion chrétienne, l'attaque du camp barbare défendu par les Francs et par leurs femmes,... sont des pages admirables, où « Chateaubriand a mis tout ce qu'il avait de richesse dans son imagination et de coloris dans son style».

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est le récit du voyage que Chateaubriand fit aux lieux saints par la Grèce. Ce livre est peut-être son plus beau titre de gloire.

Ses *Études historiques* renferment de graves erreurs, et ses romans : *Atala*, *René*, les *Natchez* et le *Dernier des Abencérages*, fruits de ses voyages en Amérique et en Espagne, ne sont pas sans danger pour la jeunesse à cause de leur accent rêveur et mélancolique, et des peintures peu morales qu'ils renferment. Il regretta plus tard l'exemple qu'il avait donné à ses nombreux imitateurs, et condamna lui-même plusieurs de ses œuvres.

Remarques générales. — « Chateaubriand a exercé sur les esprits de ses contemporains une influence considérable : non seulement il a commencé la restauration morale et religieuse du XIXe siècle, mais il a rafraîchi les sources et a élargi les voies de la littérature. Ce n'est pas qu'il ait rompu avec la tradition classique; au contraire, il en a renoué la chaîne en associant à l'inspiration du génie chrétien l'imitation des modèles de l'antiquité, surtout de l'antiquité grecque. Mais en même temps il explorait les monuments du moyen âge, et mettait en lumière les chefs-d'œuvre des littératures étrangères; par là il ouvrait aux esprits des perspectives jusqu'alors inconnues ou

dédaignées. C'est ainsi qu'il a été novateur, et qu'il a puissamment contribué à fonder un art, une science, une poétique toutes modernes. Quant au mérite intrinsèque de son œuvre, il ne répond pas toujours à l'importance de son rôle. C'est surtout à l'égard de son style qu'il y a lieu de distinguer. Dans les sujets de pure imagination, on peut lui reprocher de l'exubérance, du vague, de l'enflure; ses descriptions sont trop chargées de couleurs et d'images; « la nature, a dit Lamartine, y disparaît « trop sous l'artifice. » (*Passim.*)

Napoléon Bonaparte (1769-1821), né à Ajaccio, a créé l'éloquence militaire, dont il restera le modèle. Ses *Proclamations* à l'armée d'Italie, de Cherasco, de Potsdam, etc., renferment des traits d'éloquence dignes de l'antiquité. « Il faut même en convenir : quand nous lisons dans les écrivains de l'antiquité les harangues des plus renommés capitaines, nous sommes tentés souvent de n'y admirer que le génie des historiens. Ici le doute est impossible, les monuments existent, l'histoire n'a plus qu'à les rassembler. » (J. Chénier.)

Paul-Louis Courier (1772-1825), né à Paris, ancien officier de l'Empire et adversaire acharné du gouvernement de la Restauration, auteur de pamphlets politiques : *Pétition aux deux Chambres*, *Pamphlet des Pamphlets*, etc., et de *lettres*, qui ne manquent ni d'esprit ni de grâce, mais où le travail se fait trop sentir.

Charles Nodier (1780-1844), né à Besançon, a beaucoup écrit dans tous les genres. Plusieurs de ses *contes* sont de gracieux chefs-d'œuvre, mais la plupart de ses *romans* ne méritent aucune estime. Ses ouvrages de philologie et de critique lui assurent un rang parmi les érudits.

Philippe de Ségur (1780-1873), né à Paris, général de l'Empire, fit la terrible campagne de Russie, qu'il a racontée dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en* 1812.

Félicité-Robert de Lamennais (1782-1854), né à Saint-Malo, embrassa l'état ecclésiastique, et publia, en 1817, son *Essai sur l'indifférence religieuse*. Après ce chef-d'œuvre de style et de logique, il fit paraître plusieurs autres ouvrages, dont la plupart sont à l'index. Égaré par l'orgueil, Lamennais se révolta contre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'Église, pour laquelle il avait d'abord si courageusement combattu, et finit par tomber dans le scepticisme religieux.

Prosper, baron de Barante (1782-1866), né à Riom, est l'auteur du *Tableau de la littérature française au* XVIII^e^ *siècle*, de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (1824), de l'*Histoire de la Convention* et de celle du *Directoire*.

En histoire de Barante affecte d'imiter Froissart; il dépasse même ce vieux chroniqueur par la vivacité du récit et par le coloris de l'expression. C'est le fondateur de l'*école descriptive*, qui a pour devise : « Écrire pour raconter et non pour prouver. »

François Guizot (1787-1874), né à Nîmes, fut tout à la fois historien, publiciste, orateur et homme d'État. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de la civilisation en Europe*, l'*Essai sur l'histoire de France*, l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* et l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*.

Chez Guizot, les qualités de l'écrivain et de l'historien sont quelquefois déparées par les préjugés et les erreurs du philosophe et du protestant. Quel dommage que les lèvres de celui qui a prétendu « ne se désaltérer et ne se rafraîchir réellement qu'à des sources profondes[1] » n'aient pas goûté aux fontaines pures de la vérité religieuse! — Son style est net et clair, mais un peu froid et compassé.

Pierre-Antoine Berryer (1790-1868), né à Paris, célèbre avocat, l'une des gloires du barreau français. Ses *plaidoyers* et ses *discours politiques* l'ont placé parmi les premiers orateurs de notre temps.

Abel-François Villemain (1790-1870), né à Paris, professeur et critique éminent. Il a publié : l'*Histoire de Cromwell*, le *Tableau de la littérature au* XVIII^e^ *siècle*, le *Tableau de la littérature au moyen âge*, l'*Essai sur Pindare*, les *Études sur les Pères grecs*, le *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IV^e^ *siècle*, etc.

« Nous lui reprocherons bien, dit M. Bougeault, un peu de faiblesse pour l'esprit du XVIII^e^ siècle, trop d'indulgence pour

1 Guizot, *Mémoires*, tome V, page 134.

J.-J. Rousseau; mais, en général, on ne peut qu'admirer cette raison sagace, cette pénétration vive, ces grâces d'imagination, qui ont fait de lui le modèle des critiques. »

Victor Cousin (1792-1867), né à Paris, a partagé, comme professeur, les triomphes de Guizot et de Villemain. Il se livra passionnément à l'étude de la philosophie, et devint le chef de l'*école éclectique* ou du juste milieu : doctrine qui consiste à choisir dans les différents systèmes de philosophie ce qui paraît le plus conforme à la raison. Son œuvre principale est le *Traité du vrai, du beau et du bien*.

Son style rappelle celui des maîtres du XVII^e^ siècle; mais ses conclusions philosophiques sont indécises ou contradictoires : la raison seule, « toujours courte par quelque endroit[1], » ne peut résoudre tous les problèmes; elle a besoin du secours de la révélation et de la foi.

Augustin Thierry (1795-1856), né à Blois, a donné à l'histoire « le souffle de la vie par l'union de la science et de l'art ». Il consacra son existence à ses chères études, et perdit la vue à déchiffrer les vieilles chroniques et les chartes du passé. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* (1825), *Dix ans d'études historiques* (1839), les *Récits des temps mérovingiens* (1840), l'*Essai sur l'histoire du Tiers État* (1853).

« Chacun de ces ouvrages a fait sensation dans le monde des études, car il y a partout l'empreinte d'un talent neuf, original, d'une sincérité complète dans les vues et les appréciations. Quand Augustin Thierry se trompe, c'est évidemment de bonne foi; il commença par être rationaliste; il ne fut pas juste envers le catholicisme; mais peu à peu ses préjugés s'effacèrent, et il mourut en chrétien. » (A. Bougeault.)

Augustin Thierry excelle à peindre les *gestes* de nos aïeux; mais son amour de la couleur locale frise quelquefois la puérilité.

Gustave de Ravignan (1795-1858), né à Bayonne, jésuite, prédicateur illustre, remplaça le P. Lacordaire à Notre-Dame de

1 Le mot est de Bossuet.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Paris. Outre ses *Conférences*, il a laissé encore : *de l'Existence et de l'Institut des jésuites, Clément XIII et Clément XIV.*

François Mignet (1796-1884), né à Aix, publiciste et historien, fondateur du *National* (1830), en coopération avec MM. Thiers et Armand Carrel, auteur d'une *Histoire* (*apologétique*) *de la Révolution française*, d'une *Histoire de Marie Stuart* et d'une *Étude sur Charles-Quint*.

Amédée Thierry (1797-1873), frère d'Augustin Thierry, a laissé sur nos origines des ouvrages pleins d'érudition, notamment l'*Histoire des Gaules* et l'*Histoire d'Attila*.

Louis-Adolphe Thiers (1797-1877), né à Marseille, journaliste, historien, orateur et homme d'État distingué, fut élu président de la république française en 1871. Il a publié deux grands ouvrages : l'*Histoire de la Révolution française* (1823-28) plutôt narrative que philosophique, et la trop longue *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1866).

M. Thiers possédait toutes les qualités qui font l'historien pratique; il avait le don particulier de tout comprendre et de savoir écrire et parler de tout; il excellait à éclairer les questions les plus difficiles des lois, du commerce, des finances, de la diplomatie, de la tactique militaire. Mais on lui reproche, outre son fatalisme historique, sa trop grande indulgence pour les hommes violents qui conduisirent la révolution : « il grandit et poétise, dans son premier ouvrage, ce qu'il aurait fallu détester et mépriser. De là à la réhabilitation de ces monstres couverts de sang et de crimes, il n'y avait qu'un pas, et d'autres n'ont pas manqué de le franchir. C'est ainsi que le talent fascine les esprits et propage de dangereuses erreurs. »

(A. Bougeault.)

Dans le *Consulat et l'Empire*, œuvre supérieure à la précédente, il n'est pas toujours juste envers les adversaires de son héros, ni envers le Saint-Siège.

Jules Michelet (1798-1874), né à Paris, est l'auteur d'une *Histoire de France* en douze volumes, qui renferme de belles pages (entre autres, les chap. III et IV du liv. X, qui traitent de Jeanne d'Arc) et de déplorables erreurs, d'une *Histoire de la*

Révolution française (1853), où il excuse tous les crimes de cette époque néfaste, d'un *Précis d'histoire moderne* et de *romans* où le dévergondage ne le cède ni à la haine religieuse ni à l'exaltation démocratique.

« Comme historien, Michelet, dit M. Henry, n'eut d'abord que le défaut séduisant de transfigurer parfois ses personnages au lieu de les peindre avec l'exactitude sévère de l'histoire; mais, incapable de réprimer les égarements d'une imagination et d'une sensibilité maladives, il finit par donner à son œuvre l'apparence d'un dithyrambe ou d'un pamphlet. »

Olympe-Philippe Gerbet (1798-1864), né à Poligny (Jura), évêque de Perpignan, auteur du *Dogme générateur de la piété catholique*, de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, etc.— Mgr Gerbet est un maître de la langue française au XIXe siècle.

Saint-Marc Girardin (1801-1873), né à Paris, journaliste et professeur de poésie française à la Sorbonne, a publié, entre autres ouvrages, le *Cours de littérature dramatique* et des études sur la *Poésie chrétienne*. Il s'est fait admirer dans l'étude comparée des classiques et des romantiques par la sûreté de son goût et la finesse de ses remarques.

Henri-Dominique Lacordaire (1802-1861), né à Recey, près de Châtillon-sur-Seine, quitta le barreau, où il venait de débuter comme stagiaire, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice (1824). Il se livra à la prédication, prit l'habit de saint Dominique (1840), et, par des séductions que ne connaissait pas encore la parole sacrée, il captiva longtemps la foule de ses auditeurs.

On a du célèbre dominicain : les *Conférences de Notre-Dame de Paris* (1835-1850), la *Vie de saint Dominique*, les *Éloges funèbres* du général Drouot et d'O'Connell, des *sermons* isolés, des *Lettres à des jeunes gens*, etc.

Félix Dupanloup (1802-1878), né à Saint-Félix, en Savoie, évêque d'Orléans, orateur illustre, écrivain fécond, polémiste du premier ordre. Son traité sur l'*Éducation*, l'*Oraison funèbre de Lamoricière*, les *Panégyriques de Jeanne d'Arc* (1855, 1869), l'*Athéisme et le péril social*, les *Lettres sur Voltaire*, sont les plus estimées de ses œuvres.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'abbé **Jean-Marie Gorini** (1803-1859), né à Bourg, a laissé un ouvrage de haute critique historique, intitulé : *Défense de l'Église*, où sont réfutées les erreurs des historiens modernes : Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Michelet, Ampère, Quinet, etc.

Alexandre Dumas (1803-1870) serait le plus fécond de nos romanciers modernes, s'il était réellement l'auteur de tous les écrits qu'il a signés. « Mais il tenait boutique de littérature : il avait sous lui des ouvriers anonymes dont il retouchait simplement les œuvres. » Le plus honteux pour lui, ce n'est pas d'avoir fait du mercantilisme à outrance, c'est d'avoir exploité toutes les calomnies, tous les scandales, tous les mauvais instincts, pour distraire et retenir ses lecteurs blasés. Voilà pourquoi les romans d'Alexandre Dumas sont tous plus ou moins dangereux pour l'esprit et pour le cœur [1].

Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), né à Boulogne-

[1] On est obligé d'en dire autant de ceux de Frédéric Soulié, d'Eugène Sue, de Georges Sand, de Théophile Gautier, de Prosper Mérimée, de Victor Hugo, d'Octave Feuillet, d'Edmond About, de Paul de Kock, de Zola, etc.

Le *roman* et le *feuilleton* sont devenus le fléau de notre époque. Au lieu de parler à l'âme et d'élever la pensée, ce genre de littérature, qui ne connaît d'autres règles que les caprices de l'imagination, a pour effet direct de transporter le lecteur dans un monde idéal et invraisemblable, de fausser le goût et le jugement, qui, « une fois démanché, dit Montaigne, n'est pas facile à remettre en place; » enfin, de consumer l'énergie de l'intelligence et de la volonté dans des rêveries absolument stériles quand elles ne deviennent pas coupables.

A ceux qui recherchent les lectures amusantes et capables en même temps d'agrandir l'esprit, de former le jugement et d'assurer la chasteté de la pensée, nous recommandons les ouvrages historiques, littéraires, scientifiques ou philosophiques, tombés de la plume éloquente des X. Marmier, Wiseman (*Fabiola*), Xavier de Maistre, Moigno (*les Splendeurs de la foi*), Montalembert, Ozanam, Rohrbacher (*Histoire de l'Église*), Dupanloup, Laprade, Hte Violeau (*les Soirées de l'ouvrier, les Pèlerinages en Bretagne*), Brizeux, Reboul, L. Veuillot, Pioger (*la Vie après la mort*), Aug. Nicolas (*Études philosophiques sur le christianisme*), Baunard (*les Victimes du doute, les Triomphes de la vérité*), Poujoulat, Gerbet, Bourassé (*les Châteaux historiques de France*), Léon Gautier (*Lettres d'un catholique, la Chanson de Roland*), général Ambert (*l'Héroïsme en soutane, Louvois, les Soldats français*), Devoille (*Andréas, le Tour de France*), Rastoul (*la Révolution*), P. Féval (*les Merveilles du Mont Saint-Michel*), Silvio Pellico (*Mes prisons*), Jean Grange (*les Malheurs d'un bachelier*), et d'une foule d'autres écrivains distingués qui ont bien mérité des lettres et de la religion en consacrant leurs talents à la défense de la morale et de la vérité.

sur-Mer, critique habile, et l'un des champions de l'école romantique. Les *Portraits littéraires* et les *Causeries du lundi* sont les plus estimés de ses écrits. Sainte-Beuve excelle dans la critique de détail; les vues d'ensemble ne sont pas son affaire. — On doit lui reprocher, avec sa partialité à l'égard des personnes, son manque de respect pour la morale et la religion.

Alexis Clérel de Toqueville (1805-1859), né à Verneuil (Seine-et-Oise), publiciste et homme politique. Son œuvre principale est la *Démocratie en Amérique* (1835).

Amédée Gabourd (1805-1867), né à Grenoble, a laissé des ouvrages historiques très estimés : une *Histoire de France*, en vingt volumes, et un *Abrégé*, en trois volumes; une *Histoire contemporaine*, en douze volumes, et une *Histoire de la Révolution et de l'Empire*, en dix volumes.

Frédéric Le Play (1806-1882), né à Rivière-Saint-Sauveur, près de Honfleur, savant ingénieur, économiste distingué, a parcouru toute l'Europe pour l'étudier au triple point de vue de l'ingénieur, de l'économiste et du moraliste. On lui doit de nombreuses études sur l'industrie et sur l'économie politique : *Ouvriers européens, Réforme sociale, Organisation du travail, Organisation de la famille*, etc.

« C'est aux exemples du passé, œuvres de l'Église, et non aux utopies d'un avenir chimérique, que Le Play demande le salut de la société. A mesure qu'il avance dans ses observations, il s'éloigne davantage des doctrines des diverses écoles socialistes et se rapproche insensiblement de la plénitude de la vie chrétienne. » (A. Rastoul.)

Désiré Nisard (1806-1888), né à Châtillon-sur-Seine, s'est rendu célèbre comme professeur et comme critique. Ennemi déclaré du romantisme, il défend avec succès la gloire impérissable de l'école classique.

On doit à ce savant écrivain d'intéressants *Souvenirs de voyages*, des *Études sur les grands hommes de la Renaissance;* mais son œuvre capitale est l'*Histoire de la Littérature française*, en quatre volumes, « œuvre solide entre toutes, dit

M. Henry, parce que les appréciations de l'écrivain y sont fondées à la fois sur des principes immuables, sur l'observation pénétrante du cœur humain et sur une connaissance approfondie des deux antiquités. » — « Nisard est le métaphysicien de la critique, le champion des saines doctrines. » (A. Bougeault.)

Jean Poujoulat (1808-1880), né à la Fare (Bouches-du-Rhône), historien et littérateur de mérite, a publié de nombreux ouvrages : l'*Histoire des Croisades* (en collaboration avec Michaud), *Histoire de Jérusalem*, *Histoire de la Révolution française*, *Lettres sur Bossuet*, le *Cardinal Maury*, *Vie de Mgr Sibour*, le *Père de Ravignan, sa vie, ses œuvres; Vie du frère Philippe; Religion, histoire, poésie; Examen de la Vie de Jésus* de M. Renan, etc.

Xavier Marmier (1809), né à Pontarlier (Doubs), voyageur, philologue et littérateur distingué. Il a visité la plupart des contrées de l'Europe, l'Orient, l'Algérie, l'Amérique, et en a rapporté des *Relations*, des *Souvenirs*, les *États-Unis et le Canada*, *Impressions et souvenirs d'un voyageur chrétien*, etc., dont la lecture a autant de charme que d'utilité.

Charles de Montalembert (1810-1870), né à Londres, grand orateur, éminent écrivain, s'exerça de bonne heure au talent de la parole. « Souvent, au milieu d'un bois, écrivait-il à un ami de collège, je commence une improvisation fougueuse contre le ministère, puis, avec ma vue basse, je tombe nez à nez avec quelque bûcheron ou quelque paysan qui me regarde d'un air ébahi et me croit sans doute échappé d'une maison de fous. Moi, couvert de honte, je me sauve à toutes jambes, et puis je recommence à gesticuler et à déclamer. » Nous lui devons une ravissante *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, les *Moines d'Occident, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard*, la *Pologne*, le *Père Lacordaire*, et de nombreux *discours* politiques.

Henri Martin (1810-1883), auteur d'une *Histoire de France*, dont le mérite littéraire est incontestable, mais que déparent les erreurs et les préjugés. — Pour Henri Martin, l'Église est une usurpatrice « étrangère au christianisme primitif, et hostile à toutes les idées du progrès ».

Victor Duruy (1811), né à Paris, a composé une *Histoire romaine*, une *Histoire ancienne* et une *Histoire de France*. — Tous ces ouvrages sont d'un libre penseur.

Armand de Pontmartin (1811...), né à Avignon, critique fin et d'un goût sûr. Ses études ont pour titres : *Causeries littéraires*, les *Samedis* et les *Jeudis de Mme Charbonneau*, et ses principaux romans : les *Corbeaux du Gévaudan*, la *Filleule de Beaumarchais*, le *Radeau de la Méduse*, etc.

Wallon (1812), né à Valenciennes, écrivain consciencieux et homme politique, auteur d'une *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, d'une belle *Histoire de Jeanne d'Arc*, et d'une *Histoire du tribunal révolutionnaire*, qui « éclaire d'un jour tout nouveau cette période sanglante, dont les excès font toujours frémir le lecteur ». (A. Bougeault.)

Frédéric Ozanam (1813-1863), né à Milan, artiste poète, philosophe, l'un des fondateurs de la société charitable, dite de Saint-Vincent-de-Paul, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne. Il y fut souvent éloquent et toujours sainement érudit. Dans ses *Études germaniques pour servir à l'histoire de France*, « il montre l'impuissance de la civilisation romaine sur ces peuples que le christianisme seul parvint à régénérer. » La *Civilisation au ve siècle* complète les *Études*.

Louis Veuillot (1813-1883), né à Boynes (Loiret), est un des grands écrivains de ce siècle, et à coup sûr le premier des polémistes. Élevé sans principes religieux, il se convertit à Rome, pendant la semaine sainte de 1838, et se voua dès lors à la défense des intérêts catholiques. Nous lui devons, outre ses admirables articles publiés dans l'*Univers : Rome et Lorette*, les *Pèlerinages de Suisse*, la *Vie de Jésus*, les *Parfums de Rome*, les *Français en Algérie*, etc.

« Le style des maîtres d'autrefois, a dit la *Liberté*, semble s'être transmis directement à l'incomparable écrivain, qui personnifie si noblement le bon sens, les sentiments élevés, les croyances de la vieille France. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour élégant ou comique, sublime et familier. Louis Veuillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et la Bruyère.

Il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il portraiture comme le troisième. »

Charles-Émile Freppel (1827), né à Obernai (Alsace), successivement professeur de philosophie à l'école des Carmes de Paris, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, évêque d'Angers depuis 1870, célèbre orateur et écrivain, auteur d'une belle réfutation de la *Vie de Jésus* de Renan, d'une étude historique intitulée *la Révolution française*, de *sermons*, de *panégyriques*, de *discours politiques*, etc. « Rarement, depuis le commencement de ce siècle, la chaire chrétienne et la tribune française ont entendu une éloquence aussi ferme et une logique aussi irréfutable. »

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

Ire SECTION

LITTÉRATURE ITALIENNE

La langue italienne est, de toutes les *langues romanes*, celle qui a conservé le plus d'affinité avec le *latin vulgaire*.

Les premiers monuments de cette langue, dont le caractère distinctif est la grâce et l'harmonie, ne datent que de la fin du XIIe siècle; son premier chef-d'œuvre est du XIVe, et son entier épanouissement arrive au XVIe siècle, le *siècle de Léon X*.

PRINCIPAUX POÈTES ITALIENS

(Du XIVe au XIXe siècle.)

Dante Alighieri (1265?-1321), né à Florence, combattit d'abord dans les rangs des Guelfes, et prit part à une expédition contre Pise. Inquiété par les factions qui divisaient son parti, il passa aux Gibelins et dut se retirer à Ravenne, où il mourut à l'âge de cinquante-six ans. Pendant son exil, il composa la *Divine Comédie*, poème en trois chants : l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*.

Ce poème, qui résume toute l'histoire du moyen âge, est une fiction dans laquelle l'auteur suppose que, sous la conduite de Virgile, son poète favori, de Béatrix, le symbole de la foi, et de saint Bernard, il visite les trois demeures de l'autre vie. Celle des *peines éternelles* est divisée en neuf cercles, qui vont en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
UANL
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il portraiture comme le troisième. »

Charles-Émile Freppel (1827), né à Obernai (Alsace), successivement professeur de philosophie à l'école des Carmes de Paris, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, évêque d'Angers depuis 1870, célèbre orateur et écrivain, auteur d'une belle réfutation de la *Vie de Jésus* de Renan, d'une étude historique intitulée *la Révolution française*, de *sermons*, de *panégyriques*, de *discours politiques*, etc. « Rarement, depuis le commencement de ce siècle, la chaire chrétienne et la tribune française ont entendu une éloquence aussi ferme et une logique aussi irréfutable. »

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

Ire SECTION

LITTÉRATURE ITALIENNE

La langue italienne est, de toutes les *langues romanes*, celle qui a conservé le plus d'affinité avec le *latin vulgaire*.

Les premiers monuments de cette langue, dont le caractère distinctif est la grâce et l'harmonie, ne datent que de la fin du XIIe siècle; son premier chef-d'œuvre est du XIVe, et son entier épanouissement arrive au XVIe siècle, le *siècle de Léon X*.

PRINCIPAUX POÈTES ITALIENS

(Du XIVe au XIXe siècle.)

Dante Alighieri (1265?-1321), né à Florence, combattit d'abord dans les rangs des Guelfes, et prit part à une expédition contre Pise. Inquiété par les factions qui divisaient son parti, il passa aux Gibelins et dut se retirer à Ravenne, où il mourut à l'âge de cinquante-six ans. Pendant son exil, il composa la *Divine Comédie*, poème en trois chants : l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*.

Ce poème, qui résume toute l'histoire du moyen âge, est une fiction dans laquelle l'auteur suppose que, sous la conduite de Virgile, son poète favori, de Béatrix, le symbole de la foi, et de saint Bernard, il visite les trois demeures de l'autre vie. Celle des *peines éternelles* est divisée en neuf cercles, qui vont en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
UANL
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

se rétrécissant jusqu'au centre de la terre, et où les supplices augmentent à mesure que l'on descend; celle de l'*expiation* a la forme d'une montagne escarpée, divisée en sept degrés, dont le dernier touche aux demeures célestes. Le poète assigne à son gré, dans les différents séjours, des places à ses contemporains et à tous les personnages qui ont laissé un nom dans l'histoire ancienne. Ses ennemis politiques sont tous en enfer. — La variété des épisodes, la richesse des tableaux, la facilité, la noblesse et l'harmonie du style de la *Divine comédie*, ont valu à son auteur le nom d'*Homère du moyen âge*.

François Pétrarque (1304-1374), né à Arezzo (Toscane), suivit son père en France, étudia le droit à Montpellier, puis se voua exclusivement aux lettres. Il a laissé de nombreux ouvrages en latin; mais il doit sa renommée à ses *chansons* et *sonnets*, en langue italienne. Ses *épîtres*, « pleines des inconséquences de son esprit, ont été alléguées à tort par les hérétiques contre l'Église comme des témoignages sérieux. »

Jacques Sannazar (1458-1530), né à Naples, surnommé le *Virgile chrétien*, a composé l'*Arcadie*, roman mêlé de prose et de vers, des *sonnets*, des *chansons*, des *Lettres* et divers ouvrages en latin. — Les écrits de Sannazar sont des modèles de douceur, d'élégance et d'harmonie.

Ludovic l'Arioste (1474-1533), né à Reggio, gentilhomme du duc de Ferrare, a composé des *chansons*, des *ballades*, des *sonnets* et le *Roland furieux* (*Orlando furioso*), épopée romanesque, en quarante-six chants, qui a pour sujet la lutte des chrétiens contre les Sarrasins, la folie du paladin Roland, le principal héros du poème, et le mariage de Roger, son compagnon. — Cette œuvre est riche en tableaux, en portraits, en épisodes les plus divers, mais elle manque d'unité et quelquefois de convenance.

Le Tasse (Torquato Tasso) (1544-1595), né à Sorrente (royaume de Naples), célèbre poète, auteur de la *Jérusalem délivrée*.

Ce poème, qui a pour sujet la prise de Jérusalem par le brave et prudent Godefroy de Bouillon, le généreux Tancrède et l'indomptable Renaud, est écrit en stances de huit vers et se

compose de vingt chants. C'est une des œuvres les plus belles et les plus régulières des temps modernes; « elle se place à la suite des épopées antiques par la grandeur du sujet, par la vivacité des caractères, par l'éclat des images, et souvent même par la perfection du style; on ne peut lui reprocher que quelques-unes de ces recherches qui déparent la littérature italienne, un emploi trop timide du merveilleux chrétien, et un certain mélange des idées païennes dans un sujet relativement moderne, et des épisodes un peu légers. Ce qui couvre ces quelques défauts, dont plusieurs appartiennent moins au poète qu'à son époque, c'est surtout l'intérêt soutenu de la composition. »

Alexandre Tassoni (1565-1635), né à Modène, secrétaire de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, auquel il dédia son poème, le *Seau enlevé*, épopée héroï-comique, en douze chants, dont le sujet est la guerre que se firent Modène et Bologne, à l'occasion d'un seau de puits enlevé à cette dernière ville. Cet ouvrage, modèle de bonne plaisanterie, a peut-être inspiré Boileau dans son *Lutrin*.

François-Scipion Maffei (1675-1713), né à Vérone, érudit et surtout littérateur, a laissé une tragédie, *Mérope*, qui eut un succès brillant et soutenu, et une comédie, la *Cérémonie*, qui reçut également fort bon accueil.

Dans sa tragédie, Maffei a su se passer de l'amour pour combattre le caractère romanesque du théâtre français, et il s'est en même temps efforcé d'être plus naturel dans son langage, pour éviter la pompe de notre versification, un peu affectée d'après lui; mais il donne parfois dans le prosaïsme et la trivialité. — Voltaire lui a dédié sa *Mérope*, qui est calquée en partie sur celle du poète italien.

Pierre Trapassi, dit **Métastase** (1698-1782), né à Assise, une des gloires de l'Italie, a composé de nombreux opéras ou mélodrames : *Didon*, *Caton*, la *Clémence de Titus*, *Olympiade*; des oratorios ou drames sacrés : le *Sacrifice d'Abraham*, *Caïn*, *Athalie*, *Joseph*, *Joas*, *la Passion*, etc. Sa poésie, pleine de grâce et d'harmonie, l'a fait surnommer le Racine de l'Italie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Charles Goldoni (1707-1793), né à Venise, surnommé le Molière italien, composa des tragédies et des opéras avant de s'appliquer exclusivement à la comédie, où il devait exceller. Les meilleures de ses nombreuses pièces sont : le *Père de famille*, l'*Auberge de la Poste*, le *Menteur*, les *Mécontents*.

Sans avoir le génie ni la force de conception de Molière, qu'il s'efforçait d'imiter, Goldoni a opéré en Italie la même réforme que notre grand comique en France. Il avait le talent d'observer et de peindre les caractères et les mœurs, et ses tableaux sont d'une vérité frappante.

Victor Alfieri (1749-1803), né à Asti (Piémont), célèbre lyrique et poète dramatique, auteur d'*odes*, de *sonnets* et de dix-neuf tragédies, dont les plus remarquables sont : *Polynice*, *Philippe II*, *Antigone*, *Saül*, *Agamemnon*, *Conjuration des Pazzi*, *Marie Stuart*, *Mérope*, *Brutus Ier*, *Brutus II*, etc.

L'action de ces pièces est toujours une et marche rapidement; les caractères sont tracés avec force, et les situations, éminemment tragiques, soutenues par un style mâle, pur, extrêmement concis et rempli d'images.

Alexandre Manzoni (1784-1873), né à Milan, disciple du précédent, auteur d'*Hymnes sacrées* très estimées et d'une tragédie : le *Comte de Carmagnola*. « Ne pactiser jamais avec la bassesse, ne jamais trahir la vérité, ne jamais laisser échapper un mot pour encourager le vice et ridiculiser la vertu, » telle était la devise et la règle de conduite de ce grand écrivain.

PRINCIPAUX PROSATEURS ITALIENS

(Du XIVe au XIXe siècle.)

Jean Boccace (1313-1375), né à Paris, savant philologue, auteur de plusieurs petits poèmes et du *Décaméron* (dix jours), recueil, en prose, de cent nouvelles dont les qualités du style ne rachèteront jamais l'extrême licence. Cet ouvrage, qui a fixé la prose italienne, fut imité par Marguerite de Navarre (*Cent nouvelles*) et par la Fontaine (*Contes*). — Il a encore écrit une *Vie du Dante*, qui est plutôt un roman qu'une œuvre historique.

Nicolas Machiavel (1469-1527), né à Florence, célèbre écrivain politique et historien. — Dans son livre du *Prince*, il admet comme principe de droit que la fin justifie les moyens : « Partout où l'on délibère sur le salut de l'État, dit-il, il n'y a à faire aucune considération du juste ou de l'injuste, de l'humain ou du cruel, du louable ou de l'ignominieux. » Cette détestable doctrine a été justement flétrie du nom de *machiavélisme*. — On cite encore du même le *Discours sur Tite-Live*, où l'on retrouve la doctrine du livre *du Prince*, une *Histoire de Florence* et un traité sur l'*Art de la guerre*.

François Guichardin (1482-1540), né à Florence, historien, diplomate et jurisconsulte, auteur d'une *Histoire d'Italie*, depuis la mort de Laurent le Magnifique (1494) jusqu'en 1534. L'auteur n'y raconte à peu près que les événements dont il a été témoin, mais il le fait avec une variété de style, une vigueur et une rapidité particulièrement remarquables.

Louis-Antoine Muratori (1672-1750), né à Vignola, bibliothécaire du palais ducal de Modène et conservateur des archives publiques, est un des plus savants historiens de l'Italie. Citons de lui : les *Antiquités italiennes* et les *Annales de l'Italie*.

Paul Segneri (1624-1694), né à Nettuno, prédicateur de talent, se fit jésuite, et réforma l'éloquence de la chaire, dégradée par la déclamation et le facétieux. On a de lui des *sermons*, des *panégyriques*, écrits avec pureté, mais gâtés quelquefois par l'étalage d'une érudition déplacée.

Silvio Pellico (1780-1854), né à Saluces (Piémont), écrivain dramatique et publiciste, auteur de sept *tragédies*, composées pour la plupart dans la forteresse du Spielberg, où il passa neuf ans (1821-1830), comme prisonnier politique; de *Mes Prisons*, livre admirable par la simplicité avec laquelle il y raconte les souffrances de sa captivité; d'un traité des *Devoirs de l'homme*, etc.

Alexandre Manzoni (voy. ci-contre), célèbre poète et romancier, doit surtout sa gloire au roman des *Fiancés* (1827), tableau fidèle et plein d'intérêt de la société italienne au XVIIe siècle. — Après avoir renoncé à la littérature profane, il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

publia ses *Observations sur la morale catholique*, en réponse aux attaques de Sismondi contre le catholicisme, dans son *Histoire des républiques italiennes*.

Joachin Ventura (1792-1861), né à Palerme, célèbre orateur et théologien, entra chez les théatins et devint supérieur général de son ordre. Il a laissé de nombreux ouvrages : les *Beautés de la foi*, la *Raison philosophique et la raison catholique*, l'*Influence du* XVI^e^ *siècle*, l'*Oraison funèbre* d'O'Connell, etc.

César Cantu (1807), né à Brivio (Milanais), est l'auteur d'une *Histoire universelle* très estimée et d'une *Histoire de la littérature italienne*, etc. — Cantu doit surtout sa popularité, en Italie, à l'esprit national qui anime ses divers ouvrages.

II^e^ SECTION

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

La langue espagnole, qui vient aussi du *roman*, fut lente à se former. Le plus ancien monument connu de cette langue date du XII^e^ siècle : c'est le *poème du Cid le Batailleur* (*poema del Cid il Campeador*), sorte d'épopée nationale, où sont racontées les longues luttes des chrétiens contre les Maures. Imagée, emphatique, hyperbolique, la langue espagnole « est restée presque la même depuis les essais de ses premiers écrivains. C'est toujours l'idiome le plus propre à exprimer à la fois les pensées fortes et gracieuses, à chanter les grands coups de lance des chevaliers, comme les langueurs affligées des âmes mélancoliques, à entonner la trompette héroïque aux combats de taureaux et à exprimer les ardeurs pieuses d'une sainte Thérèse ». (H. Huré et J. Picard.)

On considère les XVI^e^ et XVII^e^ siècles comme l'*âge d'or* de la littérature espagnole. — Le portugais ne diffère de l'espagnol que par la prononciation et l'orthographe.

PRINCIPAUX POÈTES ESPAGNOLES

(Du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle.)

Luiz de Camoëns (1525-1579), né à Lisbonne, surnommé le Virgile du Portugal, a composé le poème des *Lusiades* (*Os Lusiadas*, les *Lusitaniens* ou *Portugais*) en dix chants, œuvre éminemment nationale, qui a pour sujet toutes les gloires du Portugal, notamment l'expédition de Vasco de Gama dans les Indes. « Je chante, dit-il, ces hommes illustres qui, des rives occidentales de la Lusitanie, portés sur des mers qui n'avaient point vu de vaisseaux, allèrent fonder au delà de la Taprobane un nouvel empire d'une grandeur prodigieuse... Vous verrez dans ces vers l'amour de la patrie; ils n'aspirent point à une vile récompense, mais à la plus haute de toutes : celle d'une éternelle renommée. » Oublié et méconnu dans sa patrie, Camoëns passa aux Indes en 1553, et s'établit à Goa, d'où il fut chassé par le vice-roi, pour une satire intitulée : *Sottises dans l'Inde*, et relégué à Macao, en Chine. C'est là qu'il écrivit son poème. Rappelé à Goa, il fit naufrage à l'embouchure du Cambodge, et se sauva à la nage tenant d'une main son précieux manuscrit hors de l'eau.

On reproche à ce poète d'avoir fait, dans les *Lusiades*, un mélange inconvenant de la religion chrétienne avec la mythologie païenne. Comme écrivain, il a le mérite d'avoir évité la plupart des défauts de son époque : affectation, jeux de mots, pointes d'esprit. Le style de son œuvre est de tous points digne de la grandeur du sujet.

Alonzo de Ercilla (1530-1595?), né dans la Biscaye, page de Philippe II, auteur de l'*Araucanie*, histoire, en trente-six chants, de la guerre des Espagnols contre les Araucans, habitants du Chili. Cet ouvrage est moins une épopée qu'une espèce de chronique rimée où l'auteur, qui avait pris part à la soumission des rebelles, raconte ses propres aventures, sans unité dans le plan, sans vraisemblance ni liaison dans les épisodes.

Fernando de Herrera (1534-1595?), né à Séville, poète lyrique distingué, mais inégal. Ses compositions les plus estimées sont : les *chansons* sur la bataille de Lépante et l'*Ode élégiaque* sur la mort de don Sébastien, roi de Portugal.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Lope de Vega (1562-1635), né à Madrid, poète et auteur dramatique d'une verve inépuisable. Le peuple le saluait dans les rues du nom de *prodige de la nature*. Ordonné prêtre à l'âge de quarante-cinq ans, il partagea le reste de ses jours entre les devoirs de son ministère, les exercices de la pénitence et la composition de pièces de théâtre. Il a laissé plusieurs poèmes, des églogues, des romances et près de cent quatre-vingts pièces. Dans le nombre, on distingue les *Autos sacramentales* ou drames religieux : *Tobie*, *Esther*, *Naissance du Christ*, etc.; les drames historiques : *Découverte du nouveau monde*, etc., et des comédies d'intrigue : le *Moulin*, le *Chien du jardinier*, etc., que les partisans de l'école romantique admirent sans réserve.

Guilhem de Castro (1567-1630), né à Valence, auteur dramatique. La plus remarquable de ses pièces est la *Jeunesse du Cid*, ou premiers exploits de Rodrigue de Bivar, qui a inspiré Corneille.

Calderon de la Barca (1601-1681), né à Madrid, est un des premiers poètes dramatiques de l'Espagne. Il entra d'abord dans la carrière des armes et servit dans le Milanais et les Flandres; plus tard, il devint ordonnateur des fêtes de la cour; enfin, à cinquante ans, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat à Tolède. Dès lors, il consacra presque exclusivement son génie à composer des *Autos sacramentales*, parmi lesquels on cite de préférence : le *Geôlier de soi-même*, le *Prince Constant*, le *Médecin de son honneur*, *Se défier des apparences*, la *Vie est un songe*, *Ferdinand de Portugal*, l'*Exaltation de la Croix*, et bien d'autres qui méritent de prendre place à la suite de *Polyeucte* et d'*Athalie*.

« Le genre de Calderon est à lui, et son originalité rendra toujours utile l'étude de ses ouvrages. » Ce poète reste, avec Lope de Véga, l'un des créateurs du théâtre moderne. Nos auteurs dramatiques, Scarron, T. Corneille, Quinault, etc., lui ont fait de nombreux emprunts.

Leandro-Fernandez Moratin (1760-1828), né à Madrid, est le premier des poètes comiques espagnols. Ses meilleures pièces sont : la *Comédie nouvelle ou le Café*, l'*Hypocrite*, le *Baron*.

Martinez de la Rosa (1789-1862), né à Grenade, poète et orateur politique, a écrit le poème épique de *Saragosse*, les tragédies : la *Veuve de Padilla*, la *Conjuration de Venise;* des comédies; la brochure intitulée : *la Révolution actuelle de l'Espagne esquissée*, etc.

PRINCIPAUX PROSATEURS ESPAGNOLS

(Du xv^e^ au xix^e^ siècle.)

Christophe Colomb (1436-1506), né à Gênes, célèbre navigateur, qui découvrit, en quatre voyages (1492-1502), les Antilles et le continent américain. On a de lui : des *lettres*, son *Journal*, où se reflètent sa piété profonde et son admiration pour les beautés de la nature; ses *Défenses et suppliques*, qui le font considérer comme l'homme le plus éloquent de l'Espagne au xv^e^ siècle.

Diego de Mendoza (1503-1575), né à Grenade, auteur de l'*Histoire de la guerre contre les Maures de Grenade sous Philippe II*, et d'un roman satirique : *Lazarille de Tormès*.

Sainte Thérèse (1515-1582), née à Avila, entra chez les religieuses carmélites et devint la réformatrice de son ordre. L'*Histoire de sa vie*, ses *Méditations sur la communion*, ses *lettres*, ses *poésies*, etc., expriment, dans un style ardent, l'énergie de son âme et les élans de son amour pour Dieu. — Sainte Thérèse est un des meilleurs écrivains de l'Espagne.

Miguel Cervantès (1547-1616), né à Alcala (Vieille-Castille), auteur du célèbre *Don Quichotte*, critique spirituelle des romans de chevalerie, alors si fort en vogue au delà des Pyrénées. — Qui ne connaît l'histoire de l'héroïque chevalier de la Manche et de son vulgaire, mais fidèle écuyer, Sancho Pança !

Francisco Quevedo y Villegas (1580-1645), né à Madrid, écrivain satirique d'une verve particulièrement originale, a laissé des ouvrages en prose et en vers. Les plus estimés sont : les *Visions*, satire, et la *Vie du grand Tarquin*, roman burlesque. Son style est déparé par le mauvais goût de l'époque.

Antonio de Solis (1610-1686), né à Alcala de Hénarès, historien et poète, devint historiographe des Indes, entra dans les ordres en 1666, et composa l'*Histoire de la conquête du Mexique*. — On lui reproche de ne pas toujours remonter aux documents originaux et de manquer souvent d'impartialité.

Jean de Isla (1714-1783), né à Ségovie, jésuite, entreprit de corriger le mauvais goût des prédicateurs de son temps. Dans ce but, il composa le roman satirique de *Fray Gerundio*, dans lequel il raconte les succès oratoires de ce *don Quichotte* de la prédication.

Donoso Cortès (1809-1853), né à El-Valle (Estramadure), homme d'État, publiciste et orateur d'un grand talent. Ses *Considérations sur la philosophie*, ses *Lettres politiques* et ses *discours* sont autant de monuments de l'éloquence espagnole.

Jacques Balmès (1810-1848), né à Vich (Catalogne), célèbre philosophe et publiciste, « trop tôt ravi à l'admiration du monde entier, qui se disputait ses livres. » Les principaux sont : la *Philosophie fondamentale*, le *Critérium*, le *Protestantisme comparé au catholicisme dans leurs rapports avec la civilisation* et l'*Art d'arriver au vrai*.

III^e^ SECTION

LITTÉRATURE ANGLAISE

Le celtique, le latin, le saxon, le normand, se disputèrent longtemps les Iles Britanniques; finalement le *saxon* l'emporta, mais légèrement altéré par le normand et par le latin. Un des premiers monuments de la langue anglaise est l'*Astrolabe*, qui date du XIV^e^ siècle. Le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle sont riches en productions littéraires; mais l'époque la plus brillante de la littérature anglaise est le XVIII^e^ siècle, le *siècle de la reine Anne*.

PRINCIPAUX POÈTES ANGLAIS

(Du XVI^e^ au XIX^e^ siècle.)

Geoffroy Chaucer (1328-1400), né à Londres, d'origine normande, page d'Édouard III, auteur d'un traité sur l'*Astrolabe*, du poème de *Troïle et Cressida*, et des *Contes de Canterbury*. — Habile observateur, Chaucer excella surtout dans la satire.

William Shakespeare (1564-1616), né à Stratford-sur-Avon, est le créateur de l'art dramatique anglais. Il a composé des drames, des comédies, des tragédies et des poèmes. — Parmi ses pièces, on distingue : *Richard II*, *Richard III*, la *Grondeuse mise à la raison*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, *Jules César*, *Coriolan*.

Shakespeare est un écrivain du premier ordre, mais il a plus de génie que de goût; au milieu des morceaux les plus pathétiques on trouve des plaisanteries grossières ou ridicules, des expressions triviales, enflées, guindées; ajoutons que dans son théâtre les règles du temps et du lieu sont partout violées. Pour toutes ces raisons, Shakespeare doit être regardé comme le père de l'école romantique.

John Milton (1608-1674), né à Londres, est le premier poète de l'Angleterre. Secrétaire de Cromwell, il prit une part active à la révolution qui conduisit Charles I^er^ à l'échafaud, et fit l'apologie du régicide dans son livre intitulé : *Responsabilité des rois et des magistrats*. Devenu pauvre et aveugle, il consacra les dix dernières années de sa vie à la composition du *Paradis perdu*, poème épique en douze chants, qui a pour sujet la haine de Satan contre Dieu et son envie contre les hommes.

Par la grandeur des images, la hardiesse des idées et l'énergie des caractères, ce poème est sublime. On y trouve cependant des passages nuageux, des inventions bizarres et choquantes, des détails fastidieux et des subtilités de controverse; enfin, des doctrines hétérodoxes qui le firent condamner à Rome. Milton était protestant.

John Dryden (1631-1701), né à Adwinckle, auteur de nombreuses *comédies*, de *fables*, de *satires*, d'un *Essai sur la poésie*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dramatique très estimé; d'un poème, l'*Année des merveilles*, où il chante Charles II, après avoir publié des stances à la louange de Cromwell, et d'une *Ode à sainte Cécile*, qui est peut-être son chef-d'œuvre.

Édouard Young (1681-1765), né à Upham, débuta dans la carrière des lettres par des tragédies qui eurent du succès; mais il est connu surtout par son poème du *Jugement dernier* et par ses poésies intitulées : *Méditations de la nuit*, élégies sombres et mélancoliques inspirées par le malheur. Les premières odes et les premières méditations de cet ouvrage sont les meilleures.

Alexandre Pope (1688-1744), né à Londres, fut initié aux langues anciennes par un prêtre catholique et devint un habile versificateur. Il publia : l'*Ode sur la solitude*, la *Forêt de Windsor*, l'*Essai sur l'homme*, son chef-d'œuvre; des *églogues*, des *élégies* et les traductions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. La première de ces traductions est un des plus beaux monuments de la versification anglaise. Le style de Pope est correct, précis, élégant, mais froid.

James Thomson (1700-1748), né à Ednam, en Écosse, poète de génie, auteur de plusieurs tragédies, du poème des *Saisons*, œuvre remarquable par la correction et la variété du style, et du *Rule Britannia*, qui est devenu le chant national de l'Angleterre.

Thomas Gray (1716-1771), né à Londres, est le premier poète lyrique anglais du XVIIIe siècle. Son élégie, le *Cimetière de campagne*, l'*Ode au printemps* et l'*Hymne à l'Adversité*, sont particulièrement remarquables.

Olivier Goldsmith (1728-1774), né à Pallismore, en Irlande, visita la Hollande, les Pays-Bas, la France, la Suisse et l'Italie, et publia bientôt deux petits poèmes : le *Voyageur* et le *Village abandonné*, pleins de sensibilité, de naturel et d'élégance, et le *Vicaire de Wakefield*, roman qui eut du succès.

Thomas Campbell (1777-1844), né à Glasgow, débuta dans la carrière des lettres par un poème didactique, les *Plaisirs de*

l'espérance, où l'on trouve des passages vraiment remarquables par leur enthousiasme lyrique. Ses plus belles odes sont : le *Songe du soldat*, les *Marins anglais*, la *Bataille de Hohenlinden*, les *Combats de la Baltique*.

Thomas Moore (1780-1852), né à Dublin, l'un des plus grands poètes anglais, a laissé les *Mélodies irlandaises*, pleines de patriotisme et de sensibilité, des *Mémoires historiques* et l'*Histoire d'Irlande*, son meilleur ouvrage en prose.

Georges, lord **Byron** (1788-1824), né à Douvres, poète d'inspiration, mais dont le génie a été déprimé par une imagination et des mœurs désordonnées. Il a composé les *Heures de loisir*, les *Poètes anglais et les Critiques écossais*, le *Pèlerinage de Childe-Harold*, où il raconte ses pérégrinations à travers l'Europe. — « Byron était né boiteux : ses œuvres lui ressemblent; elles ont une infirmité qui leur donne un air maladif. Il manque à leur beauté, pour être parfaites, l'équilibre moral. » Sa poésie respire l'orgueil, la misanthropie, le scepticisme, le désespoir.

Henri Longfellow (1807), né à Portland (États-Unis), professeur et poète, auteur du poème historique, *Évangéline*, et de poésies lyriques très estimées.

PRINCIPAUX PROSATEURS ANGLAIS

(Du XVIIe au XIXe siècle.)

Daniel de Foë (1661-1731), né à Londres, universellement connu par son roman de *Robinson Crusoé*. Cet ouvrage est écrit simplement, sans phrase, mais avec un air de si bonne foi, qu'il gagne toujours son lecteur.

Joseph Addison (1672-1719), né à Milston, est un critique judicieux et un poète élégant. Il a laissé des *Dialogues sur les médailles*, la *Défense de la religion chrétienne*, une tragédie de *Caton* et une comédie, le *Tambour* (imitée par Destouches), qui eurent le plus grand succès.

Marie Wortley Montagu (1690-1762), née à Thoresby (comté de Nottingham), voyagea en Turquie, en Italie et en France,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dont la langue lui était familière. Ses *Lettres*, auxquelles elle doit sa réputation littéraire, sont empreintes de scepticisme et d'épicurisme. Ses poésies ont de la grâce, mais elles manquent d'inspiration.

Jonathan Swift (1697-1745), né à Cashel, en Irlande, se fit connaître par ses pamphlets politiques. Doué d'un esprit inventif et mordant, il a beaucoup écrit en prose et en vers. Ses *Voyages de Gulliver*, ou du chirurgien qui a fait naufrage, est une satire malicieuse des contemporains et de l'humanité tout entière, écrite à la façon de Rabelais.

Benjamin Franklin (1706-1790), né à Boston, fut successivement apprenti, puis maître imprimeur, directeur général des ports, membre du congrès et ministre plénipotentiaire. Il apprit seul le français, l'italien, l'espagnol, le latin, fit des découvertes importantes dans les sciences physiques, et publia de nombreux ouvrages, entre autres le célèbre almanach du *Bonhomme Richard*, recueil de préceptes de morale et de connaissances usuelles, qui obtint un grand succès.

« Les écrits de Franklin seraient des chefs-d'œuvre de morale, si l'influence des idées philosophiques n'avait fermé son cœur aux généreuses aspirations du christianisme; renfermé dans les limites du rationalisme, il ne connaît pas le dévouement. »

William Pitt (1708-1778), né à Westminster, homme d'État célèbre, orateur véhément, surnommé par le peuple le *grand député des communes*. Il a laissé de nombreux *discours* et des *lettres*.

David Hume (1711-1776), né à Édimbourg, philosophe et historien, auteur d'une *Histoire d'Angleterre* qui eut un succès d'enthousiasme.

Lawrence Sterne (1713-1768), né à Clonmel, en Irlande, écrivain et moraliste de l'école de Rabelais, auteur du roman bizarre de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*, le meilleur de ses écrits.

Hugues Blair (1718-1800), né à Édimbourg, pasteur presbytérien, et célèbre professeur de rhétorique, a laissé un *Cours de rhétorique et de belles-lettres* très estimé.

William Robertson (1721-1793), né à Borthwick, en Écosse, historien impartial, auteur de l'*Histoire d'Écosse*, de l'*Histoire de Charles-Quint*, de l'*Histoire de l'Amérique*, depuis la découverte du nouveau monde jusqu'à la conquête du Mexique et du Pérou par les Espagnols, etc. — En écrivant ses histoires, il se croyait toujours, disait-il, comme déposant devant une cour de justice.

Édouard Gibbon (1737-1794), né à Putney, près de Surrey, historien, auteur de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, dont M. Guizot a dit : « Un tel ouvrage, avant Gibbon, n'était pas fait, et, quoi qu'on y pût reprendre ou y perfectionner dans quelques parties, après lui, il ne reste plus rien à faire. »

Charles Fox (1749-1806), né à Londres, homme d'État et le plus grand des orateurs politiques de l'Angleterre. Outre ses *Discours*, il a laissé encore une *Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart* et des *Mémoires*.

Miss Maria Edgeworth (1770-1849), née dans le comté d'Oxford, auteur de romans et de traités d'éducation où brille un grand talent d'observation. Ses meilleurs ouvrages sont : les *Essays on practical education*, et les *Contes pour la jeunesse*, très populaires en Angleterre.

Walter Scott (1771-1832), né à Édimbourg, célèbre historien et critique, auteur de vingt-sept romans historiques, considérés comme des modèles du genre. Les principaux sont : *Waverley*, ou l'Insurrection écossaise en 1745; les *Puritains*, le *Château dangereux*, *Kenilworth*, ou le Règne d'Élisabeth; l'*Antiquaire*, roman de mœurs; la *Dame du lac*, roman poétique, etc. Ces ouvrages se ressentent des préjugés du presbytérien.

John Lingard (1771-1851), né à Winchester, prêtre catholique, auteur d'une belle *Histoire d'Angleterre*, depuis la première invasion des Romains jusqu'à l'avènement de Guillaume et Marie (1686).

Daniel O'Connell (1775-1847), né dans le comté de Kerry (Irlande), célèbre avocat, orateur et publiciste, consacra tous

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ses efforts à l'émancipation de son malheureux pays. L'*agitation pacifique*, excitée et maintenue en Irlande par sa parole, fut son arme puissante et souvent victorieuse dans les discussions du parlement.

Washington Irving (1783-1859), né à New-York (Amérique), écrivain de mérite, auteur du *Livre d'esquisses*, qui traite des mœurs anglaises, de l'*Alhambra*, d'une *Histoire de Christophe Colomb*, de la *Vie de Washington*, etc., ouvrages assaisonnés, pour la plupart, de ce comique satirique particulier aux Anglais et aux Américains, et qu'ils appellent *humour*.

Fenimore Cooper (1789-1851), né à Burlington (Amérique), nouvelliste et romancier de l'école de Walter Scott, visita l'Europe et fut quelque temps consul des États-Unis à Lyon. Ses meilleurs ouvrages sont : le *Pilote*, le *Dernier des Mohicans*, le *Lac Ontario*, le *Corsaire rouge*, les *Pionniers*, l'*Écumeur de mer*.

Thomas Macaulay (1800-1859), né à Rothley-Temple, comté de Leicester, grand historien, auteur des *Essais de critique et d'histoire*, et d'une belle *Histoire d'Angleterre, depuis le règne de Jacques II jusqu'à Ryswick*.

Nicolas Wiseman (1802-1865), né à Séville, d'une famille irlandaise, cardinal de Westminster, orateur et écrivain distingué, a laissé de nombreux *discours*, des *Conférences sur le protestantisme*, les *Doctrines et pratiques de l'Église catholique* et *Fabiola*, joli roman sur les premiers siècles chrétiens.

Charles Dickens (1812-1870), né à Landport, comté de Devon, un des écrivains les plus distingués de l'Angleterre, a laissé de nombreux romans : *Pickwick*, *Nicolas Nickleby*, *Olivier Twist*, *David Copperfield*, etc., des contes : la *Chanson de Noël*, le *Grillon du foyer*, etc.

IV^e^ SECTION

LITTÉRATURE ALLEMANDE

La langue allemande, comme toutes les langues du Nord, renferme peu de mots latins; le *germanique* en est le principal élément. Le premier monument en prose de cette langue remonte au IX^e^ siècle : c'est le *Traité de Louis le Germanique avec Charles le Chauve*. La poésie fait son apparition vers le XIII^e^ siècle, avec la célèbre épopée des *Niebelungen;* puis viennent les chants des troubadours du Nord, et ceux des *meistersœnger* (maîtres chanteurs). La traduction en allemand de la *Bible*, par Luther, fixa, dit-on, la langue nationale. Mais l'âge d'or de la littérature allemande n'arrive qu'au XVIII^e^ siècle.

PRINCIPAUX POÈTES ALLEMANDS

(Du XVII^e^ au XIX^e^ siècle.)

Frédéric Klopstock (1724-1803), né à Quiedlinbourg, en Saxe, est un des principaux rénovateurs de la littérature allemande. Son meilleur ouvrage est la *Messiade*, poème épique en vingt chants, qui a pour sujet la délivrance de l'homme de l'esclavage de Satan. Cette œuvre est pleine de puissance et d'élévation, mais elle renferme des erreurs protestantes: « On y trouve aussi de l'obscurité, des longueurs; l'action principale est terminée dès le dixième chant, avec la mort du Rédempteur, et les dix chants qui suivent, quoique offrant de très beaux épisodes, ne sont nullement nécessaires au sujet. »

Ephraïm Lessing (1729-1781), né à Camentz (Saxe), est le créateur du théâtre allemand. Il fit représenter des drames : *Minna de Barnhelm*, *Nathan le Sage*, etc., et des tragédies : *Philotas*, en prose, etc.

Salomon Gesner (1730-1780), né à Zurich, le poète bucolique de la Suisse, auteur de gracieuses *idylles* et du poème de la *Mort d'Abel*, qui ajouta encore à sa réputation.

ses efforts à l'émancipation de son malheureux pays. L'*agitation pacifique*, excitée et maintenue en Irlande par sa parole, fut son arme puissante et souvent victorieuse dans les discussions du parlement.

Washington Irving (1783-1859), né à New-York (Amérique), écrivain de mérite, auteur du *Livre d'esquisses*, qui traite des mœurs anglaises, de l'*Alhambra*, d'une *Histoire de Christophe Colomb*, de la *Vie de Washington*, etc., ouvrages assaisonnés, pour la plupart, de ce comique satirique particulier aux Anglais et aux Américains, et qu'ils appellent *humour*.

Fenimore Cooper (1789-1851), né à Burlington (Amérique), nouvelliste et romancier de l'école de Walter Scott, visita l'Europe et fut quelque temps consul des États-Unis à Lyon. Ses meilleurs ouvrages sont : le *Pilote*, le *Dernier des Mohicans*, le *Lac Ontario*, le *Corsaire rouge*, les *Pionniers*, l'*Écumeur de mer*.

Thomas Macaulay (1800-1859), né à Rothley-Temple, comté de Leicester, grand historien, auteur des *Essais de critique et d'histoire*, et d'une belle *Histoire d'Angleterre, depuis le règne de Jacques II jusqu'à Ryswick*.

Nicolas Wiseman (1802-1865), né à Séville, d'une famille irlandaise, cardinal de Westminster, orateur et écrivain distingué, a laissé de nombreux *discours*, des *Conférences sur le protestantisme*, les *Doctrines et pratiques de l'Église catholique* et *Fabiola*, joli roman sur les premiers siècles chrétiens.

Charles Dickens (1812-1870), né à Landport, comté de Devon, un des écrivains les plus distingués de l'Angleterre, a laissé de nombreux romans : *Pickwick*, *Nicolas Nickleby*, *Olivier Twist*, *David Copperfield*, etc., des contes : la *Chanson de Noël*, le *Grillon du foyer*, etc.

IV^e^ SECTION

LITTÉRATURE ALLEMANDE

La langue allemande, comme toutes les langues du Nord, renferme peu de mots latins; le *germanique* en est le principal élément. Le premier monument en prose de cette langue remonte au IX^e^ siècle : c'est le *Traité de Louis le Germanique avec Charles le Chauve*. La poésie fait son apparition vers le XIII^e^ siècle, avec la célèbre épopée des *Niebelungen;* puis viennent les chants des troubadours du Nord, et ceux des *meistersœnger* (maîtres chanteurs). La traduction en allemand de la *Bible*, par Luther, fixa, dit-on, la langue nationale. Mais l'âge d'or de la littérature allemande n'arrive qu'au XVIII^e^ siècle.

PRINCIPAUX POÈTES ALLEMANDS

(Du XVII^e^ au XIX^e^ siècle.)

Frédéric Klopstock (1724-1803), né à Quiedlinbourg, en Saxe, est un des principaux rénovateurs de la littérature allemande. Son meilleur ouvrage est la *Messiade*, poème épique en vingt chants, qui a pour sujet la délivrance de l'homme de l'esclavage de Satan. Cette œuvre est pleine de puissance et d'élévation, mais elle renferme des erreurs protestantes: « On y trouve aussi de l'obscurité, des longueurs; l'action principale est terminée dès le dixième chant, avec la mort du Rédempteur, et les dix chants qui suivent, quoique offrant de très beaux épisodes, ne sont nullement nécessaires au sujet. »

Ephraïm Lessing (1729-1781), né à Camentz (Saxe), est le créateur du théâtre allemand. Il fit représenter des drames : *Minna de Barnhelm*, *Nathan le Sage*, etc., et des tragédies : *Philotas*, en prose, etc.

Salomon Gesner (1730-1780), né à Zurich, le poète bucolique de la Suisse, auteur de gracieuses *idylles* et du poème de la *Mort d'Abel*, qui ajouta encore à sa réputation.

Christophe-Martin Wieland (1733-1813), né à Holzhein (Wurtemberg), littérateur et poète, a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on remarque le poème d'*Obéron*, en quatorze chants. — Wieland a de la grâce et de l'originalité, mais il est très licencieux.

Geoffroy-Auguste Burger (1748-1794), né près de Halberstadt (Prusse), se distingua dans la chanson, l'ode et la ballade. Citons de lui : le *Brave homme*, chanson, et *Lénore*, ballade. — La vie de ce poète ne fit pas honneur à son talent.

Johann Gœthe (1749-1832), né à Francfort-sur-Mein, auteur du roman de *Werther*, la triste victime de la sensibilité, la maladie de l'époque, et de plusieurs pièces de théâtre : *Goëtz*, peinture de la féodalité; le *Comte d'Egmont*, *Iphigénie en Tauride*, le *Docteur Faust*, drame fantastique, mais qui lui donne une des premières places parmi les poètes de son pays. Au point de vue de la morale, les œuvres du sceptique Gœthe, le Voltaire de l'Allemagne, ont exercé dans toute l'Europe l'influence la plus funeste.

Jean-Frédéric Schiller (1759-1805), né à Marbach, poète et historien, auteur des tragédies des *Brigands*, peinture exagérée des vices de la société du XVIII^e^ siècle, du drame historique de *Wallenstein*, de *Marie Stuart*, de *Guillaume Tell*, de *Jeanne d'Arc*, une de ses meilleures pièces, d'une *Histoire de la guerre de Trente ans*, etc. Schiller est le premier poète dramatique de l'Allemagne; mais le scepticisme et l'immoralité déparent la plupart de ses œuvres.

Auguste Kotzebue (1761-1819), né à Weimar, fut successivement directeur du théâtre de Vienne, du théâtre allemand de Saint-Pétersbourg et secrétaire d'Alexandre I^er^. Il rentra en Allemagne, où ses écrits, peu favorables à la liberté, le rendirent très impopulaire. Un étudiant obscur, Karl Sand, le poignarda à Manheim en 1819. On distingue parmi ses pièces : *Misanthropie et Repentir*, la *Réconciliation ou les Deux frères*, *Gustave Vasa*, les *Hussites*, etc.

Frédéric-Louis-Zacharie Werner (1768-1823), né à Kœnigsberg, poète de talent, visita Rome, où il abjura le protestantisme; de là il se rendit à Vienne, où il prit les ordres sacrés et se distingua comme prédicateur. Il a laissé des tragédies : la *Croix sur les bords de la mer Baltique*, *Attila*, la *Mère des Machabées*, etc., et des *sermons*.

PRINCIPAUX PROSATEURS ALLEMANDS

(Du XVIII^e^ au XIX^e^ siècle.)

Frédéric-Melchior Grimm (1723-1807), né à Ratisbonne, vint en France, comme précepteur des enfants du comte de Schomberg, ambassadeur de Pologne. La correspondance qu'il entretint, de 1753 à 1790, avec les cours d'Allemagne, et que l'on a publiée sous ce titre : *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, est un des tableaux les plus fidèles et les plus piquants du mouvement intellectuel au XVIII^e^ siècle. On y trouve analysés tous les ouvrages qui parurent en France durant cet intervalle, et sa critique est presque toujours saine et juste.

Éphraïm Lessing (v. plus haut, p. 255), littérateur et critique éminent, a publié des *fables* en prose, des *Lettres sur la littérature du jour*, des *Dissertations sur la fable*, etc. « Il écrivait en prose, dit M^me^ de Staël, avec une netteté et une précision tout à fait nouvelles. »

Jean Gottfried Herder (1744-1803), né à Mohrungen, historien, philosophe et critique éminent, a composé plusieurs recueils de poésie, et, en prose, les *Idées sur la philosophie de l'histoire*, un *Traité de la poésie hébraïque*, etc.

Frédéric-Léopold Stolberg (1750-1819), né à Bramstedt, littérateur distingué, voyagea en Suisse et en Italie, et abjura le luthéranisme en 1800. On a de lui : des traductions, en vers, de l'*Iliade*, des *tragédies* d'Eschyle et une *Histoire de la religion chrétienne*, très estimée.

Jean Muller (1752-1809), né à Schaffhouse, professeur, conseiller d'État du royaume de Westphalie, directeur général de l'instruction publique, a été surnommé le *Thucydide* de l'Helvétie. On lui doit une *Histoire de la confédération helvétique*, écrite en allemand. Cette histoire commence à l'origine de la nation suisse et va jusqu'au XV^e^ siècle.

Jean-Paul Richter (1763-1825), né à Wiensiedel, littérateur, romancier, philosophe original et fantaisiste, que les Allemands ont surnommé l'*Unique*. Ses principales productions sont les *Procès groënlandais*, le *Voyage d'Attila*, la *Vallée de Campan*, les *Années d'un écolier*, *Introduction à l'esthétique*. Dans ses œuvres, dont le style « est un chaos de parenthèses », on trouve côte à côte le trivial, le fantasque et le sublime.

Frédéric Krummacher (1768-1845), né en Westphalie, professeur de théologie et pasteur protestant, a laissé des *Paraboles* et plusieurs autres ouvrages qui ont exercé sur la classe ouvrière la plus bienfaisante influence.

Auguste Schlégel (1767-1845), né à Hanovre, savant critique et poète, ouvrit successivement à Berlin et à Vienne des cours de littérature, dans lesquels il s'occupa surtout du théâtre des anciens comparé au théâtre des modernes. On a de lui des poésies, des drames, et le *Cours de littérature dramatique*, « ouvrage de mérite, mais déparé par une partialité systématique contre les auteurs français. »

Christophe Schmid, connu sous le nom de *chanoine Schmid* (1768-1854), né à Dinkelsbühl, en Bavière, auteur d'un charmant recueil de *Contes* pour l'enfance. « On y remarque surtout les *Œufs de Pâques* et *Comment le jeune Henri apprit à connaître Dieu*. Le style de ces contes, parfaitement adaptés à l'âge des jeunes lecteurs, est plein de naturel et de bonne grâce. » Citons encore de Schmid une *Histoire de la Bible pour les enfants* et des *Souvenirs*.

Adalbert Chamisso (1781-1838), né au château de Boncourt, en Champagne, fils d'un émigré français, naturaliste et littérateur distingué, a laissé de gracieuses *romances*, des *Nouvelles* et le voyage de *Schlemil*, ou l'Homme qui a perdu son ombre.

Hauff (1802-1827), né à Stuttgard, un des meilleurs romanciers de l'époque, auteur des *Mémoires de Satan* et d'un roman historique : *Lichtenstein*.

SUJETS DE COMPOSITION

DONNÉS DANS DIVERSES FACULTÉS

---

1. — *Dites ce que vous savez d'essentiel sur les Grecs et sur les Romains. D'où vient l'admiration qu'ils inspirent? Quelle place occupent-ils dans l'histoire de la civilisation et des idées? Que reste-t-il d'eux et de leur passé? — Vous traiterez sommairement chacune de ces questions, sans donner à votre composition la forme historique, et en vous tenant à ce qu'il y a de plus général dans le sujet. (Paris.)*

2. — *Que savez-vous des Chansons de geste? (Paris.)*

3. — *Quels sont les écrivains du* XIV^e^, *du* XV^e^ *et du* XVI^e^ *siècle, qui ont raconté les événements dont ils étaient contemporains? Donner des détails sur leur vie. Quelle période de temps embrassent leurs récits? Quel est le caractère de ces récits?*

4. — *Histoire du théâtre religieux au moyen âge. (Paris.)*

5. — *Qu'appelle-t-on farces, moralités, soties? — Citer quelques auteurs et quelques titres de farces. — En analyser une brièvement. (Grenoble.)*

6. — *Que savez-vous des mystères représentés au moyen âge? (Paris.)*

7. — *Boileau a-t-il eu raison de dire :*

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré?
(Grenoble.)

8. — *Quels sont les principaux prosateurs de la Renaissance?*

9. — *Analyse sommaire de la* Satire Ménippée.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Jean-Paul Richter (1763-1825), né à Wiensiedel, littérateur, romancier, philosophe original et fantaisiste, que les Allemands ont surnommé l'*Unique*. Ses principales productions sont les *Procès groënlandais*, le *Voyage d'Attila*, la *Vallée de Campan*, les *Années d'un écolier*, *Introduction à l'esthétique*. Dans ses œuvres, dont le style « est un chaos de parenthèses », on trouve côte à côte le trivial, le fantasque et le sublime.

Frédéric Krummacher (1768-1845), né en Westphalie, professeur de théologie et pasteur protestant, a laissé des *Paraboles* et plusieurs autres ouvrages qui ont exercé sur la classe ouvrière la plus bienfaisante influence.

Auguste Schlégel (1767-1845), né à Hanovre, savant critique et poète, ouvrit successivement à Berlin et à Vienne des cours de littérature, dans lesquels il s'occupa surtout du théâtre des anciens comparé au théâtre des modernes. On a de lui des poésies, des drames, et le *Cours de littérature dramatique*, « ouvrage de mérite, mais déparé par une partialité systématique contre les auteurs français. »

Christophe Schmid, connu sous le nom de *chanoine Schmid* (1768-1854), né à Dinkelsbühl, en Bavière, auteur d'un charmant recueil de *Contes* pour l'enfance. « On y remarque surtout les *Œufs de Pâques* et *Comment le jeune Henri apprit à connaître Dieu*. Le style de ces contes, parfaitement adaptés à l'âge des jeunes lecteurs, est plein de naturel et de bonne grâce. » Citons encore de Schmid une *Histoire de la Bible pour les enfants* et des *Souvenirs*.

Adalbert Chamisso (1781-1838), né au château de Boncourt, en Champagne, fils d'un émigré français, naturaliste et littérateur distingué, a laissé de gracieuses *romances*, des *Nouvelles* et le voyage de *Schlemil*, ou l'Homme qui a perdu son ombre.

Hauff (1802-1827), né à Stuttgard, un des meilleurs romanciers de l'époque, auteur des *Mémoires de Satan* et d'un roman historique : *Lichtenstein*.

SUJETS DE COMPOSITION

DONNÉS DANS DIVERSES FACULTÉS

---

1. — *Dites ce que vous savez d'essentiel sur les Grecs et sur les Romains. D'où vient l'admiration qu'ils inspirent? Quelle place occupent-ils dans l'histoire de la civilisation et des idées? Que reste-t-il d'eux et de leur passé? — Vous traiterez sommairement chacune de ces questions, sans donner à votre composition la forme historique, et en vous tenant à ce qu'il y a de plus général dans le sujet. (Paris.)*

2. — *Que savez-vous des Chansons de geste? (Paris.)*

3. — *Quels sont les écrivains du* XIV^e^, *du* XV^e^ *et du* XVI^e^ *siècle, qui ont raconté les événements dont ils étaient contemporains? Donner des détails sur leur vie. Quelle période de temps embrassent leurs récits? Quel est le caractère de ces récits?*

4. — *Histoire du théâtre religieux au moyen âge. (Paris.)*

5. — *Qu'appelle-t-on farces, moralités, soties? — Citer quelques auteurs et quelques titres de farces. — En analyser une brièvement. (Grenoble.)*

6. — *Que savez-vous des mystères représentés au moyen âge? (Paris.)*

7. — *Boileau a-t-il eu raison de dire :*

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré?
(Grenoble.)

8. — *Quels sont les principaux prosateurs de la Renaissance?*

9. — *Analyse sommaire de la* Satire Ménippée.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

10. — Lettre de du Perrier à Malherbe, pour le remercier de l'ode que celui-ci lui avait envoyée sur la mort de sa fille. (Poitiers.)

11. — Qu'est-ce qu'une tragédie? A quelle époque la tragédie française a-t-elle produit ses chefs-d'œuvre? Quels sujets a-t-elle traités de préférence? Quels personnages, quels devoirs, quels sentiments a-t-elle surtout mis sur la scène?

12. — A quelles sources Corneille a-t-il puisé ses tragédies? (Paris.)

13. — Corneille remercie M. de Chalon de lui avoir donné le sujet du Cid. *Il le trouve difficile à accommoder à la scène française. Il essayera d'y mettre l'unité. (Nancy.)*

14. — Corneille écrit à Richelieu qu'il attend sans crainte le jugement de l'Académie sur le Cid. *(Lyon.)*

15. — Donnez une idée de la querelle du Cid. *(Paris.)*

16. — Montrer comment les deux derniers vers du Cid *répondent aux objections faites contre la pièce. (Besançon.)*

17. — Comparer le rôle du père dans le Cid *et dans* Polyeucte. *(Paris.)*

18. — Comparer les deux rôles d'Horace et de Curiace. (Paris.)

19. — Analyse de Polyeucte. *— En apprécier les principaux caractères.*

20. — Corneille, a-t-on dit, peint les hommes tels qu'ils devraient être; Racine les peint tels qu'ils sont. — Dites ce que vous en pensez, en prenant vos exemples dans la tragédie de Polyeucte *et dans celle d'*Andromaque.

21. — Chercher par quels côtés se ressemblent les chefs-d'œuvre de Corneille, de manière à caractériser avec précision le génie dramatique de notre grand poète. (Caen.)

22. — Ménage annonce à l'un de ses amis la mort de Corneille. (Aix.)

23. — Biographie de Racine; ses principaux ouvrages; genre dans lequel ils ont été écrits. Analyse d'une quelconque de ses tragédies. (Paris.)

*24. — Prié par M^me^ de Maintenon de composer sur un sujet de piété une tragédie qui pût être représentée à Saint-Cyr, Racine consulta Boileau. Celui-ci décida brusquement qu'il devait refuser. Racine fut d'un autre avis, et dès qu'il eut trouvé le sujet d'*Esther *et arrêté le plan de la pièce, il écrivit à Boileau sa résolution. — Lettre de Racine à Boileau, pour lui exposer les motifs qui l'ont porté à composer* Esther. *(Poitiers.)*

25. — Récitée sans appareil, sans décoration, sans costume, dans une chambre à Versailles, Athalie *fut accueillie par le public avec beaucoup de froideur. — Boileau écrivit à Racine pour le rassurer : « C'est votre chef-d'œuvre; je m'y connais, et le public y reviendra. » — Développer cette appréciation dans une lettre que l'on supposera écrite par Boileau à Racine. (Poitiers.)*

26. — Racine, en faisant Athalie, *a rendu à la tragédie sa grandeur morale et religieuse. (Nancy.)*

27. — Analyser le personnage d'Agrippine dans Britannicus. *(Paris.)*

28. — Analyse rapide de Britannicus, *en appréciant les principaux caractères. (Lyon.)*

29. — Le président de Lamoignon défend les Plaideurs *contre les réclamations d'un vieux conseiller des requêtes. (Paris.)*

30. — Comparer le Félix de Polyeucte *et le Narcisse de* Britannicus. *(Dijon.)*

31. — Analyser et critiquer le Misanthrope *de Molière. (Dijon.)*

32. — Certains auteurs ont prétendu que Molière a rendu la vertu ridicule et le vice aimable dans sa comédie du Misanthrope. *— Démontrer l'injustice de cette appréciation par l'analyse des personnages d'Alceste et de Philinte. (Paris.)*

33. — Le Misanthrope *fut représenté à la cour, dans l'été de 1666. A la fière et sauvage vertu d'Alceste, à son aversion pour les ménagements, à ses boutades, on crut reconnaître le duc de Montausier, et les ennemis du poète prétendirent qu'il*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avait joué sur la scène l'un des personnages les plus vénérés de son temps. Molière écrit au duc de Montausier qu'il n'a pas voulu le peindre dans son Alceste. (Bordeaux.)

34. — Fénelon a-t-il eu raison de dire, en parlant de Molière, qu'il a donné un tour gracieux au vice avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu? — Défendre Molière en vous appuyant sur les caractères de la comédie du Misanthrope.

35. — Développer cette pensée de Sainte-Beuve : « La morale du Misanthrope, *c'est que la vertu et l'honneur doivent se tenir à distance du monde sans le fuir. »*

36. — Caractères principaux des Femmes savantes. *(Dijon.)*

37. — Ressemblance et analogie de Molière et de la Fontaine. (Montpellier.)

38. — La Fontaine a dit de ses fables qu'elles étaient « une ample comédie à cent actes divers ». — Démontrer par des exemples bien choisis et bien groupés qu'il a su mettre en scène avec une vérité parfaite tous les âges, tous les caractères, toutes les conditions, et que c'est l'homme qu'il a peint au naturel, comme les meilleurs poètes comiques ont pu le faire. (Paris.)

39. — La Fontaine peut-il être considéré comme un moraliste? — Cherchez dans ses fables des exemples à l'appui de votre opinion.

40. — Les moralités de la Fontaine sont-elles vraiment des préceptes de morale? (Nancy.)

41. — Lettre de M^me^ de la Sablière à la Fontaine. Elle lui reproche d'avoir dit, dans ses fables, du mal des enfants.

42. — Analyser la fable intitulée : le Vieillard et les trois Jeunes Hommes. *En faire ressortir les beautés, au double point de vue de la composition et du style, et montrer quelles leçons morales nous pouvons en tirer.*

43. — Un membre de l'Académie française, confrère de Boileau, lui écrit pour prendre la défense des fables de la Fontaine, dont il n'a point parlé dans son Art poétique.

44. — Un élève de l'enseignement spécial répond à un de ses amis qui lui avait demandé lequel il préférait, de la Fontaine ou de Boileau. (Montpellier.)

*45. — Divisions principales et préceptes généraux de l'*Art poétique. *(Paris.)*

*46. — Des lacunes de l'*Art poétique. *(Besançon.)*

47. — Analyser et apprécier l'oraison funèbre du prince de Condé. (Caen.)

48. — Apprécier les jugements historiques portés par Bossuet dans ses oraisons funèbres. Insister sur les pages relatives à Charles I^er^ et à Cromwell, au prince de Condé et à Turenne. (Rennes.)

49. — Portrait d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, d'après l'oraison funèbre de Bossuet.

50. — Apprécier la Bruyère comme moraliste et comme écrivain. (Paris.)

51. — 1° Notice historique et littéraire sur Fénelon; 2° analyser et présenter dans un tableau rapide le sujet de Télémaque; *3° tracer en quelques mots le portrait de chacun des principaux personnages qui y figurent. (Paris.)*

52. — Donner une idée du Télémaque. *1° Quel est ce genre d'ouvrage? 2° Quel intérêt offre-t-il? Quel a été le but de Fénelon en l'écrivant? (Paris.)*

53. — Quels sont les plus grands écrivains en prose du XVII^e^ *siècle? (Paris.)*

54. — Lettre de Dacier à Fénelon pour le remercier de sa Lettre à l'Académie. *(Paris.)*

55. — Exposer et discuter les idées de Fénelon sur la tragédie et la comédie françaises d'après la Lettre à l'Académie.

56. — Rappeler et discuter les moyens d'enrichir la langue proposés par Fénelon dans sa Lettre à l'Académie française. *(Paris.)*

57. — Théorie de Fénelon sur l'histoire. (Rennes.)

*58. — Quelques mots sur Voltaire historien. Dire quand il écrivit l'*Histoire de Charles XII. *Parler du sujet de la composition et du mérite de cet ouvrage. En indiquer sommairement les passages les plus remarquables. (Clermont.)*

59. — Quels sont les grands écrivains en prose du XVIII^e^ *siècle? Leurs principaux ouvrages et leurs mérites. (Paris.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

60. — *Plan et idée générale du* discours de Buffon *sur le style. (Paris.)*

61. — *Quels sont les principaux poètes lyriques que vous connaissez? Lequel préférez-vous et pourquoi?*

62. — *Quel est, parmi les classiques français, votre poète de prédilection, et quelle est, parmi ses œuvres, celle que vous mettez au premier rang?*

63. — *Qu'appelle-t-on les quatre grands siècles de l'histoire? Pourquoi les a-t-on distingués et qualifiés ainsi? Donner une idée sommaire de chacun d'eux, en citant dans les lettres et dans les arts les noms et les chefs-d'œuvre qui justifient le rang qu'on assigne à ces quatre siècles dans l'histoire de la civilisation. (Clermont.)*

64. — *Un père recommande à ses fils de faire de bonnes lectures, et leur indique quelques ouvrages qu'il juge particulièrement propres à former leur esprit. (Dijon.)*

TABLEAUX SYNOPTIQUES DU PRÉCIS

Dans ces Tableaux, les auteurs sont distribués selon les genres littéraires qu'ils ont cultivés.

LITTÉRATURE GRECQUE

POÈTES

(Du x^e^ au III^e^ siècle av. J.-C.)

- **GENRE LYRIQUE** : **Tyrtée**, Chants patriotiques, élégies ; — **Anacréon**, Odes ; — **Pindare**, Odes.
- **GENRE ÉPIQUE** : **Homère**, Iliade, Odyssée.
- **GENRE DRAMATIQUE** :
  - Tragédie : **Eschyle**, Prométhée enchaîné, les Perses, Agamemnon, les Euménides, etc. ; — **Sophocle**, l'Œdipe-roi, Antigone, Œdipe à Colone, etc. ; — **Euripide**, Iphigénie en Aulide, Hippolyte, Andromaque, etc.
  - Comédie : **Aristophane**, les Nuées, les Guêpes, etc. ; — **Ménandre**, les Pêcheurs, la Messénienne, etc.
  - Drame : **Euripide**, le Cyclope.
- **GENRE DIDACTIQUE** : **Hésiode**, Travaux et Jours, Théogonie.

PROSATEURS

(Du V^e^ siècle av. J.-C. jusqu'au VI^e^ de notre ère.)

- **GENRE ORATOIRE** : **Périclès, Démosthène, Eschine.** *Les Pères de l'Église grecque :* **S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Origène, S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Grégoire de Nysse, S. Jean Chrysostome.**

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

60. — *Plan et idée générale du* discours de Buffon *sur le style. (Paris.)*

61. — *Quels sont les principaux poètes lyriques que vous connaissez? Lequel préférez-vous et pourquoi?*

62. — *Quel est, parmi les classiques français, votre poète de prédilection, et quelle est, parmi ses œuvres, celle que vous mettez au premier rang?*

63. — *Qu'appelle-t-on les quatre grands siècles de l'histoire? Pourquoi les a-t-on distingués et qualifiés ainsi? Donner une idée sommaire de chacun d'eux, en citant dans les lettres et dans les arts les noms et les chefs-d'œuvre qui justifient le rang qu'on assigne à ces quatre siècles dans l'histoire de la civilisation. (Clermont.)*

64. — *Un père recommande à ses fils de faire de bonnes lectures, et leur indique quelques ouvrages qu'il juge particulièrement propres à former leur esprit. (Dijon.)*

TABLEAUX SYNOPTIQUES DU PRÉCIS

Dans ces Tableaux, les auteurs sont distribués selon les genres littéraires qu'ils ont cultivés.

LITTÉRATURE GRECQUE

POÈTES

(Du x^e^ au III^e^ siècle av. J.-C.)

- **GENRE LYRIQUE** : **Tyrtée**, Chants patriotiques, élégies ; — **Anacréon**, Odes ; — **Pindare**, Odes.
- **GENRE ÉPIQUE** : **Homère**, Iliade, Odyssée.
- **GENRE DRAMATIQUE** :
  - Tragédie : **Eschyle**, Prométhée enchaîné, les Perses, Agamemnon, les Euménides, etc. ; — **Sophocle**, l'Œdipe-roi, Antigone, Œdipe à Colone, etc. ; — **Euripide**, Iphigénie en Aulide, Hippolyte, Andromaque, etc.
  - Comédie : **Aristophane**, les Nuées, les Guêpes, etc. ; — **Ménandre**, les Pêcheurs, la Messénienne, etc.
  - Drame : **Euripide**, le Cyclope.
- **GENRE DIDACTIQUE** : **Hésiode**, Travaux et Jours, Théogonie.

PROSATEURS

(Du V^e^ siècle av. J.-C. jusqu'au VI^e^ de notre ère.)

- **GENRE ORATOIRE** : **Périclès, Démosthène, Eschine.** *Les Pères de l'Église grecque :* **S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Origène, S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Grégoire de Nysse, S. Jean Chrysostome.**

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GENRE HISTORIQUE — **Hérodote**, Guerres médiques; — **Thucydide**, Guerre du Péloponèse; — **Xénophon**, Retraite des Dix-Mille; — **Polybe**, Histoire générale de 218 à 146; — **Joséphe Flavius**, Histoire de la guerre des Juifs; — **Plutarque**, Vies des hommes illustres.

GENRE DIDACTIQUE — **Ésope**, Apologues; — **Xénophon**, Cyropédie; — **Platon**, Dialogues : Criton, Phédon, etc.; — **Aristote**, Rhétorique, Logique, Morale, Histoire naturelle; — **Théophraste**, Caractères; — **Plutarque**, Œuvres morales; — **Lucien**, Dialogues. *Les Pères de l'Église grecque*, Traités divers.

GENRE ÉPISTOLAIRE — **S. Athanase**, **S. Grégoire de Nazianze**, **S. Basile de Césarée**, **S. Jean Chrysostome**.

LITTÉRATURE LATINE

POÈTES

(Du IIIe siècle av. J.-C. jusqu'au Ier de notre ère.)

GENRE LYRIQUE — **Horace**, Odes.

GENRE ÉPIQUE — **Virgile**, Énéide; — **Lucain**, Pharsale.

GENRE DRAMATIQUE — Tragédie : **Sénèque**, Médée, Hippolyte, etc. Comédie : **Plaute**, Amphitryon, l'Aululaire, les Captifs, etc.; — **Térence**, l'Hécyre, les Adelphes, Phormion, le Bourreau de soi-même, etc.

GENRE DIDACTIQUE — **Lucrèce**, De la Nature des choses; — **Horace**, Art poétique, épîtres, satires; — **Ovide**, Métamorphoses; — **Phèdre**, Fables; — **Juvénal**, Satires.

GENRE PASTORAL ET ÉLÉGIAQUE — **Virgile**, Églogues. **Ovide**, Élégies.

PROSATEURS

(Du Ier siècle av. J.-C. jusqu'au IVe de notre ère.)

GENRE ORATOIRE — **Cicéron**, **Jules César**, **Quintilien**, **Pline le Jeune**; — *les Pères de l'Église latine :* **Tertullien**, **S. Cyprien**, **S. Jérôme**, **S. Ambroise**, **S. Augustin**, etc.

GENRE HISTORIQUE — **Jules César**, Commentaires; — **Salluste**, Guerre de Jugurtha; — **Tite-Live**, Histoire romaine; — **Pline l'Ancien**, Histoire des guerres de la Germanie; — **Suétone**, Vie des douze premiers Césars; — **Tacite**, Annales; — **Quinte-Curce**, Histoire d'Alexandre.

GENRE DIDACTIQUE — **Cicéron**, Traité des devoirs; — **Pline l'Ancien**, Histoire naturelle; — **Sénèque**, Tranquillité de l'âme, etc.; — **Quintilien**, De l'Éducation de l'orateur, etc.; — *les Pères de l'Église latine*, Traités divers.

GENRE ÉPISTOLAIRE — **Cicéron**, **Pline le Jeune**, **Sénèque**, **S. Hilaire**, **S. Jérôme**, **S. Augustin**.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Moyen âge.

(Du Ve siècle jusqu'au milieu du XVe.)

POÈTES

GENRE LYRIQUE — *Troubadours :* **Guillaume de Poitiers**, **Vidal de Toulouse**, **Bernard de Ventadour**, **Arnaud de Marveil**, **Bertrand de Born**, **le Moine de Montaudon**. *Trouvères :* **Thibaud de Champagne**, **Rutebeuf**, **Charles d'Orléans**, **Villon**.

GENRE ÉPIQUE — Cycle carlovingien : **Thurold le Normand**, Chanson de Roland; — **Raimbert de Paris**, Ogier le Danois; — **Huon de Villeneuve**, les Quatre fils Aymon; — **Jean de Flagny**, Gestes des Lohérains; — **Jean Bodel d'Arras**, Chanson des Saxons. Cycle breton : **Chrestien de Troyes**, Perceval le Gallois, etc.; — **Robert Wace**, Romans de Brut et de Rou. Cycle antique : **Benoit de Saint-Moore**, Roman de Troie; — **Alexandre de Paris**, Roman d'Alexandre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GENRE DRAMATIQUE — **Jean Bodel**, le Jeu de Saint-Nicolas; — **Rutebeuf**, le Miracle de Théophile; — *les Confrères de la Passion*, Mystères; — *les Clercs de la Bazoche*, Moralités, Farces (Maître Pathelin); — *les Enfants Sans-Souci*, Soties.

GENRE DIDACTIQUE
- Fable — **Marie de France**, Ysopets; — **Eustache Deschamps**, Fables.
- Satire — **Pierre Cardénal**, Satires; — **Pierre de Saint-Cloud**, **Richard de Tison**, **Giellé**, Chanson du Renard; — **Rutebeuf de Paris**, Satires; — **Guillaume de Lorris** et **Jean de Meung**, Roman de la Rose; — **Deschamps**, Satires; — **Villon**, Petit Testament, Grand Testament.

GENRE PASTORAL — **Eustache Deschamps**, **Alain Chartier**, **Charles d'Orléans**, **Villon**.

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE — **S. Bernard**, Exhortations; — **Maurice de Sully**, Sermons; — **Gerson**, Sermons.

GENRE HISTORIQUE — **Villehardouin**, Histoire de la conquête de Constantinople; — **Joinville**, Mémoires sur saint Louis; — **Froissart**, Chroniques de France, d'Angleterre, d'Écosse, etc.; — **Christine de Pisan**, Faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V; — **Juvénal des Ursins**, Histoire du règne de Charles VI; — **Commines**, Mémoires sur les règnes de Louis XI et de Charles VIII.

GENRE DIDACTIQUE — **Alain Chartier**, Quadriloge invectif, l'Espérance, etc.

Renaissance.

(Du milieu du XVe siècle jusqu'au milieu du XVIe.)

POÈTES

GENRE LYRIQUE — **Olivier Basselin** de Vire, Chansons (*les Vaux de Vire*); — **Marot**, Psaumes; — **Daurat**, Odes; — **Pontus de Thiard**, Chansons; — **Ronsard**, Odes, — **Remy Belleau**, Chansons; — **Desportes**, Chansons.

GENRE ÉPIQUE — **Ronsard**, la Franciade.

GENRE DRAMATIQUE
- Tragédie — **Ronsard**, Plutus; — **Baïf**, Antigone; — **Jodelle**, Cléopâtre; — **Garnier**, la Troade, Antigone.
- Comédie — **Gringoire**, pièces bouffonnes et satiriques; — **J. de la Chesnaye**, Condamnation de Banquet.

GENRE DIDACTIQUE — **Marot**, Épîtres, satires; — **Baïf**, Mimes et proverbes, fables; — **Marguerite de Navarre**, Contes; — **du Bellay**, le Poète courtisan; — **Ronsard**, Épîtres, satires; — **Vauquelin de la Fresnaye**, Art poétique, satires; — **Amadis Jamyn**, Épîtres, satires; — **Agrippa d'Aubigné**, Tragiques (poème satirique); — **Bertaut**, Discours funèbre.

GENRE PASTORAL ET POÉSIES FUGITIVES — **De Saint-Gelais**, Sonnets; — **Marot**, Ballades, rondeaux, élégies; — **du Bellay**, Sonnets; — **Ronsart**, Sonnets, élégies, épigrammes; — **Amadis Jamyn**, Sonnets; — **Remy Belleau**, Bergeries; — **Baïf**, Églogues; — **Desportes**, Sonnets.

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE
- Éloquence de la chaire — **Raulin**, Sermons; — **S. François de Sales**, Sermons.
- **Michel de l'Hôpital**, Harangues; — *les auteurs de la Satire Ménippée.*

GENRE HISTORIQUE — **Montluc**, Commentaires; — *le Loyal Serviteur*, Mémoires sur Bayart; — **Brantôme**, Vies des hommes illustres; — **Amyot**, Vies des hommes illustres (traduction).

GENRE DIDACTIQUE
- Théologie et Philosophie — **Calvin**, Institutions chrétiennes; — **Théodore de Bèze**, Histoire des Églises réformées; — **Montaigne**, les Essais; — **S. François de Sales**, Traités ascétiques.
- Roman satirique — **Rabelais**, Gargantua et Pantagruel.
- **Bernard Palissy**, Traités; — **du Bellay**, Manifeste; — **la Boétie**, De la Servitude volontaire; — **Olivier de Serres**, Théâtre d'agriculture.

GENRE ÉPISTOLAIRE — **S. François de Sales.**

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XVII^e siècle.

POÈTES

GENRE LYRIQUE — **Malherbe**, Odes, Stances, Psaumes; — **Régnier**, Odes; — **Chapelain**, Odes; — **Boileau**, Ode sur la prise de Namur, etc.; — **Racine**, Odes, chœurs d'Esther et d'Athalie.

GENRE ÉPIQUE — **Saint-Amand**, Moïse sauvé; — **Chapelain**, la Pucelle; — **G. de Scudéry**, Alaric; — **Boileau**, Lutrin.

GENRE DRAMATIQUE

- Tragédie — **Hardy**; — **Mairet**; — **Duryer**, Lucrèce, Saül; — **Corneille**, le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, etc.; — **Rotrou**, Wenceslas, Martyre de saint Genest; — **Thomas Corneille**, Ariane; — **Quinault**, Tibérinus, etc.; — **Racine**, Andromaque, Britannicus, Iphigénie, Esther, Athalie, etc.
- Comédie — **Corneille**, le Menteur; — **Molière**, le Misanthrope, le Tartufe, les Femmes savantes, etc.; — **Boursault**, le Mercure galant, Ésope à la cour; — **Racine**, les Plaideurs; — **Brueys**, le Grondeur, l'Avocat Patelin; — **Regnard**, le Joueur, le Légataire universel, le Distrait.
- Opéra — **Quinault**, Roland, Armide, Thésée, etc.

GENRE DIDACTIQUE

- Fable — **La Fontaine**, Fables.
- Satire — **Malherbe**, Épigrammes; — **Régnier**, Satires, épigrammes; — **Maynard**, Épigrammes; — **Boileau**, Satires, Épîtres, Art poétique.

GENRE PASTORAL ET POÉSIES FUGITIVES — **Malherbe**, Élégies, Sonnets; — **Racan**, Bergeries; — **Scarron**, **Segrais**, Poésies pastorales, Églogues; — **M^mes Deshoulières**, Idylles, Églogues.

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE

- Éloquence de la chaire — **Bossuet**, Sermons, Oraisons funèbres, Panégyriques; — **Bourdaloue**, Sermons, Panégyriques; — **Fléchier**, Sermons, Oraisons funèbres, Panégyriques; — **Mascaron**, Sermons, Oraisons funèbres; — **Fénelon**, Sermons; — **Massillon**, Grand Carême, Petit Carême, Discours synodaux.
- Éloquence du barreau — **Pellisson**, Plaidoyers.
- Éloquence académique — **Fontenelle**, Éloges.

GENRE HISTORIQUE — **Mézeray**, Histoire de France; — **Cardinal de Retz**, Mémoires; — **Pellisson**, Histoire de Louis XIV; — **Bossuet**, Discours sur l'Histoire universelle; — **Fléchier**, Histoire du cardinal Ximénès, Histoire de Théodose; — **Saint-Simon**, Mémoires.

GENRE DIDACTIQUE

- Philosophie — **Descartes**, Discours sur la Méthode; — **Pascal**, Provinciales, Pensées; — **Bossuet**, Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même; — **Nicole**, Essais de morale, Logique de Port-Royal; — **Malebranche**, Recherche de la vérité; — **Fénelon**, Traité de l'existence de Dieu.
- Morale — **La Rochefoucauld**, Maximes; — **la Bruyère**, Caractères.
- Critique — **Chapelain**, Sentiments de l'Académie sur le Cid; — **Fénelon**, Lettre à l'Académie; — **Corneille**, Examen de ses pièces; Discours sur la poésie.

Ducange, Archéologie; — **Pellisson**, Histoire de l'Académie française; — **Mabillon**, Diplomatique; — **Brueys**, Controverses; — **Fénelon**, Télémaque, etc.; — **Fontenelle**, Dialogue des morts, Entretiens sur la pluralité des mondes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GENRE ÉPISTOLAIRE — **Malherbe**, **Balzac**, **Voiture**, **Mme de Sévigné**, **Bossuet**, **Mme de Maintenon**, **Boileau**, **Racine**, **Fénelon**.

XVIIIe siècle.

POÈTES

GENRE LYRIQUE — **J.-B. Rousseau**, Odes sacrées, Cantates; — **le Franc de Pompignan**, Odes, Cantiques; — **Lebrun**, Odes; — **Gilbert**, Odes; — **André Chénier**, Odes.

GENRE ÉPIQUE — **Voltaire**, la Henriade.

GENRE DRAMATIQUE

- Tragédie — **Lamotte-Houdard**, Inez de Castro; — **Crébillon**, Électre, Atrée; — **Voltaire**, Mérope, Œdipe, Zaïre, etc.; — **le Franc de Pompignan**, Didon; — **Lemierre**, Guillaume Tell; — **Ducis**, Hamlet, Macbeth; — **Joseph Chénier**, Charles IX.
- Comédie — **Destouches**, le Glorieux, le Dissipateur; — **Marivaux**, les Fausses Confidences, etc.; — **Gresset**, le Méchant; — **Beaumarchais**, le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro; — **Fabre d'Églantine**, Philinthe, Intrigue épistolaire; — **Collin d'Harleville**, l'Inconstant, l'Optimiste, les Châteaux en Espagne, etc.

GENRE DIDACTIQUE

- Fable — **Ec. Lebrun**, Fables; — **Florian**, Fables.
- Satire — **J.-B. Rousseau**, Épigrammes; — **Voltaire**, Satires, le Pauvre diable (satire contre Gresset); — **A. Chénier**, Satires.
- **J.-B. Rousseau**, Épîtres; — **Louis Racine**, la Grâce, la Religion; — **de Pompignan**, Épîtres; — **Gresset**, la Chartreuse, Vert-Vert; — **Delille**, les Jardins, l'Imagination, etc.; — **Roucher**, les Mois; — **de Fontanes**, la Chartreuse de Paris, le Jour des Morts.

GENRE PASTORAL ET POÉSIES FUGITIVES — **Florian**, Pastorales; — **Lebrun**, Élégies; — **André Chénier**, Idylles, Élégies.

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE

- Éloquence de la chaire — **Bridaine**, Sermons; — **Maury**, Sermons.
- Éloquence de la tribune — **Maury**, **de Sèze**, **Mirabeau**, **Vergniaud**, Discours politiques.
- Éloquence du barreau — **D'Aguesseau**, Discours judiciaires.
- Éloquence académique — **Thomas**, Éloges académiques.

GENRE HISTORIQUE — **Rollin**, Histoire ancienne, Histoire romaine; — **Voltaire**, Charles XII, Siècle de Louis XIV; — **Duclos**, Histoire de Louis XI.

GENRE DIDACTIQUE

- Philosophie — **Montesquieu**, Lettres persanes, Grandeur des Romains, Esprit des lois; — **J.-J. Rousseau**, l'Émile, le Contrat social.
- Morale — **Vauvenargues**, Réflexions et Maximes, etc.; — **Duclos**, Considérations sur les mœurs du XVIIIe siècle.
- Critique — **Buffon**, Discours sur le style; — **Le Batteux**, les Quatre poétiques; — **La Harpe**, Cours de littérature; — **Geoffroy**, Cours de littérature dramatique.
- **Rollin**, Traité des études; — **Lesage**, Gil-Blas (roman); — **D'Aguesseau**, Instructions; — **Buffon**, Histoire naturelle; — **Barthélemy**, Voyage du jeune Anacharsis; — **Guénée**, Lettres de quelques Juifs; — **Malesherbes**, Remontrances à Louis XV, Mémoires; — **Marmontel**, Éléments de littérature, les Incas (roman); — **Bernardin de Saint-Pierre**, Études et Harmonie de la nature; — **cardinal Maury**, Essai sur l'éloquence de la chaire; — *les auteurs de l'Encyclopédie.*

GENRE ÉPISTOLAIRE — **Voltaire**, **J.-J. Rousseau**, **J. de Maistre**.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XIX^e siècle.

POÈTES

GENRE LYRIQUE

Rouget de l'Isle, la Marseillaise; — **Béranger**, le Roi d'Yvetot, la Sainte-Alliance des peuples, les Enfants de la France, les Hirondelles, les Souvenirs du peuple, etc.; — **Guiraud**, Chants hellènes; — **Lamartine**, Méditations poétiques, Harmonies; — **C. Delavigne**, les Messéniennes : Waterloo, Jeanne d'Arc, Napoléon; — **V. Hugo**, Odes et ballades; — **de Laprade**, Odes; — **H. de Bornier**, Premières feuilles, la Sœur de Charité; — **Déroulède**, Chants du soldat.

GENRE ÉPIQUE

Soumet, Jeanne d'Arc, la Divine épopée; — **Lamartine**, Jocelyn, Chute d'un ange; — **V. Hugo**, Légende des siècles.

GENRE DRAMATIQUE

Tragédie : **Guiraud**, les Machabées; — **Soumet**, Clytemnestre, Saül; — **C. Delavigne**, les Vêpres siciliennes, Louis XI; — **Alfred de Vigny**, la Maréchale d'Ancre, Chatterton; — **V. Hugo**, Cromwell, Hernani; — **Ponsard**, Lucrèce, Charlotte Corday; — **H. de Bornier**, la Fille de Roland.

Comédie : **Andrieux**, les Étourdis; — **C. Delavigne**, l'École des vieillards; — **Scribe**, l'Ambition; — **Ponsard**, l'Honneur et l'Argent; — **A. Dumas** fils, le Demi-Monde; — **Labiche**, le Voyage de M. Perrichon.

Opéra : **C. Delavigne**, Charles VI; — **Scribe**, les Huguenots, la Juive, etc.

GENRE DIDACTIQUE

Fables : **Andrieux**, Fables et contes; — **Viennet**, Fables; — **M^me Desbordes-Valmore**, Fables, contes.

Reboul, les Traditionnelles; — **A. de Vigny**, le Déluge; — **V. Hugo**, Avantages de l'étude; — **Barbier**, Iambes; — **Brizeux**, les Bretons; — **A. de Musset**, Proverbes, Espoir en Dieu, etc.; — **de Laprade**, Poèmes évangéliques, Pernette; — **Autran**, Poèmes de la mer, Laboureurs et soldats; — **F. Coppée**, Fais ce que dois, etc.

GENRE PASTORAL [ET] POÉSIES FUGITIVES

Millevoye, le Poète mourant, la Chute des feuilles, Priez pour moi; — **A. Guiraud**, Élégies savoyardes; — **M^me Desbordes-Valmore**, Élégies; — **Reboul**, l'Ange et l'enfant; — **M^me A. Tastu**, Élégies, idylles; — **A. de Musset**, Élégies; — **de Laprade**, Idylles; — **F. Coppée**, Élégies.

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE

Éloquence de la chaire : **Frayssinous**, Conférences; — **de Ravignan**, **Lacordaire**, **P. Félix**, **P. Monsabré**, Conférences à Notre-Dame de Paris; — **Dupanloup**, Sermons, panégyriques; — **Freppel**, Panégyriques.

Éloquence de la tribune : **Royer-Collard**, **Manuel**, le général **Foy**; — **Benj. Constant**, **Casimir Perrier**, **Berryer**, **Od. Barrot**, **Thiers**, **Montalembert**, **Dupanloup**, **Freppel**, Discours politiques.

Éloquence du barreau : **Royer-Collard**, **Berryer**, **Odilon Barrot**, **Thiers**, etc.

Napoléon, Proclamations à l'armée.

GENRE HISTORIQUE

De Lacretelle, Histoire de France pendant le XVIII^e siècle; — **Phil. de Ségur**, Histoire de la Grande Armée; — **de Barante**, Histoire des ducs de Bourgogne; — **Guizot**, Histoire de la civilisation en Europe; — **Aug. Thierry**, Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands; — **Amédée Thierry**, Histoire des Gaulois; — **Mignet**, Histoire de la Révolution; — **Thiers**, Histoire de la Révolution française, Histoire du Consulat et de l'Empire; — **Michelet**, Histoire de France; — **Am. Gabourd**, Histoire de France; — **Montalembert**, Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, les Moines d'Occident; — **Poujoulat**, Histoire des Croisades; — **Henri Martin**, Histoire de France; — **V. Duruy**, Histoire des Romains; — **Wallon**, Histoire de Jeanne d'Arc.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GENRE DIDACTIQUE

- Philosophie : **J. de Maistre**, Soirées de Saint-Pétersbourg; — **de Bonald**, Législation primitive; — **Royer-Collard**, Fragments philosophiques; — **V. Cousin**, Traité du vrai, du beau et du bien.
- Morale : **Joubert**, Pensées et Maximes.
- Critique : **Villemain**, Tableaux de l'éloquence chrétienne au IVe siècle, Tableau de la littérature au XVIIIe siècle; — **Saint-Marc Girardin**, Cours de littérature dramatique; — **Sainte-Beuve**, Tableau de la poésie au XVIe siècle, Portraits littéraires; — **Nisard**, Histoire de la littérature française; — **de Pontmartain**, Causeries littéraires, etc.

X. de Maistre, Voyage autour de ma chambre; — **Mme de Staël**, Observations sur l'Allemagne; — **Chateaubriand**, le Génie du christianisme, Itinéraire; — **P.-L. Courier**, Pamphlets; — **Nodier**, Notions de linguistique, Contes; — **Lamennais**, Essais sur l'indifférence; — **Gerbet**, Esquisse de Rome chrétienne; — **Dupanloup**, de l'Éducation; — **Gorini**, Défense du christianisme; — **de Tocqueville**, la Démocratie en Amérique; — **Le Play**, Économie politique; — **F. Ozanam**, Civilisation au Ve siècle; — **L. Veuillot**, Rome et Lorette, Pèlerinages de Suisse, Parfums de Rome, etc.; — **X. Marmier**, Relations et Souvenirs, Impressions et souvenirs d'un voyageur chrétien.

GENRE ÉPISTOLAIRE : **J. de Maistre, Joubert, P.-L. Courier, Eugénie de Guérin, Lacordaire, L. Veuillot, X. Marmier.**

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

POÈTES ITALIENS

- GENRE LYRIQUE : **Pétrarque, Sannazar, Métastase, Manzoni.**
- GENRE ÉPIQUE : **Le Dante, l'Arioste, le Tasse, Tassoni.**
- GENRE DRAMATIQUE : **Maffei, Métastase, Goldoni, Alfieri, Silvio Pellico, Manzoni.**

PROSATEURS ITALIENS

- GENRE ORATOIRE : **P. Segneri, P. Ventura.**
- GENRE HISTORIQUE : **Pétrarque, Guichardin, Muratori, César Cantu.**
- GENRE DIDACTIQUE : **Boccace, Machiavel, Silvio Pellico, Manzoni.**

POÈTES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS

- GENRE LYRIQUE : **Herrera, Lope de Vega.**
- GENRE ÉPIQUE : **Camoëns, Alonzo de Ercilla, Martinez de la Rosa.**
- GENRE DRAMATIQUE : **Lope de Vega, Guilhem de Castro, Calderon, Moratin, Martinez de la Rosa.**

PROSATEURS ESPAGNOLS

- GENRE ORATOIRE : **Martinez de la Rosa, Donoso Cortès.**
- GENRE HISTORIQUE : **Christophe Colomb, Mendoza, Ant. de Solis.**
- GENRE DIDACTIQUE : **Mendoza, sainte Thérèse, Cervantès, Quevedo, Isla, Donoso Cortès, J. Balmès.**

POÈTES ANGLAIS

- GENRE LYRIQUE : **Pope, Gray, Thompson, Campbell, Moore, Longfellow.**
- GENRE ÉPIQUE : **Milton, Pope.**
- GENRE DRAMATIQUE : **Shakespeare, Dryden, Addison.**
- GENRE DIDACTIQUE : **Chaucer, Dryden, Young, Pope, Thompson, Goldsmith, lord Byron, Longfellow.**

PROSATEURS ANGLAIS

- GENRE ORATOIRE : **William Pitt, Fox, O'Connell, le cardinal Wiseman.**
- GENRE HISTORIQUE : **Hume, Robertson, Gibbon, Lingard, Washington Irving, Macaulay.**

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GENRE DIDACTIQUE { De Foë, Addison, Montagu (Marie), Switt, Benjamin Franklin, Sterne, Blair, Goldsmith, miss Edgeworth, Walter Scott, Washington Irving, Fenimore Cooper, Dickens, le card. Wiseman.

POÈTES ALLEMANDS

GENRE LYRIQUE { Chamisso, Bürger.
GENRE ÉPIQUE { Klopstock, Wieland, Gesner.
GENRE DRAMATIQUE { Lessing, Gœthe, Schiller, Kotzebue, Werner.
GENRE DIDACTIQUE { Lessing, Gesner, Gottfried, Chamisso.

PROSATEURS ALLEMANDS

GENRE HISTORIQUE { Stolberg, Schiller, Muller.
GENRE DIDACTIQUE { Grimm, Lessing, Gœthe, Herder, Schlegel, Richter, Schmid, Chamisso, Krummacher, Hauff.

LES QUATRE GRANDS SIÈCLES DE L'HISTOIRE

Siècle de Périclès (v^e^ *siècle av. J.-C.*).

POÈTES { Pindare, Anacréon, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Ménandre.
PROSATEURS { Périclès, Hérodote, Thucydide, Socrate, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène, Eschine.
ARTISTES ET SAVANTS { Phidias, *statuaire;* Zeuxis, *peintre;* Ictinus, *architecte;* Hippocrate, *médecin.*

Siècle d'Auguste (I^er^ *siècle av. J.-C.*).

POÈTES { Lucrèce, Virgile, Ovide, Horace.
PROSATEURS { Sénèque, Cicéron, J. César, Salluste, Tite-Live.
SAVANTS { Pomponius Méla, *géographe;* Varron, *savant universel;* Antonius Musa, *médecin;* Matius, *agronome;* Antistius Labeo, *jurisconsulte;* Vitruve, *architecte.*

Siècle de Léon X et de François I^er^ (XVI^e^ *siècle*).

POÈTES { L'Arioste, Tassoni, Le Tasse.
Marot, *la Pléiade*, Régnier, Malherbe.
PROSATEURS { Guichardin, Machiavel, Baronius.
Amyot, Montluc, Rabelais, Montaigne.
ARTISTES ET SAVANTS { Michel-Ange, *architecte, peintre* et *sculpteur;* Raphaël, *peintre;* Léonard de Vinci, *peintre* et *architecte;* le Corrège, le Titien, Paul Véronèse, *peintres;* Vignole, *architecte;* Galilée, *astronome;* Palestrina, *musicien;* André del Sarto, le Primatice, *peintres.*
Philibert Delorme, *architecte;* Jean Goujon, Germain Pilon, *sculpteurs;* Jean Cousin, *peintre-verrier;* Cujas, *jurisconsulte;* Olivier de Serres, *agronome;* Ambroise Paré, *chirurgien.*

Siècle de Louis XIV (XVII^e^ *siècle*).

POÈTES { P. Corneille, J. Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, Quinault, T. Corneille, Regnard.
PROSATEURS { Descartes, Pascal, Malebranche, Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Fénelon, Massillon, M^me^ de Sévigné, la Rochefoucauld, la Bruyère, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Mézeray.
ARTISTES ET SAVANTS { Les deux Mignard, le Lorrain, Lebrun, Nicolas Poussin, Lesueur, *peintres;* Puget, Girardon, *sculpteurs;* Descartes, Pascal, *mathématiciens;* Mariotte, D. Papin, *mécaniciens;* Tournefort, les deux Jussieu, *naturalistes;* Lulli, *musicien.*

FIN

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ERRATA

Page 26, dernière ligne, au lieu de *Troyes*, lisez Troie.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A

Abbon 19-21
Abélard 31
Adam de la Hale 28
Addison 251
Afer (Domitius) 17
Alexandre de Paris 27
Alfieri 242
Ambroise (Saint) 15
Amyot 44
Anacréon 2
Andrieux 214
Aristophane 4
Aristote 6
Arnauld (de Port-Royal).
Arnaud de Marveil 21
Athanase (Saint) 8
Augustin (Saint) 16
Ausone 18
Autran 223
Avit (Saint) 21

B

Baïf (A. de) 40
Balmès 248
Balzac 141
Barante (de) 230
Barbier 222
Barnave 211
Barthélemy 208
Basile (Saint) 9
Basselin 37
Batteux (Charles Le) . . . 207
Beaumarchais 188
Bellay (du) 39-44
Belleau 40
Béranger 214
Bernard (Saint) 31
Bernard de Ventadour . . . 21
Berryer 230
Bertaut 41
Bertrand de Born 21
Bèze (Théod. de) 44
Blair 252
Boccace 242
Bodel 28
Boileau 106
Bonald (de) 225
Bornier (de) 224
Bossuet 150
Bourdaloue 158
Boursault 116
Brantôme 45
Bridaine 200
Brizeux 222
Brueys 140
Buffon 201
Burger 256
Byron 251

C

Calderon 216
Calvin 43
Camoëns 245
Campbell 250

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cantu (César). 244
Cardénal (Pierre de) . . . 21
Castro (G. de). 246
Cazalès 211
Cervantès. 247
César (Jules) 13
Chamisso 258
Chapelain. 56
Charles d'Orléans 29
Chartier. 29-34
Chateaubriand. 226
Chaucer. 249
Chénier (A.). 190
Chénier (J.). 191
Chesnaye (Jean de la). . . 37
Chrestien de Troyes 26
Christine de Pisan. . . . 29-34
Chrysostome (Saint) 9
Cicéron. 12
Clément d'Alexandrie . . . 8
Collin d'Harleville. 189
Colomb. 247
Commines. 35
Cooper 254
Coppée 224
Corneille (P.) 56
Corneille (T.) 106
Courier (P.-L.) 229
Cousin 231
Crébillon 178
Cyprien (Saint). 15

D

D'Aubigné (Agrippa) . . . 41
D'Aguesseau. 191-211
Dante. 239
Daurat 38
Delavigne. 218
Delille. 188
Démosthène. 6
Déroulède. 224
Desbordes-Valmore (Mme) . 215
Descartes 141
Deschamps (Eustache). . 27-29
Deshoulières (Mme) 106
Desmarets. 56
Desportes. 41
Destouches 178
Dickens. 254
Donoso Cortès. 248
Dryden 249
Ducange 143
Ducis. 188
Duclos 200
Dumas (Alexandre). . . . 234
Dumas (fils). 223
Dupanloup 233
Durand (Gilbert). 48
Duruy (Victor) 237
Duryer 56

E

Edgeworth (miss). 253
Eginhard 31
Ercilla 245
Eschyle. 3
Euripide 4
Eschine. 6
Ésope. 3

F

Fabre d'Églantine. 189
Fénelon. 167
Flagny (Jean de) 26
Fléchier. 160
Florent Chrestien 48
Florian 189
Foë (Daniel de). 251
Fontanes (de). 189
Fontenelle. 173
Fortunat 21
Fox (Charles). 253
Franklin 252
Frayssinous. 226
Frédégaire 31
Freppel. 238
Froissart 33

G

Gabourd (A.) 235
Garnier. 40
Geoffroy. 210
Gerbert. 31
Gerbet 233
Gerson 31-34
Gesner 255
Gibbon 253
Giellé. 27
Gilbert 188
Gillot (Jacques). 48
Gœthe 256
Goldoni. 242
Goldsmith. 250
Gorini. 234
Gray 250
Grégoire de Nazianze (Saint). 9
Grégoire de Nysse (Saint) . 9
Grégoire de Tours. 31
Gresset 187
Grimm 257
Gringoire 37
Guénée 208
Guibert. 31
Guichardin 243
Guillaume de Lorris 27
Guillaume de Poitiers . . . 21
Guiraud. 215
Guizot 230

H

Hardy. 54
Hauff 258
Herder (Jean-G.) 257
Hérodote 5
Herrera. 245
Hésiode. 2
Hilaire (Saint). 15-18
Homère. 2
Horace 11
Hugo (Victor). 219
Hume. 252
Huon de Villeneuve 26

I

Isla (J. de) 248
Irving. 254

J

Jamyn (Amadis). 40
Jean de Meung 27
Jérôme (Saint) 15
Jodelle 40
Joinville. 32
Joubert 225
Josèphe (Flavius) 7
Justin (Saint). 8
Juvénal. 12

K

Klopstock. 255
Kotzebue 256
Krummacher 258

L

Labiche. 223
La Boétie 45
La Bruyère (J. de). 162
La Chesnaye 37
Lacordaire 233
Lacretelle (de) 226
La Fontaine (Jean de). . . 81
La Harpe. 209
Lamartine. 215
Lamennais 229
Lamotte-Houdart 178
Laprade (Victor de). . . . 223
L'Arioste 240
La Rochefoucauld. 143
Lebrun (Écouchard). . . . 188
Lefranc de Pompignan. . . 187
Lemierre 188
Le Play (Frédéric). 235

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Leroy (Pierre). 48
Lesage 191
Lessing 235-237
Le Tasse 240
L'Hôpital 43
Lingard. 233
Lison (Richard de). 27
Longfellow 251
Lope de Véga 246
Loyal Serviteur 44
Lucain 12
Lucien 8
Lucrèce. 10

M

Mabillon 160
Macaulay 254
Machiavel. 243
Maffei. 241
Maintenon (Mme de). . . . 161
Mairet. 56
Maistre (J. de) 224
Maistre (X. de) 225
Malebranche. 162
Malesherbes. 208
Malherbe 53
Manzoni (Alexandre) . 242-243
Marguerite de Navarre. . . 37
Marie de France. 29
Marivaux 178
Marmier. 236
Marmontel 208
Marot. 37
Martin (Henri) 236
Martinez de la Rosa. . . . 247
Mascaron 161
Massillon 174
Maury. 210
Maynard 55
Ménandre. 4
Mendoza (Diego de). . . . 247
Ménippée (Satire). 48
Métastase (Pierre Trapassi). 241
Mézeray. 143
Michelet. 232
Mignet 232
Millevoye. 215
Milton 249
Mirabeau 210
Moine de Montaudon. . . . 21
Molière. 87
Montagu (Marie) 251
Montaigne. 45
Montalembert 236
Montesquieu. 192
Montluc. 43
Moore. 251
Moratin. 246
Muller 237
Muratori 243
Musset (A. de) 232

N

Napoléon Ier. 229
Nicole. 148
Nisard 235
Nodier 229

O

O'Connell. 253
Origène. 8
Ovide. 11
Ozanam. 237

P

Palaprat 140
Palissy 44
Pascal 144
Passerat (Jean) 48
Paulin (Saint) 18
Pellico (Silvio) 243
Pellisson 148
Périclès. 5
Pétrarque. 240
Phèdre 11
Pierre de Saint-Cloud . . . 27
Pindare. 3

Pithou (Pierre) 48
Pitt (William) 252
Plaute 10
Platon 6
Pline l'Ancien. 13
Pline le Jeune. 14
Polybe 7
Plutarque. 7
Ponsard. 223
Pontmartin 237
Pope 250
Poujoulat 236
Prosper d'Aquitaine (Saint). 21

Q

Quevedo y Villegas 247
Quinault 106
Quinte-Curce 14
Quintilien. 14

R

Rabelais. 42
Racan. 56
Racine (Jean). 116
Racine (Louis) 179
Raimbert de Paris. 26
Rapin (Nicolas) 48
Raulin 42
Ravignan (de). 231
Reboul 218
Regnard. 140
Régnier. 54
Retz (cardinal de) 144
Richter 258
Robertson 253
Rollin. 191
Ronsard. 38
Rotrou 80
Roucher. 188
Rouget de Lisle 214
Rousseau (J.-B.). 178
Rousseau (J.-J.). 203
Royer-Collard. 225
Rutebeuf 28

S

Saint-Amand 56
Sainte-Beuve 234
Saint-Gelais (Mellin de) . . 37
Saint-Marc Girardin. . . . 233
Sainte-More (Benoît de). . 26
Saint-Pierre (Bernardin de). 209
Saint-Simon 176
Sales (Saint François de). . 47
Salluste. 13
Sannazar 240
Scarron. 80
Schlégel. 258
Schiller. 256
Schmid (le chanoine) . . . 258
Scribe. 218
Scudéry (G.). 56
Segneri 243
Segrais 106
Ségur (Philippe de) 229
Sénèque. 13
Serres (Olivier de). 47
Sévigné (Mme de). 148
Sèze (Raymond de) 210
Shakespeare. 249
Sidoine Apollinaire 21
Socrate 5
Solis (Antonio) 247
Sophocle 3
Soumet 215
Staël (Mme de). 226
Sterne. 252
Stolberg 257
Suétone. 14
Suger. 31
Sully (Maurice de). 31
Sulpice Sévère (Saint). . . 18
Swift 252

T

Tassoni. 241
Tastu (Mme Amable) 218
Tacite. 14

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Térence 10
Tertullien 15
Thérèse (Sainte) 247
Théophraste 7
Thibaut de Champagne . . 28
Thiers 232
Thierry (Amédée) 232
Thierry (Augustin) 231
Thomas 208
Thucydide 5
Thyard (Pontus de) 38
Tite-Live 13
Tocqueville (de) 235
Thompson 250
Thurold 24
Tyrtée 2

U

Ursins (Juvénal des) 34

V

Varron de Narbonne 17
Vauquelin 40
Vauvenargues 207
Ventura 244
Vergniaud 211
Veuillot (Louis) 237
Vidal de Toulouse (Pierre) . 21
Viennet 214
Vigny (de) 219
Villehardouin 32
Villemain 230
Villon 29
Virgile 11
Voiture 143
Voltaire 179-194

W

Wace 26
Wallon 237
Walter Scott 233
Werner 236
Wieland 256
Wiseman 254

X

Xénophon 6

Y

Young 250

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURES ANCIENNES

Ire SECTION. — LITTÉRATURE GRECQUE

POÈTES

Homère (Xe s. av. J.-C.), Iliade, Odyssée 1-2
Hésiode (IXe s. av. J.-C.), Travaux et Jours, Théogonie, Bouclier d'Hercule 2
Tyrtée (VIIe s. av. J.-C.), Chants patriotiques 2
Anacréon (560-478?), Odes, Chansons 2
Eschyle (525-456), Prométhée enchaîné, les Sept contre Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Coéphores, les Euménides. 3
Pindare (520-440?), Odes triomphales, Hymnes 3
Sophocle (495-406), Œdipe roi, Antigone, Œdipe à Colone, les Trachiniennes, Philoctète 3
Euripide (480-406), Iphigénie en Aulide, Hippolyte, Andromaque, le Cyclope 4
Aristophane (450-380?), les Nuées, les Guêpes, les Grenouilles, Plutus 4
Ménandre (342-290), les Pêcheurs, la Messénienne, le Laboureur, la Superstition, le Double Imposteur, l'Orpheline héritière, etc. 4

PROSATEURS

Esope (VIe s. av. J.-C.), Apologues 5
Périclès (494-429), Harangues, Discours, Éloges funèbres . . 5
Hérodote (484-406), Guerres médiques 5
Thucydide (471-402), Histoire de la guerre du Péloponèse . . 5
Socrate (470-400), Entretiens 5

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Térence 10
Tertullien 15
Thérèse (Sainte) 247
Théophraste 7
Thibaut de Champagne . . 28
Thiers 232
Thierry (Amédée) 232
Thierry (Augustin) 231
Thomas 208
Thucydide 5
Thyard (Pontus de) 38
Tite-Live 13
Tocqueville (de) 235
Thompson 250
Thurold 24
Tyrtée 2

U

Ursins (Juvénal des) 34

V

Varron de Narbonne 17
Vauquelin 40
Vauvenargues 207
Ventura 244
Vergniaud 211
Veuillot (Louis) 237
Vidal de Toulouse (Pierre) . 21
Viennet 214
Vigny (de) 219
Villehardouin 32
Villemain 230
Villon 29
Virgile 11
Voiture 143
Voltaire 179-194

W

Wace 26
Wallon 237
Walter Scott 233
Werner 236
Wieland 256
Wiseman 254

X

Xénophon 6

Y

Young 250

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURES ANCIENNES

Ire SECTION. — LITTÉRATURE GRECQUE

POÈTES

Homère (Xe s. av. J.-C.), Iliade, Odyssée 1-2
Hésiode (IXe s. av. J.-C.), Travaux et Jours, Théogonie, Bouclier d'Hercule 2
Tyrtée (VIIe s. av. J.-C.), Chants patriotiques 2
Anacréon (560-478?), Odes, Chansons 2
Eschyle (525-456), Prométhée enchaîné, les Sept contre Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Coéphores, les Euménides. 3
Pindare (520-440?), Odes triomphales, Hymnes 3
Sophocle (495-406), Œdipe roi, Antigone, Œdipe à Colone, les Trachiniennes, Philoctète 3
Euripide (480-406), Iphigénie en Aulide, Hippolyte, Andromaque, le Cyclope 4
Aristophane (450-380?), les Nuées, les Guêpes, les Grenouilles, Plutus 4
Ménandre (342-290), les Pêcheurs, la Messénienne, le Laboureur, la Superstition, le Double Imposteur, l'Orpheline héritière, etc. 4

PROSATEURS

Esope (VIe s. av. J.-C.), Apologues 5
Périclès (494-429), Harangues, Discours, Éloges funèbres . . 5
Hérodote (484-406), Guerres médiques 5
Thucydide (471-402), Histoire de la guerre du Péloponèse . . 5
Socrate (470-400), Entretiens 5

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Xénophon (445-355), Anabase ou Retraite des Dix mille, Cyropédie 6
Platon (430-347), Dialogues : Criton, Phédon, Protagoras, Gorgias, etc. 6
Eschine (389-314), Discours 6
Démosthène (385-322), les Philippiques, les Olinthiennes, la Couronne 6
Aristote (384-322), la Rhétorique, la Poétique, Traité de l'âme, la Logique, la Morale, la Politique, Histoire naturelle . . . 6
Théophraste (371-286), Caractères 7
Polybe (210-124), Vie de Philopœmen, Guerre de Numance, Histoire générale 7
Josèphe Flavius (35-95), Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains, Antiquités judaïques, Discours sur le martyre des sept Machabées 7
Plutarque (50-139), Vies des hommes illustres grecs et romains, Œuvres morales 7
Saint Justin (114?-168), Apologies de la religion, Traités divers 8
Lucien (125-200), Œuvres polémiques, Dialogues 8
Clément d'Alexandrie (150?-217), Exhortation aux Gentils, le Pédagogue 8
Origène (185-254), Commentaires sur l'Écriture sainte, Traités divers 8
Saint Athanase (296-373), Défense de la Trinité et de l'Incarnation, Apologies, Lettres 8
Saint Grégoire de Nazianze (328-389), Discours, Homélies, Oraisons funèbres 9
Saint Basile (329-379), Homélies, Œuvres historiques, Traité de la lecture des auteurs profanes, l'Hexaméron, etc. 9
Saint Grégoire de Nysse (322?-396?), Discours. Panégyriques, Vies de saints, Traités divers 9
Saint Jean Chrysostome (347-407), Discours, Homélies, Traités dogmatiques et moraux, Commentaires sur l'Écriture sainte, Lettres 9

IIe SECTION. — LITTÉRATURE LATINE

POÈTES

Plaute (244-184?), Amphitryon, les Captifs, etc. 10
Térence (185-159), Hécyre, les Adelphes, Phormion 10
Lucrèce (95-51), De la Nature des choses 10
Virgile (70-19), Bucoliques, Géorgiques, Énéide 11

Horace (65-8), Odes, Satires, Épîtres, Art poétique 11
Ovide (43 av., 17 ap. J.-C.), Élégies, Métamorphoses 11
Phèdre (30 av., 40? ap. J.-C.), Fables 11
Lucain (39-65), la Pharsale 12
Juvénal (42-123?), Satires 12

PROSATEURS

Cicéron (107-43), Plaidoyers, Discours : les Catilinaires, les Philippiques; Dialogues, Traité des devoirs, Lettres 12
Jules César (100-44), Commentaires 13
Salluste (86-34), Histoire de la conjuration de Catilina, Histoire de la guerre de Jugurtha 13
Tite-Live (59 av., 18 ap. J.-C.), Annales 13
Pline l'Ancien (23 av., 79 ap. J.-C.), Histoire des guerres de Germanie, Histoire naturelle, etc. 13
Sénèque (3 av., 65 ap. J.-C.), Traités de morale et de philosophie : de la Colère, de la Clémence, etc.; Lettres 13
Quinte-Curce (Ier s. de J.-C.), Histoire d'Alexandre le Grand. 14
Quintilien (42-120?), Discours, Institution oratoire 14
Tacite (55-134?), Annales, Vie d'Agricola, Mœurs des Germains 14
Pline le Jeune (62-113), Panégyrique de Trajan, Lettres . . . 14
Suétone (65-117?), Vies des douze premiers Césars 14
Tertullien (160-245?), Apologétique, Traité contre les spectacles, Traité de morale, etc. 15
Saint Cyprien (200-258), Unité de l'Église, les Tombés, Lettres. 15
Saint Hilaire de Poitiers (?-367), Commentaires sur l'Écriture sainte, Lettres 15
Saint Jérôme (331-420), Vulgate, Lettres, etc. 15
Saint Ambroise (340-397), Traité de la Virginité, Oraisons funèbres, etc. 15
Saint Augustin (354-430), Cité de Dieu, Traité de la grâce et du libre arbitre, Confessions, Sermons, Lettres, etc. 16

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Préliminaires : Langue celtique. — Introduction de la langue latine dans les Gaules. — (Varron de Narbonne, Domitius Afer de Nîmes, Ausone de Bordeaux, saint Paulin de Nole, saint Hilaire de Poitiers, saint Sulpice Sévère). 17-18

Ire ÉPOQUE : MOYEN AGE

Langue romane (Glossaires de Reichenaud, Serment de Strasbourg, etc.) 19
Langue d'oc et *langue d'oïl*. 20

TROUBADOURS ET TROUVÈRES

Principaux troubadours : **Guillaume de Poitiers** (xie s.). — **Pierre Vidal**, de Toulouse (xiie s.). — **Bernard Ventadour** (xiie s.). — **Arnaud de Marveil**. — **Bertrand de Born** (xiie s.). — **Le Moine de Montaudon** (xiie s.). — **Pierre de Cardénal** (xiiie s.) 21
Gaie science. — *Trouvères* 22
Chansons de geste (trois cycles) : cycle carlovingien, cycle breton, cycle antique 23-24
Principaux trouvères : **Thurold** (xie s.), **Chanson de Roland**. . 24
Raimbert de Paris (xiie s.), Ogier le Danois 26
Robert Wace (xiie s.), Romans de Brut et de Rou. 26
Chrestien de Troyes (xiie s.), Tristan et Perceval le Gallois, Lancelot du Lac, le Saint-Graal, etc 26
Huon de Villeneuve (xiie s.), les Quatre fils Aymon 26
Jean de Flagny (xiie s.), Geste des Lohérains. 26
Benoit de Sainte-More (xiie s.), Roman de Troie. 26
Pierre de Saint-Cloud (xiiie s.), **Richard de Lison** (xiiie s.), Roman du Renard 27
Jacquemard de Giellé (xiiie s.), Roman du Renard 27
Alexandre de Paris (xiiie s.), Roman d'Alexandre. 27
Guillaume de Lorris (xiiie s.), **Jean de Meung** (xiiie s.), Roman de la Rose. 27-28
Thibaut IV (1201-1253), Chansons. 28
Jean Bodel (xiiie s.), Chanson des Saxons 28

Adam de la Hale (xiiie s.), le Jeu d'Adam, Robin et Marion . 28
Rutebeuf de Paris (xiiie s.), Mystère de Théophile, Vie du monde, etc. 28
Marie de France (xiiie s.), les Dicts d'Ysopet 29
Eustache Deschamps (1315-1421), Ballades, Satires, Fables . 29
Christine de Pisan (1363-1420), Ballades, Épîtres 29
Alain Chartier (1386-1449), Élégies, Ballades 29
Charles d'Orléans (1391-1464), Chansons, Ballades, Rondeaux. 29
François Villon (1431-1484), Petit Testament, Grand Testament. 29

PROSE

Principaux prosateurs : **Saint Bernard** (1091-1153), Exhortations familières 31
Maurice de Sully (1105?-1196), Sermons. 31
Villehardouin (1167-1213), **Histoire de la conquête de Constantinople**. 32
Joinville (1224-1319), **Mémoires sur les sainctes paroles et bons faitz du roi Loys** 32
Froissart (1337-1410), **Chroniques** 33
Christine de Pisan (1363-1420), Histoire de Charles V 34
Gerson (1363-1429), Sermons 34
Alain Chartier (1386-1449), le Quadriloge invectif, l'Espérance ou Consolation des trois vertus. 34
Juvénal des Ursins (1388-1473), Histoire de Charles VI . . . 34
Commines (1445-1509), **Mémoires**. 35

IIe ÉPOQUE : RENAISSANCE

POÉSIE

Principaux poètes : **Olivier Basselin** (xve s.), Vaudevilles . . 36-37
Jean de la Chesnaye (xve s.), le Banquet. 37
Pierre Gringoire (1480-1547), Abus du monde, Mystère de saint Louis, etc. 37
Mellin de Saint-Gellais (1491-1558), Épigrammes, Sonnets. . 37
Marguerite de Navarre (1492-1549), Contes 37
Clément Marot (1495-1554), Élégies, Ballades, Épîtres familières, Fables, etc. 37
Daurat (1510-1548), Épigrammes, Odes, Églogues. 38
Pontus de Thyard (1521-1605), Chansons, Épigrammes. . . . 38
Ronsard (1524-1585), Odes, Satires, Sonnets, etc. 38
Du Bellay (1524-1560), Sonnets, le Poète courtisan. 39

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Remy Belleau (1528-1577), Bergeries 40
Étienne Jodelle (1532-1573), Cléopâtre, Didon, Eugène. . . . 40
A. de Baïf (1532-1590), Fables, Églogues, Mimes et Proverbes. 40
Vauquelin de la Fresnaye (1534-1606), Idylles, Satires, etc. . . 40
Amadis Jamyn (1538-1585), Sonnets, Épîtres 40
Robert Garnier (1545-1601), la Troade, Antigone, Bradamante, etc. 40
Desportes (1546-1606), Sonnets, Chansons, Psaumes. 41
Agrippa d'Aubigné (1550-1630), les Tragiques 41
Bertaut (1552-1611), Stances, Psaumes, Discours funèbre, Éloge de saint Louis. 41

PROSE

Principaux prosateurs : **Jean Raulin** (1443-1514), Sermons, Lettres 42
Rabelais (1483-1553), Faits et dicts du géant Gargantua et de son fils Pantagruel. 42
Montluc (1502-1577), Commentaires 43
L'Hôpital (1505-1573), Harangues, etc. 43
Calvin (1509-1574), Institution chrétienne, Commentaires. . . 43
Bernard Palissy (1510-1588), des Terres, des Émaux, etc. . . 44
Amyot (1513-1593), **Vies des hommes illustres grecs et romains**, etc. 44
Théodore de Bèze (1519-1605), Histoire des Églises réformées. — *Le loyal Serviteur,* Mémoire du Chevalier sans peur et sans reproche 44
Du Bellay (1524-1560), Défense et illustration de la langue française 44
Brantôme (1527-1614), Vies des hommes illustres et grands capitaines français 45
Étienne de la Boétie (1530-1563), De la servitude volontaire. 45
Montaigne (1533-1592), les **Essais**. 45-46
Olivier de Serres (1567-1619), Théâtre d'agriculture et ménage des champs 47
Saint François de Sales (1567-1622), Introduction à la vie dévote, Traité de l'amour de Dieu, Lettres 47
Satire Ménippée 48
Le Théâtre avant le XVII^e^ *siècle*. 49

III^e^ ÉPOQUE : DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

POÉSIE

Principaux poètes : **Malherbe** (1556-1628), Odes, Élégies, Paraphrases de psaumes, Lettres 53-54

A. Hardy (1560-1632), Mort d'Achille, Coriolan 54
Régnier (1573-1613), Satires, Épîtres, Élégies, Épigrammes. 54
Maynard (1582-1646), Épigrammes. 55
Racan (1589-1670), les Bergeries, Psaumes. 56
Saint-Amand (1594-1660), Moïse sauvé. 56
Chapelain (1595-1674), la Pucelle d'Orléans 56
Desmarets (1596-1676), les Visionnaires, Clovis 56
Georges de Scudéry (1601-1667), Alaric. 56
Mairet (1604-1686), Cléopâtre, Sophonisbe. 56
Duryer (1605-1658), Scévola, Lucrèce, Saül. 56
Pierre Corneille (1606-1684). 56
Le Cid 57
Horace 61
Cinna 66
Polyeucte 70
Nicomède 74
Le Menteur 76
Remarques générales. 80
Rotrou (1609-1650), Wenceslas, Martyre de saint Genest . . . 80
Scarron (1610-1660), l'Énéide travestie, etc. 80
La Fontaine (1621-1695). 81
Fables. 82
Remarques générales. 87
Molière (1622-1673) 87
Précieuses ridicules 88
Le Misanthrope 90
Tartufe 93
L'Avare 96
Le Bourgeois gentilhomme. 100
Les Femmes savantes 103
Remarques générales. 105
Segrais (1625-1701), Églogues, Énéide 106
Thomas Corneille (1625-1709), Ariane, Stilicon, Comte d'Essex. 106
M^me^ Deshoulières (1634-1691), Idylles, Églogues. 106
Quinault (1635-1688), Tibérinus, Astrate, Roland, etc. 106
Boileau (1636-1711). 106
Satires 107
Épîtres 108
Art poétique. 109
Le Lutrin 114
Remarques générales. 115
Edme Boursault (1638-1701), le Mercure galant, Esope à la cour, etc. 116

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Jean Racine (1639-1699). 116
Andromaque. 117
Britannicus 120
Mithridate. 125
Iphigénie 126
Esther. 130
Athalie 133
Les Plaideurs 137
Remarques générales. 139
Brueys (1640-1723), **Palaprat** (1650-1721), le Grondeur, l'Avocat Patelin 140
Regnard (1655-1709), le Joueur, le Légataire universel, le Distrait 140

PROSE

Principaux prosateurs : **Balzac** (1595-1655), Lettres, etc. 140-141
Descartes (1596-1650), **Discours sur la méthode**, Essais de philosophie 141
Voiture (1598-1648), Lettres. 143
Mézeray (1610-1683), Histoire de France. 143
Ducange (1610-1638), Glossaire de la basse et moyenne latinité. 143
La Rochefoucauld (1613-1680), Maximes. 143
De Retz (1614-1679), Mémoires 144
Pascal (1623-1662). 144
Provinciales. 145
Pensées. 147
Pellisson (1624-1693), Mémoires, Histoire de l'Académie, etc. . 148
Nicole (1625-1695), Essais de morale, Logique, etc. 148
Mme de Sévigné (1626-1696) 148
Lettres 149
Bossuet (1627-1704). 150
Discours sur l'Histoire universelle 151
Oraisons funèbres 153
Oraison funèbre de Henriette de France 153
Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre 154
Oraison funèbre du prince de Condé 156
Sermons. 157
Remarques générales. 158
Bourdaloue (1632-1704), **Sermons** 158
Remarques générales. 159
Mabillon (1632-1707), Diplomatique 160
Fléchier (1632-1710), Histoire du cardinal Ximénès, Mémoires, **Oraison funèbre de Turenne** 160

Mascaron (1634-1703), Oraisons funèbres, Sermons. 161
Mme de Maintenon (1635-1719), Lettres et Entretiens sur l'éducation 161
Malebranche (1638-1715), Recherche de la vérité, etc. 162
La Bruyère (1645-1696) 162
Les Caractères. 163
Fénelon (1651-1715). 167
Traité de l'Éducation des filles 168
Télémaque 169
Lettre à l'Académie 171
Dialogues des morts, Traité de l'existence de Dieu, Sermons. . 173
Fontenelle (1657-1757), Vie de Corneille, Éloges, etc. 173
Massillon (1663-1742) 174
Petit Carême 175
Saint-Simon (1675-1755), Mémoires. 176

IVe ÉPOQUE : DIX-HUITIÈME SIÈCLE

POÉSIE

Principaux poètes : **J.-B. Rousseau** (1671-1741), Odes, Cantates. 177-178
Lamotte-Houdart (1672-1713), Inès de Castro, le Magnifique, Fables 178
Crébillon (1674-1762), Atrée et Thyeste, Electre, etc. 178
Destouches (1680-1754), le Glorieux, le Dissipateur 178
Marivaux (1688-1763), le Jeu de l'Amour et du hasard, les Fausses confidences 178
Louis Racine (1692-1763), la Grâce, la Religion, Mémoires. . 179
Voltaire (1694-1778). 179
La Henriade. 180
Zaïre 182
Alzire. 183
Mérope 184
Remarques générales. 186
Gresset (1709-1779), Vert-Vert, le Méchant, Épîtres. 187
De Pompignan (1709-1784), Didon, Odes, Épîtres 187
Lebrun-Écouchard (1729-1807), Odes, Élégies. 188
Beaumarchais (1732-1799), le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro 188
Lemierre (1733-1793), Guillaume Tell. 188
Ducis (1733-1819), Hamlet, Macbeth, etc. 188
Delille (1738-1813), les Géorgiques, les Jardins, etc. 188

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Roucher (1745-1794), les Mois. 188
Gilbert (1751-1780), le Poète malheureux, le **Jugement dernier, Adieux à la vie**. 188
Fabre d'Églantine (1755-1794), Philinte ou la suite du Misanthrope, etc. 189
Florian (1755-1794), **Fables** 189
Collin d'Harleville (1755-1806), l'Inconstant, les Châteaux en Espagne, M. de Crac. 189
De Fontanes (1757-1821), la Chartreuse de Paris, les Livres saints, etc. 189
A. Chénier (1762-1794), le **Jeu de Paume, l'Hymne à la France**, le Jeune malade, le Mendiant, etc. 190
J. Chénier (1764-1811), Charles IX, le Chant du Départ, etc. 191

PROSE

Principaux prosateurs : **Rollin** (1661-1741), Traité des études, etc. 191
Lesage (1668-1747), le Bachelier de Salamanque, le Diable boiteux, Gil Blas. 191
D'Aguesseau (1668-1751), Discours judiciaires, Mercuriales. . 191
Montesquieu (1689-1755), Considérations sur la grandeur, etc. 192
Esprit des lois 193
Voltaire (1694-1778), **Histoire de Charles XII** 194
Siècle de Louis XIV. 196
Lettres. 198
Remarques générales. 199
Bridaine (1701-1767), Sermons. 200
Duclos (1704-1772), Histoire de Louis XI, Mémoires 200
Buffon (1707-1788), Histoire naturelle, Époques de la nature, **Discours prononcé devant l'Académie**. 201
Remarques générales 202
J.-J. Rousseau (1712-1778), Lettres sur le spectacle. 203
L'Émile. 204
Le Contrat social. 205
Remarques générales. 206
Le Batteux (1713-1780), les Quatre poétiques, Principes de littérature 207
Vauvenargues (1715-1747), Introduction à la connaissance de l'esprit humain, Conseils à un jeune homme, Caractères, **Réflexions**. 207
L'abbé Barthélemy (1716-1795), Voyage du jeune Anarchasis en Grèce, etc. 208
L'abbé Guénée (1717-1803), Lettres de quelques Juifs. 208

Malesherbes (1721-1794), Mémoires pour Louis XVI 208
Marmontel (1723-1799), Éléments de littérature, les Incas. . . 208
Thomas (1732-1785), Éloges académiques. 208
Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), Études de la nature. . 209
La Harpe (1739-1803), Cours de littérature. 209
Geoffroy (1743-1814), Cours de littérature dramatique. 210
L'abbé Maury (1746-1817), Discours, Essai sur l'éloquence de la chaire. 210
De Sèze (1748-1828), Défense de Louis XVI 210
Mirabeau (1749-1791), **Discours sur la banqueroute**, etc. . . 210
Vergniaud (1753-1793), **Cazalès** (1758-1805), **Barnave** (1761-1793), Discours politiques 211
Encyclopédie. — Encyclopédistes et économistes. 211

Ve ÉPOQUE : DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

POÉSIE

Principaux poètes : **Andrieux** (1759-1833), le Meunier du Moulin Sans-Souci, la Promenade de Fénelon, etc. 213-214
Rouget de Lisle (1768-1836), la Marseillaise 214
Viennet (1777-1868), Fables 214
Béranger (1780-1857), Chansons. 214
Millevoye (1782-1816), le Poète mourant, la **Chute des feuilles**. 215
Mme Desbordes-Valmore (1786-1859), Fables, Élégies, Romances 215
Alexandre Guiraud (1788-1847), le **Petit Savoyard**, etc. . . . 215
Soumet (1788-1845), Saül, Jeanne d'Arc, etc. 215
Lamartine (1790-1869), **Méditations poétiques, Harmonies poétiques** 215
Remarques générales. 217
Scribe (1791-1861), les Huguenots, la Muette de Portici, la Juive, etc. 218
C. Delavigne (1793-1843), les Messéniennes, les Enfants d'Édouard, etc. 218
Reboul (1796-1864), Nouvelles poésies, **l'Ange et l'Enfant**. . . 218
Mme Tastu (1796-1885), Odes, Élégies, Contes. 218
Alfred de Vigny (1799-1863), les Poèmes antiques et modernes. 219
V. Hugo (1802-1885), Odes et Ballades, Légende des siècles. . 219
Remarques générales. 221
A. Barbier (1805-1882), la Curée, l'Idole, Chants civils et religieux. 222

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Brizeux (1806-1858), les Bretons, Histoires poétiques. 222
Musset (1810-1857), Contes, Élégies : l'Espoir en Dieu, etc. . 222
De Laprade (1812-1883), Odes et Poésies, Poèmes évangéliques, Pernette. 223
Autran (1813-1877), Poèmes de la mer, Laboureurs et soldats, etc. 223
Ponsard (1814-1867), Charlotte Corday, l'Homme et l'Argent. 223
Labiche (1815-1888), le Voyage de M. Perrichon, la Cagnotte. 223
A. Dumas fils (1824), le Demi-monde. 223
H. de Bornier (1825), la Fille de Roland. 224
F. Coppée (1842), le Reliquaire, le Naufrage, etc. 224
P. Déroulède (1846), Chants du soldat. 224

PROSE

J. de Maistre (1753-1821), Considérations sur la France, du Pape, Soirées de Saint-Pétersbourg, etc. 224
Joubert (1754-1824), Critiques littéraires, **Pensées et Maximes**, Lettres. 225
De Bonald (1754-1840), Législation primitive. 225
Royer-Collard (1763-1845), Discours politiques. 225
X. de Maistre (1764-1852), Voyage autour de ma chambre, etc. 225
Frayssinous (1765-1842), Défense du christianisme. 226
Mme de Staël (1766-1817), Observations sur l'Allemagne, etc. 226
Lacretelle (1766-1855), Histoire de France pendant le XVIIIe siècle, Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire. . . . 226
Chateaubriand (1768-1848), le **Génie du Christianisme**, Itinéraire de Paris à Jérusalem, les Martyrs. 226-227
Remarques générales. 228
Napoléon Bonaparte (1769-1821), Proclamation 229
Paul-Louis Courier (1772-1825), Pamphlet des pamphlets . . 229
Nodier (1780-1844), Contes. 229
Philippe de Ségur (1780-1873), Histoire de Napoléon et de la Grande Armée. 229
Lamennais (1782-1854), Essai sur l'indifférence religieuse. . . 229
De Barante (1782-1866), **Histoire des ducs de Bourgogne**. . . 230
Guizot (1787-1874), Histoire de la civilisation en Europe, etc. 230
Berryer (1790-1868), Plaidoyers, Discours politiques. 230
Villemain (1790-1870), Tableau de la littérature au moyen âge, Études sur les pères grecs, Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle, etc. 230
V. Cousin (1792-1867), Traité du vrai, du beau et du bien. . 231
Aug. Thierry (1795-1856), Histoire de la conquête d'Angleterre, **Récits des temps mérovingiens**. 231

De Ravignan (1795-1858), Conférences, Clément XIII et Clément XIV. 231
Mignet (1796-1884), Histoire de la Révolution française. . . . 232
Am. Thierry (1797-1873), Histoire des Gaules, Histoire d'Attila. 232
Thiers (1797-1877), Histoire du Consulat et de l'Empire. . . . 232
Michelet (1798-1874), Histoire de France. 232
Gerbet (1798-1864), Esquisse de Rome chrétienne. 233
Saint-Marc Girardin (1801-1873), Cours de littérature dramatique 233
Lacordaire (1802-1861), Conférences, Vie de saint Dominique, Éloges funèbres, etc. 233
Dupanloup (1802-1878), De l'Éducation, **Panégyriques de Jeanne d'Arc**, etc. 233
Gorini (1803-1859), **Défense de l'Église**. 234
A. Dumas (1803-1870), Romans 234
Sainte-Beuve (1804-1869), Portraits littéraires. 234
De Tocqueville (1805-1859), Démocratie en Amérique. 235
A. Gabourd (1805-1867), Histoire de France, etc. 235
Le Play (1806-1882), Réforme sociale, etc. 235
Nisard (1806-1888), Histoire de la littérature française. . . . 235
Poujoulat (1808-1880), **Histoire de la Révolution française**, etc. 236
X. Marmier (1809), **Relations, Souvenirs**, etc. 236
Montalembert (1810-1870), **Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie**, les Moines d'Occident. 236
Henri Martin (1810-1883), Histoire de France 236
V. Duruy (1811), Histoire romaine, etc. 237
De Pontmartin (1811), Causeries littéraires, etc. 237
Wallon (1812), **Histoire de Jeanne d'Arc**, Histoire du tribunal révolutionnaire. 237
Ozanam (1813-1863), Études germaniques, **Civilisation au Ve siècle**. 237
Louis Veuillot (1813-1883), Rome et Lorette, Pèlerinages de Suisse, Vie de Jésus, etc. 237
Freppel (1827), Sermons, Panégyriques, etc. 238

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

Ire SECTION. — LITTÉRATURE ITALIENNE

POÈTES

Dante (1265?-1321), Divine Comédie. 239
Pétrarque (1304-1374), Chansons, Sonnets. 240
Sennazar (1458-1530), l'Arcadie, Sonnets, Lettres 240
L'Arioste (1474-1533), le Roland furieux. 240
Le Tasse (1544-1595), la Jérusalem délivrée 240
Tassoni (1565-1635), le Seau enlevé. 241
Maffei (1675-1713), Mérope, la Cérémonie. 241
Métastase (1698-1782), Didon, Caton, la Clémence de Titus, etc. 241
Goldoni (1707-1793), le Père de famille, l'Auberge de la Poste. 242
Alfiéri (1749-1803), Polynice, Philippe II, Antigone, etc. . . 242
Manzoni (1784-1873), Hymnes sacrées, le Comte de Carmagnola 242

PROSATEURS

Boccace (1313-1375), le Décameron. 242
Machiavel (1469-1527), le Prince, Histoire de Florence. . . . 243
Guichardin (1482-1540), Histoire d'Italie. 243
Muratori (1672-1750), Antiquités italiennes, Annales de l'Italie. 243
Segneri (1624-1694), Sermons, Panégyriques. 243
Silvio Pellico (1780-1854), Mes Prisons, Devoirs de l'homme. 243
Manzoni (1784-1873), les Fiancés. 243
Ventura (1792-1861), Beautés de la foi, etc. 244
Cantu (1807), Histoire universelle, etc. 244

IIe SECTION. — LITTÉRATURE ESPAGNOLE

POÈTES

Camoëns (1525-1579), les Lusiades 244-245
Ercilla (1530-1595?), l'Araucanie. 245
Herrera (1534-1595), Chansons, Ode élégiaque. 245
Lope de Vega (1562-1635), Tobie, Esther, le Moulin, etc. . . 246
Guilhem de Castro (1567-1630), Jeunesse du Cid. 246

Calderon de la Barca (1601-1681), le Geôlier de soi-même, le Médecin de son honneur, Se défier des apparences, etc. . . 246
Moratin (1760-1828), le Café, l'Hypocrite, le Baron. 246
Martinez de la Rosa (1789-1862), Saragosse, Conjuration de Venise, etc. 247

PROSATEURS

Christophe Colomb (1436-1506), Défenses et Suppliques, Journal. 247
Mendoza (1503-1575), Histoire de la Guerre contre les Maures, etc. 247
Sainte Thérèse (1515-1582), Histoire de sa vie, Lettres. . . . 247
Cervantès (1547-1616), Don Quichotte. 247
Francisco Quevedo y Villegas (1580-1645), Vie du grand Tarquin. 247
Antonio de Solis (1610-1686), Histoire de la conquête du Mexique. 247
Jean de Isla (1714-1783), Fray Gerundia. 248
Donoso Cortès (1809-1853), Considérations sur la philosophie, etc. 248
Jacques Balmès (1810-1848), Philosophie fondamentale, etc. . 248

IIIe SECTION. — LITTÉRATURE ANGLAISE

POÈTES

Chaucer (1328-1400), l'Astrolabe, Troïle et Cressida. . . 248-249
Shakespeare (1564-1616), Richard II, Hamlet, Macbeth, etc. 249
Milton (1608-1674), le Paradis perdu. 249
Dryden (1631-1701), l'Année des merveilles, Ode à sainte Cécile. 249
Young (1681-1763), Méditations de la nuit. 250
Pope (1688-1744), Ode à la solitude, etc. 250
Thomson (1700-1748), les Saisons, Rule Britannia. 250
Thomas Gray (1716-1771), le Cimetière de campagne, etc. . 250
Goldsmith (1728-1774), le Village abandonné. 250
Campbell (1777-1844), Songe du soldat, les Marins anglais. . 250
Thomas Moore (1780-1852), Mélodies irlandaises. 251
Byron (1788-1824), Pèlerinage de Childe-Harold. 251
Longfellow (1807), Évangéline, etc. 251

PROSATEURS

Daniel de Foë (1661-1731), Robinson Crusoé. 251
Addison (1672-1719), Dialogues sur les médail'es. 251
Wortley Montagu (1690-1762), Lettres. 251
Swift (1697-1745), Voyages de Gulliver. 252

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Franklin (1706-1790), le Bonhomme Richard. 252
William Pitt (1708-1778), Discours. 252
David Hume (1711-1776), Histoire d'Angleterre. 252
Sterne (1713-1768), le Voyage sentimental. 252
H. Blair (1718-1800), Cours de rhétorique 252
William Robertson (1721-1793), Histoire d'Écosse, etc. . . . 253
Édouard Gibbon (1737-1794), Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain. 253
Charles Fox (1749-1806), Histoire, Mémoires. 253
Miss Edgeworth (1770-1849), Essais, Contes. 253
Walter Scott (1771-1832), Waverley, les Puritains, etc. . . . 253
John Lingard (1771-1851), Histoire d'Angleterre. 253
Daniel O'Connell (1775-1847), Discours. 253
Washington Irving (1783-1859), Livre d'esquisses, etc. . . . 254
Fenimore Cooper (1789-1851), le Pilote, le Dernier des Mohicans. 254
Thomas Macaulay (1800-1859), Histoire d'Angleterre. 254
Nicolas Wiseman (1802-1865), Discours, Conférences, etc. . 254
Charles Dickens (1812-1870), Pickwick, etc. 254

IVe SECTION. — LITTÉRATURE ALLEMANDE

POÈTES

Frédéric Klopstock (1724-1803), la Messiade. 255
Ephraïm Lessing (1729-1781), Minna de Barnhelm. 255
Salomon Gesner (1730-1780), Mort d'Abel. 255
Christophe-Martin Wieland (1733-1813), Obéron. 256
Geoffroy-Auguste Burger (1748-1794), Chansons. 256
Joann Gœthe (1749-1832), le Docteur Faust. 256
Jean-Frédéric Schiller (1759-1805), les Brigands, etc. 256
Auguste Kotzebue (1761-1819), Misanthropie et Repentir. . . 256
Frédéric-Louis-Zacharie Werner (1768-1823), la Mère des Machabées. 256

PROSATEURS

Frédéric-Melchior Grim (1723-1807), Correspondance littéraire. 257
Ephraïm Lessing (v. p. 255), Dissertations sur la fable. 257
Jean Gottfried Herder (1744-1803), Traité de la poésie hébraïque 257
Frédéric-Léopold Stolberg (1750-1819), Histoire de la religion chrétienne. 257

Jean Muller (1752-1809), Histoire de la Confédération helvétique. 257
Jean-Paul Richter (1763-1825), Procès groënlandais, etc. . . 258
Frédéric Krummacher (1768-1845), Paraboles, etc. 258
Auguste Schlégel (1767-1845), Cours de littérature dramatique. 258
Christophe Schmid (1768-1854), Contes. 258
Adalbert Chamisso (1781-1838), Nouvelles, Schlemil. 258
Hauff (1802-1827), Mémoires de Satan, Lichtenstein. 258

Sujets de composition 259
Tableaux synoptiques du Précis 265
Les quatre grands siècles de l'histoire. 278
ERRATA. 280
Table alphabétique des Auteurs. 281

19893. — Tours, impr. Mame.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

OUVRAGES DE LANGUE FRANÇAISE

Abrégé de Grammaire française, ou Extrait de la Grammaire française; in-18.

Grammaire française, — Cours moyen et Cours supérieur avec une Méthode d'Analyse grammaticale et d'Analyse logique; in-12.

La même, avec l'abrégé pour les commençants.

Grammaire de la langue française, in-12.

Grammaire abrégée de la langue française, in-12.

Cours élémentaire d'orthographe, ou Dictées et Exercices préparatoires au Cours intermédiaire ou de première année; in-12.

Le même, précédé des Lectures courantes.

Cours intermédiaire d'orthographe, ou Dictées et Exercices en rapport avec l'Extrait de la Grammaire française; in-12.

Le même (partie du maître); in-12.

Cours d'analyse grammaticale et logique; in-12.

Le même (partie du maître); in-12.

Exercices orthographiques, — Cours de première année (partie de l'élève), précédé de l'Extrait de la Grammaire des Frères des Écoles chrétiennes et suivi d'un petit Dictionnaire; in-12.

Le même ouvrage (partie du maître), précédé de l'Extrait de la Grammaire et suivi d'un petit Dictionnaire; in-12.

Exercices orthographiques, — Cours de 2e et de 3e année (partie de l'élève); in-12.

Le même ouvrage (partie du maître); in-12.

Petit Dictionnaire, ou lexique orthographique, mis en rapport avec la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie; in-12.

Leçons de langue française, Cours préparatoire (Livre de l'élève).

Le même (livre du maître).

Leçons de langue française, — Cours élémentaire (livre de l'élève).

Le même (livre du maître).

Leçons de langue française, — Cours moyen (livre de l'élève).

Le même (livre du maître).

Leçons de langue française, — Cours supérieur (livre de l'élève).

Le même (livre du maître).

Cours de littérature; in-12.

Cours abrégé de littérature; in-12.

Tours, impr. Mame.